This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ch 370.11

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

HAROLD JEFFERSON COOLIDGE

(Class of 1892)

OF BOSTON

FOR BOOKS RELATING TO CHINA

THÉATRE CHINOIS

THÉATRE CHINOIS

OU

CHOIX DE PIÈCES DE THÉATRE

COMPOSÉES

SOUS LES EMPEREURS MONGOLS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE TEXTE ORIGINAL
PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR M. BAZIN AINÉ,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII
1838

390

BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES ET DU COMITÉ
DES TRADUCTIONS ORIENTALES,

RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, N° 7.

CL 370.11

INTRODUCTION.

L'histoire de l'art dramatique chez les Chinois peut se diviser, d'après le témoignage des écrivains les plus recommandables, en trois époques distinctes.

Dans la première, on range ordinairement les pièces de théâtre composées sous la dynastie des Thang, depuis l'an 720 de notre ère jusqu'à l'avénement des cinq petites dynasties, dites postérieures, vers l'an 905. On sait que depuis la chute de la dynastie des Thang jusqu'à l'époque des Song, l'histoire de la Chine, empreinte d'une sauvage monotonie, ne présente plus que des tableaux hideux et le spectacle d'un pays affligé par tous les fléaux du ciel à la fois. Les désordres et les guerres civiles interrompirent les jeux de la scène, et le peuple, pour nous servir d'une expression chinoise, ne goûta plus « les joies de la paix et de « la prospérité[1]. »

[1] Expression par laquelle les historiens désignent les représentations dramatiques.

On appelle les pièces des Thang TCHHOUEN-KHI (Bas. 408-1813)[1].

La seconde époque comprend les pièces de théâtre composées sous la dynastie des Song (960 à 1119 de notre ère) et appelées par les historiens HI-KHIO (Bas. 3201-4,015).

La troisième embrasse toutes les pièces de théâtre qui furent composées sous la dynastie des Kin et celle des Youen (1123 à 1341 de notre ère) et qui sont actuellement connues sous les dénominations de YOUEN-PEN (Bas. 11,786-4,063), et TSA-KI (Bas. 11,927-844).

C'est à l'empereur HIOUEN-TSONG, de la dynastie des Thang, que les Chinois attribuent la gloire d'avoir élevé, l'an 720 de notre ère, le premier monument dramatique vraiment digne de ce nom. Toutefois, nous devons le dire, cette opinion est vivement controversée. Il y a des écrivains qui revendiquent pour WEN-TI, fondateur de la dynastie des SOUÏ (l'an 581 de notre ère), l'honneur d'avoir inventé le drame. Au nombre de ces derniers figure

[1] Les chiffres placés entre parenthèses se rapportent à ceux des dictionnaires de Basile et de Morrison, dans lesquels on pourra retrouver facilement les caractères cités.

MA-TOUAN-LIN, qui, dans son Examen général des monuments écrits [1], dit que « pendant les « années *Tchin-kouan* (de 627 à 649 de notre « ère), et *Kaï-youen* (de 713 à 741) la mu- « sique en vogue fut celle du théâtre; » d'où il semble résulter que du temps de l'empereur Thaï-tsong, de la dynastie des Thang (l'an 627 de notre ère), il y avait déjà des représentations dramatiques dans le céleste empire; mais nous préférons à l'autorité de Ma-touan-lin celle des éditeurs des chefs-d'œuvre du théâtre des Youen, qui nous paraissent plus éclairés sur cette matière et qui ont dû profiter des travaux publiés depuis la mort du célèbre écrivain encyclopédique.

La naissance du drame fut marquée par une révolution dans le système musical des Chinois, révolution due à l'heureux génie de Hiouen-tsong, qui fonda une *académie impériale de musique*, dont il devint lui-même le directeur.

Voici la traduction d'un passage des Annales de la dynastie des Thang, où cet événement est raconté [2] :

[1] Voyez le *Wen-hien-thong-khao*, section XV, page 1 *v*.

[2] *Thang-chou*, liv. XXII, fol. 4 et 5.

« Hiouen-tsong, qui connaissait à fond les « principes élémentaires de la musique, aimait « passionnément les chants appelés *Fa-khio*. Il « établit une académie de musique dont les « élèves furent au nombre de trois cents. Hiouen-« tsong leur donnait des leçons dans le *jardin* « *des poiriers*[1]; si quelques élèves chantaient « sans goût et sans mélodie, l'empereur, qui « s'en apercevait sur-le-champ, rectifiait leurs « fautes..... Les jeunes filles du harem, au « nombre de plusieurs centaines, furent atta-« chées comme élèves à l'académie. Elles habi-« taient la partie nord du palais. On établit « dans la suite, une seconde division composée « d'environ trente élèves. Dans ce temps, l'em-« pereur visita le mont Li-chan. L'impératrice « Yang-koueï-ki, le jour anniversaire de la nais-« sance de l'empereur, ordonna à la petite divi-« sion d'exécuter des morceaux de musique *dans* « *le palais de l'immortalité*. Alors les élèves se « mirent à jouer des airs nouveaux. Comme ces

[1] Dans les compositions élégantes, on désigne encore aujourd'hui les comédiens par cette expression : *élèves du jardin des poiriers*. (Voyez Gonçalvès, *Dictionnaire portugais-chinois*, au mot *comediante*.)

« airs n'avaient pas encore de noms particuliers,
« et qu'à cette époque les députés des provinces
« du midi vinrent offrir du Li-tchi à l'empereur,
« on les appela *Parfums du Li-tchi* [1]. »

« L'empereur aimait encore les tambours
« appelés *Kie-kou* et jouait avec talent de la flûte
« traversière. Il avait, à cause de cela, gagné
« l'affection des jeunes magistrats et des grands
« officiers, qui tous prenaient plaisir à disserter
« avec lui sur la méthode et les principes de
« la composition. Hiouen-tsong leur démontra
« qu'une symphonie, dans laquelle on faisait
« concerter le son lugubre du tambour *Kie-kou*
« avec les sons des huit instruments, était supé-
« rieure aux plus belles symphonies de l'anti-
« quité et que celles-ci ne pouvaient pas soutenir
« le parallèle. C'était, il faut le dire, un véritable
« progrès que l'adjonction de cet instrument,
« dont les sons se rapprochaient, pour la qualité,
« de ceux du *Kiun*. Les peuples de *Koueï-ki*, de
« *Kao-tchang*, de *Lieou-li*, et de l'Inde en fai-
« saient usage. C'est pourquoi leur musique
« paraissait si animée et différait entièrement de
« la musique chinoise. »

[1] Fruit savoureux et particulier à la Chine.

« La vingt-quatrième année *kaï-youen* (736 « de notre ère), on présenta à l'empereur une « troupe de musiciens des pays barbares, et la « première année *thien-pao* (742 de notre ère), « ces musiciens représentèrent devant la cour « les pièces appelées *Yo-khio*. Tous les airs de « ces pièces portaient des noms particuliers de « pays. On disait : Les airs de Leang-tcheou, de « Y-tcheou, de Kan-tcheou; et après ces repré- « sentations, l'empereur ordonna aux musiciens « chinois de composer des pièces régulières, « dans la partition desquelles on introduisit la « nouvelle musique des peuples barbares. L'an- « née suivante, Ngan-lo-chan leva l'étendard « de la révolte. Les provinces de Leang-tcheou, « Y-tcheou et Kan-tcheou se soumirent aux armes « thibétaines; mais dans le temps où la dynastie « des Thang était florissante, les musiciens et « les élèves se trouvaient sous la direction du « *Thaï-tchang*[1]. On les appelait généralement « *hommes de sons et de musique*. Ils arrivèrent « un jour dans le palais impérial, au nombre de « plus de dix-mille; Hiouen-tsong leur fit distri- « buer des chevaux, des habillements, etc. »

[1] Grand-maître de la musique.

Assurément c'est beaucoup que, dans un temps où les Chinois n'avaient aucune idée des jeux de la scène, un homme qui avait fondé l'institut des Han-lin, et qui pouvait se dire à juste titre le *précepteur de sa nation,* conçût et exécutât seul une œuvre d'art dans laquelle on trouvait pour la première fois, avec tout le charme du merveilleux, l'alliance de la poésie lyrique et du drame. Cette œuvre, susceptible d'éveiller, dans l'âme des spectateurs, l'idée ou le sentiment des grandes choses, ne pouvait être que le produit du génie.

Avant Hiouen-tsong, il existait chez les Chinois, comme dans tous les pays du monde, des jeux et des fêtes, des ballets et des pantomimes; mais ces divertissements n'avaient rien de commun avec l'institution des jeux scéniques, institution qui ne remonte pas au delà du VIIIe siècle de notre ère. D'après la chronologie du *Chou-king,* les premiers jeux des Chinois furent ceux de l'arc et de la flèche. Il est dit dans le *Li-ki* [1] : « Lorsque l'homme « vient au monde, on lui donne un arc et six « flèches pour qu'il les lance contre le ciel, la

[1] Livre X, page 59 *recto.*

« terre et les quatre parties du monde. Comme « tous ses devoirs et toutes ses occupations se « rapportent au ciel, à la terre et aux quatre par- « ties du monde, l'homme commence par élever « sa pensée vers les six objets sur lesquels il doit « continuellement exercer sa force et son intelli- « gence. » — « On s'assemblait pour tirer de l'arc « (dit le P. Gaubil dans ses notes sur le *Chou-* « *king*), et ces assemblées étaient des fêtes. Le but « auquel on visait était orné de têtes d'animaux. « Les archers se divisaient en plusieurs bandes, « et l'on distribuait des récompenses aux plus « adroits. » A ces jeux succédèrent les exercices qui tiennent à l'art militaire proprement dit; mais vers le même temps, c'est-à-dire, au début de la société chinoise, apparurent la poésie, la musique et l'art des gestes ou la danse. Les plus vieux monuments de la littérature sont en vers, et le symbole qui désigne les compositions de cette espèce, suivant l'opinion de Morrison, indique leur antique origine. C'est le mot 詩 *chi* (vers), caractère formé de *yen* (parole) et de *ssé* (temple), « paroles du temple. » La musique est si ancienne que du temps de

l'empereur Chun, plus de 2,200 ans avant notre ère, il existait déjà une surintendance de la musique[1].

La tradition dit : « La connaissance des tons « et des sons a des rapports intimes avec la « science du gouvernement, et celui-là seul qui « comprend la musique est capable de gou- « verner. » C'est pourquoi les fondateurs des dynasties chinoises, pour faire preuve d'intelligence, ont presque tous inauguré leur avénement au trône par l'introduction d'une musique nouvelle dans l'empire[2]. Quant à la danse, personne n'ignore qu'elle faisait partie du culte religieux. Il est dit dans le *Li-ki* qu'on jugeait des mœurs d'une nation par ses danses[3].

La plupart étaient figurées et représentaient les *travaux du labourage*, les *joies de la moisson*, les *fatigues de la guerre*, les *plaisirs de la paix*. Les danseurs portaient des boucliers, des haches et des étendards, suivant les différentes

[1] Voyez le *Chou-king*, chap. intitulé *Chun-tien*, fol. 19 *v*.

[2] Voyez le Commentaire de Tchin-hao sur le *Li-ki*, chap. intitulé *Yo-ki*, pages 1 et suivantes.

[3] *Chou-king* de Gaubil, page 329.

cérémonies religieuses, comme les sacrifices faits aux montagnes, aux rivières et à la terre[1]. Dans ses notes sur le *Chou-king*, le P. Gaubil parle d'un traité chinois sur la danse; l'auteur y fait la description suivante d'une ancienne pantomime :

« Les danseurs sortaient par le côté du nord. « A peine avaient-ils fait quelques pas, que chan- « geant tout à coup l'ordre dans lequel ils « étaient venus, ils figuraient par leurs attitu- « des, leurs gestes, leurs évolutions, un ordre « de bataille. Dans la troisième partie, les dan- « seurs s'avançaient encore plus vers le midi; « dans la quatrième, ils formaient une espèce « de ligne; dans la cinquième, ils représen- « taient les deux ministres *Tcheou-kong* et « *Tchao-kong*, qui aidaient de leurs conseils « *Wou-wang;* dans la sixième, ils restaient im- « mobiles comme des montagnes. Cette danse « était une histoire de la conquête de la Chine « par *Wou-wang*, qui, entrant dans l'empire, « défait le roi Cheou, pénètre ensuite plus « avant, assigne des bornes à ses états et les

[1] Voyez les notes sur le *Chou-king*, trad. par le P. Gaubil, page 329.

« gouverne par les sages conseils de ses deux « ministres. »

L'usage et le goût des ballets et des pantomimes s'est toujours conservé chez les Chinois[1]. Mais comme tout s'altère et se détériore avec le temps, ces ballets, qui étaient religieux dans l'origine, devinrent si obscènes, et la licence y fut portée à un tel point, qu'elle excita souvent l'attention des empereurs, des ministres et des mandarins, et qu'elle provoqua la sévérité des lois.

Nous avons dit que les représentations dramatiques chez les Chinois ne remontaient pas au delà du VIIIe siècle de notre ère; nous devons ajouter ici que le P. Cibot, malgré sa science, est tombé dans une singulière méprise, en compilant les mémoires de ses confrères. La première fois qu'il est fait mention de pièces de théâtre dans l'histoire, écrit le P. Cibot, c'est pour louer *Tchhing-thang*, fondateur de la dynastie des Chang (1766 avant notre ère), d'avoir proscrit les jeux de la scène, comme

[1] Voyez la description d'une grande pantomime à laquelle assista lord Macartney, dans la préface du *Lao-seng-eul*, comédie chinoise, trad. par J. F. Davis, page 21.

des divertissements frivoles et dangereu
Siouen-wang, de la dynastie des Tcheou (8:
avant Jésus-Christ), reçut des représentatio
par lesquelles on l'engageait à éloigner de
cour les comédiens, dont la présence devait ê
funeste pour les mœurs. Un autre empereu
dont on ne rapporte pas le nom, fut privé d
honneurs funéraires pour avoir trop aimé
théâtre et fréquenté les comédiens[1].

Ces faits, inexactement rapportés, paraisse
incompatibles avec l'assertion des écrivains c
nois, que le poëme dramatique prit naissan
sous la dynastie des Thang; mais il faut sav
que la méprise dont nous voulons parler vie
de ce que le P. Cibot assimile mal à prop
les anciens spectacles des Chinois, qui cons
taient en ballets et en pantomimes, aux piè
régulières appelées *Tchhouen-khi*, *Hi-khio*, *T*
ki, *etc.*; ou plutôt la méprise vient de ce que
missionnaires (s'il est permis de critiquer c
hommes qui ont rendu tant de services a
sciences et à l'humanité) ont traduit indif
remment par le même mot : *comédiens*, l'expr

[1] Voyez les Mémoires concernant les Chinois, tome V
page 228.

sion 優人 *Yeou-jin* (en latin *histriones*) qui désigne à la vérité les *comédiens,* mais qui, dans le style des écrivains antérieurs à la dynastie des Thang, se rapporte aux bateleurs ou aux acteurs de bas étage qui jouaient dans les ballets et les pantomimes.

Hiouen-tsong fut donc le premier qui introduisit dans une pièce régulière tous les éléments du poëme dramatique. Cet exemple fit négliger les pantomimes, et l'histoire démontre que les écrivains de la dynastie des Thang s'attachèrent à imiter et à perfectionner ce nouveau genre de spectacle.

Les pièces du théâtre chinois portent l'empreinte du siècle où elles furent composées. Il y a d'ailleurs entre les drames intitulés *Tchhouen-khi*, limités à la représentation d'événements extraordinaires, les *Hi-khio, Tsa-ki* dans lesquels figure un personnage principal qui chante, et les autres œuvres de théâtre, des différences essentielles et caractéristiques. Nous nous bornerons, dans cette introduction, à l'examen du théâtre des Youen.

Tous les personnages du drame chinois sont

désignés, dans le texte de la pièce, par des dénominations qui indiquent leur rôle, à peu près comme on distingue chez nous *les jeunes premiers, les pères nobles, les premiers comiques, les seconds comiques, etc. etc.*

Ces dénominations sont générales ou spéciales.

Les dénominations générales sont au nombre de six, savoir :

1° Mo (Morr. part. II, 7,739).
2° Tseng (*id.* 10,524).
3° Seng (*id.* 8,812).
4° Tan (*id.* 9,765).
5° Tcheou (*id.* 1,432).
6° Ouaï (*id.* 11,544).

Les dénominations spéciales sont beaucoup plus nombreuses; elles varient suivant le rôle et le sexe des personnages.

Voici le sens et l'explication de la plupart des mots techniques qui se rencontrent dans les drames de la dynastie des Youen. Nous avons rangé séparément ceux qui s'appliquent aux hommes et ceux qui désignent particulièrement les femmes.

Personnages mâles (Nan-kio. Morr. part. II, 7,885-5,959).

Tching-mo (Morr. part. II, 1,013-7,739) principal personnage mâle, premier rôle. Exemple : l'empereur Youen-ti dans *les Chagrins de Han;* Tchang-i dans *la Tunique confrontée.*

Fou-mo (Morr. partie II, 2,471-7,739) second personnage. Ex. : M. Ma dans *l'Histoire du cercle de craie.*

Tchong-mo (Morr. p. II, 1667-7,739) troisième personnage. Ex. : Li-yen-ho dans *la Chanteuse;* Tchang-lin dans *l'Histoire du cercle de craie;* Teou-tien-tchang dans *le Ressentiment de Teou-ngo.*

Siao-mo (Morr. partie II, 8,876-7,739), un jeune garçon. Ex. : Tchin-pao dans *la Tunique confrontée,* Tching-peï dans *le jeune Orphelin de la famille de Tchao.*

Ouaï (Morr. partie II, 11,544), personnage grave, revêtu d'une dignité. Ex. : Li, président de la cour des magistrats, dans *les Intrigues d'une soubrette.*

Peï-lao (Morr. p. II, 8,460-6,923), un père âgé. Ex. : Pi dans *Pi-jin-koueï,* ou *les Aventures d'un soldat.*

PANG-LAO (Morr. part. II, 8,175-6,923), un brigand. Ex. : Tchin-hou dans *la Tunique confrontée.*

Personnages féminins (Niu-kio, Morr. part. II, 8,014-5,959).

TCHING-TAN (Morr. part. II, 1,013-9,765), principal personnage féminin, premier rôle. Ex. : Fan-sou dans *les Intrigues d'une soubrette;* Teou-ngo dans *le Ressentiment de Teou-ngo.*

LAO-TAN (Morr. part. II, 6,923-9,765), un femme âgée. Ex. : madame Han, veuve du prince de Tsin, dans *les Intrigues d'une soubrette.*

{SIAO-TAN (Morr. p. II, 8,876-9,765);
TAN-EUL (Morr. p. II, 9,765-11,519);} une jeune fille d'une naissance distinguée. Ex. : Siao-man dans *les Intrigues d'une soubrette.*

TCHA-TAN (Morr. part. II, 53-9,765), une femme d'une vertu équivoque. Ex. : madame Ma dans *l'Histoire du cercle de craie.*

OUAÏ-TAN (Morr. part. II, 11,544-9,765), une courtisane, *meretrix.* Ex. : Tchang-iu-ngo dans *la Chanteuse.*

PO-EUL (Morr. part. II, 8,699-11,519), une veuve, une femme d'une naissance commune.

Exemple : madame Tsaï dans *le Ressentiment de Teou-ngo.*

Il existe en outre des dénominations techniques qui s'appliquent tantôt aux hommes et tantôt aux femmes. Voici celles que nous avons rencontrées :

TSENG (Morr. part. II, 10,524), personnage enjoué ou immoral. Ex. : Weï-pang-yen dans *la Chanteuse;* l'entremetteuse des magistrats dans *les Intrigues d'une soubrette;* Tchao, le greffier, dans *l'Histoire du cercle de craie.*

TCHEOU (Morr. part. II, 1432), personnage vulgaire, laid ou difforme. Ex. : le paysan dans *les Intrigues d'une soubrette;* le garçon cabaretier dans *la Tunique confrontée;* madame Lieou-ssé-chin et madame Tchang, sages-femmes, dans *l'Histoire du cercle de craie.*

HOEN (Morr. part. II, 4,358), une ombre, un spectre. On dit *Hoen-mo* (Morr. part. II, 4,358-7,739) en parlant d'un homme, et *Hoen-tan* (Morr. part. II, 4,358-9,765) en parlant d'une femme. Ex. : l'ombre de Teou-ngo dans *le Ressentiment de Teou-ngo.*

Les personnages des deux sexes sont tirés de toutes les classes de la société chinoise. On voit

figurer sur la scène des empereurs, des mandarins civils et militaires, des médecins, des laboureurs, des bateliers, des artisans et des courtisanes. On y rencontre même des dieux et des déesses; par exemple, dans la pièce intitulée *Khan-thsien-nou* ou *l'Esclave qui garde les richesses,* véritable comédie de caractère entremêlée de scènes mythologiques, la première scène du premier acte se passe *dans le ciel* et la seconde *sur la terre*. Ling-kou-heou, dieu du temple de la montagne sacrée, nommée Thaï-chan, apparaît suivi d'un démon qui exécute ses ordres. Il est remplacé par Tseng-fo-chin, c'est-à-dire, *le dieu qui dispense les richesses et le bonheur.* Dans la pièce intitulée : *Tou-lieou-tsoui* ou *la Délivrance de Lieou-tsoui,* drame bouddhique, le premier personnage qui entre sur la scène est la déesse Kouan-in, descendue du mont Lo-kia-chan. On peut donc affirmer que les personnages du drame chinois peuvent être tirés indifféremment de la mythologie, de la fable ou de l'histoire. Dans les pièces de pure fiction, les personnages sont créés par les auteurs.

Relativement aux caractères, il existe entre

le drame sanscrit et le drame chinois une différence notable.

La civilisation indienne était fondée sur le principe de *l'hérédité*. Elle avait pour point de départ l'institution des castes, phénomène social que nous retrouvons en Égypte et qui se liait aux dogmes sur lesquels reposait la croyance des Indiens, à savoir : la chute, l'expiation, la diversité d'origine parmi les hommes, et la transmigration des âmes. Il suit de là que les attributs de chaque personnage du drame indien se diversifiaient, en premier lieu, d'après l'origine mortelle, demi-céleste ou divine du personnage[1]; en second lieu, que ces attributs étaient encore minutieusement et rigoureusement définis par rapport à la constitution organique de chaque caste, à ses prérogatives, à ses obligations, à ses droits héréditaires, à sa physionomie, etc. Dans son système dramatique des Indiens, Wilson, après avoir énuméré les principaux caractères classiques du *nâyaka* ou héros, établit qu'on peut multiplier les divisions jusqu'à *cent quarante*. « Il doit être bien difficile

[1] Voyez les Chefs-d'œuvre du Théâtre indien, traduits par Wilson, et publiés en français par M. Langlois, t. Ier, pag. 14.

« pour un écrivain, ajoute Wilson, d'observer, « au milieu de cette variété de règles, celle qui « a été tracée pour le héros qu'il veut peindre; « quelque caractère qu'il adopte, il doit avoir « soin de le rendre conséquent à lui-même et « de ne pas lui donner des qualités incompa- « tibles avec son organisation. »

La civilisation chinoise est fondée sur le principe de l'*élection*, principe diamétralement opposé au principe indien. Dans le temps où les drames naquirent, elle avait déjà pour point de départ la sage et utile institution des concours. Les dogmes chinois ne révèlent nulle part une diversité d'origine parmi les habitants du royaume du milieu; et, au point de vue où nous sommes placés (nous n'envisageons ici que la littérature dramatique), il faut convenir que le désavantage est du côté des Indiens. On dit proverbialement à la Chine : « le monde ne forme « qu'une seule famille; (dans l'empire) tous les « hommes sont frères. » De ce caractère particulier de la civilisation chinoise, il est résulté que les attributs des personnages dramatiques n'ont jamais été limités et fixés d'avance; qu'aucune règle émanée d'une constitution (par castes) que

le fondateur de la dynastie des Souî tenta vainement d'introduire parmi ses compatriotes, n'est venue entraver le développement des caractères, et que pour ce développement les poëtes chinois ont toujours joui d'une assez grande latitude.

« On a déployé la même attention, dit « le traducteur de Wilson, pour spécifier les « caractères des héroïnes ou *nâyikâs;* et en « voyant jusqu'à quel point les femmes sont « admises dans les incidents représentés sur la « scène, on peut juger des rapports de ce sexe « dans la société indienne. Ce sont là des consi- « dérations qui deviennent intéressantes. . . . . « Il paraît probable que les princes indiens « prirent des mahométans la coutume rigide « d'enfermer les femmes dans leurs harems. « Autrefois, quoiqu'elles fussent soumises à « bien des restrictions, elles étaient libres de « se montrer en public; elles étaient présentes « aux spectacles dramatiques; elles formaient la « partie principale des processions de fiancées; « on leur permettait de visiter les temples des « dieux et de faire leurs ablutions, sans trop « de secret, dans les torrents sacrés : elles con-

« servent toujours ces derniers priviléges aux-
« quels les femmes mahométanes n'ont aucun
« droit. Même dans les temps modernes, la pré-
« sence d'hommes autres qu'un mari ou un fils,
« était loin d'être prohibée dans les apparte-
« ments intérieurs, et le ministre de Vatsa, son
« chambellan et l'envoyé de Ceylan sont admis
« à l'audience du roi, en présence de la reine
« et des demoiselles qui l'accompagnent. »

La condition des femmes indiennes, avant la conquête mahométane et la condition des femmes chinoises, dans le XIIIe siècle, offrent tant de points de comparaison et nous présentent des traits de ressemblance si frappants, que nous devons nous y arrêter un peu.

Les missionnaires catholiques, dans leurs *mémoires*, et les voyageurs dans leurs *relations*, nous représentent les femmes de la Chine, comme soumises à une solitude pénible et à une contrainte excessivement rigoureuse. « Ces
« femmes, disent-ils, reléguées dans les appar-
« tements intérieurs, dont les portes sont gar-
« dées soigneusement, se trouvent condamnées
« à ne voir jamais le jour hors de chez elles[1]. »

[1] *Description de la Chine*, par l'abbé Grosier, page 620.

Les mœurs chinoises, écrit le P. Amiot, ne se rapprochent de celles *d'aucun peuple connu* et ces mœurs *n'ont point varié*. Les Chinois sont encore ce qu'ils étaient il y a 4000 ans, font encore ce qu'ils faisaient à cette époque reculée, et toujours de la même manière[1].

Cependant s'il est un argument dont on ne saurait contester l'exactitude, c'est que les drames composés pendant la dynastie des Youen, et surtout les drames domestiques, doivent nous offrir un tableau vivant des mœurs chinoises sous cette dynastie. Or que nous apprennent sur ce sujet les quatre drames contenus dans ce volume? Dans Tchao-meï-hiang, p. 9, nous lisons qu'une fois on envoya Fan-sou, la soubrette, dans la maison d'un ministre d'état pour y annoncer une nouvelle; page 13, l'entrevue de Pé-min-tchong et de madame Han a lieu en présence des deux jeunes filles; page 52, Fan-sou va dans le cabinet d'étude voir Pé-min-tchong, qui est malade. Dans Ho-han-chan, page 230, Li-yu-ngo quitte sa maison et va seule dans le temple offrir un sacrifice expiatoire pour son époux. Dans Ho-

[1] *Description de la Chine*, page 619.

lang-tan, page 279, la courtisane donne rendez-vous à son amant sur les bords du fleuve Jaune; page 301, la nourrice porte à Ho-nan-fou les ossements de son bienfaiteur. Dans Teou-ngo-youen, page 332, une femme veuve, madame Tsaï, va faire ses recouvrements de fonds dans les faubourgs de la ville et à la campagne; page 371, les femmes arrivent en foule sur la place publique pour voir une exécution, etc.

Les pièces de théâtre nous apprennent donc que les relations morales entre la femme et l'homme ont varié depuis le XIIIe siècle. Nous pourrions multiplier les exemples et accumuler les preuves que le sexe le plus faible à la Chine ne partageait pas, sous la domination des petits-fils de Gengis-khan, la triste condition à laquelle il se trouve réduit sous le gouvernement des Tartares.

Au nombre des personnages du drame figure une classe de femmes voluptueuses qui, aux charmes de la figure et à une élégance recherchée, joignent encore tous les agréments de l'esprit et une connaissance assez approfondie des belles-lettres et des philosophes. Nous voulons parler des *courtisanes savantes* de la

Chine qu'il ne faut pas confondre avec celles qui *étalent publiquement le sourire,* comme disent les poëtes, et *courent après la volupté.* On appelle les premières (et il est rarement question des autres dans les drames) *chang-ting-hang-cheou* (Morr. part. II, 9,100-10,242-3,221-9,358). Pour qu'une jeune fille soit admise dans la société des courtisanes, *dans le district vert et rouge* où elles se traitent mutuellement de sœurs (tsé-meï), il faut qu'elle se distingue des autres femmes par sa beauté, par la finesse et l'étendue de son esprit; il faut qu'elle connaisse la musique vocale, la danse, la flûte et la guitare, l'histoire et la philosophie. Ce n'est pas tout; il faut encore qu'elle sache écrire tous les caractères du Tao-té-king[1]. Quand elle a fait un séjour de quelques mois dans le Pavillon des cent fleurs; quand elle sait danser aux sons du seng-hoang et chanter à demi-voix avec ses castagnettes de santal, elle devient alors la femme *libre;* elle est affranchie des devoirs particuliers à son sexe et peut se croire

[1] Voyez le *Tou-lieou-tsoui,* p. 2 *r.* Le *Tao-té-king* contient la doctrine du philosophe Lao-tseu. C'est peut-être, après *l'Y-king,* le livre le plus obscur et le plus difficile à interpréter.

au-dessus de la jeune fille qui est dans la dépendance de son père; au-dessus de la concubine légale qui est dans la dépendance de son maître; au-dessus de l'épouse légitime qui est dans la dépendance de son mari; au-dessus de la veuve qui est dans la dépendance de son fils.

Les mœurs privées de ces femmes attrayantes sont minutieusement décrites dans les Nouvelles[1]. Comme les courtisanes de Rome, de la Grèce et de l'Inde, elles aiment les danses lascives, la musique, les parfums, les mets délicats et avant toutes choses, l'argent; mais du moins nous ne voyons pas qu'elles figurent ni qu'elles aient jamais figuré dans les cérémonies civiles ou religieuses. La profession de courtisane est vouée à l'ignominie et réputée infâme par tous les écrivains qui jouissent à la Chine de quelque célébrité Il y a plus; c'est qu'il existe dans le code pénal un statut formel[2] contre les officiers

[1] Voyez dans la collection de Nouvelles, anciennes et modernes (Kin-kou-khi-kouan), la nouvelle VII, intitulée *le Petit négociant qui possède la plus belle femme de l'empire.* Voyez aussi les drames Pé-hoa-ting (*le Pavillon des cent fleurs*), Lieou-hang-cheou (*la Courtisane Lieou*).

[2] Quand les officiers du gouvernement, civils ou militaires, et les fils de ceux qui possèdent des rangs héréditaires, fré-

civils et militaires du gouvernement et contre les fils de ceux qui possèdent un rang héréditaire et qui fréquentent la compagnie des courtisanes.

La poétique chinoise veut que toute œuvre de théâtre ait un but ou un sens moral. Par exemple, la moralité de la pièce intitulée *Tchao-meï-hiang* ou *les Intrigues d'une soubrette*, se trouve dans ces paroles que madame Han adresse à sa fille[1] :

quenteront la compagnie des prostituées et des actrices, ils seront punis de soixante coups de bambou.

Toutes personnes qui auront négocié ces liaisons criminelles, subiront la même peine, à un degré de moins.

Lorsque des officiers civils ou militaires du gouvernement, leurs secrétaires officiels ou leurs commis, auront eu un commerce criminel avec des femmes ou des filles des habitants du pays soumis à leur juridiction, la peine à leur infliger sera plus forte de deux degrés que dans les cas égaux; ils perdront en outre leurs places, et seront déclarés incapables d'être employés à l'avenir au service public.

La femme qui aura consenti audit commerce, ne sera punie que comme dans les cas ordinaires.

Toute intrigue formée avec une femme mariée ou non mariée, sera punie de cent coups de bambou.

(Voyez le *Ta-tsing-leu-lée*, ou les Lois fondamentales du Code pénal de la Chine, trad. du chinois par Georges Thomas Staunton, et mis en français avec des notes, par M. Renouard de Sainte-Croix, t. II, sect. CCCLXXIV, CCCLXXI et CCCLXVI.)

[1] Voyez dans ce volume la comédie intitulée *Tchao-meï-hiang*, ou *les Intrigues d'une soubrette*, page 104.

« Ignorez-vous qu'aujourd'hui comme dans les « temps anciens, le mariage de l'homme et de « la femme doit être consacré par les rites et les « cérémonies? » Le dénoûment est le triomphe de la vertu. Toute pièce de théâtre sans moralité, n'est aux yeux des Chinois qu'une œuvre ridicule dans laquelle on n'aperçoit aucun sens. Suivant les auteurs chinois, l'objet qu'on se propose dans un drame sérieux est *de présenter les plus nobles enseignements* de l'histoire aux ignorants qui ne savent pas lire [1]; et d'après le code pénal de la Chine, le but des représentations théâtrales est « d'offrir sur la scène des « peintures vraies ou supposées des hommes « justes et bons, des femmes chastes et des en- « fants affectueux et obéissants qui peuvent por- « ter les spectateurs à la pratique de la vertu [2]. » L'obscénité est un crime. Ceux qui composent des pièces obscènes, dit un écrivain chinois cité par Morrison, seront sévèrement punis dans le séjour des expiations, *ming-fou* (Morr. part. II, 7,723-2,378), et leur supplice durera aussi longtemps que leurs pièces resteront sur la terre.

[1] Voyez Morrison, *Dict. Anglais-Chinois*, au mot *drama*.
[2] *Code pénal de la Chine*, tome II, page 264.

Cette théorie morale élève jusqu'à un certain degré le théâtre chinois au-dessus de tous les théâtres des temps anciens, à l'exception du théâtre grec dans les deux premières périodes de son existence; au-dessus du théâtre européen moderne, toutes les fois que les auteurs des compositions dramatiques se sont bornés « à imiter les actions des hommes et à peindre « les mœurs des siècles où ils ont vécu. » Le théâtre indien diffère sous ce rapport du théâtre chinois. Lisez le prologue de la pièce intitulée *Mâlatî et Mâdhava;* vous y trouverez ce passage remarquable : « Et que sert, d'un autre « côté, de se vanter de connaître l'Yoga, le « Sankhya, les Oupanichats, ou les Vèdes? cette « science n'est d'aucune utilité pour une com- « position dramatique : *fertilité d'imagination,* « *harmonie de style, richesse d'inventions,* voilà les « qualités qui, en ce genre, indiquent l'instruc- « tion et le génie. Tel est le drame écrit par « notre vénérable ami Bhavabhoûti[1]. »

Si la poétique chinoise désavoue les œuvres du vice, la loi punit sévèrement les écrivains

[1] Voyez les Chefs-d'œuvre du Théâtre indien, Wilson et Langlois, tome I, page 274.

coupables qui font l'apologie des mauvaises passions. Du reste, il n'existe aucune disposition restrictive des jeux de la scène, à l'exception d'un statut du code pénal qui interdit « à « tous musiciens et acteurs de représenter, dans « leurs pièces, les empereurs, les impératrices « et les princes, les ministres et les généraux « fameux des premiers âges. » Mais le traducteur anglais, sir G. T. Staunton, observe avec raison que les représentations qui sont prohibées par ce statut formant, dans le fait, à la Chine, les scènes théâtrales favorites et les plus ordinaires, on doit considérer cette loi comme tombée en désuétude.

Ce n'était pas assez pour les Chinois d'avoir établi *l'utilité morale* comme but des représentations dramatiques, il fallait encore qu'ils imaginassent un moyen d'atteindre ce but. De là le rôle du personnage qui chante, admirable conception de l'esprit, caractère essentiel qui distingue le théâtre chinois de tous les théâtres connus. Le personnage qui chante dans un langage lyrique, figuré, pompeux, et dont la voix est soutenue par une symphonie musicale, est, comme le chœur du théâtre grec, un inter-

médiaire entre le poëte et l'auditoire, avec cette différence qu'il ne demeure pas étranger à l'action. Le personnage qui chante est, au contraire, le héros de la pièce, qui, toutes les fois que les événements surviennent, que les catastrophes éclatent, reste sur la scène pour émouvoir douloureusement les spectateurs et leur arracher des larmes. On remarquera que ce personnage peut être tiré, comme les autres, de toutes les classes de la société. Dans *les Chagrins de Han*, c'est un empereur; dans *l'Histoire du cercle de craie*, une femme publique devenue l'épouse d'un homme riche; dans *les Intrigues d'une soubrette*, une jeune esclave. Quand il arrive que le principal personnage meure dans le cours de la pièce, il est remplacé par un autre personnage du drame qui chante à son tour. C'est enfin le personnage principal qui enseigne, qui invoque la majesté des souvenirs, cite les maximes des sages, les préceptes des philosophes ou rapporte les exemple fameux de l'histoire ou de la mythologie.

Par cette création qui a servi de type aux écrivains de la dynastie des Youen, les Chi-

nois ont réalisé, dans le XIIIe siècle, le précepte émis plus tard en Europe par Lope de Vega, dans son nouvel art dramatique : « Dans votre « langage toujours chaste, dit le poëte espa- « gnol, n'employez ni pensées relevées, ni traits « d'esprit recherchés, lorsque vous traitez des « choses domestiques; il faut alors imiter la « conversation de deux ou trois personne; mais « lorsque vous introduirez un personnage qui « exhorte, conseille ou dissuade, vous pouvez « vous servir de sentences ou de phrases bril- « lantes. En cela, vous vous rapprocherez de la « vérité; car lorsqu'un homme veut donner des « conseils, il parle avec un autre ton, dans un « langage plus étudié, plus véhément que celui « de la causerie familière. »

Le système dramatique des Chinois se trouve circonscrit dans les limites indiquées par l'éditeur du Youen-jin-pé-tchong. Les douze catégories de sujets qu'il énumère, servent de base à toutes les compositions. Mais comme on pourrait voir dans la première (celle qui a pour objet l'influence transformatrice des dieux et des esprits) le fondement ou le germe du drame religieux, nous devons prévenir le lecteur

qu'il n'en est rien. Les drames bouddhiques sont presque toujours des comédies bouffonnes. On y rencontre des personnages facétieux qui représentent les prêtres du dieu Fo et provoquent le rire des spectateurs par des plaisanteries basses et ignobles. Nous ajouterons que dans toutes les pièces de théâtre que nous avons lues ou parcourues, on ne trouve pas la moindre réminiscence d'un culte sacerdotal quelconque. Il n'y a rien là qui doive nous étonner; car l'histoire nous apprend que ce même Hiouen-tsong, à qui la Chine est redevable d'une littérature dramatique, honora publiquement Confucius, Lao-tseu et Bouddha; que, non content de ces démonstrations éclatantes, il entreprit de confondre dans un burlesque syncrétisme, non-seulement les doctrines des deux philosophes (Confucius et Lao-tseu) et la religion importée de l'Inde (le Bouddhisme), mais encore toutes les doctrines et toutes les religions étrangères qui étaient accueillies sous son règne, avec une espèce d'enthousiasme. Ce syncrétisme, comme nous avons eu occasion de le dire, lorsque nous publiâmes, en 1835, la comédie chinoise

intitulée *les Intrigues d'une soubrette*, a nui quelquefois aux productions de la littérature. Les écrivains dramatiques, comme les autres, ont ridiculement amalgamé des préceptes ou des apophthegmes qui se contredisent. C'est ainsi que la notion de la métempsycose que les Chinois ont reçue des Indiens, s'allie, dans l'esprit des poëtes, aux vieilles traditions des aborigènes sur la vie à venir; traditions qui ont survécu à deux grands désastres, la réforme panthéistique de Confucius et l'incendie des livres, ordonné par l'empereur Thsin-chi-hoang-ti.

Il nous reste à parler maintenant de la diction des pièces de théâtre.

On verra dans la préface de l'éditeur chinois que la littérature dramatique embrasse les douze catégories d'objets qui tombent dans le domaine de l'intelligence, du sentiment, de l'imagination, etc. et l'on pressent déjà que les œuvres de théâtre doivent offrir toutes les formes du langage. Cela est vrai, et pour ne citer que Tchao-meï-hiang, première pièce de ce volume, les pages 25, 26, 27, 28 et 29 nous présentent quatre genres particuliers de style.

Le passage que Siao-man récite de mémoire: « Du fleuve Ho, est sortie la table; du fleuve « Lo, l'écriture, etc. » est écrit en *kou-wen* (style antique); le dialogue qui suit entre Siao-man et Fan-sou est dans ce style apppelé *pan-wen-pan-sou* (moitié littéraire et moitié vulgaire). Les vers que chante la soubrette: « Entendez-vous « les modulations pures et harmonieuses, etc. » sont irréguliers, mais soumis à la rime; et la réponse de la jeune fille est en *siao-choué* (style familier). Il faut dire cependant que la partie la plus commune du drame, le dialogue, est ordinairement en *siao-choué*. Le *hiang-tan* ou le patois de provinces, n'est usité que dans les pièces modernes, et particulièrement dans les pièces d'un bas comique. Qu'on se garde bien d'assimiler, à cause de cela, le théâtre chinois au théâtre indien. Dans les pièces indiennes, les dialectes du sanscrit sont employés et varient *suivant les personnages;* dans les pièces chinoises, les *styles* ne se diversifient qu'en raison du *sujet;* dans les pièces indiennes, le héros et les personnages principaux parlent *sanscrit;* mais les femmes et les personnages inférieurs emploient les différentes

modifications du *prâcrit* [1]. Dans les pièces chinoises, les personnages principaux et les personnages inférieurs, les hommes et les femmes parlent tous le *kouan-hoa* ou la langue commune, avec la variété de ton qui résulte nécessairement du mélange des classes de la société. Toutes les fois que des personnages vulgaires ou rustiques se trouvent avec des mandarins, il y a contraste dans les expressions du kouan-hoa. Généralement, les personnages du drame chinois parlent suivant leur âge et leur condition. Le vieux Tchang-i, dans *la Tunique confrontée,* s'exprime presque toujours avec une gravité sentencieuse, et les discours des deux amants, dans *les Intrigues d'une soubrette,* peignent leurs sentiments avec une vivacité tout à fait orientale.

De même que les parties en prose offrent tous les genres de style, de même les morceaux poétiques présentent tous les genres de versification. Il y a des vers de trois, de quatre, de cinq et de sept mots; des vers assujettis aux règles de la césure et de la rime, et des vers irréguliers. Le choix du mètre devient quel-

[1] *Système dramatique des Indiens*, par Wilson, page LXXVj.

quefois une source de beautés; par exemple, dans *Ho-han-chan*, p. 140, le poëte nous représente Tchang-i retiré dans une chambre de l'étage supérieur, avec sa femme et son fils, et jouissant d'un spectacle délicieux pour les Chinois, du spectacle de la neige qui tombe en abondance. Après avoir pris quelques tasses de vin, son imagination s'exalte; il croit être dans le printemps. Les flocons de neige deviennent pour lui des fleurs de poirier qui tombent; les nuages rougeâtres, des fleurs de saule qui tourbillonnent dans l'air. Il s'imagine que l'on suspend devant lui des draperies de soie brodées, que l'on étale à ses pieds un riche tapis de fleurs, etc.

Or, pour approprier avec goût la versification au sujet qu'il avait à traiter, pour exprimer convenablement ce délire de l'imagination de Tchang-i, que devait faire le poëte? abandonner la stance régulière qui semble réservée aux monologues graves et aux descriptions pompeuses [1] pour la stance irrégulière ou la mesure libre; s'affranchir de cette règle qui

[1] Par exemple, la magnifique description du fleuve Jaune dans le 1er acte du *Si-siang-ki*, trad. par M. Stanislas Julien.

soumet les vers chinois au double joug de la césure et de l'allitération; rechercher les termes poétiques les plus pittoresques; employer la réduplication, la métaphore, l'allégorie, etc.; et c'est précisément ce que nous trouvons dans ce morceau. Du reste, il faut être en état de lire ces vers dans l'original pour avoir une idée de l'harmonie qui existe entre le style et la situation du personnage. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la poésie dramatique est infiniment supérieure à celle du Chi-king, sous le rapport de la versification.

« La poésie, dit un écrivain Chinois[1], peut « être comparée à un arbre. Les trois cents odes « (du Chi-king) furent la racine. Avec les poëtes « Sou-weï-tao et Li-kiao[2], les bourgeons parurent. Durant les années *kien-ngan* (196 de notre « ère), elle devint un petit arbre (litt. un arbre « nain); sous les dynasties suivantes, l'arbre se « garnit de branches et de feuilles. A l'époque « des Thang, ses rameaux et ses feuilles, éten-

[1] *Thang-chi-ho-kiaï*, Introduction, page 1.

[2] Sou-weï-tao et Li-kiao, hommes du même village, devinrent des poëtes célèbres; à cette époque (les Thang), on les désignait tous deux sous le nom de *Sou-li*. (*Annales des Thang*, biographie de *Sou-weï-tao*.)

« dant au loin leur ombrage, la poésie com-
« mença à porter des fleurs et des fruits. »

La division des actes et des scènes ressemble à celle d'un drame européen. Chaque pièce régulière se compose ordinairement de quatre *coupures*, TCHÉ (Bas. 3,278), et quelquefois d'une *ouverture*, SIE-TSEU (Bas. 4,374-2,059), et de quatre *coupures*. Le SIE-TSEU est, à proprement parler, une introduction, ou plutôt un prologue dans lequel les principaux personnages viennent décliner leurs noms, exposer l'argument de la fable ou raconter les événements antérieurs qui intéressent l'auditoire. On jouait, sous la dynastie des Thang, des pièces de théâtre dont le prologue, récité par un acteur que les historiens appellent *l'introducteur de la comédie*, avait de l'analogie avec les prologues de Plaute. Dans les pièces de la dynastie des Youen, le prologue est dialogué et souvent entremêlé de vers. Les *coupures* correspondent aux divisions européennes que nous nommons *actes*. Quand une pièce chinoise se compose d'un prologue et de quatre actes, l'exposition a lieu dans le prologue, et l'intrigue se noue dans le premier acte; quand une pièce se com-

pose uniquement de quatre actes, l'exposition est renfermée dans le premier, et l'intrigue est ourdie dans le second; l'intrigue se poursuit jusqu'à la fin du troisième acte; et dans le quatrième enfin, arrive la péripétie qui change le cours des événements, et frappe le crime de châtiments inattendus. Les scènes ne sont point distinguées les unes des autres, comme dans nos pièces de théâtre; mais on indique l'entrée et la sortie de chaque personnage par ces mots: CHANG (Bas. 7), *il monte,* et HIA (Bas. 8), *il descend.* L'expression PEÏ-YUN (Bas. 8,450-67), littéralement, *parler en tournant le dos,* désigne les aparté.

Il ne faut pas oublier qu'envisagé par rapport au but moral, le drame chinois se divise toujours en deux parties. Le prologue, le premier, le deuxième et le troisième acte sont unis, depuis le commencement jusqu'à la fin, par une étroite liaison; le dénoûment ou la péripétie forme un acte à part, et dominé, en quelque sorte, par des règles spéciales. Cette séparation est regardée comme nécessaire au développement de l'idée morale, sur laquelle repose une pièce de théâtre, à savoir : l'expiation d'une faute ou d'un crime.

Il existe dans le nord de la Chine des édifices publics consacrés aux exercices de la musique, du chant et de la danse, et qui, durant les jours de spectacle, 放假日子 *Fang-kia-ji-tseu*, sont appropriés aux besoins des représentations dramatiques. On y établit, avec les décorations de la scène, ce que les Chinois appellent 鬼門 *Koueï-men*, littéralement, *la porte des ombres*, c'est-à-dire, la porte par laquelle entrent et sortent les ombres des anciens personnages de l'antiquité.

Dans les provinces du sud, il n'y a point de théâtres permanents ouverts au public; mais le gouvernement, qui ne manque jamais d'encourager les divertissements dramatiques, permet qu'on élève un théâtre dans les rues, au moyen de souscriptions recueillies parmi les habitants. Les mandarins fournissent eux-mêmes les fonds nécessaires. « On construit « alors, dit l'éditeur anglais du *Vieillard qui* « *obtient un fils*[1], un théâtre public dans une

[1] *Lao-seng-eul*, comédie chinoise, traduite par M. J. F. [illegible]

« couple d'heures. Quelques bambous pour « supporter un toit de nattes, quelques plan- « ches posées sur des tréteaux, et élevées de « six à sept pieds au-dessus du sol, quelques « pièces de toile de coton peintes, pour former « trois des côtés de la place destinée à la scène, « en laissant entièrement ouverte la partie qui « fait face au spectateur, suffisent pour dresser et « construire un théâtre chinois. » C'est dans une salle de spectacle provisoire, élevée de cette façon, que les chanteurs italiens, dont parle M. J. F. Davis, dans sa description de la Chine, exécutèrent à Macao, en 1833, avec le plus grand succès, la plupart des opéras de Rossini. Les Chinois, dit l'auteur de cet ouvrage, furent agréablement surpris de voir ce qu'on appelle dans le jargon de Canton, un *Sing-song* (théâtre) érigé par des étrangers, sur le sol de leur empire, et encore plus d'entendre un mélange de chant et de récitatif si semblable au leur.

Indépendamment de ces théâtres temporaires appelés par les Chinois *Hi-thaï*, (Morr. part. II. 3,321-9,750), il existe encore dans les maisons des riches, dans les hôtels et dans les tavernes, des salles de spectacle où

les comédiens ambulants jouent des pièces de théâtre.

De même que les acteurs n'étaient réputés infâmes, à Rome, que par le vice de leur naissance, et non pas à cause de leur profession; de même, chez les Chinois, les comédiens ne jouissent, ni du respect ni de l'estime de leurs compatriotes, parce que les directeurs, au mépris d'un statut formel du code pénal, achètent ordinairement des enfants d'esclaves, qu'ils élèvent pour en faire des acteurs, et qui sont, par cette raison, classés hors des rangs de la société. Une compagnie de comédiens ambulants, *I-pan-hi-tseu* (Morr. part. II, 12,175-8,162-3,321-11,233), est, pour l'ordinaire, composée de huit à dix personnes qui sont, à la lettre, les *esclaves du maître* ou *directeur* [1]. « Ces troupes, dit l'éditeur anglais déjà cité, à qui nous empruntons ces détails, car les livres chinois ne nous apprennent rien de tout cela, vont de lieu en lieu dans une barque couverte qui leur sert d'habitation, et dans laquelle le directeur leur enseigne leurs rôles. Lorsqu'elles sont appelées pour jouer devant une société,

la liste des pièces qu'elles sont prêtes à jouer est remise à la personne qui donne la fête, afin qu'elle consulte le choix de ses hôtes. On lit ensuite les noms des personnages du drame; et s'il s'en trouve qui correspondent à celui d'un des convives, on choisit aussitôt une autre pièce pour éviter toute allusion offensante. »

« Les tables sont rangées sur deux rangs et « laissent dans le milieu un large espace; la « scène est de plain-pied, on couvre seulement « le pavé de la salle d'un tapis. Les acteurs « sortent de quelques chambres voisines pour « jouer leur rôle. Ils ont plus de spectateurs « qu'il n'y a de convives. L'usage est de laisser « entrer un certain nombre de personnes qui, « placées dans la cour, jouissent aussi du spec- « tacle qu'on n'a point préparé pour elles. Les « femmes mêmes peuvent y prendre part sans « être aperçues; elles voient les acteurs à tra- « vers une jalousie faite de bambous entrelacés « et de fils de soie à réseaux, qui les dérobent « elles-mêmes à tous les regards [1]. »

On sait que les femmes ne peuvent plus

[1] *Description générale de la Chine,* rédigée par M. l'abbé Grosier, page 646.

paraître sur le théâtre, depuis que l'empereur Khien-long admit une actrice au nombre de ses femmes inférieures ou concubines. Leurs rôles sont actuellement remplis par de jeunes garçons, et quelquefois par des eunuques, ainsi que cela se pratiquait chez les Grecs et les Romains.

Les costumes des personnages du drame, s'il est permis d'en juger par le récit des voyageurs, sont assez bien appropriés aux rôles dramatiques, et quelquefois d'une rare magnificence. On verra que les acteurs ne négligent jamais d'indiquer les changements de costume *dans le texte de la pièce*, quand il arrive qu'un personnage est promu à une charge ou à une nouvelle dignité. Comme la plupart des pièces chinoises, dit M. Davis, ont une couleur historique, et pour de bonnes raisons, ne se rapportent point aux événements qui se sont succédé depuis la conquête tartare, les costumes des Chinois sont ceux qu'ils portaient antérieurement à la dynastie des Thsing.

Les quatre drames contenus dans ce volume sont tirés du répertoire du théâtre chinois, intitulé : *Youen-jin-pé-tchong*, c'est-à-dire : « les

« cent pièces composées sous les Youen, » ou princes de la famille de Gengis-khan. On ne connaissait en Europe, avant notre publication, que cinq pièces du même recueil, savoir :

Le jeune Orphelin de la famille de Tchao;
Le Vieillard qui obtient un fils;
Les Chagrins dans le palais de Han;
L'Histoire du cercle de craie,
Et *les Intrigues d'une soubrette.*

C'est le savant missionnaire Prémare, de l'ordre des jésuites, qui par sa traduction abrégée de *l'Orphelin de la famille de Tchao,* faite en 1731, et publiée en 1735[1], révéla le premier l'existence d'un théâtre chinois. Voltaire qui en adapta le sujet aux règles de la scène fran-

[1] En 1731, le P. Prémare confia son manuscrit à deux de ses amis, MM. du Velaër et du Brossai, qui partaient pour l'Europe. Mais ceux-ci, au lieu de le remettre à M. Fourmont l'aîné, comme ils en étaient chargés, l'envoyèrent au P. Du Halde, qui l'imprima dans le troisième volume de sa Description de la Chine. Cet ouvrage ayant paru en 1735, M. Fourmont fut très-surpris d'y voir *l'Orphelin de Tchao.* Il se plaignit amèrement de ce procédé du P. Du Halde, et inséra dans sa Grammaire chinoise, imprimée en 1745, un extrait de la lettre d'envoi du P. Prémare, d'où il résulte clairement que le manuscrit de cet ouvrage lui était destiné. (Voyez l'avant-propos de l'Orphelin de la Chine, trad. par M. Stanislas Julien.)

çaise, dit dans son épitre dédicatoire au duc de Richelieu : « *L'Orphelin du Tchao* est un mo-
« nument précieux qui sert plus à faire recon-
« naître l'esprit de la Chine que toutes les rela-
« tions qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce
« vaste empire. Il est vrai que cette pièce est
« toute barbare, en comparaison des bons ou-
« vrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-
« d'œuvre, si on le compare à nos pièces du
« XIVe siècle... On croit lire les mille et une nuits
« en action et en scènes; mais, malgré l'in-
« croyable, il y règne de l'intérêt; et, malgré la
« foule des événements, tout est de la clarté la
« plus lumineuse : ce sont deux grands mérites
« en tout temps et chez toutes les nations; et ce
« mérite manque à beaucoup de nos pièces mo-
« dernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas
« d'autres beautés : unité de temps et d'action,
« développement de sentiments, peinture des
« mœurs, *éloquence, raison, passion,* tout lui
« manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit,
« l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous fai-
« sions alors. » On pourrait croire aujourd'hui que cette appréciation du premier drame chinois, importé en Europe, manque d'exactitude

et d'impartialité; mais il ne faut pas oublier que Voltaire n'a pu juger de *l'Orphelin de Tchao* que par la version du P. Prémare, qui a omis tous les vers du texte original et négligé de traduire les parties les plus touchantes et les plus pathétiques de la pièce.

L'Orphelin de la famille de Tchao fut suivi, mais *un siècle après*, de la traduction d'une comédie tirée du même recueil et intitulée *le Vieillard qui obtient un fils*. Dans celle-ci, le traducteur, M. J. F. Davis, qui était alors attaché à la factorerie anglaise de Canton, et qui pouvait s'aider des conseils des indigènes, imita jusqu'à un certain point l'exemple de Prémare et s'attacha plutôt à la facile reproduction du dialogue *parlé* qu'à l'interprétation des morceaux lyriques, interprétation qui exige du travail, de la sagacité, et une connaissance assez approfondie des mœurs et des anciennes coutumes de la Chine. M. Abel-Rémusat lui-même, qui n'avait cependant pas le droit d'être sévère en fait de traductions de morceaux poétiques [1], blâma l'auteur d'avoir usé un peu

[1] « La poésie chinoise est véritablement intraduisible, on « pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent inintelligible. »

trop largement du privilége qu'il s'était donné. Ces omissions, dit M. Abel-Rémusat, sont réellement assez considérables et formeraient presque un tiers de l'ouvrage [1]. Le petit travail que M. Davis publia plus tard sous ce titre : *the Sorrows of Han* (les Chagrins de Han), doit être considéré plutôt comme un extrait que comme une traduction.

Le sinologue anglais, dont nous aimons à reconnaître le mérite, a peut-être trop douté de lui-même, lorsqu'il s'est autorisé de l'exemple de Prémare, pour retrancher des morceaux en vers qu'assurément il aurait pu traduire avec toute la fidélité désirable.

C'est donc à M. Stanislas Julien qu'était réservé le mérite de publier la première traduction d'une pièce de théâtre contenant toute la partie lyrique, sans aucune omission. En 1832, le professeur offrit au public *l'Histoire du cercle de craie,* avec une préface indiquant les

(Ab. Rémusat, préface du *Iu-kiao-li*, t. I, p. 63.) Nous avons dit plusieurs fois dans ce journal *et ailleurs,* pourquoi il serait téméraire d'entreprendre en Europe une tâche aussi difficile (la traduction complète de la prose et des vers des meilleures pièces de théâtre), *Journal des Savants,* 1830, page 89.

[1] *Mélanges asiatiques,* tome II, page 327.

obstacles multipliés qui environnent la poésie chinoise et qui en font une langue tout à fait distincte de la prose. Nous répéterons ici ce que nous avons dit ailleurs, c'est qu'il faut lire cette curieuse préface pour juger tout à la fois des travaux philologiques exécutés par l'auteur, et du mouvement que ces travaux ont dû imprimer aux études chinoises. La traduction complète de la prose et des vers de *l'Orphelin de la Chine*, qui eut lieu en 1834, a restitué à l'ouvrage original tout le mérite du *sentiment*, de la *passion* et de l'*éloquence*. Le travail de M. Stanislas Julien nous paraît si recommandable, qu'il peut servir de *criterium* pour fixer le point auquel la philologie chinoise est parvenue, depuis l'époque où vivait Prémare, le plus habile de tous les missionnaires comme sinologue.

Si nous venons, après le père Prémare, après MM. Davis et Stanislas Julien, offrir aux public les chefs-d'œuvre de cette intéressante collection qui fait, à la Chine, les délices de tous les hommes instruits, c'est parce que nous sommes convaincu de l'utilité de notre propre travail. Depuis quelque temps, toutes les opinions se

sont réunies en faveur de l'immense intérêt que doivent nécessairement présenter des œuvres de théâtre venues d'un pays imparfaitement étudié, soit comme peintures de mœurs, soit comme tableaux d'événements historiques. Nous avons déjà dit que les productions littéraires initiaient plus vite et quelquefois plus sûrement dans le secret des institutions sociales que les travaux en apparence les plus sérieux, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'il n'existe peut-être pas une seule composition dramatique qui ne mette en lumière quelques faits absolument ignorés. Ainsi la comédie traduite par M. Davis a déterminé la véritable position de la concubine légale vis-à-vis de la femme légitime. Avant la publication de cette comédie, on avait souvent parlé des oblations des Chinois sur les tombes de leurs parents; mais connaissait-on les prières qu'ils récitent dans ces lugubres cérémonies, les termes sacramentels dont ils font usage? Le premier drame de ce recueil ne nous fournit-il pas l'exemple d'un mariage réalisé par ordre de l'empereur, et pour la célébration duquel les époux et les parents sont affranchis des forma-

lités prescrites par la coutume et les rites? La pièce intitulée *la Chanteuse* nous offre la formule même d'un contrat de vente d'un enfant; on y trouve, en outre, une scène qui démontre jusqu'à l'évidence, que la vente n'était qu'un mode d'adoption, etc. Tous ces faits, il faut en convenir, étaient au moins des points fort obscurs du caractère et des mœurs des Chinois.

Il nous reste quelques mots à dire sur notre traduction.

Nous nous sommes imposé l'obligation de la fidélité la plus scrupuleuse, et nous avons, autant que possible, reproduit les expressions caractéristiques des auteurs originaux. Mais, afin de rendre la lecture des pièces plus agréable, nous avons pris la liberté de rejeter hors de leur place, c'est-à-dire, dans des notes mises au bas des pages, les fragments contenant des répétitions. Du reste, la traduction n'est point servile, et nous pensons qu'envisagée sous le rapport de la méthode, elle s'éloigne autant du mot à mot inintelligible, que de la paraphrase des anciens missionnaires.

On considérait autrefois la poésie chinoise comme un sujet d'étude hors de la portée des

sinologues européens, et nous avouons franchement que les innombrables difficultés que présente la traduction des parties lyriques d'une pièce de théâtre, semblent propres à déconcerter les efforts des hommes les plus studieux et les plus persévérants. Aussi, quel que fût notre désir de nous associer, suivant la mesure de nos forces, aux progrès de la littérature chinoise, peut-être n'eussions-nous jamais choisi les compositions dramatiques comme objet particulier de nos travaux, si nous n'eussions compté sur les lumières et le zèle de notre savant et habile maître M. Stanislas Julien. Sa bienveillance ne nous a pas manqué, comme elle ne manquera jamais à aucun de ceux qui voudront profiter de ses conseils ou de ses leçons pour étudier consciencieusement la langue chinoise. On est venu à bout de tous ces obstacles que Feu Abel-Rémusat [1] regardait comme insurmontables en Europe. Lorsqu'une interprétation nous laissait des doutes, le professeur a été consulté, et cette garantie

[1] Il y a quinze ans environ, le libraire Ladvocat publia une grande collection intitulée *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers, allemand, anglais*, CHINOIS, *danois, etc.* par MM. Aignan,

donne à notre ouvrage un mérite réel. Nous espérons aussi que le public comptera pour quelque chose notre zèle soutenu pendant plusieurs années, et que ses suffrages nous permettront d'achever un travail qui manquait à l'histoire de la littérature dramatique.

Andrieux, de Barante, etc. Le nom d'Abel-Rémusat, qui s'était chargé de traduire le *Théâtre Chinois*, a constamment figuré sur les titres de tous les volumes avec ceux des principaux collaborateurs. Cette collection fut close au vingt-cinquième volume, avant la mort du savant sinologue, sans qu'elle offrît la traduction d'une seule pièce du théâtre chinois.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR CHINOIS.

Il existait, sous la dynastie des Thang, des pièces de théâtre appelées TCHHOUEN-KHI; sous la dynastie des Song, des drames nommés HI-KHIO. On joua les YOUEN-PEN et les TSA-KI, sous la dynastie des Kin; les Youen conservèrent cet usage.

Ainsi les YOUEN-PEN et les TSA-KI forment, à proprement parler, deux genres de compositions. Dans les YOUEN-PEN, on distinguait cinq personnages ou rôles différents.

Le premier était le *Fou-tseng;* on l'appelait autrefois *le commandant militaire.*

Le deuxième était le *Fou-mo;* on l'appelait aussi le Ho bleu (espèce d'oiseau de proie); et, de même que le Ho peut opprimer tous les autres oiseaux, de même le *Fou-mo* pouvait battre le commandant militaire.

Le troisième était le *Yn-hi* (l'introducteur de la comédie).

Le quatrième, le *Mo-ni* (Bas. 4,062 — 4,926).

Et le cinquième, le *Kou-tchouang* (celui qui représente les orphelins).

On appelait encore ces cinq personnages ou rôles *hoa-tsouan-long*, c'est-à-dire, *le jeu des hommes bigarrés de Tsouan.*

Un auteur raconte ce qui suit. L'empereur Hoeï-tsong, de la dynastie des Song, reçut, un jour, des hommes du royaume de Tsouan qui étaient venus à sa cour. Ces hommes portaient des costumes élégants et riches; ils avaient des sandales à leurs pieds, la tête enveloppée d'un turban et la figure couverte de fard. Leurs gestes et leurs mouvements avaient quelque chose de burlesque. L'empereur ordonna aux comédiens chinois de les représenter sur la scène.

Il y avait encore des pièces appelées YEN-KIA, qui étaient composées dans le même esprit que les YOUEN-PEN et qui n'en différaient que par leur brièveté. On les appela YEN-KIA (littéralement, *bluettes*) parce qu'elles ressemblaient à ces feux légers qui brillent et disparaissent en un moment.

Dans ces compositions, trois rôles étaient attribuées au Fou-tseng, à savoir : le *Tao-nien*, le dévot (littéralement, celui qui songe au Tao); le *Kin-teou*, le baladin (littéralement, celui qui fait des gambades); et le *Ko-fan* (Bas. 7,132-4,844). Trois acteurs qui remplissaient ces rôles, Weï, Vou et Lieou, furent des hommes extrêmement distingués. Weï excellait dans le rôle du dévot; Vou dans celui du baladin, et Lieou dans le Ko-fan. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les comédiens ont toujours fait le plus grand cas de leurs talents.

Je ne rapporterai pas, d'une manière complète, les noms des airs des YOUEN-PEN. Du temps de l'empereur Tchang-tsong, de la dynastie des Kin, il y avait

encore des lettrés qui les connaissaient tous; mais aujourd'hui que nous ne sommes pas très-éloignés de l'époque où a été composé le Si-siang-ki (l'histoire du pavillon d'Occident), il est peu de personnes qui sachent tous les airs de cette comédie. Il faut dire aussi que les morceaux lyriques de nos pièces sont très-nombreux : c'est pourquoi j'ai pris le parti de faire un choix parmi ces airs, et de les classer avec soin pour satisfaire la curiosité du public et celle des érudits qui aiment à faire des recherches sur l'antiquité.

(Suit une longue nomenclature des airs des Youen-pen [1].)

A l'avénement de la dynastie des Souï, les Hi-khio commencèrent à fleurir. Durant cette dynastie, on appela les pièces de théâtre *Kang-kiu-hi* (Bas. 2,535-9,680-3,201), *amusements des rues paisibles*. Sous les Thang, elles furent nommées *Li-youen-yo* (Bas. 4,278-1,541-4,460), *musique du jardin des poiriers;* sous les Song, *Ḥoa-lin-hi* (Bas. 9,011-4,136-3,201) *amusements des forêts en fleurs;* et, sous les Mongols, *Ching-ping-lo* (Bas. 3,885-2,480-4,460), *joies de la paix assurée.*

Dans les pièces intitulées Tsa-ki, les sujets des compositions dramatiques se divisent en douze classes, savoir :

1° Les génies et les transformations opérées par le Tao.

2° Les bois et les sources, les collines et les vallées.

[1] Nous n'avons traduit, de cette longue préface, que trois fragments très-courts, qui peuvent intéresser des lecteurs européens.

3° Ceux qui portent le manteau de cérémonie ou qui tiennent la tablette [1] devant l'empereur.

4° Les ministres fidèles à leurs devoirs, et les hommes dévoués à leur pays.

5° Les personnes douées de piété filiale et de justice; celle qui montrent du désintéressement et de la modération.

6° Les imprécations et les sarcasmes qui poursuivent les traîtres et les calomniateurs.

7° Les ministres exilés et les enfants orphelins.

8° Le fracas des armes et les scènes militaires.

9° Le vent et les fleurs, la neige et la lune (pièces qui roulent sur un intrigue amoureuse).

10° La tristesse et la joie; la séparation et le retour.

11° La fumée, les fleurs et le fard (pièces qui peignent les mœurs licencieuses des courtisanes).

12° Les dieux et les démons (pièces où apparaissent des êtres surnaturels).

[1] Tablette d'ivoire que l'on tient devant sa figure, afin de ne pas regarder l'empereur en face.

LISTE

DES

AUTEURS DRAMATIQUES

DE LA DYNASTIE DES YOUEN.

N° D'ORDRE.	NOMS DES AUTEURS.	NOMBRE des pièces qu'ils ont composées
	§ I. LETTRÉS. 士	
1	Ma-tchi-youan	13
2	Wang-chi-fou	13
3	Kouan-han-king	60
4	Pé-jin-fou	15
5	Kiao-meng-fou	8
6	Feï-tang-tchin	3
7	Kong-ta-yong	6
8	Chang-tchong-hien	9
9	Keng-kao-fou	15
10	Kao-wen-sieou	32
11	Tching-té-hoeï	18
12	Li-wen-oeï	9
	A reporter	201

Nos D'ORDRE.	NOMS DES AUTEURS.	NOMBRE des pièces qu'ils ont composées
	Report	201
13	Heou-tching-hiang	1
14	Ssé-kieou-king-sien	1
15	Meng-han-hiang	1
16	Taï-chen-fou	5
17	Tchang-chi-ki	3
18	Li-kouan-fou	1
19	Pong-pé-tching	1
20	Tchao-kong-fou	2
21	Li-hing-tao	1
22	Tchao-kiun-tsiang	1
23	Feï-kiun-tsiang	1
24	Ki-kiun-tsiang	6
25	Tchao-tien-si	2
26	Liang-tsin-tchi	2
27	Wang-tsé-min	1
28	Yang-youan-tchi	7
29	Tchin-ting-fou	1
30	Li-cheou-hiang	10
31	Wang-pé-tching	2
32	Sun-tchong-hing	3
33	Tchao-ming-youan	2
34	Lieou-tang-hiang	1
35	Li-tseu-tchong	2
36	Vou-han-tchin	10
37	Tching-tchong-wen	10
	A reporter	278

Nos D'ORDRE.	NOMS DES AUTEURS.	NOMBRE des pièces qu'ils ont composées
	Report.....	278
38	Lo-youen-tchi.....	1
39	Li-tsu-tsin.....	3
40	Yu-pé-youen.....	6
41	Yo-pé-tchouen.....	2
42	Kang-tsin-tchi.....	2
43	Wang-ting-sieou.....	4
44	Chi-tseu-tchang.....	2
45	Tchao-tseu-tsiang.....	2
46	Fan-tseu-ngan.....	3
47	Li-hao-kou.....	3
48	Tseng-touan-hiang.....	1
49	Ti-kiun-heou.....	1
50	Tchang-cheou-hiang.....	1
51	Kong-wen-hiang.....	1
52	Yao-cheou-tchong.....	3
53	Li-tchi-tien.....	12
54	Koua-tchang-ling.....	10
55	Chi-kiun-pao.....	10
56	Kin-tchi-fou.....	7
57	Tchin-tsun-fou.....	2
58	Tseu-king-tchin,.....	3
59	Tcheou-tchong-pin.....	4
60	Koua-jin-hiang.....	3
61	Kou-tchong-tsing.....	2
62	Tao-ho-fou.....	6
	A reporter.....	372

Nos D'ORDRE.	NOMS DES AUTEURS.	NOMBRE des pièces qu'ils ont composées
	Report.....	372
63	Pao-kao-fou.....	8
64	Tchao-wen-pao.....	5
65	Heou-tseu-yu.....	1
66	Tsin-kien-fou.....	4
67	Tchang-ming-chen.....	2
68	Tching-ting-iu.....	21
69	Fan-choui-hou.....	1
70	Ko-tan-ping.....	12
71	Wang-tseu-i.....	4
72	Lieou-tong-seng.....	2
73	Kou-tseu-king.....	3
74	Yang-chun-ming.....	2
75	Yang-king-yen.....	2
76	Kou-tchong-ming.....	1
77	Yang-wen-koueï.....	4
78	Kouen-kouan-tchong.....	1
79	Li-tchi-youan.....	1
80	Yang-king-hien.....	1
81	Tchang koue-pao.....	1
		448
	§ II. ANONYMES. 無名氏	
	Auteurs anonymes.....	105
	A reporter.....	553

Nos D'ORDRE.	NOMS DES AUTEURS.	NOMBRE des pièces qu'ils ont composées
	Report.....	553
	§ III. COURTISANES. 娼夫	
1	Tchao-ming-king.....	3
2	Tchang-koue-pin [1].....	3
3	Hong-tseu-li-eul.....	3
4	Hoa-li-lang.....	2
	TOTAL des pièces.....	564

[1] C'est l'auteur de la deuxième pièce de ce volume.

倘梅香

TCHAO-MEÏ-HIANG,

OU

LES INTRIGUES D'UNE SOUBRETTE,

COMÉDIE EN PROSE ET EN VERS,

COMPOSÉE

PAR TCHING-TÉ-HOEI.

NOMS DES PERSONNAGES.

MADAME HAN, veuve de Peï-tou, prince de Tsin, commandant en chef des armées de l'empereur.
PÉ-MIN-TCHONG, fils de Pé, général d'infanterie, et amant de Siao-man.
SIAO-MAN, fille de Peï-tou et amante de Pé-min-tchong.
FAN-SOU, suivante de Siao-man.
LI-KIANG, président du tribunal de la magistrature.
UNE ENTREMETTEUSE des magistrats.
UN MESSAGER des noces.
UN HUISSIER de la suite de Pé-min-tchong.
PLUSIEURS HUISSIERS de la suite de Li-kiang.
DOMESTIQUES de madame Han.

倘梅香

TCHAO-MEÏ-HIANG,

OU

LES INTRIGUES D'UNE SOUBRETTE. [1]

PROLOGUE.

SCÈNE I.

(La scène est dans l'appartement de Pé-min-tchong.)

PÉ-MIN-TCHONG, seul [2].

Mon nom de famille est Pé, mon double surnom Min-tchong; je suis le frère cadet de Pé-yo-tien;

[1] Le titre de la pièce porte en entier : *Tchao-meï-hiang-pien-han lin-fong-youe*, littéralement : *Intrigues d'une soubrette accomplie qui trompe un Han-lin* (académicien).

[2] Avant de décliner ses noms, Pé-min-tchong récite le quatrain obligé dont voici le sens littéral :

1. J'étudiais les livres à la lueur bleuâtre de ma lampe, pour devenir un lettré *consommé*.

2. Je gravais dans ma mémoire les neuf king et les trois historiens,

Thaï-youan[1] est mon pays natal. A l'âge de cinq ans, je savais lire; à sept ans, je composais avec facilité sur des sujets littéraires; à neuf ans, j'entendais d'un bout à l'autre les six livres canoniques. J'avais fait une étude approfondie de tous les philosophes; quand je composais une pièce de vers, les lettrés se la disputaient pour la copier. Tout le monde me regardait comme un jeune homme d'un mérite accompli. Enfin, je n'étais pas au-dessous de mon frère aîné Yo-tien. Mon père était général d'infanterie. C'est lui qui alla, dans ces derniers temps, avec Peï-tou[2], prince de Tsin, réprimer l'insurrection de Hoaï-si[3]. Après avoir glorieusement

3. Afin de voir mes noms inscrits sur *la liste d'or*.

4. Quand on élève un fils, ne devrait-on pas lui inspirer le goût de l'étude?

La liste d'or est le tableau des candidats qui ont réussi au concours.

[1] Thaï-youan, capitale du Chan-si, province septentrionale de l'empire.

[2] Peï-tou, natif d'une ville dépendante de Pou-tcheou, dans le Chan-si, général, puis ministre de l'empereur Hien-tsong, de la dynastie des Tang, était d'une des plus illustres familles de l'empire. «Il était bon général, dit le père Gaubil, savant et consommé «dans le maniement des affaires. C'était un de ces grands hommes «qui sont au-dessus de tous les événements, et qui se font res«pecter dans quelque état qu'ils se trouvent.» (Voyez les Mémoires concernant les Chinois, t. XVI, p. 178.)

[3] C'est l'insurrection qui éclata l'an 815 de notre ère, sous le règne de l'empereur Hien-tsong, quelque temps après la mort d'Ou-

soutenu l'un et l'autre un grand nombre de combats, ils se virent tout à coup étroitement cernés par les rebelles [1]. Peï-tou était dans le plus grand péril : sans différer, mon père s'élance au milieu des combattants, et par sa généreuse valeur sauve la vie du prince. Comme il fut atteint de six coups de lance dans cette mêlée, le prince et lui contractèrent une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. A quelque temps de là, les blessures de mon père se rouvrirent; Peï-tou vint lui-même s'informer de son état. « Avant tout, général, lui dit-il, ne me « cachez rien. Quelles sont vos dernières volontés? « que recommandez-vous à mes soins? » Mon père

chao-yang, gouverneur de Nan-yang-fou et de Koueï-te-fou, dans le Ho-nan. Ou-youen-tsi, fils d'Ou-chao-yang, prit de lui-même le titre de gouverneur, sans demander l'investiture impériale. Après avoir fait d'immenses provisions et ramassé un grand nombre de brigands et de vagabonds pour les incorporer dans ses troupes, il se ligua avec Li-ssé-tao, gouverneur de Tsing-tcheou-fou, dans le Chan-tong, et arbora l'étendard de la révolte. Cette guerre dura près de trois ans, et ne finit que dans le mois de décembre 817. Ou-youen-tsi, fauteur et chef de la révolte, fut fait prisonnier, amené à Si-'gan-fou, et publiquement exécuté comme rebelle. L'empereur récompensa les généraux et les officiers suivant leurs grades et leurs rangs; Peï-tou fut fait prince du troisième ordre et rappelé à la cour, où il reprit le ministère; toute l'armée reçut des gratifications. (Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. VI, p. 404 et suiv.; les Mémoires concernant les Chinois, t. XVI, p. 166 et suiv.)

[1] Les rebelles, en chinois, *tsé-ping* (Bas. 10,459-617), littéralement : « les soldats qui causent du dommage. »

répondit : « Je n'ai qu'une recommandation à vous « faire, la voici : j'ai un fils nommé Pé-min-tchong; « quoique jeune encore, il s'applique avec ardeur à « l'étude. Si votre excellence daigne l'élever en pro- « portion de son mérite, je mourrai sans regret. » A ces paroles, les larmes coulèrent des yeux du prince. « Général, répliqua-t-il, je vous en supplie, « songez à vos blessures, aux soins que réclame votre « guérison, et ne vous inquiétez pas sur le sort de « votre fils; car, s'il faut que je vous dise la vérité, « j'ai une fille dont le nom d'enfance est Siao-man; « mon intention est qu'elle devienne l'épouse de « votre fils Min-tchong. » Alors détachant la ceinture de jade qui lui avait été donnée quand il prit possession de sa charge, il la lui laissa comme un gage de sa promesse. Un instant après mon père mourut; le prince ne tarda pas à le suivre dans la tombe [1]. Pour moi, retenu jusqu'à présent par mes affaires domestiques, je n'ai pas pu m'éloigner de ces lieux. Il faut maintenant que j'aille à la capitale pour obtenir mes degrés; en second lieu, il

[1] Ici notre auteur ne suit pas l'histoire avec fidélité. Peï-tou ne mourut pas durant la guerre de Hoaï-si, mais bien douze ans après cette guerre, à la troisième lune de l'année 839, dans un âge fort avancé. Vers l'année 830, ce ministre, infirme et dégoûté de la cour, avait accepté un commandement dans la province de Canton. (Voyez les Mémoires concernant les Chinois, t. XVI, p. 198 et 213.)

convient que je porte des consolations [1] à la veuve du prince. Prenons avec nous la ceinture de jade, et courons vite chercher des nouvelles de notre mariage.

SCÈNE II.

(La scène est dans le palais de Tsin.)

MADAME HAN, suivie d'un domestique.

Mon nom de famille est Han; je suis la sœur aînée de Han-wen-kong; le nom de mon mari était Peï; son surnom Tou. Il avait été honoré du titre de prince de Tsin; malheureusement la mort me l'a enlevé. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il me dit [2] :

« Le deuil de Pé-min-tchong m'a empêché jus-

[1] En chinois, *tiao-hiao* (Morr. part. II, 10,183-3530). Cette expression manque dans les dictionnaires.

[2] Pour éviter une répétition, j'ai cru devoir supprimer plusieurs lignes dont voici la traduction littérale :

« Autrefois, quand j'allai soumettre le pays de Hoaï-si, je fus « surpris et cerné étroitement par les insurgés. Quelles obligations « ne dois-je pas au général Pé! Il accourut à ma défense, se pré- « cipita au milieu des rebelles et les mit en fuite, après un carnage « effroyable : c'est lui qui me sauva la vie. Quelque temps après, les « blessures qu'il reçut dans cette action se rouvrirent. Je m'informai « moi-même de son état, et lui dis que s'il venait à succomber, je « désirais que ma fille Siao-man épousât son fils. Aussitôt déta- « chant la ceinture de jade que je reçus en prenant possession de « ma charge, je la lui donnai comme un gage de ma promesse. »

« qu'ici d'accomplir ma promesse. Voici qu'en outre « ma maladie prend d'heure en heure un caractère « plus grave : quand j'aurai cessé de vivre, ce jeune « homme assistera sans doute à mes funérailles [1]. « S'il ne vient pas, attendant que son deuil soit fini, « envoyez-le chercher pour qu'il réalise ce mariage. « Quand un homme a reçu un si grand bienfait, le « devoir lui commande de témoigner sa reconnais- « sance. Si vous n'exécutiez pas mes dernières vo- « lontés, cette désobéissance coupable me tourmen- « terait encore dans l'autre monde [2]. » En achevant ces mots, il mourut. J'étais loin de penser que Pé-min-tchong ne serait pas venu donner des consolations à sa veuve. Je n'ai pas même reçu de ses nouvelles. L'éloignement des lieux, la difficulté du voyage, l'auront sans doute retardé. Je vais prendre des informations sur ce jeune homme, et quand j'aurai découvert le lieu de sa retraite, j'enverrai quelqu'un le chercher pour qu'il vienne accomplir cette alliance. Je n'ai qu'une fille : elle a dix-neuf ans ; je la vois cultiver de plus en plus la sagesse et la modestie, dons précieux qu'elle a reçus du ciel

[1] L'expression *pun-sang* (Morr. part. II, 8,717-8,811), qui signifie *assister aux funérailles, suivre un convoi,* ne se trouve pas dans les dictionnaires.

[2] Il y a dans le texte : *ssé-pou-ming-mo* (Bas. 4,677-9-6,722-5,589), mot à mot : « Mort, je ne fermerai pas les yeux. »

en naissant. Discrète et réservée dans ses paroles, elle se distingue encore par son intelligence et sa pénétration. Il n'y a pas un livre qui lui soit étranger, pas une pièce de vers qu'elle n'ait lue. Dans ce palais habite avec elle une suivante, nommée Fan-sou : elle a dix-sept ans; c'est la compagne d'études de Siao-man. La nature a doué cette jeune fille d'une finesse d'esprit remarquable. Quand elle lit avec Siao-man, elle saisit toujours avant sa jeune maîtresse le sens de l'auteur. Ce n'est pas tout : elle sait aussi composer des vers, et tout ce qu'elle écrit est vraiment digne d'éloges. Une fois on l'envoya dans la maison de son excellence Wang-kong, pour y annoncer une nouvelle. Eh bien, cette jeune fille n'employa pas un seul mot trivial ou vulgaire; mais à toutes les questions qui lui étaient adressées, elle répondait en termes nobles et choisis. Dans ce palais, comme au dehors, il n'est personne qui ne loue son mérite; c'est pourquoi tout le monde l'appelle la *soubrette accomplie*. Je me souviens toujours qu'en la voyant étudier, mon frère Han-toui me dit autrefois : « Ma sœur, cette petite Fan-sou, si spiri-« tuelle, si sage, si aimable, attendez qu'elle soit « devenue grande, vous en ferez l'épouse de votre « neveu Ngo-tchang. — Eh bien, lui répondis-je en « riant, attendons qu'elle soit devenue grande, nous « verrons. » Hélas! le temps s'écoule bien rapide-

ment. Mais je ne vois pas aujourd'hui ces deux jeunes filles. Comment se fait-il qu'elles ne viennent pas étudier?

SCÈNE III.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, UN DOMESTIQUE.

SIAO-MAN.

Fan-sou, allons réciter notre leçon [1].

FAN-SOU.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(Elles aperçoivent madame Han.)

MADAME HAN.

Mes enfants, quel livre expliquez-vous aujourd'hui?

SIAO-MAN.

Ma mère, votre fille oserait-elle vous demander l'explication de ce passage où Mencius dit : « Si Si-« tseu [2] se fût couvert la tête d'un voile sale et in-« fect, tous les hommes se seraient enfuis d'elle en « se bouchant le nez [3]. » Quel est le sens véritable de cette phrase?

[1] Littéralement : « Allons retourner notre livre. »

[2] Si-tseu était une femme d'une grande beauté.

[3] Meng-tseu, liv. II, chap. II.

MADAME HAN.

Voici le sens général [1] de ce paragraphe. Bien que des hommes aient pratiqué la vertu durant leur vie, il ne faut pas malgré cela qu'on aperçoive dans leur conduite la tache la plus légère; et quoique d'autres soient tombés dans la voie du mal, ils peuvent, par leurs propres efforts, se réformer entièrement. C'est dans cette pensée que les saints et les sages de l'antiquité exhortaient les hommes à veiller sur eux-mêmes et à corriger leurs défauts.

FAN-SOU.

Madame, oserai-je vous prier de me dire quel est le sens exact de cette phrase : « On lit dans le « livre des rites : Soit en donnant, soit en recevant, « l'homme et la femme ne doivent pas se toucher la « main [2]. »

[1] *Le sens général.* En chinois, *ta-ï* (Bas. 1,797-2,958). Littéralement : « la grande intention. »

[2] La précision du style m'a empêché de traduire exactement ce passage qui est tiré du Li-ki, liv. XII, fol. 5 neï-tse. La glose dit : « Si l'homme présente un vase à une femme, que cette dernière le « reçoive dans une corbeille d'osier; à défaut de corbeille, que « l'homme pose le vase à terre et que la femme le prenne en s'in- « clinant. » Un sophiste du royaume de Thsi, nommé Chun-yu-khouen, voulant ergoter sur ce précepte, fait à Mencius l'objection suivante : « Mais si ma belle-sœur tombe dans les flots, ne dois-je « pas la secourir en lui tendant la main? » Le philosophe lui répond : « Celui qui ne tend pas la main à sa belle-sœur en danger de périr, « est une bête féroce. Il est vrai que les rites défendent à l'homme « et à la femme de se donner la main; mais le danger que court

MADAME HAN.

Voici le sens général de ce passage. Quoique les lettrés et les sages puissent être juges des cas exceptionnels où il est permis de s'écarter des règles établies, ils doivent encore s'examiner eux-mêmes, peser les circonstances, et, en toutes choses, n'agir jamais avec précipitation.

SCÈNE IV.

PÉ-MIN-TCHONG, UN DOMESTIQUE.

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est moi qui suis Pé-min-tchong; me voici bientôt arrivé dans la capitale de l'ouest. Demandons si c'est bien ici le palais de Tsin. Holà! concierge, annoncez à madame Han que Pé-min-tchong est venu tout exprès pour la saluer.

SCÈNE V.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, PÉ-MIN-TCHONG, UN DOMESTIQUE.

(Le domestique annonce la visite de Pé-min-tchong.)

MADAME HAN.

J'étais plongée dans mes réflexions et je ne songeais plus à l'arrivée de ce jeune homme.

« votre belle-sœur est un cas exceptionnel où il est permis de s'é-« carter du précepte. » (Voyez la version latine de Mencius, par M. Stanislas Julien, liv. II, chap. I, p. 23.)

SIAO-MAN, serrant les livres avec précipitation.

(A Fan-sou.) Il y a un jeune homme qui va venir, retirons-nous.

MADAME HAN.

Il n'est pas nécessaire de vous retirer. C'est Pé-min-tchong, le jeune étudiant, que j'ai engagé à venir me voir.

LE DOMESTIQUE, à Pé-min-tchong.

Monsieur le bachelier, on vous prie d'entrer.

PÉ-MIN-TCHONG, apercevant madame Han.

Madame, quand vous perdîtes votre époux, feu le ministre d'état, les rites me prescrivaient d'assister à ses funérailles. Mais, hélas! de grandes distances me séparaient de ces lieux; les nouvelles parvenaient difficilement. Madame, si vous daignez excuser cette négligence involontaire, vous mettrez le comble à mon bonheur.

(Il salue madame Han.)

MADAME HAN.

Mon fils, ne vous arrêtez pas à ces cérémonies! Quand la mort enleva votre illustre père, je ne vous ai point consolé dans votre douleur. On m'a dit que vous aviez porté le deuil pendant trois ans; cette conduite honore votre piété filiale [1].

[1] Les anciens Chinois portaient le deuil de leur père et de leur mère pendant trois années consécutives; mais dans les temps modernes, la durée du deuil a été limitée à vingt-quatre mois qui se

PÉ-MIN-TCHONG.

J'ai gardé le deuil pendant trois ans, c'était le devoir d'un fils; mais je n'ai pas osé interrompre le cours de mes études.

MADAME HAN.

Quand un homme est doué d'un profond savoir et qu'il veut obtenir une charge, c'est ainsi qu'il doit agir. Monsieur le bachelier, je vous prie de vous asseoir.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je ne puis. Dans mon humble situation, si j'observe ponctuellement les rites, comment oserai-je m'asseoir en face de madame [1]?

MADAME HAN.

Gardez-vous d'un tel excès d'humilité. Asseyez-vous, je vous prie.

PÉ-MIN-TCHONG.

Puisque madame m'accorde cette faveur, je ne résisterai pas à ses ordres. Me voilà assis.

(Il s'assied.)

partagent par tiers, c'est-à-dire, huit par chaque année. Si le père et la mère meurent en même temps, le deuil doit être porté pendant six ans.

[1] Voici le sens littéral de cette réponse : « Il faut que j'observe « les rites *qui commandent* de laver *la chambre* et de *la* balayer; de « répondre, *quand on vous interroge;* d'avancer ou de reculer, *quand* « *on vous l'ordonne* : comment donc oserai-je m'asseoir en face de « madame? »

MADAME HAN.

Mes enfants, approchez-vous et saluez votre frère. (Siao-man et Fan-sou saluent Pé-min-tchong; ce dernier rend le salut.) (A Pé-min-tchong.) Lorsque deux sœurs saluent un frère, qu'est-il besoin de rendre le salut!

PÉ-MIN-TCHONG.

Certes, je n'oserai jamais m'en dispenser. Quand feu votre époux approcha de sa fin, je ne sache pas qu'il ait parlé des cérémonies prescrites entre frères et sœurs. Si je montre maintenant la ceinture de jade donnée en gage, puis-je recevoir leur salut sans le rendre?

MADAME HAN, vivement.

Monsieur le bachelier, ne parlons pas de cela. Mesdemoiselles, saluez donc votre frère. (Pé-min-tchong rend encore le salut.) (A Fan-sou.) Apportez le thé. (Fan-sou sert le thé.) (A Pé-min-tchong.) Vous qui n'avez pas craint d'entreprendre un voyage de mille lis pour me voir [1], vous direz que dans la maison d'un si grand ministre, on ne vous a pas offert une tasse de vin, que l'on a servi du thé. Monsieur, vous ne savez pas que depuis la mort du ministre d'état, nous nous sommes tous abstenus de vin dans ce palais. Monsieur le bachelier, ne m'en faites pas un crime.

[1] Imitation de Meng-tseu, p. 1, lig. 1.

PÉ-MIN-TCHONG.

Madame, vous avez raison. Qu'est-il besoin de faire usage de vin ? Je vous assure que je n'en pourrais pas boire.

MADAME HAN, à Siao-man et à Fan-sou.

Mes enfants, faites vos adieux à votre frère et retournez dans votre appartement [1].

SIAO-MAN, à part.

Je ne sais pas, en vérité, quelle est l'intention de ma mère, en nous ordonnant de le saluer comme s'il était notre frère.

FAN-SOU, à part.

Voici une entrevue où nous avons fait assaut de politesses et de cérémonies.

(Siao-man et Fan-sou sortent ensemble.)

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vais prendre congé de madame, et me retirer dans une hôtellerie.

MADAME HAN.

Monsieur, je ne souffrirai pas que vous vous retiriez dans une hôtellerie. Allez vous reposer dans la bibliothèque [2] qui est au milieu du jardin : vous y serez très-convenablement.

[1] *Sieou-fang-tchong* (Bas. 8,031-3,210-26), mot à mot : « Dans la chambre où l'on brode. »

[2] Littéralement : « Dans la salle des dix mille volumes. »

PÉ-MIN-TCHONG.

Madame, puisque vous daignez arrêter vos regards sur moi, je vais chercher mon bagage et je reviens à l'instant.

(Il sort.)

MADAME HAN, au domestique.

Préparez promptement et avec soin l'appartement de ce jeune homme. Fournissez-lui tous les objets dont il peut avoir besoin, et faites en sorte qu'il ne manque ni de thé ni de riz [1]. Quand il aura reposé, j'irai moi-même lui faire visite.

[1] Mot à mot : « Pour ce qui concerne le thé et le riz, gardez-vous « de vous écarter de la mesure. »

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(La scène est dans le palais du prince de Tsin.)

PÉ-MIN-TCHONG.

(Il récite des vers.)

Dans cette solitude, où je vis avec ma guitare et mes livres, il me semble que le froid vient glacer mon lit de bambou. La chaleur du printemps développe le parfum de l'encre étendue sur la pierre à broyer. Quand un jeune homme n'a pas réalisé les vœux de son cœur ardent et passionné, en coupant jusqu'au bout la mèche émoussée de sa lampe, il s'afflige de la longueur des nuits.

Hier, dans la bibliothèque, j'ai reçu la visite de madame Han. Depuis ce moment, je cherche et ne puis démêler [1] dans quel but elle a jusqu'ici gardé le silence sur tout ce qui concerne mon mariage. Quand elle ordonna à Siao-man et à sa jeune sui-

[1] Il n'est pas surprenant que Pé-min-tchong, qui n'est encore que bachelier, ne comprenne rien au silence de madame Han; mais la veuve du prince de Tsin sait fort bien qu'une jeune fille qui vient d'atteindre l'âge nubile (vingt ans) et qui a perdu son père, ne peut pas, sans violer les rites, contracter mariage avant sa vingt-troisième année révolue.

vante de me saluer comme leur frère, je pris la parole pour lui faire observer que le ministre d'état, pendant sa maladie, n'avait pas parlé des cérémonies prescrites entre frères et sœurs. Ce n'est pas tout ; lorsque je voulus lui rappeler qu'il avait donné sa ceinture de jade comme un gage de sa promesse : « Monsieur le bachelier, répliqua-t-elle d'un ton « assez brusque, ne parlons pas de cela. » Mais comme elle avait dit : « Mon enfant, saluez votre « frère, » je ne pus me dispenser de recevoir le salut de sa fille. Dès que j'aperçus la figure de Siao-man, de loin elle me parut imposante; de près je la trouvai belle. Véritablement elle est digne d'être l'épouse d'un homme élevé aux plus hautes charges. Lao-tseu dit :

« Lorsqu'on n'arrête pas ses regards sur un objet « fait pour inspirer des désirs, on conserve la paix « du cœur. »

Voilà une maxime qui s'applique en tous points à ma situation. Au fait, si dès l'origine je ne l'avais pas vue, tout finirait là; mais frappé comme je le suis encore de l'irrésistible attrait de ses charmes, le jour je ne mange pas, la nuit je ne puis plus dormir. Il me semble que mon âme est toujours prête à s'échapper, comme pour courir après un objet perdu. Dans la bibliothèque où je me suis retiré, madame Han me comble d'attentions; mais, au bout

du compte, ce n'est pas là ce que je désirais. Depuis, et à diverses reprises, je lui ai fait adresser, touchant mon mariage, plusieurs questions auxquelles elle n'a répondu qu'en termes vagues et indécis. — Dans une pareille situation, que faut-il faire? Je veux envoyer le domestique annoncer à madame Han que je désire prendre congé d'elle pour retourner dans ma famille. Lorsque j'irai lui faire mes adieux, je verrai ce qu'elle me dira; — puis je m'arrangerai en conséquence.

(Il sort.)

SCÈNE II.

SIAO-MAN.

La tristesse et la fatigue m'accablent. — Hélas! je me souviens toujours que le ministre d'état, dès qu'il approcha de sa fin, dit à ma mère : « Lorsque « j'allai soumettre le pays de Hoaï-si, je fus surpris « et cerné étroitement par les rebelles. Les glaives « allaient m'atteindre, quand je vis accourir à ma dé- « fense le général d'infanterie Pé. Il s'élança au mi- « lieu des combattants, et les mit en fuite, après en « avoir exterminé un grand nombre. C'est lui qui « me sauva la vie. Pour lui témoigner ma reconnais- « sance, je promis d'unir ma fille à Pé-min-tchong, « fils du général. Aussitôt, détachant ma ceinture de « jade, je la laissai comme un gage de ma promesse. »

Hélas! j'entrais alors dans ma treizième année. Les dernières volontés de mon père étant si claires, si précises, on devait s'étonner que depuis cette époque Pé-min-tchong ne se fût pas mis en relation avec ma famille. Voilà pourquoi le mariage ne s'est point réalisé. Ces jours derniers, pendant que j'étudiais avec Fan-sou, dans la chambre de ma mère, un domestique vint annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong; je voulus me retirer, mais ma mère, je ne sais pour quel motif, m'ordonna de le saluer comme s'il eût été véritablement mon frère. Ce jeune homme répondit : « Je ne sache pas que de « son vivant le ministre d'état ait parlé des céré- « monies prescrites entre frères et sœurs. — Mon- « sieur le bachelier, répliqua vivement ma mère, ne « parlons pas de cela. » — Quand je vis pour la première fois Pé-min-tchong, ses sourcils agréablement arqués, ses yeux vifs et brillants, ses manières capables de surprendre l'admiration; quand je considérai qu'à peine âgé de vingt ans, sa renommée littéraire a déjà parcouru tout l'empire, je me dis à moi-même : si ce jeune homme veut aller à la capitale prendre ses degrés, à quoi ne peut-il pas parvenir! Depuis que je l'ai vu, mon cœur ne jouit plus de sa paix accoutumée. Ce n'est point que je me laisse aller à de folles pensées; mais il s'agit là du bonheur de toute ma vie, et d'ailleurs les der-

nières paroles de mon père mourant sont toujours présentes à ma mémoire. — Si, par hasard, ma mère allait désobéir à ses ordres, de quel front oserait-elle soutenir ses regards, quand ils se rencontreront l'un et l'autre, dans l'autre monde, au bord des neuf fontaines? — Je viens d'apprendre tout à l'heure que Pé-min-tchong a l'intention de retourner chez lui et de faire ses adieux à ma mère. — Réfléchissons un peu. — Il est hors de doute que, revenu dans son pays, l'éloignement des lieux, les défilés et les montagnes intercepteront encore une fois les communications. Hélas! cette alliance promise par mon père, quand pourra-t-elle se réaliser? — Il y a deux jours, j'ai brodé en cachette un petit sac d'odeur sur lequel on lit un quatrain. Les vers dont il se compose expriment mes sentiments; mais je n'ose pas envoyer quelqu'un le lui offrir. Il n'y a que Fan-sou, ma compagne d'études, que je puisse charger de ce soin. Cette jeune fille est intelligente et entendue en toutes choses. Sous bien des rapports, c'est une personne accomplie; mais elle est un peu légère. Si elle vient à découvrir cette intrigue, toute la maison ne tardera pas à la connaître. Comment faire? Voilà deux jours qu'elle me répète à chaque moment : « Mademoiselle, allons donc dans le jardin voir les fleurs. » Mes reproches l'ont contrainte de s'éloigner. — Cette

nuit je veux allumer une lampe; j'irai sans bruit étudier avec Fan-sou. Si elle renouvelle sa proposition, oh! alors je l'accompagnerai dans le jardin; puis, en passant devant le cabinet d'étude où reste Pé-min-tchong, je jeterai le sac d'odeur sur le seuil de la porte. Si ce jeune homme le ramasse, il lira les vers et connaîtra mes sentiments pour lui; si c'est une autre personne qui le trouve, ma défense sera facile; je dirai que cela ne me regarde pas. Mettons à cette affaire le plus grand soin et souvenons-nous toujours de l'axiome : « Celui qui ne s'in-« quiète pas des malheurs éloignés, succombe sou-« vent aux dangers qui l'entourent. » — Je pense que Fan-sou va venir d'un moment à l'autre.

SCÈNE III.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Il y a quelque temps, j'étais dans la bibliothèque avec mademoiselle; sa mère nous faisait expliquer les livres, quand on vint annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong. Je ne puis deviner pour quel motif madame Han ordonna à sa fille de le saluer comme s'il eût été son frère. Depuis, j'ai regardé mademoiselle à la dérobée; elle m'a paru triste et rêveuse : il faut qu'il y ait de l'amour là-dessous. Mademoiselle est une personne

qui connaît les rites, et qui ne sort jamais de son appartement. Moi-même je ne la quitte pas d'un instant. Je l'ai souvent engagée à venir avec moi dans le jardin pour voir les fleurs; elle a toujours résisté à mes instances. C'est aujourd'hui le quinzième jour de la troisième lune; voici en outre le Tsing-ming [1] qui va commencer. Tout à l'heure le domestique vient de dire que dans le jardin, que nous oublions de visiter, toutes les fleurs se sont épanouies, et que des milliers de plantes rivalisent de fraîcheur et de beauté. Je vais encore inviter mademoiselle à y faire un tour de promenade.

(Elle aperçoit Siao-man.)

SCÈNE IV.

SIAO-MAN ET FAN-SOU.

SIAO-MAN.

Fan-sou, d'où viens-tu? je t'attendais pour expliquer les livres.

FAN-SOU, à part.

Mademoiselle a bien autre chose à faire qu'à m'attendre pour étudier.

[1] Le Tsing-ming commence cent cinq jours après le solstice d'hiver, vers le temps où le soleil entre dans le seizième degré du bélier, c'est-à-dire le 5 avril. C'est le jour où les Chinois visitent les tombes de leurs ancêtres et accomplissent les cérémonies funéraires.

SIAO-MAN.

Fan-sou, il me vient quelque chose à la mémoire [1]. Du fleuve Ho est sortie la table [2]; du fleuve Lo l'écriture [3]. Quand le Yn [4] et le Yang [5] furent séparés, les huit Koua [6] naquirent. Depuis Fou-hi

[1] Le passage suivant contient en quelques lignes le fondement de la tradition nationale des Chinois.

[2] Origine miraculeuse du Y-king, premier livre sacré des Chinois. La tradition porte que Fo-hi reçut le Ho-tou (Bas. 4,896-1,543), à l'âge de cinquante-deux ans. Un jour qu'il était sur le bord du fleuve Jaune, un dragon qui portait sur son dos la forme du Y-king, sortit tout à coup du sein des eaux. Fo-hi la copia sur-le-champ et forma la table des huit koua (trigrammes).

[3] Origine miraculeuse du Hong-fan. Le Hong-fan forme le chapitre IV de la IVe partie du Chou-king. La tradition porte, que du fleuve Lo-choui, qui se décharge dans le fleuve Jaune, sortit une divine tortue, qui avait sur son écaille l'empreinte des dix premiers nombres combinés entre eux d'une certaine manière. De ces nombres, Yu, qui travaillait alors à l'écoulement des eaux du déluge, composa le Hong-fan.

[4] Le principe mâle ou le bon principe (le ciel, le soleil, la chaleur, le jour, le genre masculin, le feu primitif, la santé, le bonheur, etc.). Il est representé par la ligne droite.

[5] Le principe femelle ou le mauvais principe (la terre, la lune, le froid, la nuit, le genre féminin, l'eau primitive, la maladie, le malheur, etc.). Il est figuré par la ligne courbe.

[6] C'est encore une question de savoir si l'écriture chinoise dérive réellement de la combinaison des premiers traits fondamentaux et symboliques appelés *koua*, ou bien si les *koua* ne doivent pas être regardés comme une chose à part, purement scientifique et tout à fait différente de l'écriture commune. « Il se pourrait faire, dit « T. Schlegel, dans sa Philosophie de l'histoire, t. I, p. 114, que « le vrai sens de ces signes, qui n'est pas, après tout, impénétrable,

et Chin-nong, ils furent transmis de siècle en siècle jusqu'à Confucius et Mencius. Vint ensuite Tsin-chi-hoang [1], qui fit périr les lettrés et brûler les livres. Ce tyran exerça des cruautés sans nombre. Plus tard Kong-wang, roi de Lou, démolissant l'ancienne maison de Confucius [2], trouva dans un mur le Chi-king [3] et le Chou-king [4]. Les six livres canoniques furent transmis de cette manière aux siècles suivants; car le ciel ne voulait pas que le goût de la littérature s'éteignît parmi les hommes. Toutes les fois que j'ouvre un livre, je sens mon cœur s'épanouir. Je puis étudier tout le jour sans éprouver la moindre fatigue. Pourtant n'est-ce pas une espèce de démence de négliger les travaux de mon sexe pour me livrer sans partage à l'étude des livres?

« s'éclaircît et s'expliquât très-naturellement avec le secours des « idées fondamentales de l'ancienne philosophie des Grecs. Ainsi « donc ces types fondamentaux des symboles chinois, avec leur « signification scientifique, pourraient bien n'être que l'expression « d'erreurs modernes revêtues de formes antiques; mais sous ce rap- « port même, ils sont remarquables et importants pour l'histoire. »

[1] L'incendie des livres eut lieu l'an 213 avant notre ère, par ordre de l'empereur Tsin-chi-hoang-ti, celui qui fit construire la grande muraille, et régna le premier sur toute la Chine.

[2] Les détails de cet événement se trouvent rapportés dans un mémoire de Fréret, sur l'Antiquité et la certitude de la chronologie chinoise. (Voyez les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XXIII, p. 458 et suiv.)

[3] Le Livre des vers.

[4] Le Livre des annales.

FAN-SOU.

Mademoiselle, il vous suffit d'ouvrir les livres classiques pour vous trouver en face du saint homme[1]; vous devez en retirer de grands avantages.

SIAO-MAN.

Eh bien, je veux encore expliquer un chapitre avec toi.

FAN-SOU.

Mademoiselle, vous voulez encore étudier! Tout à l'heure, étant allée avec madame dans le jardin qui est derrière la maison, pour brûler des parfums, j'ai remarqué que les sites avaient un charme inexprimable. Si avec un ciel si pur, une nuit si belle, nous n'allions pas jouir des agréments que cette délicieuse saison étale à nos yeux, ne serait-ce pas nous montrer insensibles aux charmes du printemps? Qu'est-il besoin d'expliquer les livres? Allons nous promener et nous récréer un peu.

SIAO-MAN.

Confucius a dit: « A l'âge de quinze ans, je m'ap-« pliquais à l'étude. » A plus forte raison devons-nous, à notre âge, imiter le saint homme.

FAN-SOU, à part.

Il paraît qu'elle raffole de littérature. Comment cela finira-t-il? Le mieux est de la laisser faire.

[1] Confucius.

(A Siao-man.) — (Elle chante.)

Eh bien, mademoiselle, délaissez les travaux de votre sexe; appliquez-vous à l'étude des neuf livres sacrés; comme Confucius, examinez-vous trois fois le jour.

SIAO-MAN.

« Les jours et les mois s'écoulent, les années ne « nous attendent pas [1] ! » Pourquoi donc refuses-tu d'expliquer les livres? Fan-sou, veux-tu aller dans le jardin?

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne parlons plus des beaux sites qui sont dans le jardin, derrière la maison. Écoutez donc.

SIAO-MAN.

Que veux-tu que j'écoute?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Entendez-vous les modulations pures et harmonieuses de l'oiseau Tou-kiouen [2]? Sentez-vous le parfum des pêchers qui vient réjouir l'odorat? Mademoiselle, oubliez un instant l'amour de l'étude, et venez goûter avec moi les plaisirs de la promenade. Laissez là votre lampe solitaire.

[1] Cette phrase est tirée du *Lun-iu*, liv. XI, chap. XVII, § 1er.

[2] Tou-kiouen (Bas. 4,096-12,939).

SIAO-MAN.

Fan-sou, si je consens à aller me promener avec toi, et que madame Han vienne à le savoir, que deviendrai-je?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

A cette heure madame repose dans son lit; les songes qui la bercent ne sont pas encore dissipés.

SIAO-MAN.

Ma mère t'a ordonné de me tenir compagnie pour lire les livres, et toi, au contraire, tu viens me presser d'abandonner l'étude.

FAN-SOU.

Si madame vient à le savoir, je dirai que vous n'y êtes pour rien; je prendrai tout sur moi.

(Elle chante.)

Demain matin Fan-sou viendra elle-même recevoir son châtiment.

(Elle parle.)

Je vous sollicite, il est vrai, de quitter l'étude.

(Elle chante.)

Je ressemble à Kouan-ning, de Tchong-nan-chan, qui rompit toute communauté d'études avec son ami Hoa-in [1].

[1] Kouan-ning et Hoa-in étaient deux étudiants, compagnons de lit et de table. Un jour qu'ils labouraient dans le jardin potager, Kouan-ning heurta, sans y faire grande attention, un lingot

SIAO-MAN.

J'ignore dans quelle intention tu veux aller dans le jardin, derrière la maison.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je n'ai pas de motif particulier pour vous inviter à y aller.

(Elle parle.)

Mais n'avez-vous pas entendu dire qu'un quart d'heure d'une nuit de printemps vaut mille onces d'argent?

(Elle chante.)

N'allez pas manquer cette charmante saison qu'embellissent les fleurs et les chants de l'oiseau ing.

SIAO-MAN.

Puisque c'est ainsi, je cède à tes instances, et je vais avec toi; mais songe bien que tu réponds de toute cette affaire. — Cette nuit je sens un peu la fraîcheur du printemps; attends que j'aille remettre un autre vêtement. — Va, conduis-moi.

d'or; mais Hoa-in le ramassa bientôt et fut réprimandé par son ami. Un autre jour, un riche mandarin venant à passer devant la porte, dans un grand apparat, pendant qu'ils étudiaient, Hoa-in eut la curiosité d'aller le voir; alors Kouan-ning coupa en deux parties la natte de bambou sur laquelle ils couchaient ensemble, ne voulant pas, dit-il, être l'intime ami d'un jeune homme qui avait des habitudes si différentes des siennes. (Voyez Gonçalvez, *Arte China*, p. 562, nº 87.)

FAN-SOU.

Marchons ensemble.

(Siao-man et Fan-sou sortent.)

SCÈNE V.

(La scène est dans le jardin du palais de Tsin.)

PÉ-MIN-TCHONG, SIAO-MAN ET FAN-SOU.

PÉ-MIN-TCHONG, dans le cabinet d'étude.

(Il récite des vers.)

Elle unit au vermillon des rubis le tendre incarnat des fleurs. Qui n'admirerait pas les plumes de Tsoui [1] qui ornent sa tête, les cheveux qui ombragent ses tempes comme un léger nuage? Dès qu'un homme a été touché des attraits d'une belle femme, il voit sa figure en songe et la suit avec ardeur; il rêve qu'il repose près d'elle dans les grottes mystérieuses de Tsou [2].

C'est moi qui suis Pé-min-tchong. Depuis que j'ai vu, ces jours derniers, Siao-man, qui ressemble par sa figure à une jeune immortelle du ciel de

[1] Tsoui-kiao (Bas. 8,253-8,272). Littéralement : «une queue «d'hirondelle,» ornement de tête à l'usage des femmes.

[2] Tsou (Bas. 4,379), ancien nom de la province de Houkouang.

jade, par sa taille svelte et gracieuse, à la fille de la belle Si-ché [1], ma pensée ne peut plus se détacher d'elle, pas même pendant mon sommeil; j'oublie de prendre le thé et le riz; et madame Han ne dit pas un mot de ce mariage! — A cette heure avancée de la nuit, la lune est brillante, l'air est pur. Depuis que je suis dans ce cabinet d'étude, la tristesse m'accable. Je vais jouer un air sur ma guitare. (Il parle à sa guitare.) Je t'invoque d'une voix suppliante; souviens-toi que pendant plusieurs années je t'ai suivie, comme un ami fidèle, sur les lacs et les mers. Je vais jouer un air, jeune immortelle! c'est dans ta ceinture, mince et svelte comme celle d'une vierge, dans ton sein, nuancé comme celui d'un serpent, dans ta gamme d'or, ton chevalet de jade, c'est dans tes sept cordes [2], pures comme le cristal, que réside toute la puissance de mes chants. O ciel! puisse une brise heureuse recevoir les sons de ma guitare et les porter mollement aux oreilles de cette jeune beauté, qui semble formée de jade et pétrie de vermillon! O ma guitare! je te suspendrai dans ma chambre, je t'offrirai des sacrifices aux quatre saisons de l'année, et je

[1] Voyez Prémare, *Notit. ling. sin.* p. 236.

[2] La guitare des Chinois a sept cordes; leurs instruments de musique diffèrent entièrement des nôtres pour la forme et pour la manière de les jouer.

ne manquerai jamais de te saluer, soir et matin, pour te témoigner ma reconnaissance.

FAN-SOU.

Mademoiselle, promenons-nous à la dérobée.

SIAO-MAN.

Fan-sou, garde-toi de faire du bruit. Retenons nos ceintures qui sont garnies de pierres sonores, et marchons tout doucement.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Les pierres de nos ceintures s'agitent avec un bruit harmonieux; que nos petits pieds, semblables à des nénuphars d'or, effleurent mollement la terre (*bis*). La lune brille sur nos têtes pendant que nous foulons la mousse verdoyante (*bis*). La fraîcheur humide de la nuit pénètre nos légers vêtements.

(Elle parle.)

Mademoiselle, voyez donc comme ces fleurs sont vermeilles; elles ressemblent à une étoffe de soie brodée; voyez la verdure des saules; de loin on dirait des masses de vapeurs qui se balancent dans l'air. Nous jouissons de toutes les beautés du printemps.

SIAO-MAN.

Que ces perspectives sont ravissantes!

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce printemps, qui dure quatre-vingt-dix jours,

déploie maintenant tous ses charmes. Nous voici dans ces longues nuits qui valent mille onces d'argent. En vérité, il est difficile de goûter à la fois tant d'agréments réunis.

(Elle parle.)

Regardez ces pêchers vermeils et ces saules verdoyants. Voici un printemps délicieux !

(Elle chante.)

Les fleurs et les saules semblent sourire à notre approche; le vent et la lune redoublent de tendresse : ce sont eux qui font naître ces couleurs variées que nous admirons. Dans ces moments délicieux, un poëte se sentirait pressé d'épancher en beaux vers les sentiments de son âme.

(Elle parle.)

Mademoiselle, les sites que vous voyez m'enchantent à tel point que je voudrais profiter de cette heure délicieuse de la nuit pour composer quelques vers. Je vous prie, ne vous en moquez pas.

SIAO-MAN.

Je désire les entendre.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Un han-lin, avec tout son talent, ne pourrait décrire les charmes de ces ravissantes perspectives; un peintre habile ne pourrait les représenter avec

ses brillantes couleurs. Voyez la fleur haï-tang[1], dont la brise agite le calice entr'ouvert; la fraîcheur de la nuit pénètre nos robes de soie ornées de perles; les plantes odoriférantes sont voilées d'une vapeur légère; notre lampe jette une flamme tranquille au milieu de la gaze bleue qui l'entoure; les saules laissent flotter leurs soies verdoyantes d'où s'échappent des perles de rosée qui tombent, comme une pluie d'étoiles, dans cet étang limpide : on dirait des balles de jade qu'on jetterait dans un bassin de cristal. Voyez la lune qui brille à la pointe des saules; elle ressemble au dragon azuré[2] qui apporta jadis le miroir de Hoang-ti[3].

(Pé-min-tchong joue de la guitare.)

[1] *Pyrus japonica.*

[2] La tradition porte que Hoang-ti, dont le règne commença l'an 2697 avant l'ère chrétienne, fut enlevé au ciel par un *dragon* à longue barbe. « Ce dragon s'avança vers l'empereur, qui monta « sur son dos avec plus de soixante-dix personnes de sa suite. « Aussitôt le dragon prit l'essor pour s'élever. Le reste des officiers « n'ayant pu monter sur le dragon, s'attachèrent à ses barbes; mais « une secousse du dragon les fit tomber à terre, avec une partie de « ses barbes qu'ils avaient empoignée, et fit tomber aussi l'arc de « Hoang-ti. Cependant les peuples regardaient Hoang-ti qui mon- « tait au ciel; quand ils l'eurent perdu de vue, ils se jetèrent sur « son arc et sur les barbes du dragon, et s'y tenant attachés, ils « se mirent à pleurer et à gémir. » (C. Visdelou, *Notice du Y-king.*)

[3] En chinois *Hien-youen-king* (Bas. 10,846-10,943-11,565), *le miroir de Hien-youen.* Hien-youen est le surnom de Hoang-ti, qui lui fut donné, parce que Fou-pao, sa mère, qui avait été saisie d'une émotion subite à l'apparition d'une nuée brillante,

SIAO-MAN.

Fan-sou, de quel endroit viennent ces accords harmonieux?

FAN-SOU.

Sans doute c'est Pé-min-tchong, le jeune étudiant, qui joue de la guitare.

SIAO-MAN.

Quel air joue-t-il?

FAN-SOU.

Allons en cachette écouter au bas de cette fenêtre.

PÉ-MIN-TCHONG.

En présence de ces beaux sites, je vais chanter une romance.

(Il chante en s'accompagnant de la guitare.)

La lune brille dans tout son éclat [1], la nuit est pure, le vent et la rosée répandent leur fraîcheur; mais, hélas! la belle personne que j'aime n'apparaît point à mes yeux : elle repose, loin de moi, dans sa chambre solitaire! Depuis qu'elle a touché mon cœur, aucun oiseau messager ne m'apporte de ses nouvelles. Il lui est difficile de trouver quelqu'un à

devint enceinte de lui et accoucha, dans la suite, sur une colline appelée *Hien-youen*. Comme il régna par la vertu de la terre qui est jaune, on l'appela *Hoang-ti* ou *l'Empereur jaune*.

[1] Chaque vers de cette romance est terminé par le mot *hi* (Bas. 614), caractère auxiliaire et final qui sert de refrain dans les chansons.

qui elle puisse confier une lettre. Mon âme se brise de douleur, ma tristesse s'accroît de plus en plus, et cependant ma chanson n'est pas encore finie. Les larmes inondent mon visage. Mille lis me séparent de mon pays natal; j'erre à l'aventure comme la feuille emportée par le vent. Quand serai-je assez heureux pour posséder la belle Iu-feï[1]?

SIAO-MAN.

Les paroles de ce jeune homme vous attristent le cœur.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Avant la fin de sa chanson, j'ai senti mon âme se briser.

(Elle parle.)

Et moi aussi, je commence à devenir émue.

(Elle chante.)

A peine l'ai-je entendu, que j'ai senti s'accroître mes ennuis. La douceur de ses accents faisait naître par degrés le trouble au fond de mon âme; sa voix touchante inspire l'amour. Avec quelle vérité il a dépeint les tourments de cette passion! ne croirait-on pas qu'en prenant sa guitare, il a voulu décrire votre abandon, votre tristesse? ne semble-t-il pas dire qu'en dehors de sa fenêtre, il y a une jeune fille qui gémit comme lui sur sa couche solitaire?

[1] Jeune fille d'une beauté remarquable.

PÉ-MIN-TCHONG.

(Il chante de nouveau en s'accompagnant de la guitare.)

Le phénix solitaire cherche la compagne qu'il aime : il chante d'une voix plaintive ; où est-elle pour écouter ses tendres accents ?

FAN-SOU.

Que ne joue-t-il un autre air ?

(Elle chante.)

Lorsqu'il peint avec sa guitare les plaintes du phénix séparé de sa compagne, il semble faire allusion à nos peines.

(Elle parle.)

Mademoiselle, allons-nous-en.

SIAO-MAN.

Pourquoi es-tu donc si pressée ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce jeune homme ne paraît pas un lettré d'un caractère droit et sincère.

(Elle parle d'un ton effrayé.)

Holà ! mademoiselle, est-ce que vous ne voyez pas un homme qui vient ?

SIAO-MAN.

De quel côté vient-il ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Les bambous froissés résonnent sur son passage ; les fleurs laissent tomber avec bruit leurs pétales

décolorés; les oiseaux, qui dormaient sur les branches, s'envolent de frayeur. (Ellé écoute.) J'ai écouté longtemps avec inquiétude : je n'entends personne; autour de nous règnent la solitude et le silence.

SIAO-MAN.

Pourquoi fais-tu l'effrayée? comment un homme pourrait-il venir à cette heure? Il faut que tu sois folle !

FAN-SOU, se mettant à rire.

Ah ! ah ! ah !

SIAO-MAN.

Pourquoi ris-tu?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

A peine ai-je éclaté de rire, qu'un effroi soudain vient étouffer ma voix.

PÉ-MIN-TCHONG.

Il me semble que je viens d'entendre parler plusieurs personnes au bas de cette fenêtre. Ne serait-ce pas parce qu'elles m'ont entendu jouer de la guitare? Ouvrons la porte de ce cabinet pour regarder.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ah ! j'ai entendu résonner l'anneau de la porte; il m'a semblé voir quelqu'un venir. Le bruit qui a frappé mon oreille m'annonçait une personne qui

marche dans l'ombre. Soudain j'ai arrêté mes yeux de ce côté : ce n'était que le bruit des gouttes de rosée ; ce n'était que le murmure de la brise du soir. Les fleurs balancent capricieusement leur ombre ; elles ont failli me faire mourir de frayeur.

(Elle parle.)

Mademoiselle, allons-nous-en. J'appréhende qu'il ne vienne quelqu'un.

SIAO-MAN.

Écoutons encore un air. Qu'est-ce que tu as à craindre?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Mademoiselle, c'est à votre sollicitation que je me promène cette nuit dans le jardin. Si madame vient à le savoir, je ne pourrai trouver aucune excuse. De plus, cette démarche excitera peut-être des propos malveillants. Madame est sévère sur les convenances, et elle gouverne sa maison avec une inflexible rigueur.

(Elle parle.)

Si madame vient à le savoir, elle dira qu'elle connaît la coupable, que c'est Fan-sou, cette petite scélérate ; puis elle m'appellera, et me fera mettre à genoux. La nuit devient obscure ; retournons-nous-en. Holà ! je crois entendre l'arrivée de quelqu'un.

SIAO-MAN.

Eh bien, retirons-nous.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Dites-moi un peu, quand vous êtes sortie de votre chambre parfumée, la cour était-elle tranquille? tout le monde était-il en repos?

SIAO-MAN.

A l'heure qu'il est, qui pourrait venir ici?

FAN-SOU.

Ne serait-ce pas Pé-min-tchong, qui vient de jouer de la guitare?

(Pé-min-tchong fait semblant de tousser.)

SIAO-MAN.

Il sait que nous sommes là; mais comment pourrait-il deviner ce que nous venons faire ici?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Quoique nous ne pensions pas à l'amour, il va supposer que l'amour nous amène dans cet endroit.

SIAO-MAN.

Quel motif pourrait autoriser un semblable soupçon?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Il cherchera naturellement dans quelle intention nous sommes venues écouter sa romance.

(Elle parle.)

La nuit devient sombre; retirons-nous.

SIAO-MAN.

Quelle heure est-il à présent?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Il y a longtemps que j'ai entendu sonner la première veille. La nuit s'avance; ne restons pas davantage.

SIAO-MAN.

Si tu veux rester, reste; si tu veux t'en aller, va-t'en; moi, je désire attendre encore un peu. Qu'est-ce que j'ai à craindre?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Vous avez donc grande envie d'attendre! pour moi, je vais me retirer.

SIAO-MAN.

Où vas-tu maintenant?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je vais près du puits, à l'ombre de ces arbres touffus.

SIAO-MAN.

Et pourquoi vas-tu de ce côté?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je me cacherai derrière la balustrade du puits.

SIAO-MAN.

Eh bien! marche la première; je te suivrai.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Cachez-vous à la faveur de l'ombre que je projette en marchant.

SIAO-MAN.

Fan-sou, tu diras que je ne t'ai pas vue.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

L'éclat de la lune peut nous trahir : je meurs d'inquiétude!

SIAO-MAN, seule.

Me voici débarrassée de Fan-sou; prenons maintenant notre sac d'odeur et jetons-le sur le seuil de cette porte. Si Pé-min-tchong sort du cabinet d'étude, il ne peut manquer de l'apercevoir.

(Elle récite des vers.)

Les fleurs de pêcher[1] emportées par les flots ser-

[1] « A person fishing in a boat, upon a lake, is supposed to have been led, by the track of peach blossoms floating on the water, into a narrow creek, which he pursued to a distance, until he reached a place inhabited by beings who, from the primitive simplicity of their manners, seemed to have escaped, in that secluded retreat, the persecution of the celebrated tyrant Tsin-cheh-wong, and to have had no communication with the world since. On his return from this little chinese paradise, the adventurous boatman related what he had seen or perchance only dreamed; but on attempting to find the place again, it had va-

virent de guide à Lieou-chin[1] et à Youen-chao, et les conduisirent vers une île habitée par les dieux.

(Elle jette le sac d'odeur et sort.)

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

(Il sort du cabinet et regarde.)

Ah! ah! c'était donc mademoiselle qui était là, écoutant les accords de ma guitare! Pourquoi s'est-elle éloignée? courons vite après elle. Hélas! il est trop tard maintenant. — Ne serait-elle pas venue furtivement dans cet endroit pour épier mes démarches? C'est moi peut-être qui, sans le savoir, ai provoqué sa fuite. — Ah! tout me démontre que je n'ai pas une destinée heureuse pour le mariage. — Retournons dans notre cabinet. — Mais qu'est-ce que j'aperçois à la clarté de la lune? (Il ramasse le sac et le regarde.) C'est un petit sac d'odeur

« nished. » (Voyez Thang-chi, liv. I, fol. 23 v°; J. F. Davis, *Mémoire sur la poésie chinoise*, p. 429.)

[1] Dans les années yong-ping (de 58 à 76 de J. C.), un homme du pays de Kieou, nommé *Lieou-chin*, alla sur une montagne pour y recueillir des plantes médicinales; il s'égara dans son chemin, et après avoir parcouru plusieurs lis, arriva au bord d'une rivière. Deux jeunes filles, parfaitement belles, vinrent au-devant de lui et le menèrent dans une grotte où elles le nourrirent de mets délicieux. Quand il voulut les quitter, ces jeunes filles lui montrèrent le chemin de son pays natal. De retour chez lui, il trouva ses petits-fils de la septième génération, tant son absence avait été longue. A trente lis au nord-ouest de Tien-taï, on voit encore le temple de Lieou-chin et de Youen-chao. (Encyclopédie chinoise, *San-tsaï-tou-hoei*.)

que Siao-man vient sans doute de laisser tomber à dessein. Je vais l'emporter dans le cabinet d'étude et l'examiner attentivement. (Il rentre dans le cabinet.) Coupons un peu la mèche émoussée de cette lampe, afin que sa clarté soit plus vive. Voici d'abord deux nœuds qui indiquent l'union des cœurs, la sympathie des caractères. Elle a brodé sur ce sac un joli étang, couvert de nénuphars, et deux oiseaux, le youen et le yang, qui entrelacent leurs cous. Il y a des vers au-dessus. Voyons-les donc.

(Il lit les vers.)

Dans sa chambre silencieuse et solitaire, — Nan-yong s'afflige de la longueur des nuits. — Fun-lang, gardez-vous de me quitter à la légère. — Je vous donne ce sac d'odeur en soie violette.

Je ne me trompais pas, c'est Siao-man qui a laissé tomber à dessein ce sac d'odeur, qu'elle a brodé pour moi. Il faut que je l'examine avec le plus grand soin, et que je tâche d'interpréter ses sentiments. — Commençons par les nœuds qui se trouvent aux deux bouts et qui marquent la douce union des âmes; elle veut dire sans doute que l'amour confondra nos cœurs et nos pensées. Quant aux nénuphars qui recouvrent ce petit étang, je vois ce qu'ils représentent. Le cœur du nénuphar porte un nom qui se prononce *ngeou*, comme celui

qui exprime l'union de deux époux; elle me donne à entendre qu'elle désire m'épouser. Au-dessus elle a brodé deux oiseaux aux cous entrelacés; elle veut dire que, lorsque la même couche nous recevra, lorsque nous reposerons l'un et l'autre sur le même oreiller, nous nous entrelacerons tendrement comme ces deux oiseaux, qui sont l'emblème de l'amour conjugal.

Voici maintenant les vers :

Dans cette chambre silencieuse et solitaire.

Elle veut dire qu'elle habite une chambre solitaire, et qu'aucun homme ne connaît le lieu de sa retraite.

Nan-yong s'afflige de la longueur des nuits.

Nan-yong était une belle femme de l'antiquité. Pourquoi se compare-t-elle à Nan-yong? — Nan-yong signifie *visage du Midi*, et elle emprunte ce nom, parce qu'elle s'appelle Siao-man, nom qui veut dire *petite barbare du Midi*.

Fun-lang, gardez-vous de me quitter à la légère.

Mon nom de famille est Pé (blanc), et c'est pour cela qu'elle me donne le nom de Fun-lang (qui signifie *époux blanc*).

A diverses reprises, j'ai voulu faire mes adieux à madame Han, pour retourner dans ma famille;

par ce vers, elle m'engage à me désister de mon projet.

Je vous donne ce sac d'odeur en soie violette.

C'est à dessein que Siao-man a laissé ce sac d'odeur, afin que je le gardasse comme un gage de son amour. Mais puisque mademoiselle me témoigne ainsi son attachement, quel plaisir trouverais-je à jouer de la guitare ou à étudier? Non, chaque jour, matin et soir, je veux rendre des hommages à ce sac parfumé. Prenons-le donc et offrons-lui des sacrifices. O sac d'odeur! tu me feras mourir de tourment.

(Il récite des vers.)

Ce sac est plus précieux pour moi qu'un lingot d'or. Il allume dans mon sein une passion qui pénètre mes os; mais l'amour même m'accable de tristesse et d'ennuis. Quand pourrai-je goûter le bonheur que me promet cette union!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(La scène est dans l'appartement de madame Han.)

MADAME HAN ET FAN-SOU.

MADAME HAN.

(Elle récite des vers.)

Le palais majestueux du ministre d'état est fermé d'une double porte. Les fleurs de pêchers y brillent dans tout leur éclat. Je ne veux pas que la réserve avec laquelle je gouverne ma maison m'attire au dehors une brillante renommée; je désire seulement de passer en paix les jours que le ciel m'a départis.

C'est moi qui suis madame Han. Ces jours derniers j'étais dans la salle d'étude avec mes enfants. Au moment même où j'expliquais un passage des livres classiques, on vint m'annoncer l'arrivée de Pé-min-tchong. Ce jeune homme, à peine entré, voulut m'entretenir de son mariage. Je détournai la conversation en ordonnant à ma fille de le saluer comme s'il eût été son frère; puis je l'engageai sur-le-champ à se retirer dans la bibliothèque située au milieu du jardin, derrière la maison, afin qu'il

pût se livrer à l'étude. Je ne m'attendais pas alors que ce bachelier dût y passer chaque jour dans les angoisses et le chagrin. — Pé-min-tchong est un jeune homme doué d'une grande piété filiale; la mort vient de lui enlever son père et sa mère; il est hors de doute que le souvenir de cette perte l'afflige profondément. C'est à cause de cela qu'étant tombé malade dans ce cabinet d'étude, il a gardé le lit. J'éprouve au fond de mon cœur le désir de m'assurer par moi-même de son état; mais hélas! il est malade, et j'appréhende que ma visite ne le fatigue et l'importune. Je veux auparavant charger Fan-sou d'aller le voir de ma part, et de lui témoigner l'intérêt que je prends à sa situation. Je ferai venir ensuite un habile médecin pour le traiter. (A Fan-sou.) Fan-sou, va voir de ma part Pé-min-tchong, qui est malade dans le cabinet d'étude. Quand tu te seras informée de son état, je prierai un médecin habile de venir lui donner ses soins. Reviens promptement me rapporter la réponse.

FAN-SOU.

Madame, j'obéis.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE II.

PÉ-MIN-TCHONG. (Il a l'air souffrant.)

Depuis que Siao-man m'a fait présent d'un sac d'odeur, je ne cesse de lui offrir chaque jour des sacrifices, de brûler des parfums en son honneur, de le saluer. Hélas! je le sens bien, à force de songer au présent de mademoiselle, je mourrai de tourment.

(Il s'endort.)

SCÈNE III.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Je ne savais pas encore jusqu'à quel point l'amour peut jeter le trouble dans le cœur d'un homme. Celui qui est atteint de ce mal funeste n'écoute plus les conseils de son père et de sa mère; il néglige le soin de son avancement, expose ses jours; il serait capable de se précipiter dans l'eau bouillante et les flammes. Je me rappelle d'avoir lu qu'autrefois Han-kao détacha sa ceinture; Han-cheou [1] déroba des parfums;

[1] Han-cheou, qui vivait sous la dynastie des Tsin, était un homme d'une rare beauté. Il fut secrétaire de Kou-tchong, ministre de Wou-ti. A cette époque, des ambassadeurs étrangers ayant offert à l'empereur des parfums dont l'odeur se conservait pen-

Chin-yo composa des vers; Siang-jou [1] chanta en s'accompagnant de la guitare; or, pour agir de cette façon, il fallait bien qu'ils fussent épris d'amour; aussi, pendant leur vie, restèrent-ils fidèles à leurs engagements; mais, en vérité, ils n'approchaient pas encore de ce jeune homme. Après avoir vu la figure de Siao-man, le premier jour il a oublié de manger; le second jour, il n'a pas dormi; le troisième jour, il est tombé malade; le quatrième jour, il a gardé le lit. On n'a pas encore vu dans tout l'empire un homme que l'amour ait rendu malade à ce point. N'est-ce pas ridicule? Tout à l'heure je viens de recevoir les ordres de madame Han : elle me charge de m'informer de l'état de

dant un mois, lorsqu'on en avait imprégné ses vêtements, Wou-ti en fit présent à Kou-tchong. La fille de ce ministre déroba les parfums et les donna à Han-cheou, avec qui elle avait des relations; Kou-tchong s'en aperçut bientôt, mais craignant de révéler le déshonneur de sa fille, il la donna en mariage à son secrétaire. (Voyez la préface du *Hoeï-lan-ki*, drame chinois, traduit par M. Stanislas Julien, p. XXVIII.)

[1] Ssé-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme riche nommé Tcho-wang-sun, dont la fille (Wen-kiun) était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à jouer de la guitare, il fit entendre la chanson «du phénix qui cherche sa compagne,» afin de toucher le cœur de Wen-kiun. Celle-ci ayant entendu Siang-jou, par les interstices de la porte, en devint éprise, et le soir même elle s'enfuit avec lui à Lin-kiong. (Voyez M. Davis, Mémoire sur la poésie chinoise, p. 438; Comp. *Thang-chi*, liv. IV, f. 22; Préface du *Hoeï-lan-ki*, p. XXVII.)

Pé-min-tchong. — Il faut que j'aille dans la bibliothèque.

(Elle chante.)

Le bruit de mes pas a fait fuir les oiseaux qui dormaient sur les branches. En traversant les bosquets, j'ai fait tomber une pluie de pétales rouges; maintenant la tête des plantes ressemble aux joues d'une belle, dépouillées de l'éclat du fard.

(Elle parle.)

Me voici bientôt arrivée.

(Elle chante.)

Le seuil de la porte est couvert de mousse verdoyante; le silence règne dans ce cabinet d'étude.

(Elle parle.)

Je vais mouiller mon doigt avec ma salive, et percer cette fenêtre de papier; tâchons de voir.

(Elle chante.)

Par cette fenêtre de papier, je regarde furtivement.

(Elle parle.)

Depuis deux jours que je ne l'ai pas vu, est-il possible que la maladie l'ait maigri à ce point! il est vraiment digne de pitié. Entrons dans le cabinet d'étude.

SCÈNE IV.

(La scène est dans le cabinet d'étude.)

PÉ-MIN-TCHONG ET FAN-SOU.

FAN-SOU.

Monsieur, je vous salue.

PÉ-MIN-TCHONG, la serrant dans ses bras avec émotion.

Ah! mademoiselle, vous voilà donc venue!

FAN-SOU.

Comment vous trouvez-vous?

PÉ-MIN-TCHONG, rougissant.

Je meurs de honte! — La maladie s'est emparée de moi; c'est elle qui m'a réduit à cet état. Mademoiselle, n'en soyez pas surprise.

FAN-SOU.

Me reconnaissez-vous bien?

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, puis-je savoir quel motif vous amène ici?

FAN-SOU.

Madame vous porte beaucoup d'intérêt; elle ignore si vous avez pris du repos et si vous éprouvez quelque soulagement.

(Elle chante.)

Elle vous recommande, monsieur, de prendre des potions et de soigner votre noble personne.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle vous a-t-elle chargée de me transmettre quelques conseils?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle désire que vous vous appliquiez à l'étude des king et des historiens, et que vous ne négligiez pas les belles-lettres.

PÉ-MIN-TCHONG.

Votre maîtresse me donne-t-elle en outre quelques conseils dictés par son cœur?

FAN-SOU, lui fermant la bouche.

(Elle chante.)

Gardez-vous de laisser échapper quelque parole indiscrète.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je suis malade à ce point que mon âme est bouleversée, que mes songes ne sont plus paisibles. Vraiment, est-ce que mademoiselle a pensé à moi?

FAN-SOU.

Mademoiselle dit que si votre maladie s'aggrave,

(Elle chante.)

On vous appliquera de l'armoise enflammée[1];

[1] Les Chinois qui font un usage très-fréquent du *moxa*, le retirent des feuilles desséchées de l'armoise (*artemisia latifolia*) qu'on broie dans un mortier jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une étoupe grossière; on secoue alors cette étoupe; on la frotte quelque temps entre les mains, et on la débarrasse des cotons et des fibrilles.

(Elle parle.)

Que si son frère vient à mourir, on coupera un saule.

PÉ-MIN-TCHONG.

On coupera un saule! Et pour quel motif?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Pour brûler vos restes inanimés [1].

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment se déciderait-elle à brûler mes restes inanimés? Mademoiselle, il n'y a pas d'étranger ici, nous sommes seuls dans ce cabinet; permettez-moi de vous exprimer avec franchise mes sentiments pour mademoiselle Siao-man.

FAN-SOU.

Qu'avez-vous à me dire?

PÉ-MIN-TCHONG, se mettant à genoux.

Si je n'ai pas craint d'entreprendre un voyage de mille lis pour venir dans ce palais, ce n'est qu'à cause de mon mariage avec mademoiselle. Pouvais-je m'imaginer que madame Han, oubliant les dernières volontés de son époux, ne voudrait pas le réaliser? Depuis le jour où, dans la bibliothèque, je fus frappé pour la première fois des charmes de

[1] S'il arrive qu'une personne vienne à mourir dans une province si éloignée que ses parents ne puissent y aller chercher son corps pour l'enterrer dans le district où elle est née, il est permis alors de le brûler.

votre jeune maîtresse, la maladie s'empara de moi. Que je marche ou que je sois assis, ma pensée ne peut plus se détacher d'elle; le sommeil m'abandonne; je ne songe plus à prendre mes repas accoutumés, et quand je pense que ma vie touche maintenant à son terme, puis-je étudier avec goût les king et les livres classiques? Il n'y a que Siao-man qui puisse me sauver; sans elle, je succomberai au mal qui me consume.

FAN-SOU.

Quelles paroles se sont échappées de votre bouche! Un homme d'un caractère élevé doit, avant toutes choses, songer à ses succès littéraires et à son avancement. Son devoir est d'étendre au loin sa renommée pour obtenir un rang honorable et illustrer la mémoire de son père et de sa mère. Quand je pense qu'un jeune homme, doué comme vous de tous les avantages de la science, néglige, à cause d'une jeune fille, le soin de son avancement et compromet sa santé, j'avoue que c'est le comble de l'aveuglement. Vous n'avez donc pas entendu dire aux bouddhistes :

« L'apparence est le vide, et le vide n'est autre « chose que l'apparence? »

Est-ce que vous ne connaissez pas cette pensée de Lao-tseu :

« Les cinq couleurs font que les hommes ont des

« yeux et ne voient pas; les cinq sons font que les « hommes ont des oreilles et n'entendent pas? »

Confucius lui-même n'a-t-il pas dit :

« Mettez-vous en garde contre la volupté? »

Vous êtes un homme d'un esprit éclairé. Songez d'ailleurs que la fille du ministre d'état est pénétrée du sentiment des convenances. Toute sa conduite est pleine de circonspection; dans ses moindres démarches, dans ses repas, et jusque dans son sommeil, elle ne s'est jamais écartée des rites; elle parle toujours avec réserve : c'est vraiment ce qu'on appelle une personne d'une vertu accomplie. Quant à vous, monsieur, j'ai bien peur que vous n'ayez violé les rites en vous laissant aller à une affection aussi vive, après l'avoir vue, il y a quelques jours, pour la première fois.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quand on l'a vue une seule fois, il est impossible de ne pas penser à elle avec émotion.

FAN-SOU, riant.

En ce cas, monsieur le bachelier, gardez-vous de la faire venir ici.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire, c'est de transmettre fidèlement à votre jeune maîtresse les sentiments dont mon cœur est animé pour elle.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Une folle passion est faite pour exciter la risée. En songeant au mariage, vous avez renoncé aux nobles études qui faisaient le bonheur de Yen-hoeï[1].

PÉ-MIN-TCHONG.

Si, dans cette vie, je ne puis accomplir ce mariage, j'espère qu'un jour nous nous réunirons au bord des neuf fontaines.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Avant de s'être assis à la même table, de s'être reposé sur le même oreiller, il espère être réuni à elle dans la tombe. Il ne se souvient plus des pensées qui doivent occuper le cœur d'un sage; son unique désir est de la voir furtivement en songe.

PÉ-MIN-TCHONG.

Ayez pitié de moi. Si vous réalisez ce mariage, je veux transmigrer dans le corps d'un chien ou d'un cheval pour vous servir dans une autre vie.

FAN-SOU.

Monsieur le bachelier, vous avez lu les livres du sage Confucius; vous devez connaître aussi le traité de Tcheou-kong sur les rites; et cependant, lorsque madame m'envoie dans ce cabinet pour m'informer de votre situation, vous ne songez qu'à

[1] Le plus sage disciple de Confucius.

me dire des extravagances. Je vous le demande, cette conduite est-elle conforme aux rites?

(Elle chante.)

Jeune comme vous êtes, vous ne pouvez manquer de vous élever jusqu'aux nues par les succès littéraires. Un jour votre nom sera suspendu devant le pavillon de jade et inscrit sur la liste des docteurs[1]. Pourquoi l'union tardive du phénix excite-t-elle votre douleur? Bientôt vous brillerez à la cour revêtu d'un riche costume.

(Elle parle.)

Monsieur le bachelier, il faut vous soigner davantage. Je m'en vais rendre réponse à madame.

PÉ-MIN-TCHONG, se mettant à genoux.

Rien ne peut me guérir; il n'y a que mademoiselle Siao-man, si elle daigne avoir compassion de moi: dans ce cas, elle me sauvera la vie.

FAN-SOU.

Monsieur, levez-vous, je vous prie. Comment osez-vous vous humilier ainsi à cause d'une femme? Est-ce que vous ne savez pas que Confucius a dit:

« Je n'ai pas encore rencontré un homme qui « aimât la vertu comme on aime la volupté? »[2]

Vous en offrez la preuve.

[1] En chinois *Long-hou-pang*. Littéralement: « La liste des dragons « et des tigres. »

[2] Cette phrase est tirée du *Lun-iu*.

PÉ-MIN-TCHONG, toujours à genoux.

Mademoiselle, ne soyez pas surprise de ce que je m'agenouille un instant devant vous; car, si vous daignez lui transmettre un seul mot, je resterai volontiers dans cette humble posture jusqu'à demain matin.

FAN-SOU.

Mademoiselle étant encore fort jeune, je l'accompagne toujours. Elle n'a pas oublié les sages instructions qu'elle a reçues de sa mère dans son enfance [1], et se distingue en toutes choses par sa réserve et sa modestie. Elle vient d'atteindre l'âge nubile [2]. Son respect pour les rites est porté si loin, que, dans ses repas, elle refuse de toucher aux

[1] Le *Siao-hio*, petit traité d'instruction primaire, composé par Tchou-hi, qui vivait sous la dynastie des Song, vers l'an 1150 de l'ère chrétienne, contient les préceptes suivants au sujet de l'éducation des filles :

« Quant aux filles, lorsqu'elles auront atteint l'âge de dix ans, « *elles ne sortiront plus de la maison;* la maîtresse leur apprendra à « *parler doucement,* et à avoir un air serein et affable, à obéir, à « filer, à dévider la soie, à tisser le chanvre, à coudre et à faire tout « ce qui sert à l'habillement des femmes. Dans les cérémonies pour « les ancêtres morts, elles verseront le vin et mettront sur les plats « les viandes et les légumes.

« On les mariera à vingt ans, à moins qu'à cet âge la mort ne « leur enlève leur père ou leur mère; alors elles ne peuvent se ma- « rier qu'à vingt-trois ans. »

[2] Vingt ans. C'est à cet âge que les femmes prennent l'aiguille de tête.

mets qui ne sont pas servis suivant l'ancien usage; elle ne voudrait pas s'asseoir sur une natte mal étendue; elle ne se prêterait point à une démarche blâmable, et son cœur est fermé aux désirs déréglés. Une personne au-dessus d'elle par son rang et par son âge n'oserait lui faire une communication contraire aux rites; comment, moi qui suis dans sa dépendance, oserais-je lui tenir un langage qui blesserait sa modestie? En vérité, je ne puis remplir vos intentions.

PÉ-MIN-TCHONG, s'agenouillant de nouveau.

Mademoiselle, vous voyez dans quel abattement je suis plongé. Comment pouvez-vous me regarder ainsi de sang-froid et me refuser votre assistance?

FAN-SOU.

Monsieur, levez-vous, je vous prie. Je vais voir quelles sont les dispositions de mademoiselle. Si je trouve une occasion favorable, je me servirai d'un prétexte pour mettre l'affaire sur le tapis. A l'air de sa figure et à ses réponses, je reconnaîtrai sans peine si elle donne ou refuse son assentiment. Pour peu que les nouvelles soient favorables, je me ferai un devoir de courir vous les annoncer. J'appréhende seulement, monsieur, que si votre mariage n'a pas été fixé par le destin [1], vous n'excitiez son courroux: dans ce cas, que faut-il faire?

[1] «An interesting divinity, called Youe-lao *the old man of the*

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, puisque vous daignez me prêter votre assistance, je vais vous remettre un objet à la vue duquel vous n'aurez plus la moindre inquiétude. (Il prend le sac d'odeur et le remet à Fan-sou.) Cet objet, c'est mademoiselle qui me l'a laissé comme un gage de son attachement : emportez-le avec vous, il n'y a pas d'inconvénient.

FAN-SOU, prenant le sac d'odeur et l'examinant.

C'est un sac d'odeur que mademoiselle a pris soin de broder elle-même. N'aurait-elle pas eu quelque intention secrète? Ah ! mademoiselle, vous vous cachez de moi ! — Au bout du compte, je ne me suis pas encore assurée du fait. Je vais prendre ce sac d'odeur et transmettre à Siao-man l'expression de vos sentiments.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, je veux encore vous charger d'une lettre que j'ai écrite il y a déjà longtemps.

(Il prend la lettre et la lit à Fan-sou.)

« Je confie mes pensées à ma guitare solitaire.

« *moon* deserves some notice. It is his peculiar business to tie « together at their birth, with an invisible silken cord, all youths « and maidens who are predestined for each other, after which the « most distant separation and apparently insurmountable obstacles « cannot prevent their ultimate union. This is what is called (*yeou-* « *youen*) Having a connection in fate. » (Voyez M. Davis, *Transactions of the royal Asiatic Society*, p. 439, t. II.)

« Mon âme est remplie de tristesse, mon cœur se « brise en attendant le rendez-vous du soir. Le mal « qui m'accable ne ressemble point au charme que « me promettait l'amour. Le poëte maigrit de cha- « grin au milieu de la froideur des nuits. Comment « voulez-vous que je ne pense pas à votre rare « beauté? Si, pour mon malheur, elle apprend les « tourments que j'endure, pourra-t-elle rester in- « sensible à mes peines?

« Pé-min-tchong, de Ho-tong, salue cent fois la « jeune beauté à qui il vient d'exprimer ses senti- « ments. »

(Il pleure.)

Si, dans ce monde, je ne puis vous rencontrer, mon unique désir est de vous revoir dans la vie future.

FAN-SOU, prenant la lettre.

J'ai l'espoir de faire réussir votre projet de bonheur; mais, si ma démarche reste sans succès, vous pourrez m'accabler de justes reproches. Monsieur, le temps va vous paraître bien long; il faut cependant que j'aille rendre réponse à madame.

(Elle sort.)

PÉ-MIN-TCHONG.

Fan-sou vient de partir. — Elle se charge de présenter ma lettre. Dans quelques instants peut-

être, elle aura vu Siao-man. Si elle obtient de sa jeune maîtresse une réponse favorable, ce sera pour moi le comble de la félicité; mais si elle éprouve des obstacles, quelle figure pourrai-je faire dans le monde, et comment soutiendrai-je les regards des hommes? Hélas! quelle que soit l'issue de cette affaire, ma vie touche maintenant à son terme, car je succombe sous le poids des chagrins que l'amour me fait endurer.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SIAO-MAN, seule.

Depuis quelques jours une idée me trouble et m'agite. Je pense qu'en jetant le sac d'odeur dans le jardin, j'ai causé la maladie de ce jeune homme, et encore je n'ose pas envoyer quelqu'un demander de ses nouvelles. On m'a dit tout à l'heure que ma mère avait chargé Fan-sou de le visiter. Je vais attendre le moment où elle sera de retour; alors, feignant de tout ignorer, je tâcherai d'obtenir d'elle quelques éclarcissements à ce sujet.

SCÈNE VI.

SIAO-MAN ET FAN-SOU.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Dans un instant j'irai porter la réponse à madame; mais je veux auparavant présenter à Siao-man la lettre de Pé-min-tchong : je suis curieuse de voir comment elle la recevra.

(Elle aperçoit Siao-man.)

SIAO-MAN.

Fan-sou, d'où viens-tu?

FAN-SOU.

Madame m'avait chargé de visiter Pé-min-tchong, qui est malade.

SIAO-MAN.

Comment va ce jeune homme?

FAN-SOU, à part.

Il paraît qu'elle s'intéresse beaucoup à lui. (A Siao-man.) Son état s'aggrave de plus en plus; la maladie va le conduire par degrés au tombeau.

SIAO-MAN, à part.

Est-il possible qu'il soit réduit à cet état! Je n'ose l'interroger avec trop d'instances. Comment donc faire? quel remède?

FAN-SOU, à part.

La question que mademoiselle vient de m'adresser décèle à fond les sentiments de son cœur. Il n'y a pas d'inconvénient à lui parler franchement. (A Siao-man.) Mademoiselle, je viens de visiter Pé-min-tchong, qui est malade. Ce jeune homme m'a chargée de vous remettre une lettre; j'ignore ce qu'elle contient.

SIAO-MAN, prenant la lettre et la lisant, affecte un ton irrité.

Vile créature! il faut que tu sois bien effrontée!

FAN-SOU.

Que voulez-vous dire?

SIAO-MAN.

Fan-sou, viens ici, mets-toi à genoux.

FAN-SOU.

Je n'ai commis aucune faute; je ne m'agenouillerai pas.

SIAO-MAN.

Indigne suivante, tu déshonores ma famille! sais-tu bien où tu demeures? Tu oses manquer à ce point aux convenances, comme si je ne les connaissais pas! N'est-ce pas ici la maison d'un ministre d'état? Je n'ai pas encore engagé ma foi; malgré cela, tu vas prendre la lettre amoureuse d'un jeune homme pour venir ensuite me séduire! Si ma mère, qui est d'un caractère emporté, venait à le savoir, tu serais perdue. Petite scélérate, je devrais te bri-

ser la figure; mais on dirait que je suis une jeune fille et que j'ai la méchanceté d'un démon; on ne manquerait pas de me calomnier : mon unique désir est de prendre cette lettre et d'aller la montrer à ma mère. Misérable suivante! elle te fustigera comme il faut.

FAN-SOU, se mettant à genoux et riant.

Eh bien! me voilà à genoux. Ce jeune homme m'a chargée de vous remettre un billet; je ne savais pas, en vérité, ce qu'il avait écrit. Mademoiselle, si vous allez le dire à madame,

(Elle chante.)

Vous me perdrez ainsi que le jeune amant de la ville de Lo-yang.

SIAO-MAN.

Petite scélérate, tu es bien impudente!

FAN-SOU, tirant le sac d'odeur.

Mademoiselle, ne vous fâchez pas tant.

(Elle chante.)

Votre suivante ne fera pas de bruit; mademoiselle, gardez-vous de vous emporter.

(Elle parle.)

Voici un objet qui a une destination.

(Elle chante.)

Dites-moi à qui il était destiné.

(Elle parle.)

Regardez un peu.

(Elle chante.)

Cherchez, expliquez d'où il vient.

SIAO-MAN, regardant le sac.

(A part.) Comment se fait-il qu'il se trouve dans ses mains?

FAN-SOU.

Ne m'avez-vous pas dit : Tu es bien impudente, petite misérable; sais-tu bien où tu demeures?

(Elle chante.)

Ne suis-je pas dans le palais du ministre d'état? Comment oserais-je venir ici pour vous corrompre?

(Elle parle.

Et qui êtes-vous, mademoiselle?

(Elle chante.)

Vous êtes une jeune personne; oserais-je vous séduire par des propos indiscrets? Quand madame, qui est d'un caractère si bouillant, aura vu cette servante qui déshonore sa maison, c'en est fait d'elle! Permettez-moi de vous quitter promptement.

(Elle parle.)

Je vais aller trouver madame,

(Elle chante.)

Afin qu'elle me châtie comme je le mérite.

SIAO-MAN.

Fan-sou, je veux raisonner sérieusement avec toi.

FAN-SOU.

Feu le ministre d'état a gouverné sa maison avec tant de sévérité, que les domestiques et les ser-

vantes n'osaient pas faire une démarche contraire aux rites. Aujourd'hui, mademoiselle, vous mettez en oubli les instructions que vous avez reçues dans votre enfance; vous ne cultivez pas les vertus de votre sexe; vous désobéissez à votre tendre mère, au point d'envoyer des billets à un jeune homme. Vous faites comme ces amantes qui franchissent les murs ou les percent pour voir l'objet de leur passion. Vous promettez votre cœur à un jeune homme, et vous lui donnez un gage de votre tendresse. Ces jours derniers vous étiez fatiguée de broder; vous vous disiez atteinte de cette lassitude qu'occasionne l'influence du printemps : il paraît que c'était pour cela. Voilà le larcin découvert! C'est à vous maintenant de demander pardon : loin de là, vous voulez avoir un entretien sérieux. Rejetant vos fautes sur moi, vous m'accablez de reproches. Est-ce ainsi qu'on traite les gens? Je ne vous fais qu'une seule question : sur ce sac d'odeur vous avez brodé deux oiseaux qui entrelacent leurs ailes; quelle était votre pensée?

(Elle chante.)

Il faut convenir qu'ils sont brodés avec art.

(Elle parle.)

Voici une touffe de nénuphars.

(Elle chante.)

Vous aviez sans doute vos raisons pour les broder

aussi. Cette conduite d'une personne distinguée comme vous l'êtes ne peut manquer d'exciter la raillerie et les sarcasmes du public. (Elle se met à courir.) Je cours montrer à madame ce sac d'odeur en soie violette.

SIAO-MAN, l'arrêtant.

Tout à l'heure je plaisantais avec toi; pourquoi veux-tu aller chez ma mère?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Vous êtes une jeune personne : pourquoi agissez-vous ainsi?

SIAO-MAN, la retenant toujours.

C'est un tort que j'ai eu.

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne vouliez-vous pas me fustiger les reins?

(Elle chante.)

Je vous en prie, lâchez-moi!

SIAO-MAN.

Fan-sou, attends encore un peu.

FAN-SOU.

Est-ce bien vous, mademoiselle?

(Elle chante.)

Comment! vous me suppliez, moi qui suis une misérable servante, de vous accorder du répit!

SIAO-MAN.

Je conviens que j'ai eu tort.

FAN-SOU.

Mademoiselle, tout à l'heure n'avez-vous pas voulu me frapper?

(Elle chante.)

Ne vouliez-vous pas meurtrir cette bouche de Fan-sou qui est vermeille comme la cerise[1]?

SIAO-MAN.

Eh bien! frappe-moi deux coups.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Qui oserait meurtrir ces reins sveltes comme la branche du saule?

(Elle parle.)

Venez ici et mettez-vous à genoux.

(Elle chante.)

Notre rôle est changé; c'est maintenant à moi de vous châtier.

(Elle parle.)

Mademoiselle, vous paraissez émue.

SIAO-MAN.

Il y a bien de quoi être émue.

FAN-SOU.

Mademoiselle, est-ce que vous avez peur?

[1] Pé-lo-tien avait deux concubines, l'une appelée *Fan-sou*, et l'autre *Siao-man*. Fan-sou chantait avec art; Siao-man excellait dans la danse. On trouve ce passage dans une pièce de vers de la même époque :

La bouche de Fan-sou était vermeille comme la cerise; la taille de Fan-sou était souple comme l'osier.

SIAO-MAN.

Certainement que j'ai peur.

FAN-SOU.

Mademoiselle, n'ayez aucune crainte : je voulais seulement plaisanter avec vous.

SIAO-MAN.

Tu as failli me faire mourir de peur.

FAN-SOU.

Mademoiselle, parlez-moi sérieusement. Est-ce vous qui avez donné ce sac d'odeur à Pé-min-tchong ?

SIAO-MAN.

Oui.

FAN-SOU.

Pourquoi vous êtes-vous cachée de moi ?

SIAO-MAN.

Craignant qu'on ne vînt à le savoir, je n'ai pas osé te faire cette confidence.

FAN-SOU.

Ce badinage a fait naître dans le cœur de Pé-min-tchong l'espérance du bonheur. Il est tombé malade et ne s'est point levé. Depuis ce moment son état s'aggrave de plus en plus, et bientôt les secours de l'art deviendront impuissants. Il m'a découvert tout à l'heure le secret du mal qui le consume. Il s'est prosterné trois fois jusqu'à terre pour exprimer devant moi les sentiments que vous

lui avez inspirés. Il m'a dit que s'il ne pouvait s'unir à vous dans cette vie, son unique vœu était de vous revoir dans l'autre monde. En achevant ces mots, ses yeux se sont baignés de larmes, et moi-même je n'ai pu m'empêcher de partager son émotion. Voilà pourquoi, mademoiselle, je n'ai pas craint de m'exposer à votre colère ; voilà pourquoi j'ai osé vous communiquer cette nouvelle, au risque de faire rougir votre visage, qui est beau comme le jade. A mon avis, les traits de ce jeune homme ressemblent à une pierre précieuse; ses joues ont le coloris du vermillon. Par l'éclat de ses paroles, par l'étendue de ses connaissances, il l'emporte sur tous les beaux esprits des siècles passés. Un jour il résoudra, en présence de l'empereur, les hautes questions de politique et de législation. Il ne peut manquer d'arriver aux premiers honneurs littéraires. Il lui est aussi facile d'acquérir des distinctions et des richesses que de puiser dans un sac ouvert. Mademoiselle, si véritablement vous avez de l'attachement pour lui, on dira qu'une belle femme a épousé un homme de talent. Qui est-ce qui peut s'opposer à cette union? Pé-min-tchong nourrit dans le fond de son cœur une passion qui le mine et le consume; il désire même que la mort mette un terme à ses tourments. Mademoiselle, l'humanité veut qu'on aime les hommes. Quel

bonheur n'éprouve-t-on pas, lorsqu'on adoucit les peines de ses semblables?

SIAO-MAN.

Ma compagne d'étude, tu es tout à fait dans l'erreur. Est-ce que tu n'as pas entendu dire : « Quand « on reçoit des présents de noces, on devient épouse; « quand on néglige les rites prescrits, on devient « femme de second rang [1] ? » Songe donc que je suis la fille d'un ministre d'état. Si je désobéis à ma tendre mère, et que je contracte avec un jeune homme une union illicite, comment oserai-je ensuite soutenir les regards du public? Pé-min-tchong, à cause d'une jeune fille, néglige le soin de sa réputation; il désobéit à ses parents; il étouffe les sentiments vertueux que le ciel a mis en lui, au point de compromettre son existence. Si Pé-min-tchong est un homme [2], il faut convenir qu'il n'a guère d'humanité pour lui-même; et d'ailleurs comment puis-je le sauver?

FAN-SOU.

Si pour une affaire de peu d'importance, on compromet la vie d'un homme, n'est-ce pas une faute grave? Mademoiselle, réfléchissez-y mûrement.

[1] Cette phrase est tirée du premier chapitre du *Siao-hio*.

[2] Il y a dans le texte un jeu de mots qui tient à l'opposition des deux caractères homophones *jin* homme, et *jin* humanité.

SIAO-MAN.

Ma compagne d'étude, garde-toi de m'en parler davantage : ma résolution est irrévocablement fixée.

FAN-SOU.

Le Lun-iu dit :

« Celui qui manque à sa parole ne mérite pas le « nom d'homme. »

Pé-min-tchong est sans famille dans le monde; il erre seul à l'aventure. Mademoiselle, vous avez fait de ce sac d'odeur le gage de votre promesse; par ces vers vous avez engagé votre foi; or est-il permis à une personne bien née de manquer à sa parole comme vous le faites aujourd'hui? Puisque vous persistez avec obstination dans votre refus, je vais prendre le sac d'odeur et avertir madame.

SIAO-MAN.

Attends donc, raisonnons encore un peu.

FAN-SOU.

« Mille demandes ne valent pas un consente- « ment[1]. »

SIAO-MAN.

Tu joues de ruse avec moi. Allons, attends que je réfléchisse encore.

FAN-SOU.

« Il vaut mieux sauver la vie d'un homme que

[1] Proverbe chinois.

« d'élever une pagode à sept étages. » Il n'est pas besoin de tant réfléchir pour comprendre cela. Mademoiselle, quels ordres avez-vous à me transmettre, pour que j'aille rendre réponse à ce jeune homme?

SIAO-MAN.

Attends que j'écrive une lettre; si tu vas lui rendre réponse, il la lira et connaîtra mes sentiments pour lui.

(Elle remet la lettre à Fan-sou.)

FAN-SOU.

Eh bien, je vais la porter.

SIAO-MAN.

A qui la portes-tu?

FAN-SOU.

A madame.

SIAO-MAN.

Mademoiselle, il faut que vous alliez la remettre à ce jeune homme; si vous la donnez à madame, vous me perdrez injustement.

FAN-SOU.

Mademoiselle, ne vous troublez pas; c'est au bachelier que je vais la porter.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE VII.

PÉ-MIN-TCHONG ET FAN-SOU.

PÉ-MIN-TCHONG.

Tout à l'heure, Fan-sou, après avoir pris ma lettre et le sac d'odeur, est allée de ma part trouver sa jeune maîtresse; mais comme je ne reçois pas de nouvelles, il me semble qu'il y a un siècle qu'elle est partie. Si par hasard elle rencontre des difficultés, que deviendrai-je? Je vais m'appuyer sur cette table et faire semblant de dormir. (Fan-sou entre dans le cabinet d'étude.) (Pé-min-tchong se levant et la serrant dans ses bras.) Mademoiselle, vous voilà donc venue!

FAN-SOU.

Vous aussi, vous voilà venu.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vous prenais pour une autre. Eh bien! où en est notre affaire?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Aujourd'hui la soubrette vous a rendu un service signalé.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle a-t-elle daigné recevoir ma lettre?

FAN-SOU, faisant claquer ses doigts.

(Elle chante.)

J'ai eu recours à un petit stratagème et j'ai arrangé votre affaire.

PÉ-MIN-TCHONG.

Si vous avez quelque bonne nouvelle, faites-la-moi connaître.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

J'ai un billet de sa main, où elle a exprimé ses sentiments.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quel bonheur! une réponse de mademoiselle! laissez-moi la voir.

FAN-SOU, tirant de son sein la lettre sans la montrer.

(Elle chante.)

Oh! dans cet endroit personne n'a pu la voir.

PÉ-MIN-TCHONG.

Pourquoi êtes-vous insouciante à ce point? Si je ne puis la voir, ô ciel! je mourrai d'impatience.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Lettré stupide, qui n'entendez rien aux affaires, eh bien, votre sort est dans cette main-là!

PÉ-MIN-TCHONG.

Hélas! vous me faites mourir de crainte. (Fan-sou remet la lettre à Pé-min-tchong.) (Pé-min-tchong se mettant à genoux pour la recevoir.) C'est une lettre de mademoi-

selle! comment oserais-je la traiter d'une manière irrespectueuse? Attendez que j'allume un réchaud de parfum. Mademoiselle, saluez cette lettre et faites une prière pour moi.

FAN-SOU.

Je ne comprends pas.

PÉ-MIN-TCHONG.

Vous ne voulez pas? je prierai moi-même.

FAN-SOU.

Mademoiselle n'en ferait pas autant pour vous.

(Elle chante.)

Qu'a donc cette lettre de si extraordinaire pour que vous brûliez des parfums en son honneur? Est-il possible que vous portiez la démence au point d'adorer un morceau de papier!

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vais ouvrir cette lettre et la lire. Justement voici des vers.

(Il lit les vers.)

La jeune fille est silencieuse dans sa chambre solitaire; mais lorsqu'elle pense aux plaisirs de cette nuit, elle peut encore écrire des vers. Elle est confuse de songer qu'elle aime le jeune homme qui est présent à sa vue. Qui pouvait prévoir ce qui arrive aujourd'hui? Je vous ai causé bien des chagrins. Comment vous en récompenserai-je?

FAN-SOU.

Vous le voyez, je viens de remplir pour vous

une mission délicate; je me suis compromise peut-être !..... ah! j'essayerais en vain de vous raconter tout ce que j'ai fait.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle me promet un rendez-vous pour cette nuit, mais j'ignore à quel moment elle viendra.

FAN-SOU.

Elle m'a adressé une recommandation pressante.

(Elle chante.)

Elle a pensé que le jeune homme qui occupe le cabinet est triste et isolé, et qu'il ressemble à l'amant qui était placé dans le lointain sur la tour de Hong-taï.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment mademoiselle me traitera-t-elle cette nuit?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle sera avare de sa tendresse dans la crainte d'effacer sa beauté; et cette nuit, avec vous.....

PÉ-MIN-TCHONG.

Cette nuit, comment se conduira-t-elle avec moi?

FAN-SOU, l'interrompant.

(Elle chante.)

Le mot était venu sur le bout de ma langue; véritablement je l'ai avalé.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment avez-vous pu l'avaler? Vite, prononcez ce mot; mettez le comble à ma joie.

FAN-SOU, à part.

(Elle chante.)

Si je ne le dis pas, je le ferai mourir de chagrin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Qu'est-ce que mademoiselle vous a recommandé ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle m'a ordonné de vous dire à voix basse...

PÉ-MIN-TCHONG.

De me dire quoi ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Qu'elle vous engage à ne pas dormir quand la nuit sera avancée.

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment pourrais-je dormir cette nuit!

FAN-SOU.

Elle vous prie d'attendre.

PÉ-MIN-TCHONG.

Pourquoi, une seconde fois, ne pas parler clairement? que veut-elle que j'attende?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle vous ordonne d'attendre (*ter*) jusqu'à demain matin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, ne plaisantez pas; hâtez-vous de parler clairement.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Elle veut que de la capitale on entende vos soupirs; elle veut que vous trouviez votre oreiller trop large et votre couverture trop froide.

PÉ-MIN-TCHONG.

La nuit approche; je pense que le soleil va se coucher.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Nous sommes justement à l'heure de midi. — Jamais je n'ai vu un lettré que l'amour ait rendu fou à ce point.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, dites-moi sans détours à quelle heure de la nuit elle viendra.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Attendez que le tambour ait annoncé l'arrivée de la nuit; attendez que tout le monde de ce palais soit plongé dans un profond sommeil; attendez qu'un bruit qui se prolonge au loin parte du haut de la tour; que la goutte d'eau tombe sur la clepsydre de jade sonore; qu'une brise printanière fasse frémir l'aigrette du phénix qui dort sur les bananiers;

que la fleur qui croît dans le palais de la lune abaisse son ombre sur la cime des arbres; que la jeune beauté sorte furtivement de sa chambre, d'où s'exhale un doux parfum; qu'elle quitte ses rideaux brodés; qu'en agitant sa robe ondoyante, elle franchisse le chemin entouré d'une balustrade; qu'elle soulève mollement la jalousie ornée de perles; attendez qu'un léger bruit se fasse entendre de la fenêtre : c'est le moment où elle viendra.

(Elle sort.)

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

Fan-sou est partie!... Le bonheur que j'éprouve me fera mourir. Ce n'est pas en vain que depuis quelque temps j'étais malade d'amour; mais quand je reçus tout à l'heure la lettre de Siao-man, ma joie a été à son comble. — Je sens en ce moment que mon appétit commence à revenir; il faut que je prenne de la nourriture, et que, m'habillant ensuite avec recherche, j'attende l'arrivée de mademoiselle. Quand nous nous trouverons ensemble, notre joie sera semblable à celle du poisson qui bondit dans les flots, notre félicité douce comme celle de Yu-feï. Je crains seulement que ce quart d'heure ne soit pour mademoiselle une source d'amertume.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PÉ-MIN-TCHONG, seul.

(Il récite des vers.)

Tout est calme et silencieux dans la nature; le disque de la lune s'élève à la cime des fleurs. Sur les degrés du vestibule, je reste debout et je regarde avec une attention inquiète qui tient du délire; je meurs de dépit en voyant la belle Tchang-ngo[1] qui descend du neuvième ciel.

Je suis Pé-min-tchong. J'ai eu le bonheur de n'être point dédaigné de mademoiselle Siao-man. Elle m'a promis de se trouver cette nuit au rendez-vous; mais je ne la vois pas venir. Ah! mademoiselle, si vous tardez encore, malade comme je le suis, l'espérance du bonheur va s'éloigner de moi pour toujours; vous me précipiterez dans la tombe!..... Je la cherche des yeux et n'aperçois pas une âme vivante. (Il regarde le ciel.) Il est encore de bonne heure; je vais lire quelques pages. Hélas! comment pourrais-je prendre plaisir à la lecture? — Je ne sais pas quelle heure il est à présent. —

[1] La lune.

Oh! bientôt midi! Que ce jour me paraît long! — Essayons de réciter des vers; mais je crains que pendant ma lecture le soleil ne s'incline vers l'occident. Si je ferme ma porte, les fleurs haï-tang seront tombées à mon retour. Pourquoi l'heure du rendez-vous arrive-t-elle si lentement? Ah! ah! il est bientôt trois heures, asseyons-nous un moment. (Il s'assied.) Comment pourrais-je demeurer assis? Regardons encore. — O ciel! il n'est que trois heures! — Mademoiselle, je vous salue avec respect et vous n'y faites nulle attention; je m'agenouille devant vous et vous restez froide et indifférente; je frappe la terre de mon front et ne puis fléchir votre cœur! — S'il m'était permis de briser cette chaîne! — Petite scélérate! vous manquez indignement aux convenances, et moi, homme trop crédule, je meurs de dépit aujourd'hui pour obéir ponctuellement à vos ordres[1]; j'arrive de bonne heure et vous dites que je ne vous reconnais pas. Dans le temps de l'empereur Yao, il y avait dix soleils : neuf tombèrent sous les coups de flèches que Y-heou sut adroitement lancer du haut du mont

[1] J'ai traduit librement ces quatre lignes dont voici le sens littéral :

« Je suis attaché à votre personne comme avec de la colle de « poisson. Scélérate de chatte, vous manquez tout à fait aux conve- « nances, et moi, homme stupide, je crève de dépit. Oh vraiment! « je suis un ministre aux habits vulgaires (blancs). »

Kouan-lun[1]; il n'en resta qu'un seul, et ce fut vous, vous qui venez le matin et disparaissez le soir. Combien d'hommes avez-vous fait périr de tourment? Si vous êtes joyeuse, vous colorez vos joues vermeilles et parfumées; si vous vous irritez, soudain vous faites naître des nuages à l'orient et au midi, d'épais brouillards à l'occident et au nord. Écoutez, perfide soleil[2], vous ne cessez de lancer des rayons autour de vous; que ne suis-je Heou-tsi, pour percer votre disque étincelant et vous faire tomber sur la terre! alors on pourrait dire : Quand l'homme forme un vœu sincère et fervent, le ciel ne manque jamais de l'exaucer. On n'a pas encore sonné la première veille; cependant d'ordinaire elle se fait entendre à l'heure qu'il est; le

[1] On appelle *Kouan-lun* la partie orientale d'une grande chaîne de montagnes qui commence au nord-ouest de la Chine, et à l'occident de la province de Kan-sou, s'étend droit à l'ouest, forme la frontière septentrionale du Tibet et sépare ce pays de la petite Boukharie. C'est sur le mont Kouan-lun que les mythologues chinois placent le séjour des immortels et des esprits qui gouvernent la surface du monde. On y voit des êtres monstrueux, dit le Chan-haï-king (Livre des montagnes et des mers), des oiseaux et des poissons à tête humaine, des hommes ailés et ayant des griffes d'oiseau, des écailles et des queues ou des pieds de cheval et de bœuf; des quadrupèdes ailés sans tête; des poissons avec une tête et dix corps; des hommes sans tête, ayant le visage sur la poitrine. (Voyez la Notice sur les esclaves de Kouan-lun, par Klaproth, *Journal asiatique*, cahier de septembre 1833.)

[2] Littéralement : « Perfide corbeau à trois pieds. »

soleil va vientôt descendre vers l'occident; bientôt le bruit du tambour et le son de la cloche annonceront la première veille. — Attendons ici. Je pense que mademoiselle ne tardera pas à venir.

SCÈNE II.

(La scène est dans le jardin du palais de Tsin.)

LE MÊME, MADAME HAN, SIAO-MAN ET FAN-SOU.

FAN-SOU.

C'est moi qui suis Fan-sou. Je viens d'apprêter une table et d'engager mademoiselle à brûler des parfums. J'avais considéré Pé-min-tchong comme un jeune homme d'un caractère droit et élevé; mais depuis qu'il a vu mademoiselle, la maladie s'est emparée de lui; il a compromis son existence et abandonné en un matin tout ce qui naguère faisait l'objet de ses études. On peut dire avec raison: « Les belles femmes de l'empire perdent les sages « du siècle. » Si je ne me mêlais pas de cette affaire, et si je n'avais recours à toute ma ruse, comment pourrait-elle réussir? Il faut maintenant que je quitte madame, sous prétexte d'aller brûler des parfums, et que je fasse en sorte que mademoiselle se trouve au rendez-vous qu'elle a donné à ce jeune homme.

(Elle chante.)

J'ai pensé souvent à la constellation Wen-tchang, qui brille au sommet de la grande ourse. Combien de fois, en t'apercevant, n'ai-je pas incliné ma tête devant toi? Lorsque l'âme est saisie d'amour, on sent son cœur se briser à ta vue. — Je vais employer toute mon habileté, tous mes stratagèmes de guerre, et, sans mettre ma toilette du soir, je prendrai le prétexte d'aller brûler des parfums. La lune est argentée, le vent est pur et les fleurs répandent des nuages épais de parfums délicieux.

(Elle chante sur un autre air.)

La lune flotte à la surface des eaux; les fleurs de pêcher brillent dans la cour de l'hôtel; une brise légère et douce agite les osiers et les saules; le pavillon est voilé par des vapeurs brumeuses; les plantes odorantes couvrent l'étang. Sous ce beau ciel, dans le calme de cette nuit rayonnante d'étoiles, une fille vertueuse et un homme de talent vont se réunir. Ils se conviennent de cœur et de pensée; leurs familles sont dignes de s'allier ensemble; bientôt les deux phénix vont former une heureuse union. Quelle est donc la jeune fille, qui, du haut du pavillon du midi, lance des regards furtifs vers le mur d'occident[1]?

[1] Sous la dynastie des Song, un homme fort riche n'ayant qu'une fille nommée Tching-ing, avait consacré aux idoles une partie de sa maison, qui était fort grande, et y avait bâti une pagode. Il s'était seulement réservé un pavillon situé à l'ouest, dans lequel il logeait avec toute sa famille, et où il mourut peu de temps

(Elle chante sur un autre air.)

Je pense que cet étudiant est appuyé sur sa fenêtre, et qu'il songe à Kao-tang allant au rendez-vous d'amour.

PÉ-MIN-TCHONG, s'avançant et serrant Fan-sou dans ses bras.

Mademoiselle, vous voilà donc venue !

FAN-SOU, paraissant effrayée.

Qui est là ?

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est moi.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

J'ai failli tomber de frayeur; mon âme a été saisie de crainte. Qui est-ce qui ose, à cette heure de la nuit, violer ainsi les convenances ?

PÉ-MIN-TCHONG.

Je me disais : c'est probablement mademoiselle qui est arrivée.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Comment pouvez-vous faire de telles extravagances ?

après. Pour la commodité des voyageurs, il y a dans la plupart des pagodes des chambres où ils peuvent coucher. Parmi ceux qui logèrent dans cette pagode fut un lettré nommé Tchang-kong, qui allait à la cour pour y subir des examens. Ayant entendu parler de la beauté de Tching-ing, il la demanda en mariage. Sa mère lui répondit que si, à la suite de l'examen qu'il allait subir, il obtenait le titre de docteur, elle lui accorderait sa fille. Il réussit, revint triomphant et obtint l'épouse qu'il désirait.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je ne pensais pas que ce fût vous; veuillez excuser ma faute.

FAN-SOU.

Heureusement que c'est moi; si c'était madame, qu'est-ce que tout cela deviendrait?

(Elle chante.)

Si madame fût venue à l'improviste, comment auriez-vous pu vous justifier?

PÉ-MIN-TCHONG.

(Il chante.)

En disant que la maladie m'a troublé l'esprit à ce point.

FAN-SOU.

Veuillez attendre; je vais faire venir mademoiselle dans cette chambre.

SIAO-MAN.

La nuit approche, je vais brûler des parfums.

FAN-SOU.

Mademoiselle, vous voulez brûler des parfums?

SIAO-MAN.

Oui, apporte-moi une boîte.

FAN-SOU.

Mademoiselle, en voici une.

SIAO-MAN.

Prenons un bâton de parfum. Par ce premier bâton, je fais un vœu pour que mon père, qui a

quitté cette vie, monte bientôt dans les célestes demeures. Par ce second bâton, j'en forme un autre pour que ma mère conserve la santé.

FAN-SOU, à part.

Écoutons ! Quel vœu mademoiselle va-t-elle prononcer maintenant?

SIAO-MAN.

Je n'ai plus de vœu à former.

FAN-SOU.

Eh bien, je vais en former un troisième pour vous. Ce vœu est que mademoiselle rencontre un jeune homme aimable, passionné; un beau, un charmant jeune homme qui, en l'épousant, prenne aussi Fan-sou dans sa maison.

SIAO-MAN.

Voyez-vous, la petite friponne !

FAN-SOU, à Pé-min-tchong.

Monsieur, n'est-ce pas mademoiselle qui brûle des parfums derrière ces fleurs?

PÉ-MIN-TCHONG.

Irai-je, ou n'irai-je pas la trouver?

FAN-SOU.

Allez-y, il n'y a pas d'inconvénient.

PÉ-MIN-TCHONG.

J'ai lu les livres des sages. Si pendant la nuit je me trouve en tête à tête avec une jeune fille, n'est-ce pas offenser les rites?

(Elle chante.)

Il s'agit d'un rendez-vous d'amour; or il est bien certain que le sévère Yen-hoeï [1] n'y eût point voulu figurer.

PÉ-MIN-TCHONG.

Confucius pêchait à la ligne, mais il n'employait pas le filet; il chassait à la flèche, mais il ne perçait pas les oiseaux endormis.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Quelles folies débitez-vous là?

PÉ-MIN-TCHONG.

Dois-je y aller?

FAN-SOU.

Monsieur, je vous le demande.

PÉ-MIN-TCHONG.

Qu'est-ce que vous me demandez?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Quelle maladie vous a conduit jusqu'aux portes du tombeau?

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est mademoiselle qui en est cause.

FAN-SOU.

Eh bien, puisque c'est mademoiselle, hâtez-vous donc d'aller la trouver.

[1] Voyez la note à la page 58.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quel délicieux clair de lune !

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Pourquoi parlez-vous avec tant d'emphase de la pureté du vent et de l'éclat de la lune?

PÉ-MIN-TCHONG.

Je voudrais courir au-devant de mademoiselle; mais je suis tout ému et mes jambes me refusent leur secours.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Dans l'origine, parce que vous ne pouviez la voir, vous fûtes frappé d'une espèce de délire, et maintenant qu'elle va paraître devant vos yeux, vous semblez rempli d'effroi.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quand je la verrai, je ne pourrai empêcher mon cœur de battre et de tressaillir.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Quand vous la verrez, si votre cœur palpite d'émotion et de crainte, figurez-vous qu'il n'y a personne devant vous; ne pensez pas même que vous la voyez en songe.

PÉ-MIN-TCHONG.

Ferai-je bien d'y aller?

FAN-SOU.

Allez, que craignez-vous?

(Elle chante.)

Nous voici au bord de la source des pêchers (séjour des dieux). Vous n'avez pas à craindre l'incendie qui dévora jadis le temple du ciel[1].

(Elle pousse Pé-min-tchong.)

Allez.

SIAO-MAN, jetant un cri.

Qui est là?

PÉ-MIN-TCHONG, effrayé.

C'est moi.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Du haut de la tour Yang-taï, je vois les nuages embrasser toute l'étendue du ciel. Ils peuvent faire déborder les flots qui passent sous le pont bleu.

(Elle parle d'un ton irrité.)

Je ne me trompais pas, c'est Pé-min-tchong.

[1] Sous les Thsi septentrionaux, un prince, étant devenu père, ordonna à une nourrice, appelée Tchin-chi, d'élever son enfant. Quand son fils fut devenu grand, il ne permit plus à la nourrice d'entrer dans le palais. Celle-ci, pensant nuit et jour au prince (son ancien élève), tomba malade de chagrin. Un jour elle convint avec lui d'avoir une entrevue la nuit du premier jour de l'année, et lui donna rendez-vous dans le temple du ciel. Le prince, étant venu, la trouva endormie profondément; il jeta dans le sein de sa nourrice les jouets en jade avec lesquels il s'amusait dans son enfance et s'enfuit. Tchin-chi se réveilla en sursaut et ayant renversé le flambeau qui l'éclairait, mit le feu au temple.

Comment, monsieur, vous avez lu les livres du sage Confucius, vous connaissez à fond le traité de Tcheou-kong sur les rites, et vous ne craignez pas de blesser à ce point les convenances! Est-ce ainsi qu'on doit agir?

PÉ-MIN-TCHONG.

Ciel! vous me faites mourir de honte!

FAN-SOU.

Hélas! mademoiselle a changé son rôle. Pé-min-tchong, croyez-moi, embrassez-la. Est-ce que vous avez honte?

(Elle chante.)

C'est moi qui devrais être couverte de confusion.

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est qu'elle m'a traité bien rudement.

FAN-SOU.

Ne vous troublez pas, gardez-vous d'avoir peur; mademoiselle a voulu plaisanter.

SIAO-MAN, frappant Fan-sou.

Qui est-ce qui t'a ordonné de le faire venir ce soir?

FAN-SOU.

Ne cherchez pas à échapper au blâme qui tombe sur vous seule.

(Elle chante.)

Est-ce là ma récompense pour avoir porté votre

lettre? Devais-je m'attendre que ce service signalé ne me vaudrait que de mauvais traitements?

SIAO-MAN, d'un ton irrité.

Toute cette intrigue vient de Fan-sou, cette petite effrontée qui déshonore ma famille. Je vais avertir madame.

FAN-SOU, avec un rire ironique.

(Elle chante.)

Vous voulez me perdre, mais vous vous en repentirez. Si l'on prend le voleur, le larcin sera bientôt découvert.

PÉ-MIN-TCHONG, s'agenouillant d'un air effrayé.

J'espère que mademoiselle aura pitié de moi.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Levez-vous, je vous prie, bel étudiant, qui avez eu tant de chagrins, qui avez été si malade.

(Elle montre le sac d'odeur et parle.)

Regardez un peu.

(Elle chante.)

Qui est-ce qui lui a donné ce sac d'odeur en soie violette?

SIAO-MAN.

Ma chère Fan-sou, je plaisantais avec toi.

FAN-SOU.

Vraiment, vous m'avez fait beaucoup de mal.

PÉ-MIN-TCHONG, se levant.

Et moi j'ai failli mourir de frayeur.

SIAO-MAN.

Qu'entends-je!..... On vient.

(Madame Han, arrivant à l'improviste, se met à tousser avec force. Pé-min-tchong, Siao-man et Fan-sou paraissent consternés d'effroi.)

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je gagerais bien que cette voix est celle de votre respectable mère.

MADAME HAN.

Tout cela, certainement, c'est l'œuvre de Fan-sou, cette petite scélérate.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Hélas! ses premiers mots sont un reproche amer pour Fan-sou.

SIAO-MAN, épouvantée.

Qui est-ce?

FAN-SOU.

Mademoiselle, parlez bas; c'est madame qui est venue.

SIAO-MAN.

Si elle est venue, c'est toi nécessairement qui l'as amenée. Que vais-je lui dire? Comment faire?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je dirai que j'attends la lune dans le pavillon d'occident.

SIAO-MAN.

Fan-sou, si madame m'interroge, comment puis-je m'excuser?

FAN-SOU, la retenant.

(Elle chante.)

Vous n'avez rien à craindre.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle, qu'allons-nous devenir?

FAN-SOU, montrant Pé-min-tchong.

(Elle chante.)

Ne vous effrayez pas. (Se montrant elle-même.) Je réponds de tout.

MADAME HAN.

D'abord j'ordonne à Fan-sou, cette petite scélérate, de venir ici.

PÉ-MIN-TCHONG, à Siao-man.

Mademoiselle, j'espère que vous prendrez ma défense.

FAN-SOU, à Siao-man.

Mademoiselle, vous allez recevoir des reproches: ce n'est que justice. Que faut-il que je fasse pour apaiser l'affaire?

SIAO-MAN.

Chut..... ma bonne Fan-sou, va la première; mais, toi-même, sauras-tu bien lui répondre?

FAN-SOU.

Cela dépend d'elle. Restez ici tous les deux, je

vais aller trouver madame. Si je parviens à m'expliquer, sachez modérer votre joie; dans le cas contraire, gardez-vous de vous abandonner au chagrin.

(Elle aperçoit madame Han.)

MADAME HAN.

Petite misérable, mets-toi à genoux. (Fan-sou se met à genoux.) Effrontée que tu es, sais-tu quelle faute tu as commise?

FAN-SOU.

Je ne connais pas cette faute.

MADAME HAN, la frappant.

Vile créature, tu oses encore dire que tu ne la connais pas! tu as fait de belles prouesses!

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Vous savez qu'il ne faut pas divulguer les fautes domestiques.

MADAME HAN.

Qui est-ce qui t'a ordonné de conduire mademoiselle dans le jardin pour voir Pé-min-tchong? Parle-moi sans détours; si tu dis la vérité, j'aurai de l'indulgence pour toi; mais si tu cherches à m'induire en erreur, tu périras sous mes coups.

FAN-SOU.

Qui m'a vue?

MADAME HAN.

Je l'ai surprise moi-même en venant à l'improviste, et tu oses encore raisonner !

FAN-SOU.

Madame, ne déclinez pas le reproche que vous méritez ; ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.

(Elle chante.)

Allons, confessez franchement que vous n'avez pas gouverné votre maison avec toute la sévérité convenable.

MADAME HAN.

Cette petite misérable, elle ose m'inculper moi-même !

FAN-SOU.

Madame, je vous en supplie, fléchissez ce courroux qui m'effraie comme le bruit du tonnerre. Permettez à votre humble servante de vous exposer l'origine de cette affaire. Autrefois, lorsque votre illustre époux approchait de sa fin, il vous recommanda de donner sa fille en mariage à Pé-min-tchong, pour récompenser les services du général Pé, qui lui avait sauvé la vie. « Si vous n'exécutiez « pas mes dernières volontés, vous dit-il, cette dé- « sobéissance me tourmenterait encore dans l'autre « monde. » Ces paroles sont gravées dans mon esprit. Quelque temps après, Pé-min-tchong arriva. Je ne rechercherai pas dans quelle intention vous

avez ordonné à mademoiselle de le saluer suivant les cérémonies prescrites entre frères et sœurs; mais il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de conduire Pé-min-tchong dans une autre maison, pour qu'il pût s'y reposer de ses fatigues, lui offrir ensuite les présents d'usage et l'engager à retourner dans sa famille, afin de détruire ses espérances; mais, au contraire, vous l'avez installé dans la bibliothèque qui est au milieu du jardin; vous avez voulu qu'une belle personne et un jeune homme doué de talents fussent rapprochés, de manière à concevoir une passion mutuelle. Vous n'avez donc pas réfléchi que le cœur humain n'est pas de bois ou de pierre?..... J'ai fait une faute, j'en conviens; mais vous, madame, vous ne pouvez excuser la vôtre.

MADAME HAN.

Comment! quelle faute ai-je commise?

FAN-SOU.

Madame, vous en avez fait quatre.

MADAME HAN.

Quelles sont ces quatre fautes?

FAN-SOU.

Vous n'avez pas accompli les dernières volontés du ministre d'état, première faute; vous n'avez pas su gouverner votre maison, seconde faute; vous n'avez pas su récompenser les services du général

Pé, troisième faute; enfin, vous n'avez pas su cacher la honte de votre propre fille, c'est votre quatrième faute. — Je songe que la mère de Meng-tseu [1] changea trois fois de domicile, à cause de son fils; la mère de Lin périt volontairement pour son fils; la mère de Tao se coupa les cheveux; la mère de Tseng abandonna sa navette. Toutes ces femmes vivaient dans la haute antiquité, et pourtant leurs noms retentissent encore parmi nous.

(Elle chante.)

Auraient-elles tenu cette conduite indigne?

MADAME HAN.

Cesse de parler de la sorte.

[1] La mère de Meng-tseu demeurait proche d'un lieu où étaient beaucoup de sépulcres : le jeune Meng-tseu se plaisait à imiter toutes les cérémonies funéraires et à représenter les actions et les gestes des différentes personnes qu'il y voyait. Sa mère qui l'observait, dit : « Cet endroit n'est pas propre à l'éducation de mon fils. » Elle alla se loger proche d'un marché : là, Meng-tseu imita les gestes, les actions, et répéta les propos des marchands et des acheteurs. « Ce n'est pas encore ici, dit sa mère, un endroit propre à « donner à mon fils l'éducation qui lui convient. » Elle se logea dans une maison voisine d'une école publique : là, le petit Meng-tseu vit des jeunes gens qui s'exerçaient à l'honnêteté et à la politesse, qui se faisaient des présents les uns aux autres, qui se traitaient avec honneur, qui se cédaient le pas, qui faisaient les cérémonies ordinaires, lorsqu'on reçoit une visite; et son plus grand divertissement fut de les imiter. « Voici, dit la mère, le lieu propre à l'é« ducation de mon fils. » (*Siao-hio*, chap. IV, § 1.)

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Que je cesse ou que je ne cesse pas, que j'y renonce ou non, je vous demande un aveu franc et clair de vos fautes.

MADAME HAN.

Assez, assez, assez. Cette servante ose m'inculper moi-même! Elle me fait des remontrances! Je réfléchis à une chose, c'est que je n'ai pas élevé ma fille avec assez de sévérité : voilà le tort que j'ai eu.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Au point où en sont les choses, il vaut mieux les conduire tous les deux dans la chambre nuptiale[1].

MADAME HAN, la frappant.

Petite misérable, c'est toi qui en seras cause, je ne te le pardonnerai jamais. Allons, dis à Siao-man de venir me trouver.

FAN-SOU, se levant et apercevant Siao-man.

Mademoiselle, réjouissez-vous; madame m'a accablée d'une grêle de coups, et pendant ce temps-là je lui ai dit toutes ses vérités. Maintenant elle vous ordonne de venir lui parler.

SIAO-MAN.

Je meurs de honte! Comment oserai-je me présenter devant ma mère?

[1] Littéralement : « Il faut les envoyer tous les deux sous les « rideaux de l'oiseau youan. »

FAN-SOU.

Pourquoi avoir honte devant votre mère? allez la voir et fermez les yeux.

(Siao-man, apercevant madame Han, se met à genoux.)

MADAME HAN.

Misérable créature! n'êtes-vous pas couverte de honte! Comment avez-vous pu former une liaison coupable! Est-ce ainsi que je vous ai élevée! Ignorez-vous que le mariage de l'homme et de la femme doit être consacré par les rites? Si j'étais un homme, je mourrais de colère. (Elle prend un ton irrité.) Effrontée! retournez dans votre appartement; demain matin j'aurai une explication avec vous. (A Fan-sou.) J'ordonne à ce petit monstre de venir.

FAN-SOU, apercevant Pé-min-tchong.

Monsieur le bachelier, mademoiselle a tout avoué; maintenant madame vous ordonne de venir lui parler.

PÉ-MIN-TCHONG.

Dans le trouble où je suis, comment oserais-je me présenter devant madame?

FAN-SOU.

Allez toujours et gardez-vous de faire comme les gens pusillanimes. Paraissez devant elle avec un visage assuré [1].

(Pé-min-tchong aperçoit madame Han.)

[1] Littéralement : « Vieillissez vos joues. »

MADAME HAN.

Vile créature! ne rougissez-vous pas de vos fautes? Est-ce ainsi que se comporte un lettré? Je vous avais ordonné de regarder Siao-man comme votre sœur, et vous n'avez pas craint de former avec elle de coupables intrigues! quels sont donc les parents vertueux qui ont pu mettre au monde un fils dégénéré comme vous? Je devrais révéler votre conduite. Les personnes qui connaissent la vérité diront, en apprenant ces intrigues, que c'est vous qui avez manqué aux rites; mais celles qui ne la connaissent pas soupçonneront peut-être que j'ai oublié de grands bienfaits. Si je ne respectais pas la mémoire de votre père, j'appellerais sur-le-champ les gens de la maison, qui vous feraient mourir sous leurs coups!..... Restez ici jusqu'à l'aurore, et quand le son de la cloche matinale aura cessé, ayez soin de quitter promptement ce palais. Jeune homme, vous délaissez l'étude, vous ne songez plus à vos grades littéraires; loin de là, vous arrêtez vos regards sur la beauté des femmes. Je verrai de quel front vous oserez encore m'aborder!

(Fan-sou écoute à part.)

PÉ-MIN-TCHONG.

Je meurs de honte! — Je vois que je ne puis rester ici plus longtemps. Il faut que j'attende que

la cloche ait sonné la cinquième veille; alors je quitterai sa maison et me mettrai en route.

FAN-SOU.

Monsieur, gardez-vous de vous affliger.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je me repose entièrement sur vous du soin de désarmer madame.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

La jeune suivante n'a pas à se reprocher d'avoir été indiscrète.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je n'ose rester ici plus longtemps; il faut nécessairement que j'aille à la capitale subir mon examen de licencié. Priez mademoiselle de venir me voir un instant, afin que je me décide à partir.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Mademoiselle vous prie de ne point vous désoler; de tout temps les plus heureuses affaires ont rencontré des obstacles.

(Elle parle.)

Mademoiselle dit :

(Elle chante.)

Qu'elle vous prie seulement de ne pas vous abandonner au chagrin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Puisque mademoiselle daigne s'intéresser à mon sort, gardez-vous de vous moquer de moi.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Rien n'empêche que dans la suite vous n'imitiez tous deux l'union du phénix et de sa compagne.

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est ma malheureuse destinée qui a voulu que madame nous surprît.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Malgré nos précautions, nous ne songions pas que madame dût venir nous surprendre dans ce moment même. Quoique vous soyez doué du talent de la parole, comment avez-vous pu lui répondre? Vous avez dû être couvert de honte. Mademoiselle vous prie de préparer vos caisses de livres, de plier vos bagages et de vous présenter au concours des licenciés. Allez répondre aux questions que l'empereur vous adressera. Vous serez tout imprégné des parfums célestes, après avoir assisté dans le palais impérial au festin des docteurs. Votre âme sera ravie par les sons d'une musique enchanteresse; vous sortirez, avec une noble fierté, sur un char resplendissant et entouré d'un cortége nombreux. Vous reviendrez ensuite dans votre pays natal et vous saluerez votre illustre mère, puis vous délibérerez avec elle et vous ne pourrez

oublier vos premiers engagements. Bientôt les cierges fleuris du mariage répandront un brillant éclat devant le paravent brodé. A cette époque, tâchez que j'assiste à vos noces en costume champêtre.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle a-t-elle d'autres recommandations à me faire?

FAN-SOU.

Mademoiselle vous fait présent de deux aiguilles: l'une est ornée de jade; l'autre, surmontée d'une tête de phénix en or. Devinez-vous sa pensée?

PÉ-MIN-TCHONG.

Non. Je ne sais pas pourquoi mademoiselle m'offre deux aiguilles. Quelle idée attache-t-elle donc à ce présent?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Les sentiments de mademoiselle sont purs comme le jade. La blancheur de vos vêtements est l'emblême de ses pensées.

PÉ-MIN-TCHONG.

Mademoiselle me fait-elle encore quelques recommandations?

FAN-SOU.

J'allais oublier deux points importants.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quels points importants?

FAN-SOU.

Mademoiselle dit que si vous obtenez des succès dans le palais impérial, si vous inscrivez votre nom sur la liste des docteurs, vous reveniez bien vite,

(Elle chante.)

Pour devenir l'époux de la fille du ministre d'état.

PÉ-MIN-TCHONG.

Quel est l'autre conseil qu'elle me donne?

FAN-SOU.

Elle vous prie de ne pas vous exposer à la risée du public.

(Elle chante.)

Elle ne veut pas qu'on vous compare aux amants ingrats de la ville de Tchang-ngan.

PÉ-MIN-TCHONG.

Voici l'aurore : je vais préparer mon bagage et aller au concours pour obtenir de l'avancement.

(Il récite des vers.)

La pluie d'orage brise les fleurs fraîchement écloses; le disque lumineux de la lune se voile tout à coup de vapeurs épaisses; le pêcheur, en entrant par hasard dans l'étang des nymphæas, a mis en fuite, chacun de leur côté, les deux oiseaux youen et yang.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(La scène est dans l'hôtel du Li-kiang, président du tribunal de la magistrature.)

LI-KIANG, suivi d'un huissier.

LI-KIANG.

Mon nom de famille est Li, mon surnom Kiang, et mon titre honorifique Chin-tchi. Depuis que j'ai reçu le titre de docteur, j'ai rempli successivement divers emplois. J'ai d'abord suivi l'empereur pendant plusieurs années. Sa Majesté, qui connaissait la pureté et le désintéressement que j'ai montrés dans l'exercice de toutes mes fonctions [1], et qui savait d'ailleurs que j'avais acquis une grande habitude des affaires, a voulu me combler de ses bienfaits : elle a daigné m'élever au rang de moni-

[1] Li-kiang, ministre d'état et l'un des hommes les plus accomplis de son temps, était natif du pays de Tching-ting-fou, dans le Pé-tché-li. C'est lui qui, pénétré d'un reproche qu'il recevait de l'empereur, lui répondit un jour : « Lorsque je suis en présence de « Votre Majesté, je place mon cœur où sont mes yeux et mes « oreilles ; si la crainte de ceux qui approchent le plus de sa per- « sonne et celle de perdre mes emplois et ma vie me faisait parler « contre mon opinion et déguiser la vérité, je serais peu reconnais-

teur impérial. Tout récemment encore elle m'a conféré l'honneur de présider le tribunal de la magistrature. — Je viens de parcourir une composition dont l'élégance et l'éclat ne peuvent se comparer qu'aux rayons du soleil. Elle est d'un jeune homme, nommé Pé-min-tchong, fils de feu le général Pé. Il a répondu avec justesse à toutes les questions de l'empereur. Sa Majesté fut transportée de joie, et le nomma sans différer membre du collége des Han-lin. C'est son père qui alla, dans ces derniers temps, avec Peï-tou, prince de Tsin, commandant en chef, réprimer l'insurrection de Hoaï-si. Ils se trouvaient un jour étroitement cernés par les rebelles, quand le général, s'élançant tout à coup au milieu des combattants, les mit en fuite, après un effroyable carnage. Il fut atteint de six coups de lance, mais il sauva la vie du prince. A quelque temps de là les blessures qu'il avait reçues vinrent à se rouvrir. Comme il approchait de sa fin, Peï-tou lui demanda quelles étaient ses dernières volontés; le général répondit : « Je n'ai qu'une re-

« sant de ses bienfaits; et si elle n'ajoutait pas foi à ce que je lui dis, « elle ferait tort à mon zèle et à ma fidélité. — Vous me dites des « choses, répliqua l'empereur, qu'aucun autre n'oserait me dire, et « par là je connais que vous êtes véritablement un fidèle serviteur : « continuez à me donner les mêmes preuves de zèle. » (Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. VI, et les Mémoires concernant les Chinois, t. XVI.)

« commandation à vous faire, la voici : j'ai un fils, « nommé Pé-min-tchong, qui cultive les lettres de- « puis son enfance; si votre excellence daigne l'éle- « ver en proportion de son mérite, je mourrai sans « regret. — N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, « répliqua le prince; j'ai une fille dont le nom d'en- « fance est Siao-man; eh bien, pour vous témoi- « gner ma reconnaissance, je promets d'en faire « l'épouse de votre fils. » Ils moururent ensuite tous les deux. — Aujourd'hui que Pé-min-tchong vient d'obtenir le titre éminent de Tchoang-youen [1], j'ai reçu une mission de l'empereur : Sa Majesté m'ordonne d'aller chercher toutes les personnes qui composent la famille du ministre d'état, de les amener à la capitale et de faire préparer un hôtel pour les recevoir. Il me charge de présider moi-même au mariage, et comme il veut que Pé-min-tchong accomplisse sur-le-champ cette union, je vais envoyer chercher une entremetteuse [2], afin qu'elle aille la proposer à la famille. (Aux huissiers.) Huissiers, qu'on fasse venir ici l'entremetteuse des magistrats.

L'HUISSIER.

J'obéis.

(Il sort.)

[1] Le premier sur la liste des licenciés.

[2] Les entremetteuses figurent toujours dans les cérémonies du mariage. Cette profession est fort considérée.

SCÈNE II.

UNE ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, appelant l'entremetteuse des magistrats.

Madame, monsieur le président vous demande.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Me voici, me voici. (A part.) Je suis l'entremetteuse des magistrats. Dans cette capitale, c'est moi qui négocie tous les mariages des fonctionnaires publics. — J'aperçois, sur le seuil de la porte, un homme qui m'appelle; je vais aller le trouver. (A voix haute.) Holà! qui est-ce qui me demande?

L'HUISSIER.

Madame, c'est monsieur le président.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Monsieur le président! oh! je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LI-KIANG, L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, annonçant l'entremetteuse des magistrats.

Monsieur le président, j'annonce l'entremetteuse que Votre Excellence a demandée.

LI-KIANG.

Faites-la entrer.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, entrant et apercevant Li-kiang.

Votre Excellence a demandé une entremetteuse. Dans quelle maison désirez-vous l'envoyer?

LI-KIANG.

Madame l'entremetteuse, allez de ma part porter ce mandat qui ordonne de conduire à la capitale la famille du ministre d'état Peï; proposez le mariage; dites aux parents qu'un ordre de l'empereur m'enjoint d'y présider; faites en sorte que mademoiselle Siao-man accepte pour époux le Tchoang-youen de ce printemps [1], et, puisque nous sommes dans un jour heureux, réalisez sur-le-champ ce projet. Allez et ne mettez pas de retard.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Monsieur le président, je vais vous obéir.

LI-KIANG, à l'huissier.

Huissier, allez encore de ma part ordonner à un messager d'offrir les présents de noces. — Je sors avec vous et reviens à l'instant.

(Ils sortent ensemble.)

[1] C'est-à-dire de la nouvelle promotion.

SCÈNE IV.

(La scène est dans le palais de Tsin.)

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, UN DOMESTIQUE.

MADAME HAN.

C'est moi qui suis madame Han. Je viens de recevoir un bienfait de l'empereur; il ordonne que l'on me conduise à la capitale, avec ma fille, dans un hôtel préparé pour nous. C'est une faveur nouvelle que je dois aux services et aux vertus de feu mon mari. (Au domestique.) Domestique, allez vous placer sur le seuil de la porte, et si vous voyez une personne venir, ayez soin de m'en informer sur-le-champ.

(Le domestique sort.)

SCÈNE V.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, UN DOMESTIQUE.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

C'est moi qui remplis les fonctions d'entremetteuse des magistrats. En vertu d'un ordre impérial que je porte sur moi, je vais dans la maison du ministre d'état Peï, proposer un mariage. — Me

voici bientôt arrivée. (Au domestique.) Domestique, allez annoncer qu'une entremetteuse des magistrats est sur le seuil de la porte.

(Le domestique court annoncer l'entremetteuse des magistrats.)

SCÈNE VI.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, UN DOMESTIQUE.

(Le domestique annonce à madame Han l'arrivée de l'entremetteuse des magistrats.)

MADAME HAN.

Faites-la entrer.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, apercevant madame Han.

C'est moi qui remplis les fonctions d'entremetteuse des magistrats. J'apporte un ordre de l'empereur. Sa Majesté, désirant que mademoiselle votre fille accepte pour époux le Tchoang-youen de ce printemps, a chargé Li-kiang, chef du tribunal de la magistrature, de présider lui-même au mariage; et comme nous voici dans un jour heureux, Son Excellence désire que cette union se réalise à l'instant même : en conséquence elle m'a ordonné de venir vous en informer. Veuillez donc préparer la

pièce de satin rouge et le repas nuptial; car je pense que Li-kiang va arriver d'un moment à l'autre.

MADAME HAN.

Madame l'entremetteuse, allez dire que ma fille est fiancée, et qu'il m'est impossible de donner mon consentement.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Madame, vous êtes dans l'erreur. J'apporte un mandat officiel. Comment oseriez-vous désobéir aux ordres de Sa Majesté? Il faut qu'aujourd'hui même on réalise cette union.

SCÈNE VII.

LE MESSAGER DES NOCES, UN DOMESTIQUE.

LE MESSAGER DES NOCES.

Mon nom de famille est Hoang, mon surnom Kong. Je suis originaire de cette ville, et je remplis actuellement les fonctions de messager des noces. Aujourd'hui j'ai reçu de Li-kiang, président du tribunal de la magistrature, un ordre important : il me charge d'aller dans la maison du ministre d'état Peï, offrir des présents de noces. — Domestique, annoncez dans la maison qu'un messager de l'empereur vient d'arriver.

(Le domestique sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME HAN, SIAO-MAN, FAN-SOU, L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, LE MESSAGER DES NOCES, UN DOMESTIQUE.

(Le domestique annonce l'arrivée du messager des noces.)

MADAME HAN.

Faites-le entrer.

LE MESSAGER DES NOCES.

Madame, je vous salue. J'apporte un ordre de Li-kiang, président du tribunal de la magistrature : il me charge de vous offrir des présents de noces.

MADAME HAN.

Aurais-je pensé qu'il m'arriverait un pareil contretemps? que dois-je faire dans cette circonstance?

SIAO-MAN.

Hélas! que vais-je devenir?

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Je dois informer mademoiselle qu'aujourd'hui même elle va prendre un époux. On m'a dit que ce Tchoang-youen avait revêtu les habits d'un docteur du troisième ordre : je ne vois ici aucune personne considérable. Ne vous imaginez pas qu'il vous saluera; comment daignerait-il s'incliner à cause d'une femme? Que chacun de vous fasse les

apprêts nécessaires, car je pense qu'il ne tardera pas à venir.

FAN-SOU, à Siao-man.

Qui aurait pu prévoir que nous recevrions aujourd'hui cet étrange message ? On nous apporte un mandat de l'empereur qui nous informe que le Tchoang-youen doit venir dans cette maison vous prendre pour épouse. S'il en est ainsi, comment congédierons-nous le jeune étudiant ?

(Elle chante.)

Aujourd'hui l'empereur vous ordonne d'entrer dans la chambre nuptiale avec un jeune homme doué des plus rares talents.

(Elle parle.)

Mademoiselle, oserai-je maintenant vous interroger à ce sujet ?

(Elle chante.)

Où est le jeune homme à qui vous avez donné un sac d'odeur ?

SIAO-MAN.

On dit que ce Tchoang-youen est doué de beaucoup de talents et d'instruction.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

C'est uniquement parce qu'il a obtenu le grade de docteur, à cause de ses succès littéraires.

SIAO-MAN.

Mais on dit aussi qu'il ne manque pas de défauts.

FAN-SOU.

C'est aujourd'hui même qu'il doit arriver.

(Elle chante.)

Gardez-vous de croire qu'il daignera vous saluer.

LE MESSAGER DES NOCES.

Eh bien, madame l'entremetteuse, l'heure où vous avez dû parler du mariage est passée depuis quelque temps! Qu'on prépare des parfums, des fleurs, des fruits, mille lanternes de papier, un arc, des flèches, les cinq céréales et des plantes champêtres[1]; car d'un moment à l'autre le Tchoang-youen peut arriver.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

PÉ-MIN-TCHONG, en grand costume et suivi d'un huissier.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je suis Pé-min-tchong. Qui aurait prévu ce qui m'arrive aujourd'hui? A peine les juges eurent-ils lu ma composition, que je fus introduit dans le palais[2], où Sa Majesté m'examina; j'obtins le même

[1] A la Chine, toutes les fois qu'un mariage se réalise en vertu d'un ordre de l'empereur, les époux et les parents n'accomplissent pas les formalités prescrites par la coutume et les rites.

[2] Le palais impérial, littéralement: «Le palais aux clochettes «d'or.»

succès qu'au concours. Voyant que je répondais avec justesse à toutes les questions, l'empereur s'écria : « En vérité, Li, qui fut nommé han-lin sous « la dynastie précédente, n'était pas au-dessus de ce « jeune homme. » Il mit le comble à ses bienfaits en me conférant, le jour même, le titre de Tchoang-youen et celui de han-lin de treizième rang. — Aujourd'hui, je viens de recevoir une dépêche impériale : Sa Majesté m'ordonne d'aller dans la maison du ministre d'état Peï, pour épouser sa fille Siao-man; mais je n'ai pas oublié qu'autrefois madame Han me chassa honteusement. Comment oserai-je me présenter devant elle? Je voudrais ne pas aller la trouver, mais je n'ose désobéir à l'ordre de l'empereur.— Employons un petit stratagème. En arrivant dans sa maison, je ferai semblant de ne pas la connaître; je verrai alors comment elle m'accueillera.

(Il sort.)

SCÈNE X.

PÉ-MIN-TCHONG, SIAO-MAN, FAN-SOU, L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS, LE MESSAGER DES NOCES.

(Pé-min-tchong s'avance.)

LE MESSAGER DES NOCES.

(Il récite des vers.)

Dans la capitale on voit une fleur s'épanouir à chaque pas. C'est moi qui vais inviter la jeune fiancée à descendre de son char pompeux. Aujourd'hui le phénix et sa compagne formeront un beau couple; l'époux et l'épouse, enivrés de bonheur, resteront unis pendant cent ans.

(Pé-min-tchong, prenant une tablette d'ivoire, cache sa figure et s'assied en face de Fan-sou.)

(Il parle.)

J'apporte une poignée des cinq céréales.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Qu'est-ce que vous voulez en faire?

LE MESSAGER DES NOCES.

Je l'apporte pour nourrir l'époux. Est-ce que vous ne me connaissez pas?

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Gardez-vous de débiter des extravagances.

PÉ-MIN-TCHONG.

Monsieur le messager des noces, retirez-vous.

(Le messager des noces sort.)

FAN-SOU.

Si je garde le silence, il dira que je ne comprends pas. Je vais glisser quelques mots à ce jeune lettré. Mademoiselle la soubrette, réfléchissez un peu..... Mon unique désir est de réaliser ce mariage, objet de tous mes vœux ; mais si je viens à échouer dans mon projet, alors

(Elle chante.)

Je m'élancerai dans les profondeurs d'un abîme. Quand je voudrais supporter ce chagrin, ma résolution serait au-dessous de mes forces.

(Pé-min-tchong s'agite sur son siége.)

(Elle parle.)

D'où lui vient donc cette agitation.....

(Elle chante.)

Ce pauvre lettré ne peut se faire à l'idée d'avoir pour épouse la fille du prince de Tsin.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Musiciens, faites résonner comme il faut vos instruments.

PÉ-MIN-TCHONG.

Gardez-vous de jouer l'air des deux sarcelles qui se livrent à de chastes plaisirs et se lamentent sans que leurs plaintes leur causent de la douleur : à quoi bon jouer cet air?

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Prenez du vin et versez-en au Tchoang-youen, afin qu'il boive avec son épouse.

PÉ-MIN-TCHONG.

A quoi bon? versez-moi du thé.

L'ENTREMETTEUSE DES MAGISTRATS.

Dans les cérémonies du mariage, on ne peut se dispenser de prendre un peu de vin.

PÉ-MIN-TCHONG.

J'avais perdu l'espérance de retrouver mademoiselle; mon cœur va se briser à sa vue.

FAN-SOU.

Quand un garçon naît, le père et la mère désirent de lui trouver une femme; quand une fille naît, ils désirent de lui trouver un mari. Ce jeune homme avoue qu'il avait perdu l'espérance de revoir mademoiselle.

(Elle chante.)

N'avez-vous pas entendu dire que le plus grand malheur est de n'avoir pas de descendants? Quand dénouerez-vous la ceinture de soie parfumée?..... Il lit les livres à la clarté d'une lampe, dans son cabinet solitaire. A-t-il jamais peint ses sourcils? L'a-t-on jamais vu bondir à cheval au bas de la tour de Tchang-taï?

PÉ-MIN-TCHONG.

Si l'empereur ne m'ordonnait pas de venir ici,

quand elle serait une femme d'une beauté rare, et même une immortelle du ciel de jade, je ne l'aimerais pas.

FAN-SOU, à Siao-man.

Il dit que si l'empereur ne lui ordonnait pas de venir ici, quand il s'agirait d'une immortelle du ciel de jade, il ne l'aimerait pas.

PÉ-MIN-TCHONG.

Un jeune homme doué de sentiments élevés ne songe qu'au mérite et à la réputation. Que voulez-vous qu'il fasse de cette femme?

FAN-SOU, à Siao-man.

Le Tchoang-youen, avec sa tablette d'ivoire, cache à moitié sa figure. Je ne sais pas encore quelle est la mine de ce jeune lettré : tâchons donc de voir.

(Elle chante.)

Son visage est plein de noblesse et de fierté; décidément c'est un jeune homme d'une beauté accomplie.

(Elle parle.)

Je vais m'avancer un peu pour le voir.

PÉ-MIN-TCHONG.

Madame l'entremetteuse, où allume-t-on les cierges fleuris du mariage?

(Fan-sou regarde en riant.)

SIAO-MAN.

Pourquoi ris-tu ?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce n'est point cette circonstance qui m'excite à rire, c'est que j'ai pris le voleur sur le fait. Autrement pourquoi rirais-je si fort?

SIAO-MAN.

Qu'y a-t-il de si risible là-dedans?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce soir un de vos amis arrive d'un pays éloigné [1].

SIAO-MAN.

De qui est-il parent?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Ce soir vous ornerez vos cheveux d'une aiguille d'or.

SIAO-MAN.

De qui parles-tu?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Autrefois il est sorti de ce palais le front couvert de honte, mais aujourd'hui il revient avec un visage fier et assuré. On dirait Lieou-loui, lorsqu'il entra sans le savoir dans le séjour des dieux.

[1] Imitation du *Lun-iu*, liv. I, chap. I, § 1. Il n'y a rien de si doux que le retour d'un ami longtemps séparé de nous. Ce sentiment est exprimé de la même manière dans toutes les langues.

SIAO-MAN.

Je ne pense pas que ce soit lui.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Il n'est pas besoin de deviner, je le reconnais maintenant : c'est ce jeune homme à qui vous avez pensé mille fois; il redescend du palais de la lune, avec la palme académique qu'il y a cueillie.

SIAO-MAN.

Modère donc ta joie. Ne va pas prendre une personne pour une autre.

PÉ-MIN-TCHONG, à Fan-sou.

Holà! petite esclave, de qui parlez-vous? Quand je garde le silence, pourquoi débiter de pareilles folies? Si vous croyez que je ne vous reconnais pas, eh bien, approchez-vous; je vais vous interroger.

FAN-SOU.

Mademoiselle, je vais parler; pour vous, gardez le silence.

PÉ-MIN-TCHONG.

Pensez-vous que je n'oserai pas vous frapper?

FAN-SOU.

Si vous êtes le nouveau Tchoang-youen, vous êtes alors le gendre de la maison. Pourquoi voudriez-vous me frapper?

PÉ-MIN-TCHONG.

Vous ne songez qu'à débiter des folies. Qui êtes-vous?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je parle en qualité de suivante.

PÉ-MIN-TCHONG.

Eh bien, puisque je suis le gendre de la maison, je suis donc votre maître. — Comment n'aurais-je pas le droit de vous frapper?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je vous en prie, monsieur le docteur, attendez un instant avant de lever la main.

(Pé-min-tchong, prenant une tablette d'ivoire, fait mine de vouloir la frapper.)

(Elle parle.)

Qui frappez-vous?

PÉ-MIN-TCHONG.

Comment! n'êtes-vous pas mademoiselle Fan-sou? Il n'y a pas de quoi faire l'étonnée.

FAN-SOU, se mettant à rire.

(Elle chante.)

La personne que vous voyez devant vous est une petite esclave qui ne sait pas distinguer les rangs.

PÉ-MIN-TCHONG.

N'est-ce pas mademoiselle Siao-man qui est de ce côté?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

C'est celle qui une fois vous apostropha d'un ton si violent.

PÉ-MIN-TCHONG.

Cette nuit-là, je m'en souviens, mademoiselle, m'adressant de vives réprimandes, faillit me faire mourir.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Mademoiselle a toujours conservé une vertu rigide.

PÉ-MIN-TCHONG.

C'est madame qui s'est opposée à notre union. Fan-sou, aujourd'hui qu'il y a un ordre de l'empereur, me renverra-t-elle?

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Puisqu'il existe un ordre de l'empereur, préparez promptement la table pour mettre le miroir de jade[1].

PÉ-MIN-TCHONG.

Je demande à ma belle-mère la permission de la saluer.

[1] Un jour une femme chargea son neveu de lui trouver un gendre; le neveu demanda à sa tante si elle se contenterait d'un jeune homme qui lui ressemblât. La tante ayant répondu qu'elle n'espérait pas rencontrer un gendre qui eût autant de mérite, le neveu s'en alla et revint bientôt après en disant : « J'ai déjà trouvé « un gendre tel que vous me voyez. — Est-il riche, demanda la

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME HAN.

MADAME HAN.

Je disais : Qui est-ce? et justement c'est Pé-min-tchong.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je vous en prie, madame, veuillez vous asseoir. Que l'on apporte du vin : j'en offrirai une tasse à ma belle-mère.

FAN-SOU.

Arrêtez.

(Elle chante.)

Madame n'a jamais bu de vin.

PÉ-MIN-TCHONG.

Puisque madame n'accepte pas, je prendrai la liberté de boire plusieurs tasses. — Il n'y a pas de festin délicieux sans musique. (Aux musiciens.) Musiciens, faites donc résonner vos instruments.

•

« tante? — Comme moi, répondit le jeune homme; il m'a de-« mandé des présents, et je lui ai donné un miroir. » Enfin, le jour du mariage, le neveu se présenta lui-même pour devenir le gendre, et arrivé à la maison de la fiancée, celle-ci lui dit : « Avant que vous « eussiez ôté mon voile, je savais déjà que c'était vous. » (Voyez Gonçalvez, *Arte china*, nº 174.)

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je ne puis entendre ce vacarme assourdissant.

PÉ-MIN-TCHONG, déposant la tasse.

Ma belle-mère, asseyez-vous, je vous prie; recevez les salutations de votre gendre.

FAN-SOU.

Arrêtez, ne saluez pas.

(Elle retient Pé-min-tchong et chante.)

Il salue respectueusement sa belle-mère; je vais lui tendre la main et le relever.

PÉ-MIN-TCHONG.

Je salue ma belle-mère; pourquoi me faites-vous lever?

FAN-SOU.

N'avez-vous pas dit.....

PÉ-MIN-TCHONG.

Qu'est-ce que j'ai dit?

FAN-SOU.

« Comment un homme pourrait-il, à cause d'une « femme, se courber humblement? »

(Elle chante.)

Vous apportez le manteau de cour violet et la ceinture d'or.

PÉ-MIN-TCHONG.

Elle n'a pas oublié une seule de mes paroles!

MADAME HAN.

Monsieur le Tchoang-youen, je vous prie de ne pas m'en vouloir; je ne suis plus cette femme sévère qui vous a expulsé de sa maison. Comment aurais-je pu prévoir ce qui m'arrive aujourd'hui?

PÉ-MIN-TCHONG.

A cette époque vous avez daigné, madame, abaisser vos regards sur moi; aujourd'hui que l'empereur m'accorde un rang illustre, je vais jouir de la richesse et des honneurs.

FAN-SOU.

Monsieur, vous êtes un homme de talent, élevé au grade de Tchoang-youen; vous ne ferez pas honte à la fille du ministre d'état.

(Elle chante.)

Siang-jou épouse la belle Tcho-wen-kian, dont la joie épanouit le visage.

SIAO-MAN.

Ce jour va mettre aussi le comble à la joie de Fan-sou.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

C'est un heureux mariage qui descend du ciel; le bruit s'en répandra dans tout le royaume. On peut dire qu'une fille vertueuse épouse un homme de talent. Mademoiselle, ce Tchoang-youen, qui est doué de mille agréments et qui vous aime avec passion, a

reçu des bienfaits de l'empereur. Sa Majesté l'honore d'une haute dignité et le comble de bonheur, en le choisissant pour être votre époux. Que ce jeune homme est beau! que son air est noble et imposant! Vous êtes redevable de tant de félicité à la décision de l'empereur.

(Un domestique entre sur la scène.)

LE DOMESTIQUE.

J'annonce à madame et au Tchoang-youen qu'un messager impérial vient d'arriver.

PÉ-MIN-TCHONG.

Préparez une table et des parfums, et disposez-vous à recevoir le messager de l'empereur.

FAN-SOU.

(Elle chante.)

Je désire que pendant des milliers d'années le peuple soit tranquille et le royaume florissant.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LI-KIANG.

LI-KIANG.

Je suis Li-kiang. Chargé d'un message impérial, je viens dans la maison du prince de Tsin accomplir un mariage et distribuer des récompenses. Pé-min-tchong, et vous tous ici présents, mettez-vous

à genoux du côté du palais impérial; écoutez l'ordre de l'empereur.

Parce que votre père, feu le lieutenant général d'infanterie, a secouru Peï-tou dans le danger, le prince, voulant récompenser un si grand bienfait, a promis que sa fille Siao-man deviendrait votre épouse. Maintenant que vous avez obtenu les grades de licencié et de docteur, je viens réaliser cette heureuse alliance. Sa Majesté confère à madame Han une noblesse de trois générations et lui fait présent de mille onces d'argent.

Écoutez :

(Il récite des vers.)

Le prince de Tsin est un sujet illustre qui, par ses exploits, a reculé les bornes du royaume. Il a légué sa ceinture de jade, et comme Pé-min-tchong s'est élevé jusqu'aux nues par ses succès littéraires, je viens, au nom de l'empereur, réaliser cette heureuse union. Sa Majesté donne à Siao-man un bonnet orné d'un phénix et un manteau d'étoffe rouge brodée; à madame Han mille onces d'argent. Aujourd'hui Sa Majesté confère des dignités et accorde des récompenses : vous tous, acceptez avec gratitude les bienfaits de l'empereur.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

合汗衫

HO-HAN-CHAN,

OU

LA TUNIQUE CONFRONTÉE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

COMPOSÉ

PAR TCHANG-KOUE-PIN,

COURTISANE CHINOISE.

NOMS DES PERSONNAGES.

TCHANG-I, riche propriétaire.
TCHAO-CHI, épouse de Tchang-i.
TCHANG-HIAO-YEOU, fils de Tchang-i et de Tchao-chi.
LI-YU-NGO, épouse de Tchang-hiao-yeou.
HING-EUL, domestique de Tchang-i.
TCHIN-HOU.
TCHAO-HING-SUN.
Un Garçon d'hôtellerie.
Le Supérieur d'un monastère de Fô.
L'Économe du monastère.
Plusieurs Bonzes.
TCHIN-PAO, fils de Tchang-hiao-yeou et de Lin-yu-ngo.
LAI-EUL.
Plusieurs Archers, sous les ordres de Tchao-hing-sun.
LI-TCHONG, juge suprême et gouverneur de Sou-tcheou.
Plusieurs Huissiers et Officiers de police de la suite de Li-tchong.

合汗衫

HO-HAN-CHAN,[1]

OU

LA TUNIQUE CONFRONTÉE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(La scène est dans la maison de Tchang-i.)

TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU, LI-YU-NGO ET HING-EUL.

TCHANG-I.

Mon nom de famille est Tchang, mon surnom I, mon titre honorifique Wen-sieou[2]. Quant à mon pays

[1] *Han-chan*, littéralement : « Le vêtement qui absorbe la sueur. » Le titre correct (Tching-ming) de la pièce est : *Siang-koue-tchi-kong-sun-ho-han-chan.* (Bas. 6597-1539-2188-612-2077-1136-4850-9687.) « Le grand-père et le petit-fils confrontent une tu-« nique dans le couvent du ministre d'état. » — L'argument abrégé (Ti-mo) est : *Tong-yo-miao-fou-tsi-tchen-yu-kiao.* (Bas. 4108-2368-2564-1800-1881-1018-5883, Kang-hi. — Cl. 96-64.) L'époux et « l'épouse consultent les sorts en jetant la boule de jade dans le « temple du mont sacré de l'orient. »

[2] *Wen-sieou* (Bas. 3783-7115) fleur littéraire.

natal, je suis originaire de Nan-king. Ma famille se compose de quatre personnes : de moi, de ma femme Tchao-chi, de mon fils Tchang-hiao-yeou, et de ma jeune bru Li-yu-ngo. Dans le passage des Tiges de bambou, où je demeure, près la rue de Ma-hing j'ai ouvert une boutique de prêt sur gage[1], à l'enseigne du Lion d'or. C'est à cause de cela que tout le monde m'appelle Tchang, le Youen-waï[2] du Lion d'or; comme, à cette époque où l'hiver commence, la neige tombe à gros flocons, s'amoncelle et recouvre partout le sol, mon fils est dans une chambre de l'étage supérieur, qui regarde par la fenêtre. Il vient d'apprêter une table et veut absolument que nous allions, moi et ma femme, jouir avec lui du spectacle de la neige et prendre quelques tasses de vin.

(Il monte avec sa femme dans le pavillon.)

TCHAO-CHI.

Mon Youen-waï, l'éclatante blancheur de cette neige est l'emblème de la pureté; je n'en doute pas, c'est pour l'état un présage de bonheur.

TCHANG-HIAO-YEOU, apercevant son père.

Mon père, ma mère, voyez donc; la teinte bleuâtre de cette neige mérite d'être considérée. Tout en regardant dans la rue du haut de ce pavil-

[1] *Kiaï-tien-pou* (Morr. part. II, 5483 - 10,119 - 8583.) Voyez les notes de M. S. Julien sur le texte chinois du *Hoeï-lan-ki*, p. 110.

[2] Titre honorifique des négociants et des propriétaires.

lon, j'ai apprêté une tasse. Mon père, ma mère, jouissez de ce délicieux spectacle. Hing-eul, apportez-moi du vin.

HING-EUL.

En voici.

TCHANG-HIAO-YEOU, présentant une tasse de vin.

Mon père, ma mère, prenez, je vous prie, une tasse de vin.

TCHANG-I.

Mon fils, il est vrai que ces flocons de neige condensée sont fort beaux.

(Il chante.)

Les nuages qui ressemblent à des vapeurs rougeâtres s'étendent et se groupent de tous côtés; de larges flocons de neige tourbillonnent dans l'air; le vent du nord souffle avec violence; la vue s'égare dans un horizon argenté. Quel homme pourrait en ce moment, comme Meng-hao-jen[1], méditer avec calme sur sa monture?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Cette neige qui vient en son temps est d'un heureux présage; elle nous offre une charmante perspective d'hiver.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Nous voici justement dans l'époque où commence

[1] Poëte chinois, qui étant monté sur son âne, se livrait à la méditation et composait des vers.

le froid; à cause de cela, tu dis que l'hiver arrive; eh bien, moi, je soutiens que c'est le printemps.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mais, mon père, c'est la saison d'automne[1]. Comment pourriez-vous la prendre pour celle du printemps?

TCHANG-I.

(Il chante.)

S'il en était autrement, comment les fleurs de poirier tomberaient-elles feuille à feuille? Comment les fleurs de saule voleraient-elles en tourbillons? Les fleurs de poirier s'entassent et forment un sol argenté; les fleurs de saule s'élèvent au ciel comme une parure ondoyante et retombent sur la terre. J'ai devant mes yeux une perspective délicieuse; je suis dans le moment le plus fortuné de ma vie; on suspend pour moi des draperies de soie brodées; on étale à mes pieds un riche tapis de fleurs; on me sert en abondance, sur des plats d'or, des mets recherchés[2]; on remplit des vases d'argent d'un vin

[1] L'expression *sou-kieou* (Bas. 3769-51) désigne ici le premier mois d'automne, ordinairement très-froid dans le nord de la Chine.

[2] M. Stanislas Julien m'a fait connaître le sens de ce passage qui était inintelligible à la première lecture. Il y a en chinois *tse-to* (Bas. 7792-12,508), littéralement : «Du chameau roux.» Cette expression *chameau roux* est prise pour *la bosse du chameau roux ou dromadaire.* Sa partie *charnue* est regardée comme un morceau délicieux. Le poëte Tou-fou a dit :

La bosse du chameau roux ou dromadaire sort d'une marmite azurée.

exquis [1]. Au fond, je ne suis qu'un homme vulgaire, un simple habitant de la ville du phénix [2], et pourtant il me semble que je nage dans l'opulence et que mon habit est orné de dragons.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Apportez du vin. Mon père, ma mère, buvez ncore une tasse.

TCHANG-I.

Du haut de ce pavillon, je découvre toute la ue; j'aperçois sur la place du marché une multi-ıde confuse d'hommes qui vont et viennent ou arrêtent; j'entends leurs cris tumultueux. Restons lors dans cette petite chambre et vidons tranquil-ment quelques tasses de vin.

SCÈNE II.

(La scène est dans une hôtellerie de la rue de Ma-hing.)

UN GARÇON D'HÔTELLERIE ET TCHIN-HOU.

LE GARÇON D'HÔTELLERIE.

Je suis garçon d'hôtellerie : j'ai reçu dans cette ıaison un jeune étranger qui doit depuis long-

[1] L'expression *Ngo-hoang-nun* (Bas. 12,945-13,111-2,017) littéralement : «Oie-jaune-délicat, désigne élégamment : *le vin qui est un jaune doré*. Tou-fou a dit :

Quand je bois du vin appelé Ngo-hoang, j'aime à voir les nouvelles oies.

[2] Si'-an-fou, capitale du Chen-si, province septentrionale.

temps sa dépense et qui n'a pas encore payé. Puisque mon maître me fait maintenant des réprimandes, j'ai bien envie de faire venir ce voyageur et de le mettre dehors. Quel empêchement y a-t-il ?

(Il appelle Tchin-hou.)

Holà! monsieur, sortez de votre chambre et venez ici.

TCHIN-HOU.

Mon ami, que me voulez-vous? je sais bien que je vous dois quelque chose pour ma nourriture et mon logement, que je ne vous ai pas encore payé...

LE GARÇON D'HÔTELLERIE.

Il s'agit bien d'argent! ce n'est pas pour cela que je vous appelle. Il y a un de vos parents qui vous demande.....

TCHIN-HOU.

Ne vous jouez pas de moi.

LE GARÇON D'HÔTELLERIE.

Je ne me joue pas de vous. J'ouvre..... j'ouvre seulement la porte.

TCHIN-HOU.

Quel homme pourrait affronter aujourd'hui le vent et la neige!

LE GARÇON D'HÔTELLERIE, poussant Tchin-hou dehors.

Sortez d'ici; retirez-vous! — Fermons cette porte au verrou. — Il est vrai que le vent souffle

avec violence, que la neige tombe à gros flocons. — Ma foi, s'il meurt de faim ou de froid, tant pis; cela ne me regarde pas.

TCHIN-HOU, dans la rue.

Garçon, ouvrez-moi la porte! Je sais que je vous dois ma dépense; mais aujourd'hui les éléments sont déchaînés. Si vous me chassez violemment de votre maison, je vais périr de froid.

(Il crie.)

Garçon! garçon! hélas! que vous êtes insensible! Le froid me saisit; mes membres vont s'engourdir; je n'ai point d'aliments pour réparer mes forces, et vous ne prenez aucun souci du mal que cause votre inhumanité! — Comment faire? — J'aperçois quelqu'un dans ce pavillon; si c'était un homme charitable! Je vais en chantant « la fleur de nénuphar » lui demander quelque chose à manger.

(Il chante.)

Quand le printemps est passé, un autre printemps lui succède. La fleur de nénuphar.....

(Il parle.)

Regardez, la terre tourne; le ciel tourne, et moi je tombe.....

(Il tombe à la renverse sur un tas de neige.)

SCÈNE III.

LE MÊME, TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU, LI-YU-NGO ET HING-EUL.

TCHANG-I.

Mon fils, regarde donc au bas du pavillon cet infortuné qui tombe à la renverse, saisi de froid. Il est bien digne de pitié! mon fils, amène-le dans ce pavillon, en le soutenant sous les bras. Si tu lui sauves la vie, tu auras exercé un bienfait secret [1].

TCHANG-HIAO-YEOU.

J'obéis. (Il descend du pavillon.) Voyons donc ce malheureux! Il est bien vrai qu'il est tombé, engourdi par le froid. (A Hing-eul.) Portons-le sur nos bras dans l'étage supérieur.

(Tchang-hiao-yeou et Hing-eul emportent Tchin-hou.)

TCHANG-I.

Mon fils, apporte des cendres pour le réchauffer.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Très-volontiers.

[1] Il existe un *Traité des bienfaits secrets*, composé par un Tao-ssé. Le texte original de ce petit ouvrage a été inséré dans la Chrestomathie chinoise, publiée aux frais de la Société Asiatique de Paris.

TCHANG-I.

Apporte aussi du vin chaud; fais-lui en boire un peu.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Allons, mon ami, prenez une petite tasse de vin chaud.

TCHIN-HOU. (Il boit une tasse de vin chaud.)

Que ce vin me semble bon!

TCHANG-I.

Fais-lui en boire une seconde tasse.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Buvez encore cette tasse.

TCHIN-HOU.

Le bon vin! le bon vin! Je vais encore prendre cette tasse.

TCHANG-I.

Eh bien! mon ami, d'où vient que, par ce froid rigoureux, nous vous avons trouvé étendu de votre long, le front dans la neige?

TCHIN-HOU.

Cette rencontre m'a fait passer de la mort à la vie.

TCHANG-I.

Mais de quel pays êtes-vous? quel est votre nom de famille, votre surnom? Pourquoi êtes-vous tombé, le corps engourdi de froid, sur un monceau

de neige? racontez-moi l'histoire de vos malheurs; je vous écoute.

TCHIN-HOU.

Je suis originaire de Ngan-chan, dans l'arrondissement de Sou-tcheou. Mon nom de famille est Tchin, mon surnom Hou. J'étais venu dans ce pays pour y faire quelques opérations de commerce; mais l'excessive rigueur du froid, jointe à la fatigue du voyage, accabla mes forces. J'épuisai successivement mon capital et mes provisions de bouche. A la fin, dépourvu de tout, je restai débiteur envers mon aubergiste de ce que j'avais dépensé, dans ces derniers temps, pour mon logement et ma nourriture. Cet homme cruel, employant la violence, me chassa brutalement de chez lui. Glacé de froid, tombé sur un tas de neige, le bonheur a voulu que je me trouvasse devant le seuil de votre porte. Sans votre assistance et votre généreuse hospitalité, j'aurais déjà cessé de vivre.

TCHANG-I.

L'infortuné! qui ne s'intéresserait à son sort! hélas!

(Il chante.)

Je vois que les lambeaux de ses vêtements, attachés les uns aux autres, pendent autour de son corps; comme il est malheureux! Je veux préparer quel-

ques tasses d'un vin délicieux, et lui en faire boire trois rasades.

(Il parle.)

Mon ami, depuis les temps anciens jusqu'au temps présent, il n'y a pas que vous qui ayez souffert de la pauvreté.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, quels sont donc les hommes de l'antiquité qui ont reçu la misère en partage?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je me rappelle qu'autrefois Sou-tsin [1], avant son élévation, était tombé dans la disgrâce et la pauvreté. Cependant arriva le jour où il put suspendre à sa ceinture un cachet d'or. Telle est l'instabilité

[1] Sou-tsin offrit ses services au roi de Tchin (de la famille duquel sortit le célèbre empereur Tchin-chi) pour l'aider à conquérir les royaumes voisins; mais le roi les refusa, en disant qu'il n'avait pas besoin de faire cette conquête, parce que tous les royaumes le respectaient comme leur maître. De retour dans sa maison, et se voyant méprisé par sa femme, sa mère et sa belle-sœur, à cause de sa pauvreté, il prit le parti de se livrer à l'étude et s'y appliqua avec tant d'ardeur, que quand le besoin du sommeil lui faisait hocher la tête, il se châtiait lui-même, en se piquant les fesses avec une alène dont il se servait pour coudre ses livres. Après avoir étudié pendant trois ans, il alla dans le royaume de Kieou, d'où il fut appelé, à cause de la réputation qu'il s'était acquise par ses talents, dans plus de cinq royaumes. Il obtint l'honneur d'être ministre dans chacun d'eux; à la fin, il les réunit

des choses d'ici-bas, que, nous autres, si nous retournons notre main, nous voyons tomber la pluie; si nous la fermons, nous apercevons des nuages. Il n'est pas étrange que des hommes de mérite se trouvent aux prises avec la mauvaise fortune.

(Il parle.)

Regardez cet homme, la roue du bonheur n'a pas encore tourné pour lui.

(Il chante.)

Qui croirait que dans ce monde, il y a des êtres si malheureux qu'on les prendrait à peine pour des hommes!

(Il parle.)

Mon fils, va chercher quelques vêtements, et un habit de soie ouatée.

TCHANG-HIAO-YEOU, apportant des vêtements.

Voici un habit de soie ouatée.

tous contre le royaume de Tchin qui fut conquis. Un jour qu'il passait, dans ses voyages, près de sa maison sans y entrer, sa femme, sa mère et sa belle-sœur se présentèrent devant lui pour le complimenter. D'où vient, leur dit Sou-tsin, que vous me respectez maintenant, vous qui me méprisiez autrefois? Parce que tu es riche et noble, répondirent ces femmes; à quoi Sou-tsin répliqua en soupirant: «Qu'il est difficile de vivre dans ce monde, sans «pouvoir, sans dignité, sans fortune et sans noblesse!» puis il leur tourna le dos. A sa mort, comme les six royaumes se disputèrent la possession de son corps, on le coupa en six morceaux. (*Arte china*, J. A. Gonçalvez. Macao, 1829, p. 356.)

TCHANG-I.

Mon ami,

(Il chante.)

Je vous donne ces vêtements neufs, prenez-les et défaites-vous de vos haillons.

(Il parle, se tournant vers son fils.)

Apporte-moi aussi cinq taels d'argent [1].

TCHANG-HIAO-YEOU.

Les voici.

TCHANG-I.

Ces taels d'argent,

(Il chante.)

Je vous les donne pour acheter des provisions de voyage. Vous pouvez dès à présent quitter cette maison.

TCHIN-HOU.

Quoi! monsieur, vous m'avez sauvé la vie, et vous me donnez encore une somme considérable d'argent..... Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance!

TCHANG-I.

Cet habit et cet argent,

(Il chante.)

Vous seront d'un grand secours pendant un temps. Tâchez de recouvrer vos forces.

[1] Environ 37 fr. 50 c.

TCHIN-HOU.

Je vous remercie mille fois de votre générosité.

TCHANG-I.

Mon ami, ayez du courage et de la persévérance,

(Il chante.)

Un jour viendra où la houppe de votre bonnet brillera sur votre front martial comme un jet de flamme; où le vaste parasol qui ombragera votre tête, apparaîtra de loin comme un nuage argenté. Allez, mon ami, nous vous verrons bientôt figurer parmi nos docteurs; quant à moi, je désire que votre mérite vous élève à un poste éminent.

(Il parle.)

Mon fils, aide-le à descendre du pavillon.

TCHIN-HOU.

Vénérable vieillard, je vous ai causé bien de l'embarras, mais vous m'avez sauvé la vie. C'est un immense bienfait que je veux reconnaître encore, dès que mes jours seront terminés, en transmigrant dans le corps d'un âne ou d'un cheval pour vous servir.

(Il sort du pavillon.)

TCHANG-HIAO-YEOU, conduisant Tchin-hou.

Le bon jeune homme!

(A part.)

Je pense à une chose. Les affaires de la maison, tant à l'intérieur qu'au dehors, occupent tout mon

temps. Il faut qu'à toute heure du jour, j'aille faire des recouvrements, et comme en réalité j'ai besoin d'un aide, qui travaille avec moi, j'ai bien envie de reconnaître ce jeune homme pour mon frère. Je ne sais pas encore ce qu'il pense, au fond de son cœur..... ma foi, essayons de l'interroger à ce sujet.

(A Tchin-hou.)

Dites-moi, mon ami, quel âge avez-vous maintenant?

TCHIN-HOU.

J'ai vingt-cinq ans.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Je suis plus âgé que vous de cinq ans. J'ai trente ans, moi. Mon intention est de vous reconnaître pour mon frère. Que pensez-vous de ce projet?

TCHIN-HOU.

Ah! monsieur, gardez-vous de faire tomber sur un malheureux comme moi vos sarcasmes et vos railleries! Monsieur, votre langage me déchire le cœur.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mais, je ne raille pas le moins du monde.

TCHIN-HOU.

Hélas! monsieur, vous auriez bien tort de me reconnaître pour votre frère; car si j'étais votre

frère, je suivrais vos ordres avec l'obéissance aveugle du cheval qui craint le fouet et l'étrier.

(Il fait un salut.)

TCHANG-HIAO-YEOU.

Gardez-vous de saluer Tchang-hiao-yeou. Mon ami, votre cœur est sensible, ouvert et désintéressé.

(A part.)

Je n'ai point encore sollicité l'agrément de mon père et de ma mère; comment pourrais-je, sans manquer aux convenances, adopter ce jeune homme pour mon frère?

(A Tchin-hou.)

Mon ami, il faut avant tout que j'entretienne mes parents de mon projet d'adoption; s'ils y adhèrent, ce sera pour vous le comble de la félicité; s'ils le désapprouvent, j'obtiendrai toujours un surcroît de provisions. Restez au bas de ce pavillon, et attendez-moi un peu.

(Il rentre dans le pavillon et aperçoit Tchang-i.)

Mon père, ma mère, votre fils vient de former un projet; mais comme il n'a pas encore demandé respectueusement le conseil de son père et de sa mère, il n'ose pas prendre sur lui d'affirmer que ce projet mérite leur approbation.

TCHANG-I.

Mon fils, parle; quel est donc ce projet?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Tout à l'heure, en reconduisant ce jeune homme au bas du pavillon, il m'est venu à la pensée que les affaires du bureau occupaient tout mon temps. Il faut que du matin au soir j'aille opérer des recouvrements de fonds. J'ai donc besoin d'être assisté, et c'est dans la vue de pourvoir à ce besoin que j'ai pris la résolution de reconnaître cet infortuné pour mon frère cadet. A présent, mon père, j'ignore quel sera votre avis.

TCHANG-I.

Écoute. Le nom de famille de ce jeune homme, si je m'en souviens, est Tchin, son surnom Hou; ces deux mots, joints ensemble, ont une mauvaise signification [1]. C'est pourquoi il vaut mieux que tu lui remettes en abondance des provisions de bouche et que tu l'engages à retourner dans son pays.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ceci ne fait pas obstacle à mon projet. Je vous avoue que j'ai beaucoup d'inclination pour ce jeune homme. Il est si bon !

TCHANG-I.

Eh bien, puisque par une généreuse inspiration de ton cœur, tu veux le reconnaître, dis-lui de monter.

[1] Les mots Tchin-hou (Bas. 11,799-9,355) veulent dire : *le tigre de Tchin.*

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père et ma mère, agréez les remercîments de votre fils.

(Il descend précipitamment du pavillon et aperçoit Tchin-hou.)

Mon frère, mon père et ma mère adhèrent tous les deux à mon projet d'adoption; venez les voir; ils vous attendent dans l'étage supérieur.

(Tchang-hiao-yeou et Tchin-hou remontent dans le pavillon.)

TCHANG-I.

Mon ami, mon fils que voici désire vous reconnaître pour son frère cadet; acceptez-vous sa proposition?

TCHIN-HOU.

Je l'ai dit. Je serai comme le cheval que l'on prend à la bride et qui obéit par la crainte du fouet ou de l'étrier.

TCHANG-I, à Tchang-hiao-yeou.

Vous l'entendez, il accepte votre proposition.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, saluez votre père et votre mère.

(Tchin-hou salue Tchang-i et Tchao-chi.)

Mes respectables parents, si vous ordonniez à votre bru de venir voir son frère.....? qu'en dites-vous?

TCHANG-I.

Je crains que cette démarche ne soit pas convenable.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, il n'y a pas d'inconvénient; j'éprouve une affection si vive pour ce bon jeune homme!

TCHANG-I.

Eh bien, j'y consens, j'y consens.

(Li-yu-ngo est introduite dans le pavillon.)

TCHANG-HIAO-YEOU, apercevant Li-yu-ngo.

Ma femme, venez voir votre frère. (A Tchin-hou.) Mon frère, voici votre belle-sœur.

TCHIN-HOU, se prosternant jusqu'à terre.

Ma belle-sœur, recevez mes salutations.

LI-YU-NGO, à part.

Ce regard furtif et abaissé m'annonce un bandit!

TCHIN-HOU, à part.

Que cette femme est belle!

TCHANG-I.

Mon fils, dis à Tchin-hou d'aller changer de vêtements.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, allez donc mettre des vêtements neufs.

(Tchin-hou se retire.)

SCÈNE IV.

TCHAO-HING-SUN, accompagné d'un archer.

TCHAO-HING-SUN.

Mon nom est Tchao-hing-sun; je suis originaire de Ngan-chan, dans l'arrondissement de Sou-tcheou. Livré au commerce par état, je me trouvais dernièrement dans la grande rue, près de la place du marché, où j'aperçus, chemin faisant, un homme fort jeune encore qui frappait un vieillard. Poussé par un sentiment de commisération, je m'approchai de celui qui était jeune pour lui faire des remontrances. Ce dernier, sans avoir égard à mes conseils désintéressés, persévère dans le mal. Alors, résolu de prendre en main la cause de l'opprimé, je saisis tout d'un coup ce jeune homme et le frappai à mon tour si rudement qu'il mourut sur la place. Arrêté presque aussitôt, comme je devais m'y attendre, par un officier de police, je fus conduit devant le magistrat qui pouvait m'appliquer la peine du talion. Heureusement pour moi, c'était le président des six bureaux, un juge intègre. Je lui dois la vie; il me condamna seulement, comme coupable d'homicide involontaire, à recevoir soixante coups de bambou et à être exilé dans l'île des Samanéens. — Me voici, par cette saison rigoureuse où la neige tombe du

ciel en abondance, attaché à une lourde cangue. Point de vêtements sur mon corps! Point d'aliments dans mon estomac! (A l'archer.) Officier de police, le maître de cette maison est sans doute un riche propriétaire. Je vais lui demander quelques restes de bouillon. Marchons lentement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU, LI-YU-NGO, TCHIN-HOU ET HING-EUL.

TCHAO-HING-SUN, à l'officier de police.

Nous voici arrivés au bas du pavillon.

(Il élève la voix pour mendier.)

Monsieur, je vous supplie de me donner quelques aliments par charité.

TCHANG-I, apercevant Tchao-hing-sun.

Mon fils, viens donc voir un malheureux, qui est au bas de ce pavillon, portant une cangue. Le pauvre homme, il fait pitié! tu devrais lui donner un peu de riz.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Très-volontiers. Je vais descendre pour le voir.

(Il descend du pavillon.)

(A Tchao-hing-sun.)

Holà! dites-moi, de quel pays êtes-vous? quel

est votre nom de famille, votre surnom? D'où vient que vous êtes attaché à cette cangue?

TCHAO-HING-SUN.

Mon enfant, je suis originaire de Ngan-chan, dans l'arrondissement de Sou-tcheou. Mon nom de famille est Tchao; mon surnom Hing-sun. Comme je faisais le commerce, je me trouvais, il y a quelque temps, sur la place du marché, où un jeune homme frappait un vieillard. Ému d'indignation, je saisis celui qui était jeune, et le fis mourir sous mes coups. Condamné bientôt après par le magistrat comme homicide, on m'appliqua soixante coups de bambou, et on me bannit dans l'île des Samanéens. — Aujourd'hui la neige tombe du ciel, et comme je suis dépourvu de tout, sans vêtements, sans provisions de bouche, je viens supplier votre père, vous supplier vous-même, monsieur, de me donner par charité une petite tasse de bouillon et quelques restes d'aliments.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Maintenant que je connais votre situation, attendez-moi.

(Il remonte précipitamment dans le pavillon.)

(A Tchang-i.)

Mon père, je l'ai interrogé; c'est un homme qui s'en va en exil pour avoir commis un meurtre.

TCHANG-I.

Un homicide! mais j'ignore si le mandarin ne pourrait pas m'envelopper moi-même dans quelque malheur pour avoir reçu ce criminel! ma maison n'est pas un asile où l'on doive invoquer la protection du dieu Fo. N'importe, mon fils, fais-le venir dans ce pavillon; je vais l'interroger.

TCHANG-HIAO-YEOU, appelant Tchao-hing-sun d'une voix forte.)

Holà! condamné, montez dans ce pavillon.

(Tchao-hing-sun, suivi de l'officier de police, monte dans le pavillon.

TCHANG-I, à Tchao-hing-sun.

Je vous demanderai d'abord quel est votre pays natal, votre nom de famille, votre surnom; puis pour quelle cause je vous vois attaché à cette cangue.

TCHAO-HING-SUN.

Mon nom de famille est Tchao [1].....

(Il raconte l'histoire de ses malheurs.)

TCHANG-I.

Eh! eh! ma femme aussi s'appelle Tchao. Ma

[1] (Texte.) «Je suis originaire de Ngan-chan, dans l'arrondissement de Sou-tcheou. Mon nom de famille est Tchao; mon surnom Hing-sun. Livré au commerce par profession, je me trouvai sur la place du marché, où j'aperçus un jeune homme qui frappait un vieillard. Je vis sur-le-champ qu'il s'agissait d'une contestation; puis, saisissant celui qui était jeune, je le fis mourir sous

foi, il y a cinq cents ans, qui sait si vous n'aviez pas tous deux les mêmes ancêtres? Mon fils, apporte-moi dix taels d'argent et un habit de soie ouatée.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, voici dix taels d'argent et un habit de soie ouatée.

TCHAO-CHI.

Tchao-hing-sun, mon mari vous prie d'accepter dix taels d'argent et un habit de soie ouatée. Quant à moi, que pourrais-je vous offrir? je ne possède que ces deux aiguilles de tête en or; prenez-les, vous les vendrez pour avoir des provisions de bouche.

TCHAO-HING-SUN.

Monsieur et madame, recevez tous mes remercîments. Je ne sortirai pas de cette maison sans solliciter une autre faveur. Oserai-je vous demander quels sont vos noms de famille et vos surnoms? Je veux, à l'exemple du vieillard qui noua

« mes coups. Condamné bientôt après par le magistrat comme ho-« micide, on m'appliqua soixante coups de bambou, et on m'exila « dans l'île des Samanéens. — La saison est maintenant rigou-« reuse, la neige tombe à gros flocons; et comme je suis dénué « de tout, que je n'ai ni vêtements, ni provisions de bouche, je « suis venu vous demander l'aumône d'une tasse de bouillon et de « quelques aliments. »

l'herbe sur les chemins[1], ou du jeune homme qui rapporta dans sa bouche des pierres précieuses[2], faire jusqu'à la fin de mes jours tout ce qui dépendra de moi pour vous témoigner ma reconnaissance.

[1] La quinzième année de Siouen-kong, Houan-kong, roi de Ts'in, attaqua le roi de Tsin et lui livra bataille dans le pays de Fou-chi. Weï-ko, du royaume de Tsin, défit les troupes de Tsin, et prit le général Tou-hoeï, qui était un des hommes les plus braves de ce royaume. Dans l'origine, Wou-tseu, père de Weï-ko, avait une concubine. Étant tombé malade, il appela son fils Weï-ko et lui dit : « Je désire qu'après ma mort, tu maries cette concubine. » Son père étant à l'extrémité, lui dit encore : « Je désire qu'elle « m'accompagne dans la tombe. » A ces mots, il expira. Le fils, obéissant aux premières volontés de son père, maria la concubine. Quelque temps après, Weï-ko faisant la guerre dans le pays de Fou-chi, aperçut un vieillard qui *nouait l'herbe* d'un bout du chemin à l'autre pour arrêter Tou-hoeï qui le poursuivait. Tou-hoeï s'embarrassa les pieds et tomba; Weï-ko n'eut pas de peine à le faire prisonnier. La nuit suivante, il vit en songe un vieillard qui lui dit : « Je suis le père de la femme que vous avez mariée. J'ai « voulu vous récompenser pour avoir fidèlement suivi les premières « volontés de votre père. » (Voyez les notes de M. Stanislas Julien, sur le texte chinois de *Hoeï-lan-ki*, p. 111 et 112; voyez aussi le *Tso-tchouen*, 3e chap. Siouen-kong, 2e vol. p. 50 r°.)

[2] Yang-pao, qui vivait sous les Han, était d'un naturel tendre et compatissant. A l'âge de neuf ans, lorsqu'il se promenait sur le mont Hoa-chan, il vit tomber à ses pieds un petit oiseau jaune, qu'un oiseau de proie avait blessé cruellement. Il était déjà assiégé par une multitude de fourmis qui se préparaient à le dévorer. Yang-pao le prit, lui fit un nid de son bonnet et le rapporta dans sa maison, où il le nourrit pendant cent jours avec les soins les plus assidus. Au bout de ce temps, l'oiseau se trouva parfaitement

TCHANG-I.

Mon ami, je suis Tchang, le youen-waï, du Lion d'or; ma femme se nomme Tchao-chi, mon fils Tchang-hiao-yeou; j'ai encore une bru, on l'appelle Li-yu-ngo. Tchao-hing-sun, souvenez-vous de tous ces noms.

TCHAO-HING-SUN.

Vous êtes Tchang, le youen-waï, du Lion d'or; votre femme s'appelle Tchao-chi, votre fils Tchang-hiao-yeou, votre bru Li-yu-ngo. Ces noms, monsieur, resteront gravés dans ma mémoire, comme sur une tablette de marbre; et si je meurs, avant de me retrouver en votre présence, fasse la destinée que je devienne, dans ma vie future, ou un âne ou un cheval pour vous servir avec fidélité; si j'existe, au contraire, tant qu'il me restera un souffle de vie, je veux reconnaître vos immenses bienfaits.

(Il fait un salut et descend du pavillon.)

TCHIN-HOU, accourant.

Bon! nous voici deux maintenant!

(A Tchao-hing-sun.)

On ne reçoit pas d'hommes en guenilles dans cette maison. Qui êtes-vous?

rétabli. Il sortait le matin et revenait le soir. Un jour il se changea en un jeune homme, vêtu de jaune, qui donna à Yang-pao quatre bracelets en jade blanc. (Voyez les notes de M. Stanislas Julien, sur le texte chinois de *Hoeï-lan-ki*, p. 112.)

TCHAO-HING-SUN.

Je suis Tchao-hing-sun.

TCHIN-HOU.

Eh bien, me reconnaissez-vous ?

TCHAO-HING-SUN.

Comment vous nommez-vous ?

TCHIN-HOU.

Je suis le second fils du youen-waï.

TCHAO-HING-SUN, d'un air de surprise mêlée d'incrédulité.

Le second fils du youen-waï !

TCHIN-HOU, vivement.

Arrêtez (*ter*), ne criez pas si fort. Avez-vous obtenu quelque chose ?

TCHAO-HING-SUN.

Le youen-waï m'a donné dix taels d'argent et un habit de soie ouatée; puis son épouse m'a fait présent de deux aiguilles de tête en or, pour acheter des provisions de bouche.

TCHIN-HOU.

Mon père et ma mère sont excessivement intéressés; c'est à cause de cela qu'ils vous ont offert ces bagatelles sans valeur; mais remettez-les moi. Je vais avoir un entretien avec mes parents, et je vous rapporterai des objets plus précieux qui vous mettront à même d'acheter des provisions de

voyage. Restez au bas de ce pavillon et attendez-moi.

(Il rentre dans le pavillon et aperçoit Tchang-i.)

Mon père, je viens de rencontrer au bas de ce pavillon, un criminel attaché à une cangue. Quel malheur que vous ayez donné à cet homme tant d'objets précieux! n'eût-il pas mieux valu faire un présent à votre fils adoptif qui aurait converti ces billets de banque en un capital productif d'intérêts? Je vous le demande, cela n'aurait-il pas été préférable?

TCHANG-I.

Ma femme, dites votre sentiment à Tchin-hou. Ces objets vous appartenaient comme à moi.

TCHIN-HOU.

Regardez-donc les lèvres de cet homme, comme elles sont desséchées! Voyez ses joues amaigries! bientôt on ne pourra plus, dans ce monde, retrouver, en suivant les traces de ses pas, le plus petit vestige de son existence. Au-dessous de ses sourcils, on n'aperçoit, à la place de ses yeux, qu'une empreinte morne et livide. Le signe de la famine[1] est au coin de sa bouche; un méchant tissu de soie

[1] En chinois, *Ngo-kiao* (Morr. part. II, 3,019-5,581). Littéralement: «La raie de la faim.» Ceux qui ont cette raie au coin de la bouche, disent les Chinois superstitieux, sont prédestinés à mourir de faim.

couvre à peine son corps. Si ce malheureux n'est pas mort de froid en votre présence, il ne tardera pas sans doute à périr de famine.

TCHANG-I.

Arrêtez!

(Il chante.)

Vous dites qu'au-dessous de ses sourcils, on aperçoit, à la place de ses yeux, une empreinte morne et livide; vous dites que le signe de la famine est au coin de sa bouche, et qu'un mauvais tissu de soie couvre à peine son corps. Est-ce que tout à l'heure, au milieu d'une foule immense d'hommes et de chevaux, je n'ai point jeté un regard de compassion sur Tchin-hou? j'obéissais alors à la voix de ma conscience qui m'ordonne de soulager les malheureux.

TCHIN-HOU.

Oui, mais quel dommage que vous ayez donné à cet homme tant de choses précieuses! c'est un misérable qui est venu dans votre maison pour vous extorquer votre argent.

TCHANG-I.

Je lui avais donné tout à l'heure quelques billets de banque, et vous, Tchin-hou, vous les lui avez arrachés par ruse ou par force. Ceux qui connaîtront la vérité sauront que c'est vous qui l'avez dépouillé; ceux qui ne la connaîtront pas diront qu'un

jour Tchang le youen-waï fit à un malheureux l'aumône de quelques billets de banque, mais que bientôt après il envoya secrètement un homme qui les lui ravit par force.

(Il chante.)

Tchin-hou, je vous parle un langage clair et intelligible, et cependant vous n'écoutez pas mes paroles.

(Il parle.)

Tchang-hiao-yeou,

(Il chante.)

Tu as été trompé par une fausse apparence; c'est un aveuglement, mais un aveuglement.....

(Il parle.)

Maintenant, mes amis,

(Il chante.)

Cet homme marche vers le lieu de son exil, traité comme un prisonnier. Son corps est chargé de chaînes; l'espérance ne peut plus sourire à ses projets. Bientôt des flots de poussière inonderont les chemins, et alors vous dites: Comment cet homme a-t-il vécu dans le monde? Durant la moitié de son existence, il a été pauvre et orphelin; il a retenu ses cris, dévoré sa colère. Quand pourra-t-il s'acquitter des bienfaits qu'il a reçus? Mais reportez vos regards sur vous-même : où sont donc vos parents? tout à l'heure, comme une ombre fugitive, vous rodiez autour des portes, à l'entrée des mai-

sons[1]; vous importuniez les riches de votre babil fatigant; vous chantiez une chanson : « Le printemps « est passé, le printemps va renaître. » Tchin-hou, voilà l'état dans lequel vous apparaissiez à ma vue.

(Il parle.)

Tchin-hou, allez rendre à ce malheureux les objets dont vous l'avez dépouillé.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, pourquoi avez-vous pris ces objets? Je vais les remettre moi-même à Tchao-hing-sun.

(Il aperçoit Tchao-hing-sun.)

D'où vient que vous n'avez pas emporté vos provisions?

TCHAO-HING-SUN.

J'ai rencontré tout à l'heure le fils cadet du youen-waï (montrant Tchin-hou) qui me les a enlevés par force.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Tchao-hing-sun, ce jeune homme que vous voyez n'est pas le fils cadet du youen-waï. Son nom de famille est Tchin, son surnom Hou. Il était étendu, ces jours derniers, sur un tas de neige, les mem-

[1] Suivant les mythologues chinois, on voit les morts pour lesquels on n'offre pas de sacrifices, errer tristement autour des habitations qu'ils ont délaissées. La faim, la soif, le froid les tourmentent, et leurs souffrances habituelles leur inspirent du ressentiment et de la haine contre les hommes.

bres engourdis par le froid. Après lui avoir sauvé la vie, je l'ai reconnu pour mon frère adoptif. — Ne murmurez pas contre lui. Toutes vos provisions de voyage, les voici; emportez-les et continuez votre route.

TCHAO-HING-SUN. Il remercie Tchang-hiao-yeou.

(Regardant Tchin-hou.)

Ah! Tchin-hou, c'est toi qui, tombé dernièrement sur un tas de neige, transi de froid, c'est toi qui as voulu me dépouiller de mes billets de banque et de mes vêtements! J'ai donc ici des bienfaiteurs et un ennemi : mes bienfaiteurs sont Tchang le youen-waï et les membres de sa famille; mon ennemi, c'est Tchin-hou. Eh bien, sache que ces jours derniers, j'eus en plein air une contestation très-vive; que d'une main je saisis à la gorge mon adversaire qui, en se débattant, m'avait déchiré les narines, et que de l'autre je le fis mourir d'un seul coup. Je méritais un châtiment sévère, et je porte encore sur moi les cicatrices douloureuses du bambou. Tchin-hou, prends garde à toi, et fais en sorte que nos deux essieux ne viennent point se heurter sur la route!

(Il sort accompagné de l'officier de police.)

TCHANG-I.

(A Tchao-chi.)

Ma femme, je viens d'avoir tout à l'heure une

petite altercation avec Tchin-hou. Comme ce jeune homme pourrait conserver au fond de son cœur quelque ressentiment contre moi, je vais apaiser ses murmures par des paroles bienveillantes.

(A Tchin-hou.)

Tchin-hou, mon enfant, je vous ai fait, malgré moi, quelques réprimandes; ne m'en voulez pas. Si je ne vous avais pas tenu ce langage sévère, ce malheureux n'aurait jamais quitté le seuil de ma porte. Tchin-hou, mon enfant, vous souvenez-vous de cet homme qui haïssait ses proches parents et qui n'avait jamais de ressentiment contre ses parents éloignés?

TCHIN-HOU.

Tout ce que j'ai fait vient de l'intérêt que je porte naturellement aux affaires. Je regrette toujours que vous n'ayez pas donné ces billets de banque à votre fils adoptif qui est si pauvre!

TCHANG-I.

(Il chante.)

Est-ce que vous n'avez pas entendu dire: « N'oubliez pas de prendre votre riz; gardez-vous de « conserver de la rancune et de l'inimitié? » Cet homme se souvient d'une petite faute et oublie de grands bienfaits; il est insensible à la vue des misères, et si rien ne peut émouvoir son cœur, comment respectera-t-il les vieillards? comment aura-t-il pitié des pauvres? Il s'abandonne aux mouvements

de sa colère, il use de violence envers ses semblables, et leur dérobe leur argent.

(Il parle.)

Tchin-hou, mon enfant, l'histoire a conservé le souvenir de deux hommes célèbres; imitez l'un, gardez-vous de marcher sur les traces de l'autre.

TCHIN-HOU.

Mon père, quel est celui que je dois imiter?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Imitez la vertu de Ling-tché qui savait reconnaître les bienfaits.

TCHIN-HOU.

Quel est celui dont je dois fuir l'exemple?

TCHANG-I.

(Il chante.)

N'imitez pas Long-tsiouen qui vengeait ses injures. Gardez-vous, ah! gardez-vous, maintenant que vous êtes dans une situation heureuse, d'outrager l'homme tombé sous le joug de l'adversité!

(Il sort.)

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, tout à l'heure mon père vous a fait quelques remontrances; ne vous en fâchez pas.

TCHIN-HOU.

Ce que mon père a dit est parfaitement juste. Mon frère, je vais aller chercher de l'argent.

(Il récite des vers.)

Le youen-waï est comblé des dons de la fortune; il m'a reconnu pour son fils adoptif : néanmoins mon cœur n'est pas encore satisfait, car je hais T'chao-hing-sun.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(La scène se passe dans la maison de Tchang-i.)

TCHANG-HIAO-YEOU ET HING-EUL.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Il manque encore quelque chose à mon bonheur. Comme la tristesse est prompte à revenir dans le cœur de l'homme! Depuis que j'ai reconnu Tchin-hou pour mon frère cadet, un événement inattendu a mis pour un temps le comble à ma félicité; Li-yu-ngo est devenue enceinte. Mais une inquiétude qui m'afflige, c'est qu'ordinairement les femmes, après dix mois de grossesse, donnent le jour à un enfant; en voilà dix-huit que la mienne est enceinte, sans pouvoir accoucher! Je suis bien malheureux! — Puisque Tchin-hou est allé faire les recouvrements, je vais m'asseoir dans le bureau et donner cours à mes tristes réflexions.

SCÈNE II.

TCHIN-HOU.

C'est moi qui suis Tchin-hou. Comme il n'y a

personne ici, je puis parler. — J'eus autrefois certaines intrigues illicites qui ne firent pas beaucoup de bien à ma réputation. Le chef du village me dit alors : « Tchin-hou, il faut quitter le pays. — Mon « honorable vieillard, lui répliquai-je, je pars à l'ins- « tant. Si, malgré mon travail, je ne prospère pas « dans mon commerce, je ne reviendrai pas. Si je « ne trouve pas une épouse, dont la beauté soit « vermeille et suave comme un faisceau de fleurs « odorantes, je ne reviendrai pas. » — Devais-je espérer qu'un jour je demeurerais dans ce pays? Non, car l'excessive rigueur de la saison, jointe à la fatigue de la marche, avait épuisé mes forces, et m'avait mis dans la nécessité de prendre jusqu'à la fin sur mes provisions de voyage pour subsister[1].

— Les excellentes gens de cette famille me comblent des attentions les plus délicates. Or, argent, riz, nourriture, on ne tient à rien, tout est à ma disposition.

— Cependant mes désirs ne sont pas entièrement

[1] (Texte.) « Dépourvu de ressources, je me trouvai débiteur en- « vers le maître de mon hôtel d'une petite somme d'argent, pour mon « logement et ma nourriture. Cet homme inhumain m'abandonna « dans ma détresse, et me chassa violemment de chez lui. Saisi de « froid, je tombai sur un tas de neige; mais le bonheur a voulu « que je me trouvasse devant la maison d'un homme bienfaisant, « dont le fils, non content de me sauver la vie, m'a reconnu pour « son frère cadet. »

satisfaits, car j'ai jeté mes vues sur ma belle-sœur. — Comme j'ai terminé la recette de ce jour, je vais aller voir mon frère.

SCÈNE III.

Le même, TCHANG-HIAO-YEOU et HING-EUL.

TCHIN-HOU, arrivant sur le seuil de la porte.

(A Hing-eul.)

Domestique, mon frère est-il dans la maison?

HING-EUL.

Monsieur, il est dans le bureau.

TCHIN-HOU, apercevant Tchang-hiao-yeou.

Mon frère, je viens de faire les recouvrements.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Avez-vous mangé quelque chose?

TCHIN-HOU.

Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, allez donc prendre votre riz; quant à moi, je suis accablé de tristesse.

TCHIN-HOU, sortant du bureau.

Arrêtons-nous. — Tchin-hou, mon ami, réfléchis un peu! — Est-ce qu'avec un degré suffisant d'attention, je ne découvrirais pas quelque projet

artificieux, quelque petit stratagème ourdi contre moi? Ordinairement quand j'arrive, mon frère est d'une joie inexprimable; je le trouve aujourd'hui triste et abattu. — Tchin-hou, tu es un homme doué d'intelligence et de pénétration; il faut que tu découvres le mystère! — Nul doute maintenant que cette dépense habituelle que je fais ici, du matin au soir, pour mon entretien et ma nourriture, ne porte préjudice aux intérêts de mon frère. Voilà la cause de sa tristesse; il murmure en dedans de lui-même; il se repent de sa trop grande générosité. Allons, profitons sans tarder de l'occasion qui se présente. Je veux prendre congé de mon frère et aller voir, dans un autre pays, si la fortune me sera favorable. Quel inconvénient y a-t-il?

(Il rentre dans le bureau et aperçoit Tchang-hiao-yeou.)

Mon frère, je m'aperçois que vous éprouvez un regret amer de vos généreux procédés; je vous déclare, en conséquence, que mon intention formelle est de solliciter de votre père une lettre de recommandation. Mon frère, je vais aujourd'hui même vous faire mes adieux et retourner dans ma province de Sou-tcheou.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon frère, que dites-vous? Il faut que le domestique vous ait fait quelques rapports mensongers.

TCHIN-HOU.

Qui est-ce qui oserait se jouer ainsi de ma crédulité?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Eh bien, puisque personne ne vous a indisposé contre moi, pourquoi voulez-vous quitter la maison?

TCHIN-HOU.

Mon frère, le sage sait lire sur les physionomies. Autrefois, lorsque je rentrais à la maison, après avoir terminé ma recette, je trouvais chaque jour mon frère heureux et satisfait; la joie éclatait sur son visage; maintenant je le vois plongé dans une mélancolie profonde, et je crains vraiment qu'il ne me suspecte de fraude ou d'infidélité dans mes comptes. Plutôt que d'inspirer la méfiance, j'aime mieux retourner dans mon pays.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Ah! mon frère, vous ne connaissez pas les inquiétudes qui dévorent mon cœur, et puisque nous sommes seuls, je vais vous parler sans détours. Il est d'usage qu'une femme donne le jour à un enfant, après une grossesse de dix mois révolus. En voici bientôt dix-huit que Li-yu-ngo est enceinte, et je ne la vois pas accoucher! cet étrange événement me plonge dans la tristesse.

TCHIN-HOU.

Si vous m'eussiez dit cela plus tôt, il y a longtemps que ma belle-sœur serait accouchée!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Que voulez-vous dire? expliquez-vous.

TCHIN-HOU.

Écoutez. A Sou-tcheou, mon pays natal, dans le temple du dieu qui préside au mont Taï-chan... mon frère, c'est un Dieu très-puissant, un Dieu très-saint!... se trouve une boule de jade divisée en deux parties égales. Si une femme enceinte jette cette boule à terre, et que les deux sections présentent en haut leurs côtés convexes, c'est un signe qu'elle accouchera d'un garçon; si les deux sections de la boule présentent leurs côtés plats, c'est un signe qu'elle accouchera d'une fille; mais si, après l'avoir jetée, une section de la boule présente son côté convexe et l'autre son côté plat, c'est un signe qu'elle est enceinte d'un démon. — Ajoutez à cela, mon frère, que nous pourrons faire d'excellentes spéculations dans le pays qui est très-favorable au commerce, et que nous ne tarderons pas à décupler l'intérêt de nos fonds.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Puisqu'il en est ainsi, je veux aller avec vous jeter la boule de jade.

TCHIN-HOU.

Si j'y vais seul avec vous, cela n'avancera pas votre affaire. Il est de toute nécessité que la femme enceinte se présente elle-même dans le temple, et qu'elle lance de sa propre main la boule de jade. C'est alors que la prédiction s'accomplit.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Eh bien, je vais avertir mon père.

TCHIN-HOU.

Arrêtez (*ter*); vous connaissez maintenant l'affaire; je la connais; ma belle-sœur va la connaître; si une quatrième personne la connaît aussi, il n'y aura plus de prédiction.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Vous avez parfaitement raison. Je vais d'abord prendre une grande quantité de bijoux, de perles, d'argent et de choses précieuses. Je désire, en second lieu, que ma femme jette la boule de jade; nous irons ensuite faire du commerce.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

TCHANG-I, TCHAO-CHI ET HING-EUL.

HING-EUL, à Tchao-chi.

Madame! madame! votre fils et votre bru, cé-

dant sans doute aux perfides instigations de Tchin-hou, viennent de prendre la fuite tous les deux.

TCHAO-CHI, vivement.

Vous ne pouviez pas m'avertir plus tôt! je vais appeler mon époux.

(Elle crie.)

Mon époux! mon époux!

TCHANG-I, accourant.

Ma femme, qu'y a-t-il?

TCHAO-CHI.

Le perfide Tchin-hou vient d'emmener avec lui votre fils et votre bru. Ils sont partis tous les trois.

TCHANG-I.

Eh bien! n'avais-je pas eu dans l'origine un pressentiment vrai de ce qui nous arrive? Mettons-nous tous les deux à leur poursuite.

(Tchang-i et sa femme se mettent à courir.)

(Il chante.)

Mes yeux, enflammés par la colère, se troublent et ne voient plus; ma bouche ne s'ouvre qu'à la malédiction; ces deux jeunes gens, à la barbe naissante, à la chevelure encore molle et légèrement nuancée, outragent la barbe et les cheveux blanchis d'un vieillard. Quoi! sans vous mettre plus en peine, vous méprisez les sages conseils de votre père et de votre mère, et vous ne craignez pas de prendre la

fuite! Me voici donc seul dans ce monde, et Tchao-chi, mon épouse, cette mère abandonnée de ses enfants, cette ombre d'elle-même; je crains bien que, dans ces lieux, elle ne devienne en butte à la moquerie des hommes et à leurs sarcasmes amers. C'est pourquoi je veux précipiter (*bis*) ma course; je porterai moi-même le sac de voyage; je la conduirai par la main. — De temps en temps nous nous reposerons; j'adoucirai ses peines par mes caresses; nous irons tantôt en bateau et tantôt nous monterons à cheval.

(L'air change.)

Mais pendant que j'exhale longuement mes plaintes ils s'éloignent de ce pays emportant avec eux toutes mes richesses! Mes regards s'attristent de plus en plus. Le fleuve est large, le sommet de la montagne se perd dans les nuages. Ainsi, au milieu de mes accablantes douleurs, je suis encore arrêté dans ma marche par la vaste étendue des eaux et par cet horizon borné qui dérobe toute ma vue.

(Il pleure.)

Comment cette grande perfidie a-t-elle pu se consommer! Ah! mon enfant, ta conduite me fera mourir de chagrin!

TCHAO-CHI.

Tchang-hiao-yeou a emmené notre bru Li-yu-ngo avec lui; je pense qu'ils ont emporté une somme considérable d'argent pour faire le commerce.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Ils ont pris probablement des objets d'une grande valeur.

(Il parle.)

N'y avait-il pas aussi beaucoup de billets de banque?

(Il chante.)

O ciel! comment ce jeune homme a-t-il pu entraîner son épouse avec lui! cette conduite blâmable va le couvrir de honte. Mon fils, il n'y a plus de plaisirs, plus de félicité pour ton vieux père, pour ta vénérable mère. Oh! mon cœur est rempli de fiel. Si vous délaissez ceux qui ont bu avec vous l'eau du même puits, si vous abandonnez votre village natal, qui nous offrira du vin, qui préparera notre thé?

TCHAO-CHI.

Mon époux, je veux avec vous courir à la recherche de nos enfants.

(Tchang-i et Tchao-chi se remettent en route.)

TCHANG-I.

Nous voici arrivés sur les bords escarpés et sablonneux du fleuve Jaune, d'où l'on découvre une multitude innombrable de bateaux. Je veux rester dans cet endroit pour chercher mon fils. (A Tchao-chi.) Ma femme, asseyons-nous ici. Si mon fils Tchang-hiao-yeou ne s'embarque pas aujourd'hui, nous res-

terons assis tout le jour, en l'attendant; si demain il ne s'embarque pas encore, nous demeurerons demain dans la même position. Oh! je veux animer la populace contre lui; je veux qu'on l'injurie, qu'on le fasse mourir à force d'injures!

SCÈNE V.

TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU ET LI-YU-NGO.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Ciel! ne vois-je pas mon père et ma mère!

TCHAO-CHI.

Voici mes deux enfants qui arrivent. Oh! mon cœur va se briser!

TCHANG-I.

Tchang-hiao-yeou, mon fils, ta conduite me fera mourir de douleur.

(Il chante.)

Hélas! mon cher fils, ma chère fille, mes yeux égarés ne vous reconnaissent plus. Il eût mieux valu pour moi que je ne vous eusse jamais élevés!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ma mère, gardez-vous de vous affliger. Mon intention est d'aller dans le temple jeter la boule de jade, et de revenir ensuite [1].

[1] Un fils, tant que son père et sa mère vivent, ne doit point

TCHANG-I.

(Il chante.)

Jeter la boule de jade! Quel est donc l'homme qui, par son artificieux langage, abuse ainsi de ta crédulité? Comment! sans motif raisonnable, tu quittes notre maison; tu abandonnes ton père et ta mère qui sont accablés de vieillesse; et loin de songer à leur procurer quelque bonheur, quelques moments de joie par ta présence[1], tu vas interroger le ciel et acheter à prix d'argent de mensongères divinations!

LI-YU-NGO.

Mon beau-père, ma belle-mère, dès que nous aurons jeté la boule de jade, nous reviendrons sur-le-champ.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Arrêtez! Comment se fait-il que ma bru n'ait pas plus de sagesse et de pénétration!

(Il parle. — A Tchao-chi.)

Ma femme, faites une question à votre fils; demandez-lui où il veut aller, et quelle est cette boule de jade dont il parle sans cesse.

TCHAO-CHI.

Ma bru, dans quel pays avez-vous le projet d'al-

s'éloigner de son domicile, ou, s'il y est obligé, il faut qu'il les en nstruise, ou qu'il leur dise où il va. (Voyez le *Siao-hio*, ch. II, § 1.)

[1] Littéralement: «En restant au bas de leurs genoux.»

ler avec mon fils? qu'est-ce que cette boule de jade que vous voulez jeter?

LI-YU-NGO.

Ma mère, ces jours derniers, Tchin-hou dit à Tchang-hiao-yeou qui ne sait par quelle cause moi, qui suis enceinte depuis dix-huit mois, je ne puis pas accoucher, qu'à Sou-tcheou, sa ville natale, dans le temple du dieu qui préside au mont Taï-chan, on trouve une boule de jade divisée en deux parties égales; que si une femme enceinte jette cette boule à terre et que les deux sections présentent en haut leurs côtés convexes, elle est certaine d'accoucher d'un garçon; que si les deux sections de la boule présentent leurs côtés plats, c'est un signe qu'elle accouchera d'une fille; qu'enfin si, après avoir jeté cette boule à terre, une section présente son côté convexe et l'autre son côté plat, le signe annonce qu'elle est enceinte d'un démon. Voilà pourquoi mon mari veut que j'aille jeter la boule de jade.

TCHANG-I.

(Il chante.)

D'après ce que je viens d'entendre, Tchin-hou doit être un abominable imposteur! Mon fils, tu es un homme doué d'intelligence et de pénétration; comment peux-tu prêter l'oreille à ses paroles adroites et insidieuses? Écoute; je vais découper pour toi des

chevaux de papier[1] de diverse taille et les brûler tous avec des monnaies de papier doré.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, on doit croire à la puissance créatrice du Yn et du Yang.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Mon fils, garde-toi bien d'avoir foi dans la puissance créatrice du Yn et du Yang! Garde-toi d'adresser des suppliques au dieu du mont Taï-chan!

(Il parle.)

Ma bru, revenez avec nous.

(Il chante.)

En quoi le dieu qui préside au mont Taï-chan peut-il se soucier de l'enfant qui est enfermé dans votre sein? Je ne comprends qu'une chose, c'est que quand on sème du riz, on obtient du riz; quand on sème du chanvre, on récolte du chanvre. Moi, par exemple, je suis un homme qui ai accumulé des vertus. Ma fille, le filet du ciel, qui est vaste et étendu, ne laisse pas échapper les coupables, et cependant les paroles que vous venez de prononcer offensent les mœurs.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Tchin-hou m'a dit que le dieu qui préside au

[1] Dans leurs oblations, les Chinois, dit M. Davis, ont substitué, par une économie bien entendue, aux animaux vivants, à la monnaie réelle et aux vêtements de soie, des animaux, de la monnaie et des habillements de papier.

mont Taï-chan est un dieu propice et tout-puissant; je vais jeter la boule de jade, puis je m'empresserai de revenir dans la maison de mon père et de ma mère.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Garde-toi de prêter l'oreille à tous ces raisonnements insensés; songe que c'est un homme artificieux qui déploie contre toi toute la perfidie de sa langue.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, quoi qu'il puisse m'arriver, il faut que je parte. Mon père, si vous ne permettez pas à votre fils d'aller dans le temple, je vais prendre ce couteau qui est suspendu à mon vêtement et me donner la mort.

TCHAO-CHI.

Mon fils, comment peux-tu avoir le cœur assez dur pour nous abandonner?

(Elle soupire.)

TCHANG-I.

Puisque mon fils et ma bru se décident à partir, je ne puis que répéter ce que l'on dit communément : « Quand le cœur s'en va, il est bien difficile « que le souvenir demeure; les seules choses qui « restent sont la rancune et l'inimitié. » Ma femme, demandez à votre fils s'il a quelque vêtement qui serve à couvrir la peau, j'en prendrai la moitié.

TCHAO-CHI, à Li-yu-ngo.

Ma bru, Tchang-hiao-yeou, mon fils, a-t-il quelque vêtement qui serve à couvrir la peau? nous en prendrons la moitié.

LI-YU-NGO.

Ma belle-mère, tout notre bagage est parti; je n'ai qu'une tunique de Tchang-hiao-yeou.

TCHAO-CHI.

Mon époux, le bagage est parti, ma bru n'a que cette tunique.

TCHANG-I.

Si c'est une tunique de Tchang-hiao-yeou, ma femme, coupez-la en deux parties égales, à partir de la couture du dos.

TCHAO-CHI.

J'ai sur moi un couteau attaché à mon vêtement, je vais la couper.

TCHANG-I.

Mes enfants, prenez cette moitié; moi et ma femme, nous garderons l'autre. — Mon fils, tu demanderas peut-être quelle est la raison de tout ceci; c'est que je crains que dans six mois, dans un an peut-être, mes deux enfants ne soient pas encore de retour; hé bien, quand vous penserez à nous et que vous regarderez cette tunique, il vous semblera que vous voyez votre père et votre mère. Nous deux, lorsqu'à force de penser à vous, nous

en aurons la tête malade et le front brûlant, en voyant cette tunique, ce sera comme si nous vous voyions vous-mêmes. — Mon fils, donne-moi ta main.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Eh bien, la voici.

(Tchang-i lui mord la main.)

Mon père, vous me faites souffrir en me mordant la main.

TCHANG-I.

Que parles-tu de souffrance?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mais si vous me mordez la main, comment ne souffrirais-je pas?

TCHANG-I.

Je te mords un peu et tu dis que tu souffres! Songe donc à ton père et à ta mère qui t'ont élevé depuis ton enfance; et maintenant que, devenu grand, tu es en âge de pourvoir à tes besoins, tu les abandonnes! Mon fils, tu dis que tu souffres: combien ne souffrons-nous pas davantage!

TCHAO-CHI.

Mon époux, emportons ce morceau de tunique; en le voyant, nous croirons voir notre enfant lui-même.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Prenez cette moitié de tunique et pliez-la. Il y a une tache de sang qu'il faudra laver. Ne dit-on pas dans le monde, que l'on trouve toujours des fleurs de nénuphar[1]? Mais maintenant que nous n'avons plus de parents dans notre maison, si, par hasard, nous allons visiter les Sables Jaunes[2], on enfermera ce morceau de tunique dans une cassette que l'on placera dans notre tombe. Ma femme, versez, versez des larmes, couvrez-vous de vos vêtements de deuil.

TCHIN-HOU, revenant vers Tchang-hiao-yeou.

O ciel, regardez donc; n'est-ce pas un incendie qui éclate? embarquons-nous promptement.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Oui, oui, profitons de ce bateau; hâtons-nous! hâtons-nous!

(Tchang-hiao-yeou, Li-yu-ngo et Tchin-hou descendent dans le bateau.)

TCHANG-I.

Mon fils est parti! oh! je vais mourir de douleur!

(Il chante.)

De riches effets mobiliers vont être engloutis au fond de l'eau. Les parents éloignés, les fils, les pères n'ont plus d'autre ressource que la corde qu'ils tien-

[1] Il y a en chinois un jeu de mots intraduisible. Il suffit de savoir que le nénuphar est pris ici pour l'emblème de la progéniture.

[2] Si nous quittons la vie.

nent dans leurs mains. — J'aperçois maintenant, devant la porte du couvent, les religieux qui se querellent et se battent. Hélas! ma femme, je ne comprends ni leurs invocations ni leurs cris tumultueux!

(Il parle.)

Ma femme, regardez donc : d'où viennent ces tourbillons de flammes que j'aperçois?

(Une voix crie de l'intérieur d'une maison : « Le feu a pris dans la maison de Tchang « le youen-waï. »)

TCHAO-CHI.

Mon époux, que signifient ces cris?

TCHANG-I, consterné d'effroi.

Ma femme, vous voyez ce grand incendie;

(Il chante.)

Eh bien, je viens d'entendre une voix qui criait: « Le feu consume la maison de Tchang le youen-waï! » Je suis saisi d'effroi à tel point que je me tiens debout, immobile, comme un homme frappé de démence. Dans ce moment, des cavaliers et des fantassins sont rangés le long de la grande rue; ma femme, n'ai-je pas sujet d'être effrayé!

TCHAO-CHI.

Mon époux, mes yeux aperçoivent cet horrible incendie; des tourbillons de feu et de fumée s'élèvent jusqu'au ciel; notre maison croule et s'abîme dans un torrent de flammes. Qui nous fournira maintenant ce qui est nécessaire à notre subsistance?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Les vents mugissants viennent irriter la flamme qui tantôt monte et roule en tourbillons fougueux dans les airs, et tantôt se déploie en torrents sur les toits de la grande rue. Des hommes rangés sur deux lignes tiennent des chaînes de fer, des seaux d'eau, des perches et des cordes de chanvre.

(On entend plusieurs voix crier : « Habitants « des maisons voisines, saisissez-vous de « l'homme chez qui le feu a pris ! amenez-le ! »)

Tout à l'heure je viens d'entendre un inspecteur qui criait à haute voix : « Holà ! holà ! saisissez-vous « du propriétaire ! amenez-le ici ! » — Ciel ! on transporte les vases de cuivre !... Hélas ! comment se fait-il que mon grand hôtel soit déjà réduit en cendres ! il n'y a plus ni tuiles ni chevrons !

(Il chante sur un autre air.)

Je vois les habitants des maisons voisines se battre et former une mêlée confuse ; dans les rues, chacun court faire la chaîne pour éteindre le feu. Je vois de vastes édifices qui touchaient le ciel tomber avec fracas sous les efforts des troupes. Oh ! qu'on ne fasse plus parade de son riche mobilier ; à mon avis, cette fausse abondance n'est qu'une illusion trompeuse. — C'est en vain qu'on se hâte, qu'on unit ses efforts, on ne pourra jamais arrêter le feu, comprimer l'incendie. Le ciel a voulu châtier tous ces riches orgueilleux qui, naguère encore, m'accablaient de leurs

dédains; aujourd'hui j'ai pitié de leurs malheurs.— Je songe toutefois que la maison de Tchang était jadis riche et florissante, et que maintenant elle est anéantie; il en reste à peine une poignée de débris. — Oh! je meurs d'inquiétude et de chagrins!

TCHAO-CHI.

Mon époux, notre maison, notre mobilier, nos valeurs, tout est réduit en cendres. Oh! je ne pourrai jamais supporter mes malheurs.

TCHANG-I.

Oui, le feu a consumé ma maison et tout ce qu'elle renfermait. Ce Tchang-hiao-yeou! il a vu cet épouvantable incendie, il l'a vu et n'en a pris nul souci!

(Il pleure et chante.)

O mon fils! je t'ai élevé depuis que tu es sorti du sein de ta mère, et maintenant que tu es devenu grand, tu nous abandonnes! C'est en vain que nous espérions de finir nos jours paisiblement dans notre maison.

TCHAO-CHI.

Mon époux, où irons-nous demeurer maintenant?

TCHANG-I.

Hélas! ma femme, où voulez-vous que nous allions demeurer? Je ne connais qu'une petite rue où l'on demande l'aumône. Imitez bien le ton plaintif.

TCHAO-CHI.

Quel ton plaintif?

TCHANG-I.

Ma femme, vous n'avez donc pas entendu quelquefois dans les ruelles la voix plaintive des mendiants qui cherchent à exciter la compassion? Eh bien, je vais vous apprendre ce ton; écoutez-moi: « Mon-sieur-ma-dame! » voilà le cri qu'il faut imiter.

(Il chante.)

Vous ne pouvez manquer d'avoir entendu ces voix plaintives dans les ruelles et sur les places : *yé-yé-ma-ma!*

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(La scène se passe dans la maison de Tchin-hou.)

TCHIN-HOU.

Je suis Tchin-hou. — C'est moi qui, épris d'un violent amour pour Li-yu-ngo, et n'écoutant que ma passion, profitai d'un jour où nous traversions ensemble le fleuve Jaune, pour me débarrasser de son mari. Li-yu-ngo voulait garder le deuil pendant trois ans. — Trois années, lui dis-je, je ne pourrais pas même attendre trois jours! « Puisque vous ne « pouvez pas attendre trois ans, répliqua-t-elle, vous « attendrez au moins que je sois accouchée. Je ne « demande pas mieux que de répondre à votre ten- « dresse; mais, dans l'état où je suis, gardez-vous de « penser aux voluptés illicites! » Le ciel exauce les vœux de l'homme, car il n'y avait pas trois jours que nous étions arrivés, quand Li-yu-ngo mit au monde un garçon. Son fils, qui a maintenant dix-huit ans révolus, est un jeune homme d'une adresse remarquable; et bien qu'il tienne de moi par sa force et son agilité, je ne puis le voir sans une profonde

aversion. Quand je le frappe avec le bâton (ce qui arrive assez fréquemment), je le fais bien mourir à moitié sous mes coups; mais je voudrais que le drôle mourût, pour ne jamais revenir à la vie. Au bout du compte, qui est-ce qui m'empêche de réaliser sur-le-champ mon projet? On a raison de dire: quand on extirpe la racine, les rejetons de la plante ne poussent plus. Le sort de cet enfant m'appartient; mais comme sa mère m'a donné quelques billets de banque, je vais aller auparavant boire avec mes camarades.

SCÈNE II.

TCHIN-PAO, LAI-EUL, LI-YU-NGO [1].

TCHIN-PAO.

Mon nom de famille est Tchin-pao. Je suis âgé de dix-huit ans. Par ma force et ma dextérité, je l'emporte sur tous mes camarades. Quant aux dix-huit exercices militaires, il n'y en a pas un que je

[1] (Texte.) «Je suis Li-yu-ngo. — Les jours et les mois s'écou-«lent avec la rapidité de la flèche. Il y a déjà dix-huit ans que «Tchin-hou a précipité mon youen-waï dans les eaux du fleuve. «Quelques jours après cette catastrophe, j'ai mis au monde un fils «qui vient d'atteindre sa dix-huitième année. Il porte le nom de «famille du brigand et s'appelle Tchin-pao. Il va chaque jour, sur la «montagne, à la chasse des grands animaux. J'ignore pour quel mo-«tif il n'est pas encore venu prendre son repas.»

ne connaisse à fond. Je vais chaque jour dans les montagnes, avec mon arc et ma flèche, chasser les grands animaux. Aujourd'hui, pendant que je m'exerçais, suivant ma coutume, au maniement des armes, j'aperçus tout à coup derrière la montagne un bœuf qui, de loin, ressemblait à un animal sauvage. Je saisis aussitôt mon arc, j'appuie la flèche sur la corde; la flèche part et va frapper, en sifflant, le grand animal. — Mais, comme je voulais enlever ma proie, je vis arriver, en courant, un jeune garçon que je ne connais pas et qui prétendit avoir tué le bœuf. Il faut que je l'interroge encore.

(A Laï-eul.)

Comment avez-vous tué cet animal?

LAÏ-EUL, avec ironie.

D'une main je le pris par une corne, de l'autre je le saisis par la queue; puis avec mes dents, je le mordis sur les reins jusqu'à ce qu'il mourût; et vous, pour éviter tous ces efforts, toute cette fatigue, vous voulez m'enlever frauduleusement ma proie! Je vais aller chez vous raconter cette affaire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LI-YU-NGO.

LAÏ-EUL, frappant à la porte.

Madame Tchin!

LI-YU-NGO.

Qui est-ce qui appelle sur le seuil de la porte? ouvrons, ouvrons vite.

(A Laï-eul.)

Qu'est-ce que tu fais là?

LAÏ-EUL, avec embarras.

Madame, c'est que... c'est que... avec beaucoup de peine... beaucoup de peine et de fatigue, j'ai tué un grand animal, dont la peau vaut plusieurs taels d'argent. Maintenant je demande pourquoi votre fils veut me frustrer de ce qui m'appartient.

LI-YU-NGO.

Mon enfant, emporte la peau de ton animal et va-t'en.

LAÏ-EUL, à Tchin-pao, d'un air menaçant.

Ah! ah! si ce n'était par égard pour ta mère, je t'en ferais voir de belles!

(Il sort.)

LI-YU-NGO.

Tchin-pao, viens ici et mets-toi à genoux. Je t'avais recommandé d'éviter les querelles et tu les

provoques, au contraire. Si tu me forces à te frapper, souviens-toi que tu pourrais bien t'en repentir.

TCHIN-PAO.

Ma mère, si vous voulez me frapper, frappez-moi; gardez-vous de m'épargner.

LI-YU-NGO.

Eh bien donc, reste à genoux. (A part.) Si je frappe mon fils et qu'il en ait la tête malade et le front brûlant, qui vengera la mort de son père? (Haut.) Tchin-pao, je ne veux pas te frapper, je te pardonne encore cette fois.

TCHIN-PAO.

Ma mère, frappez-moi, je vous en prie. Ma mère, si vous ne me frappez pas, hélas! vous le direz à mon père qui m'appliquera des coups de bâton, et qui me fera subir *la petite mort* [1].

LI-YU-NGO.

Eh bien, je ne te frapperai pas et je n'en parlerai pas à ton père.

TCHIN-PAO.

Ma mère, je vous remercie.

LI-YU-NGO.

Mon fils, tu connais à fond les dix-huit exercices militaires; qui t'empêche d'aller à la capitale pour solliciter un emploi?

[1] C'est-à-dire, « qui me fera mourir à moitié sous ses coups. »

TCHIN-PAO.

J'ai bien le désir d'y aller; mais comment entreprendre un si long voyage sans provisions de bouche?

LI-YU-NGO.

Mon fils, puisque tu veux aller à la capitale pour subir tes examens militaires, je vais te donner quelque argent et deux aiguilles de tête en or, afin que tu puisses acheter des provisions et subvenir à tes dépenses.

TCHIN-PAO.

Nous sommes dans un jour heureux; le temps est beau; je vais prendre congé de ma mère et me mettre en route.

(Il salue sa mère.)

LI-YU-NGO.

Tchin-pao, souviens-toi d'une chose. Si tu arrives à la capitale, tu auras soin de prendre des informations sur Tchang, le youen-waï du Lion d'or, et sur sa femme avec laquelle il demeure dans le passage des Tiges de bambou, près de la rue de Ma-hing; et si tu trouves ces deux vieillards, tu les amèneras ici.

TCHIN-PAO.

Ma mère, à quel degré suis-je parent de ces vieillards?

LI-YU-NGO.

Garde-toi de leur demander le degré de parenté; ce sont de vieux parents.

TCHIN-PAO.

Ma mère, les instructions que vous donnez à votre fils resteront gravées dans ma mémoire, et ne s'effaceront jamais. Ma mère, je vais quitter la maison.

LI-YU-NGO.

Tchin-pao, reviens encore.

TCHIN-PAO.

Ma mère, qu'avez-vous à me dire?

LI-YU-NGO.

Si tu vois ces deux vieillards, amène-les avec toi.

TCHIN-PAO.

Votre fils s'en souviendra; ma mère, je vais partir.

LI-YU-NGO.

Tchin-pao, reviens encore.

TCHIN-PAO.

Ma mère, si vous avez quelques recommandations à me faire, faites-les-moi sur-le-champ, afin que je puisse partir.

LI-YU-NGO.

Je vais te donner un bonnet de soie d'un grand prix : si tu rencontres ces deux vieillards, tu le leur remettras; alors ils ne tarderont pas à reconnaître que je suis une parente.

TCHIN-PAO.

Ma mère, j'exécuterai fidèlement vos ordres.

(Il se met en route.)

LI-YU-NGO.

Mon fils est parti : fasse le ciel qu'il revienne bientôt, accompagné d'une suite nombreuse; que mes yeux aperçoivent les étendards de son escorte, et que mes oreilles entendent l'annonce d'une bonne nouvelle!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

(La scène se passe dans un monastère de Fô.)

LE SUPÉRIEUR DU MONASTÈRE.

(Il récite des vers.)

Les religieux de la pagode voisine ne sont pas des personnages graves et réservés; dans les temps anciens, le prêtre, fidèle observateur de la parole de Fô, aimait à lire les livres sacrés. Est-ce qu'un homme qui a embrassé la profession religieuse ne devrait pas remplir tous les devoirs qu'elle impose!

(Il parle.)

Je suis le supérieur du couvent du ministre d'état. Son Excellence Tchin a provoqué elle-même cette grande réunion pour laquelle nos salles ne sont pas assez vastes; le Tchoang-youen de la nouvelle pro-

motion veut qu'on fasse à chaque individu l'aumône de quelques pièces de monnaie et d'une portion d'aliments. J'ai tout préparé pour la distribution, et je pense bien que Son Excellence va venir d'un instant à l'autre.

SCÈNE V.

LE MÊME, TCHIN-PAO, SUIVI DE L'ÉCONOME DU COUVENT.

TCHIN-PAO.

Je suis Tchin-pao. J'ai subi les épreuves militaires du dernier concours, et comme les trois flèches que j'ai lancées dans l'arène ont toutes atteint le cœur rouge [1], j'ai obtenu dans l'ordre militaire, pour prix de mon adresse, le grade éminent de Tchoang-youen, avec mission de juger les criminels de ma province natale. — Je me souviens que ma mère m'a recommandé de prendre des informations dans le passage des Tiges de bambou, près de la rue de Ma-hing, sur Tchang le youen-waï, du Lion d'or, et son épouse; il faut que je me mette à la recherche de ces deux vieillards. Mais puisque je me trouve aujourd'hui dans le couvent du ministre d'état, je veux offrir un sacrifice et faire du bien aux pauvres. J'ai

[1] Le but auquel je visais.

remis dernièrement quelques billets de banque au supérieur, pour qu'il prépare un holocauste. Ce religieux est allé chercher des parfums, et je pense bien qu'il ne tardera pas à venir.

(Il aperçoit le supérieur.)

Vénérable prêtre de Fô, je vous remercie mille fois.

LE SUPÉRIEUR.

J'invite Votre Excellence à prendre quelques aliments maigres [1].

TCHIN-PAO.

Je n'ai pas besoin de manger des aliments maigres. Conservez-les, et si quelques personnes tombées dans le malheur et la pauvreté se présentent devant vous, vénérable prêtre, faites-leur en mon nom l'aumône de ces aliments.

SCÈNE VI.

TCHANG-I, TCHAO-CHI.

TCHANG-I.

Demandons l'aumône! demandons l'aumône! Qui n'aurait pas pitié d'un malheureux, dont la maison et le riche ameublement et les précieuses valeurs ont été réduits en cendres par le feu du ciel? Main-

[1] On sait que les Bouddhistes ne mangent pas de viande.

tenant nous ne pouvons plus compter sur les soins affectueux de nos enfants. Toutes les ressources manquent à notre situation. Je me rappelle que dans la grande rue, sur la place du Marché, demeure un homme riche qui fait du bien aux pauvres. Allons le voir; il nous donnera quelques aliments, si nous récitons pour lui les prières de Fô.

(Il chante.)

Je vais l'importuner de mes clameurs; je me présenterai devant la façade de sa maison, dans la grande rue; derrière sa maison, dans la petite rue; je lui demanderai quelques restes de bouillon, quelques restes de légumes. Oh! la neige a traversé les lambeaux de soie qui me couvrent; le vent a chassé sur mon corps une pluie glaciale. Autrefois j'avais des champs tellement vastes qu'un corbeau n'aurait pu les traverser en volant. Dans quel mois, en quelle année tous ces malheurs ont-ils fondu sur moi? un instant a suffi pour détruire tout ce que je possédais.

TCHAO-CHI.

Mon époux, d'où vient que nous ne rencontrons pas un seul homme qui laisse tomber dans la main du pauvre quelques pièces de monnaie?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Il y a dans ce monde une multitude d'hommes charitables qui soulagent les malheureux; il y a une multitude d'hommes qui apaisent les douleurs par

de suaves paroles. Il y a des bienfaiteurs qui voudraient, en nous voyant, augmenter le nombre de leurs bonnes actions, partager avec nous les mets des sacrifices. Je ne sais pourquoi nous n'en rencontrons pas un seul (*bis*) qui s'approche de nous.

TCHAO-CHI.

Mon époux, j'aperçois sur cette table de bois, des gâteaux cuits à la vapeur et qui sont encore chauds; que je serais heureuse d'en manger un[1]!

TCHANG-I.

Vous voudriez en manger un! mais, ma femme, vous n'êtes pas la seule; j'en prendrais bien aussi ma part. Hélas! comment faire pour acheter des gâteaux? nous n'avons pas d'argent. Ma femme?

TCHAO-CHI.

Mon époux, que me voulez-vous?

TCHANG-I.

Si je demande l'aumône dans les rues, je vais me couvrir d'ignominie. Ma femme, mendiez pour moi.

TCHAO-CHI, avec dignité.

A qui ordonnez-vous de demander l'aumône?

[1] (Texte.) TCHANG-I.
Ma femme, que dites-vous là?
TCHAO-CHI.
Je dis que je viens de voir tout à l'heure, sur une table de bois, des gâteaux cuits à la vapeur, qui sont encore chauds; je dis que je voudrais en manger un.

TCHANG-I.

Eh! à vous-même.

TCHAO-CHI.

Quoi! vous voulez que j'aille mendier ma vie dans les rues; mais vous avez donc perdu le sentiment de la honte! Après tout, ne suis-je pas la fille d'un riche propriétaire? Vous voulez que j'aille mendier dans les rues; mais autrefois je me nourrissais de mets délicats et recherchés; je pouvais revêtir avec somptuosité les plus riches et les plus élégantes parures; autrefois j'avais pour faire mes visites un char éclatant ou une chaise à porteurs magnifiquement ornée. Et d'ailleurs, qui est-ce qui ignore, dans la grande rue, que je suis l'épouse légitime de Tchang le youen-waï, du Lion d'or? Non, vous aurez beau m'ordonner de mendier, je ne mendierai pas.

TCHANG-I.

Quel est ce langage étrange?

TCHAO-CHI.

Je proteste que je ne mendierai pas.

TCHANG-I.

Vous dites que vous êtes la fille d'un riche propriétaire; l'épouse légitime d'un youen-waï; qu'autrefois vous aviez à votre service un char somptueux ou une chaise à porteurs magnifiquement ornée; en ce cas, ma femme, vous pouvez

mendier votre vie, car je ne suis plus Tchang le youen-waï, du Lion d'or; je suis un avorton sorti du sein de sa mère pour mendier. Je vous le répète, nous n'avons pas d'argent et j'exige formellement que vous demandiez l'aumône.

TCHAO-CHI.

Je ne mendierai pas, je ne mendierai pas.

TCHANG-I.

Je veux que vous mendiez, je veux que vous mendiez.

TCHAO-CHI.

Je ne mendierai pas, je ne mendierai pas.

TCHANG-I.

Si vous ne mendiez pas, je ne mendierai pas non plus; alors attendons-nous à mourir de faim.

(Tchao-chi pousse un soupir.)

Ma femme, vous avez raison. Vous êtes la fille d'un riche propriétaire, l'épouse d'un youen-waï. Eh bien, mendiez dans la rue, allez (*ter*), je mendierai avec vous.

TCHAO-CHI.

Demandez, demandez l'aumône.

TCHANG-I.

Hélas! qui ne serait pas ému de compassion à l'aspect d'un pauvre vieillard, dont les biens ont été consumés par un affreux incendie!

(Il chante.)

Comment supporterai-je la fougue impétueuse des vents qui soufflent sur ma tête? Comment écarterai-je de mes yeux les larges flocons de neige qui sillonnent les airs? Le feu du ciel a dévoré tous mes biens. Ma femme, où est l'heureux temps de notre jeunesse!

TCHAO-CHI.

Ce temps est déjà loin de nous, car nous commençons à fléchir sous le poids des années.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Nous avons atteint tous les deux notre soixante-dixième année; nous aurions besoin plus que jamais des consolations et des aises de la vie, et cependant, ô ciel! ô ciel! nous sommes réduits, dans notre vieillesse, à la dure nécessité de souffrir la faim et les injures de la saison! aujourd'hui nous n'aurons pas de lit pour reposer nos membres fatigués. Comment supporter une si grande misère! La neige tombe en abondance; les vents sont déchaînés autour de nous. Quand le soir viendra, je ne pourrai jamais seul, avec mes faibles bras, remuer la terre pour préparer notre couche. O ciel! ô ciel! endurer, à notre âge, la pluie et la neige! Ah! nous allons éprouver tous les tourments de l'enfer! Je vais me mettre à genoux dans la grande rue; peut-être qu'un homme, au cœur tendre et généreux, aura pitié de deux pauvres vieillards.

TCHAO-CHI.

Mon époux, le vent souffle toujours avec violence, la neige tombe à gros flocons; nous n'avons pas de provisions de bouche, pas de vêtements; oh! si nous ne mourons pas de froid, la faim va nous dévorer.

(Ils rencontrent un bonze.)

LE BONZE.

Holà! mes bons vieillards, vous venez ici pour mendier. Eh bien! on fait maintenant la distribution dans le couvent du ministre d'état. Allez-y, allez-y; on vous donnera des aliments maigres. Allez-y, vous vous en trouverez bien.

TCHANG-I.

Mon père, vous me rendez la vie.

(A Tchao-chi.)

Ma femme, puisque l'on fait la distribution des aliments maigres dans le couvent du ministre d'état, allons-y, allons-y.

TCHAO-CHI.

Oui, allons dans le couvent demander l'aumône.

SCÈNE VII.

(La scène se passe dans le couvent du ministre d'état.)

LES MÊMES, L'ÉCONOME DU COUVENT, TCHIN-PAO.

TCHANG-I, apercevant l'économe.

Mon père, nous venons vous demander quelques aliments maigres par charité.

L'ÉCONOME.

La distribution est faite.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Hélas! cet homme à qui l'on dit que le signe de la famine est au coin de sa bouche, et que le Dieu qui veille à la subsistance des hommes, habite les confins du ciel, n'a-t-il pas beaucoup de ressemblance avec nous, qui sommes si malheureux? La fortune nous est contraire, et toutes les circonstances nous sont encore défavorables.

(Il parle.)

Mon père,

(Il chante.)

Une demi-écuellée de restes de bouillon suffira pour réparer nos forces.

(Il parle.)

O fatale destinée!

(Il chante.)

Eh bien, ma femme, nous irons en mendiant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il faut qu'un autre jour nous fassions le tour des rues.

L'ÉCONOME.

Vous arrivez trop tard; nous avons distribué tout à l'heure d'excellents mets.

TCHANG-I.

Mon père, ayez pitié de nous; donnez-nous quelque chose par charité.

L'ÉCONOME.

Nous n'avons plus d'aliments.

(Il rentre dans le monastère.)

TCHIN-PAO.

Quel est ce bruit que j'entends?

L'ÉCONOME.

Ce sont les cris de deux pauvres vieillards qui sont devant la porte du couvent, et qui veulent avoir des aliments maigres. Ils arrivent trop tard; la distribution est faite.

TCHIN-PAO.

Vénérable Ho-chang, vous avez encore ma portion d'aliments maigres; faites-la manger à ces malheureux.

L'ÉCONOME.

Très-volontiers.

(Il porte à Tchang-i et à sa femme une portion d'aliments.)

Mes bons vieillards, nous avions achevé la distribution, quand vous vous êtes présentés; il n'y a plus d'aliments maigres, et la portion que je vous apporte est celle du ministre d'état : mangez-la; vous viendrez ensuite remercier Son Excellence.

TCHANG-I.

Je vous suis obligé.

(A Tchao-chi.)

Ma femme, mangeons, mangeons. Tenez, gardez pour vous ces deux gâteaux de riz; moi, je prendrai ce qui est dans ce vase de terre cuite.

(Ils se mettent à manger.)

Ma femme, il faut rendre maintenant le vase de terre cuite.

TCHAO-CHI.

Oui, je vais le remettre au prêtre de Fô.

TCHANG-I.

N'oubliez pas aussi d'offrir nos remercîments au mandarin.

TCHAO-CHI.

Je n'y manquerai pas.

(Elle aperçoit et salue Tchin-pao.)

Votre Excellence nous a fait l'aumône de sa portion d'aliments. Nous souhaitons, mon mari et moi, que vous receviez, durant votre mandarinat, de beaux émoluments, des émoluments dignes de votre grade et des hautes fonctions dont vous êtes

revêtu; qu'après votre mandarinat, vous exerciez une magistrature nouvelle.

(Elle croit reconnaître Tchang-hiao-yeou.)

TCHIN-PAO.

D'où vient que cette femme arrête ainsi ses regards sur moi?

TCHAO-CHI.

Seigneur, je désire que vous puissiez accumuler magistratures sur magistratures, émoluments sur émoluments. Quant à vous, mes pères, je ne forme qu'un vœu, c'est que vous deveniez tous mandarins!

(Elle se retire.)

Ce mandarin a vraiment tous les traits de Tchang-hiao-yeou. J'ai examiné sa figure avec une grande attention, et plus j'y réfléchis, plus je suis convaincue que j'ai retrouvé mon fils. Il faut que je fasse part à mon époux de cette heureuse rencontre. Je veux qu'il aille frapper son fils.

(Apercevant Tchang-i.)

Mon époux, vous voyez une femme au comble de la joie.

TCHANG-I.

Et quelle est donc la cause de votre joie, ma femme?

TCHAO-CHI.

Faites éclater votre gaieté, riez.

TCHANG-I.

Pourquoi voulez-vous que je rie?

TCHAO-CHI.

Riez.

TCHANG-I.

Eh bien, je vais rire. (Il sourit.)

TCHAO-CHI.

Riez plus fort.

(Tchang-i fait un éclat de rire.)

Que vous êtes simple! votre fils Tchang-hiao-yeou est ici.

TCHANG-I.

Dans quel endroit?

TCHAO-CHI.

Quoi, vous ne comprenez pas? Eh bien, ce mandarin qui vous a donné sa portion d'aliments maigres, c'est votre fils Tchang-hiao-yeou.

TCHANG-I.

Ma femme, êtes-vous sûre de cela?

TCHAO-CHI.

Comment une mère pourrait-elle s'y tromper! Il faudrait que mes yeux ne fussent pas des yeux, mais des globes de verre; heureusement que je puis encore distinguer les objets.

TCHANG-I.

Dans ce cas, je cours frapper ce fils dénaturé. Mais, ma femme, est-ce bien lui?

TCHAO-CHI.

Encore une fois, vous voulez donc que mes yeux soient des globes de verre?

TCHANG-I.

Eh bien, je me souviendrai de ces paroles.

(A Tchin-pao qu'il aperçoit.)

Ah! le voilà, ce scélérat qui a excité mon courroux!

TCHIN-PAO, au bonze.

Mon père, il vous adresse la parole.

LE BONZE.

Seigneur, c'est à Votre Excellence qu'il parle.

TCHIN-PAO, à Tchang-i.

Mon bon vieillard, qu'avez-vous à me dire?

TCHANG-I.

Vous m'avez causé bien des peines.

(Il chante.)

Hélas! comment pouvez-vous considérer votre père et votre mère comme des étrangers? C'est à peine si vous laissez tomber sur eux un regard d'indifférence.

TCHAO-CHI, bas à Tchang-i.

Parlez, parlez; c'est notre fils.

TCHIN-PAO.

Quoi! vous osez dire que vous êtes mon père? alors je vais vous adresser une question. Comment s'appelle votre fils?

TCHANG-I.

Le nom de famille de mon fils est Tchang; on l'appelle Tchang-hiao-yeou.

TCHIN-PAO.

Bien, on l'appelle Tchang-hiao-yeou; moi, je me nomme Tchin-pao. Pourquoi, je vous prie, dites-vous que je suis votre fils?

TCHAO-CHI, bas à Tchang-i.

Il a changé de nom.

TCHIN-PAO.

Quel âge avait votre fils, quand il vous a quitté?

TCHANG-I.

Trente ans; et comme il y en a dix-huit qu'il est parti, il doit avoir maintenant quarante-huit ans.

TCHIN-PAO.

La conséquence de tout cela, c'est que je n'étais pas encore au monde, quand votre fils est parti.

TCHANG-I.

Ma femme, vous vous êtes trompée.

TCHAO-CHI.

Je n'y conçois plus rien.

TCHANG-I.

Vous pouvez bien dire maintenant que vos yeux sont des globes de verre.

TCHAO-CHI.

Il est probable que ma vue s'est troublée tout à l'heure devant la porte du couvent.

TCHIN-PAO.

Mon bon vieillard, vous trouvez donc que je ressemble à votre fils? Parlez, je vous écoute.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Votre ressemblance est parfaite, comme celle qui existerait entre deux anses détachées d'un vase peint; vous avez tous les deux le même visage, le même air de tête; vous avez tous les deux une physionomie ouverte et noble; vous avez la même taille; tous les deux vous avez reçu de la nature les mêmes avantages.

(Il parle.)

Seigneur, ayez pitié d'un pauvre vieillard; votre serviteur est un homme accablé d'années.

(Il chante.)

Mes yeux, troublés par les larmes, ne savent plus distinguer les objets. Seigneur, ne m'en voulez pas.

(Il se met à genoux et demande pardon.)

TCHIN-PAO.

Vieillard, au moment où vous vous abaissiez devant moi pour me saluer, il m'a semblé qu'un homme me poussait par derrière. (A part.) Ne serait-ce pas qu'un bonheur aussi grand que le mien lui est réservé? (A Tchang-i.) Je ne vous en veux pas; allez, vous pouvez partir.

TCHANG-I.

Seigneur, je vous remercie mille fois de votre générosité.

TCHIN-PAO.

Revenez encore.

TCHANG-I, effrayé.

Seigneur, est-ce que vous voulez me répri mander?

TCHIN-PAO.

Je viens de vous dire que je ne vous en voulais pas. Pourquoi vous ferais-je des réprimandes? Tenez, je vois que vos vêtements sont en mauvais état; prenez ce bonnet et ces habits de soie ouatée; emportez-les et continuez votre route.

TCHANG-I.

Je remercie mille fois Votre Excellencé.

(Il sort.)

Que ce mandarin est bon et compatissant! Il ne me réprimande pas, il ne me frappe pas; loin de là, il me donne un bonnet, des vêtements de soie; il me comble de bienfaits.....

(Il regarde les vêtements.)

Mais, qu'est-ce que j'aperçois!

(Il pleure.)

La tunique de mon fils! — Quand il fut sur le point de partir, il nous laissa cette marque de souvenir. — Il y a ici un mystère qu'il est difficile de

pénétrer. — Selon toutes les apparences, c'est ma femme qui, tout à l'heure, en remerciant le mandarin, l'aura laissé tomber dans sa précipitation. Je vais l'interroger; si elle a toujours en sa possession la tunique de mon fils, celle-ci appartient au mandarin; mais si ma femme ne peut pas me la représenter, elle aura certainement des reproches.

(A Tchao-chi.)

Ma femme, où est le gage de notre fils?

TCHAO-CHI.

Quel gage?

TCHANG-I.

Vous vous rappelez que votre fils, quand il fut sur le point de partir, nous laissa, comme gage de souvenir et de tendresse, une moitié de tunique; où est-elle?

TCHAO-CHI.

Tout à l'heure ce gage de tendresse est sorti de ma mémoire. Ne me parlez pas de la tunique de mon fils, car je crains de l'avoir perdue.—Voyons, cherchons avec soin, tâchons de la retrouver. — (D'un air joyeux.) Oh! elle était dans mon sein!

(Elle tire le morceau de tunique.)

Eh bien! cette moitié de tunique, je ne l'avais pas perdue.

TCHANG-I, montrant celle que le mandarin lui a donnée par mégarde.

Voici l'autre!

TCHAO-CHI, d'un air stupéfait.

Où l'avez-vous trouvée?

TCHANG-I.

Confrontons cette moitié de tunique avec celle que vous avez. — Oh! si ce n'était pas celle de Tchang-hiao-yeou!

(Il jette un cri.)

Ah! malheureux! je n'ai plus de fils! — Mon âme va se briser de douleur.

(Il chante.)

Ma femme, ne perdons point de temps; allons demander à ce jeune mandarin si notre fils existe encore, ou bien s'il a cessé de vivre.

(Il aperçoit Tchin-pao.)

Seigneur, cette moitié de tunique que nous tenons de vous, est un objet de peu d'importance, et cependant cet objet nous plonge dans une douloureuse perplexité.

TCHIN-PAO.

Et d'où peut venir cette perplexité? parlez, expliquez-moi cette énigme.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je me rappelle qu'autrefois cette tunique appartenait à mon fils; c'est moi-même qui l'ai coupée en deux morceaux pour en faire un gage d'attachement et de souvenir. Oserai-je demander à Votre

Excellence d'où lui est venu le morceau qui se trouve maintenant en ma possession?

TCHIN-PAO.

Comment se fait-il que je vous trouve dans ce dénûment?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Il y a vingt ans, je possédais de grandes richesses.

TCHIN-PAO.

Quel est votre nom de famille?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je suis Tchang le youen-waï.

TCHIN-PAO.

Tchang le youen-waï! où demeurez-vous?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Ma maison était..... était située dans la rue de Ma-hing.

TCHIN-PAO.

Pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre maison?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Parce qu'autrefois j'ai reconnu pour mon fils adoptif un jeune homme que je croyais vertueux, mais qui n'avait que des inclinations basses et féroces; parce que ce brigand a emmené mon fils avec lui et l'a précipité dans un abîme de malheurs.

TCHIN-PAO.

Dans quel pays est allé votre fils?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Mon fils a eu le malheur d'écouter des paroles insensées; il s'est laissé prendre aux piéges, aux artificieux stratagèmes d'un imposteur, et a fini par quitter son village natal, pour aller faire je ne sais quelles opérations de commerce.

TCHIN-PAO.

Avez-vous reçu de ses nouvelles?

TCHANG-I.

Il y a dix-huit ans que mon fils est parti.

(Il chante.)

Il est parti et n'a point donné de ses nouvelles.

TCHIN-PAO.

Eh bien, n'êtes-vous pas Tchang le youen-waï, du Lion d'or?

TCHANG-I.

Oui, je suis Tchang le youen-waï, du Lion d'or; ma femme est Tchao-chi. Seigneur, connaissez-vous Tchin-hou?

TCHIN-PAO.

Vous avez prononcé le nom de mon père.

TCHANG-I.

Connaissez-vous aussi Li-yu-ngo?

TCHIN-PAO.

Ma mère! c'est elle qui m'a porté dans son sein; mais vous-même, comment la connaissez-vous?

TCHANG-I.

Nous sommes ses vieux parents.

TCHAO-CHI.

Mon époux, il me vient une pensée. Vous vous rappelez que notre bru était enceinte depuis dix-huit mois, sans pouvoir accoucher. Il est probable que ce jeune mandarin est l'enfant qu'elle a mis au monde : c'est notre petit-fils.

TCHIN-PAO.

Puisque vous êtes mes vieux parents, venez et suivez-moi tous les deux.

TCHANG-I.

Ma femme, il veut nous emmener avec lui; irons-nous, ou n'irons-nous pas?

TCHAO-CHI.

Gardez-vous bien d'y aller!

TCHANG-I.

Pourquoi donc?

TCHAO-CHI.

On dit que les routes sont infestées par des brigands.

TCHANG-I.

Quels brigands?

(A Tchin-pao.)

J'oserai faire une question à Votre Excellence. Si nous vous suivons, dans quel pays nous conduirez-vous?

TCHIN-PAO.

Je vais vous donner une *ligature*[1]. Vous irez dans la ville de Ngan-chan, de l'arrondissement de Sou-tcheou; nous nous retrouverons dans la pagode du Sable d'or, où je vous donne rendez-vous. Tâchez tous les deux d'être exacts et circonspects.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Emportez cette tunique et remettez-la de ma part à vos plus proches parents; dites-leur que vous avez salué les deux vieillards de la rue de Ma-hing : mais gardez-vous de prononcer ces paroles devant votre père.

TCHIN-PAO.

Pourquoi voulez-vous qu'il ignore toutes ces choses?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Quand vous avez quitté votre père et votre mère, ils vous ont fait des recommandations claires et précises. (A Tchao-chi.) Ce brigand, il faut bien que le ciel le punisse! Ma femme, vos malheurs touchent à leur

[1] Expression dont se servent les missionnaires en Chine pour désigner une *enfilade* de mille deniers de cuivre.

terme; nous jouirons bientôt d'une grande félicité; la coupe de la vie qui, pour nous, était pleine d'amertumes, va devenir plus douce.

(Il parle.)

Ma femme, je vais partir avec vous.

(Ils se mettent en route.)

TCHIN-PAO, au supérieur du couvent.

Vénérable supérieur, j'ai des affaires très-sérieuses qui réclament mes soins. Il faut qu'aujourd'hui même je fasse mes préparatifs de voyage et que je retourne chez moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(La scène se passe dans la maison de Tchin-hou.)

TCHIN-HOU ET LI-YU-NGO.

TCHIN-HOU.

C'est moi qui suis Tchin-hou. Oh! l'excellent vin que je viens de boire à pleine coupe! Ce Tchin-pao, sa mère l'idolâtre. Je ne sais où elle l'a envoyé, mais toujours est-il que je ne le vois pas revenir.

(A Li-yu-ngo.)

Je gagerais bien que votre fils exerce quelques brigandages.

LI-YU-NGO.

Il est allé subir ses examens militaires.

TCHIN-HOU.

S'il est allé subir ses examens militaires, il est certain maintenant qu'il a échoué au concours. Dites-lui bien qu'il ne revienne pas, que je ne veux pas le revoir. — J'ai aujourd'hui une affaire sérieuse. Il faut que j'aille dans la vallée de Ouo-kong, où

m'attendent quelques personnes. Ma femme, gardez la maison.

(Il sort.).

LI-YU-NGO.

Ce brigand est parti. Je vais me placer sur le seuil de la porte pour voir si l'on vient.

SCÈNE II.

La même, TCHIN-PAO.

TCHIN-PAO.

Je suis Tchin-pao. Après un assez long entretien avec ces deux vieillards dans le couvent du ministre d'état, je leur ai donné l'ordre de venir ici. Quant à moi, j'ai pris l'avance, car je désirais retourner promptement dans la maison paternelle pour saluer ma mère. — Me voici bientôt arrivé sur le seuil de la porte.

(Il aperçoit sa mère et la salue.)

Ma mère, votre fils a obtenu au concours le grade de Tchoang-youen dans l'ordre militaire, avec mission de juger sur-le-champ tous les criminels de sa province natale.

LI-YU-NGO.

Mon fils, tu es mandarin! ô ciel! la joie que j'éprouve me fera mourir. — Mon fils, as-tu vu ces deux vieillards de la rue de Ma-hing, Tchang et sa

TCHIN-PAO.

Ces deux vieillards, je les ai vus; ils vont arriver ici d'un moment à l'autre; mais, ma mère, j'ai une question à vous faire. Quel est donc le degré de parenté qui nous unit?

LI-YU-NGO.

Mon fils, garde-toi bien de leur adresser une pareille demande; ce sont de vieux parents.

TCHIN-PAO.

De vieux parents; mais il y a de proches parents, il y a des parents éloignés. Ma mère, d'où vient que vous vous exprimez d'une manière ambiguë? Vos paroles sont à double sens. Si vous vous bornez à dire que Tchang et sa femme sont vos vieux parents, votre fils ne connaîtra jamais le degré de parenté qui vous unit.

LI-YU-NGO.

Eh bien, mon fils, je vais m'exprimer clairement; mais garde-toi de t'abandonner aux mouvements de la colère.

TCHIN-PAO.

Ma mère, je serai calme.

LI-YU-NGO.

Mon fils, tu ne sais pas..... Ciel! que vais-je lui annoncer!..... Tchin-hou n'est pas ton père; moi-même, je ne suis pas originaire de ce pays; je suis née à Nan-king, dans la rue de Ma-hing, passage des

Tiges de bambou. Tchang, le youen-waï, du Lion d'or, est mon beau-père; il y a dix-huit ans que Tchin-hou a précipité ton père Tchang-hiao-yeou dans les eaux du fleuve Jaune; tu es son fils posthume, et les deux vieillards que tu as vus sont Tchang, le youen-waï, du Lion d'or, et sa femme.

TCHIN-PAO.

Ma mère, si vous n'eussiez pas parlé, comment aurais-je pu connaître ce forfait?

(Il tombe évanoui.)

LI-YU-NGO.

Mon fils, reprends tes esprits. Si tu mourais maintenant, qui est-ce qui vengerait la mort de ton père?

TCHIN-PAO.

Cet infâme brigand! il n'est pas mon père! — Ma mère, où est-il allé?

LI-YU-NGO.

Il est allé, dans la vallée de Ouo-kong, trouver une personne.

TCHIN-PAO.

O meurtrier de mon père, la tombe te réclame! — Si ce tigre est allé dans la vallée de Ouo-kong, il n'en reviendra pas vivant!

(Il récite des vers.)

A peine ai-je entendu ces paroles, que mon front s'est replié; mes regards sont devenus sombres et

menaçants; je ne connaissais pas tous ces forfaits. Je vais aller ce matin dans la vallée de Ouo-kong; j'arrêterai cet infâme brigand, et je vengerai la mort de mon père.

(Il sort.)

LI-YU-NGO.

Mon fils va venger la mort de son père; alors dirigeons nos pas vers la pagode du Sable d'or. — Je vais dans l'enceinte où se pratiquent les rites solennels, offrir un sacrifice pour mon époux, afin que son âme passe d'un lieu de souffrance dans les célestes demeures. — Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller dans la pagode; je présenterai les mets du sacrifice; j'évoquerai l'ombre de mon époux; je veux que dans un instant Tchang-hiao-yeou apparaisse à ma vue!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

TCHAO-HING-SUN, exerçant les fonctions de chef de village.

Je suis Tchao-hing-sun. Après que Tchang le youen-waï m'eut comblé de ses bienfaits, je poursuivis ma route vers l'île des Samanéens, lieu de mon exil. Par un retour de bonheur auquel je ne devais pas m'attendre, le gouverneur de la province apprit que j'étais un homme courageux et dévoué, qui avait l'habitude d'apaiser les contes-

tations, et qui savait au besoin tirer l'épée du fourreau pour défendre les opprimés. Il me confia plusieurs fois le soin d'arrêter les malfaiteurs. Tout récemment encore, il vient de me déférer les fonctions de chef de village. — La vallée de Ouo-kong est infestée par des brigands qui sont presque tous d'une force extraordinaire, et comme on n'a pu jusqu'à présent les faire sortir de leurs cavernes, le magistrat a voulu m'adjoindre cinq cents hommes des meilleures troupes du gouvernement, pour arrêter tous les brigands de la vallée de Ouo-kong. Il faut que je me mette à leur recherche, que je les fasse saisir et attacher tous ensemble. — Je ne puis m'empêcher de penser qu'autrefois, sans la générosité de Tchang le youen-waï, je n'aurais jamais pu arriver vivant dans l'île des Samanéens. — Il y a déjà longtemps que cet événement s'est passé. — C'est un immense bienfait que j'ai reçu de Tchang le youen-waï; il demeurait alors dans le passage des Tiges de bambou, près de la rue de Ma-hing, à l'enseigne du Lion d'or. Je me souviens toujours de sa femme Tchao-chi, de son fils Tchang-hiao-yeou, de sa bru Li-yu-ngo; mais je n'ai pas oublié non plus que j'ai un ennemi cruel; c'est Tchin-hou. Le souvenir de ses outrages pèse encore de tout son poids sur ma mémoire, et ne s'effacera jamais de mon esprit.

SCÈNE IV.

LE MÊME, TCHANG-I, TCHAO-CHI, UN ARCHER.

L'ARCHER, amenant Tchang-i et sa femme.

Voici deux vieillards que nous avons trouvés sur notre passage, en cernant la vallée de Ouo-kong; comme ils ont tous deux des physionomies dont le seul aspect m'a inspiré des soupçons, je les ai arrêtés sur-le-champ. Je les amène devant vous, pour que vous les examiniez avec soin.

TCHANG-I.

Grand prince, épargnez notre vie!

L'ARCHER, d'un ton impérieux.

Ce magistrat n'est pas un grand prince; c'est le vénérable chef de ce village, qui a reçu du ministre d'état l'ordre d'arrêter tous les brigands de la vallée de Ouo-kong, et qui va procéder à votre interrogatoire.

TCHAO-HING-SUN.

Où alliez-vous tous les deux?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Au palais du Sable d'or. Nous avons été arrêtés dans le moment où nous demandions notre chemin. (Se tournant vers l'archer.) Après avoir traversé la vallée

de Ouo-kong, je ne croyais pas vous rencontrer au bas de la montagne.

L'ARCHER.

Si vous avez réellement quelques affaires, faites-les connaître au chef du village, il vous mettra de suite en liberté.

TCHANG-I, à Tchao-hing-sun.

(Il chante.)

Ayez pitié de notre misère et du triste état où nous sommes réduits. Général, j'espère que vous serez compatissant pour nous.

TCHAO-HING-SUN.

Eh bien, mon brave homme, de quel pays êtes-vous? quel est votre nom de famille? votre surnom?

TCHANG-I.

Je suis Tchang, le youen-waï, du Lion d'or; ma femme se nomme Tchao-chi.

TCHAO-HING-SUN, avec un air d'étonnement.

Qui est-ce qui est Tchang, le youen-waï, du Lion d'or?

TCHANG-I.

C'est votre serviteur.

TCHAO-HING-SUN.

Me reconnaissez-vous?

TCHANG-I.

Qui êtes-vous?

TCHAO-HING-SUN.

Je ne m'attendais guère à rencontrer ici Tchang le youen-waï.

(Il récite des vers.)

A peine ai-je entendu ces paroles, qu'une émotion soudaine et un plaisir inexprimable ont fait palpiter mon cœur. O le plus vertueux des hommes, vous êtes celui qu'on appelait, il y a dix-huit années, Tchang le youen-waï; et moi, moi que vous voyez aujourd'hui comblé de tant d'honneurs, je suis ce Tchao-hing-sun qui, attaché à une cangue et couvert d'ignominie, vous demandait alors quelques aliments par charité. Vous tous qui êtes ici, venez au secours du youen-waï et de son épouse; et vous, vénérable vieillard, recevez les salutations du chef de ce village!

TCHANG-I.

Général, gardez-vous de vous prosterner devant moi, vous qui pouvez disposer de notre vie.

TCHAO-HING-SUN.

Youen-waï, d'où vient que je vous retrouve aujourd'hui dans ce dénûment?

TCHANG-I.

Général, c'est parce que Tchin-hou, cet infâme scélérat, m'a enlevé mes enfants.

TCHAO-HING-SUN.

Où est maintenant votre fils? où est votre bru?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Gardez-vous de réveiller dans mon âme une douleur profonde; ma chair a été séparée de mes os.

TCHAO-HING-SUN.

Youen-waï, vous qui aviez une si belle propriété, pourquoi n'y demeurez-vous pas?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Ma maison a été consumée par un vaste incendie; quant au terrain, je l'ai vendu.

TCHAO-HING-SUN.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

TCHANG-I.

(Il chante.)

Moi et ma femme, nous avons pu nous échapper; mais qu'il était difficile de vivre après un pareil désastre!

TCHAO-HING-SUN.

Quelles sont aujourd'hui vos ressources? et où avez-vous trouvé tous les deux des moyens d'existence?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Quand le soir venait, nous dormions tous les deux, couchés sur quelques morceaux de brique; chaque jour, dans la grande rue, nous implorions, au nom du dieu Fô, la générosité des passants.

TCHAO-HING-SUN.

Et avez-vous rencontré quelques personnes charitables?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Non; pas un être qui eût pitié de nos malheurs.

TCHAO-HING-SUN.

Ce Tchin-hou était un homme bien cruel!

TCHANG-I.

(Il chante.)

Tchin-hou! ah! la haine que je te porte est implacable; elle a quelque chose de l'horreur qui saisirait un homme à la vue du meurtrier de son père et de sa mère!

TCHAO-HING-SUN.

Et cependant, à le voir, il avait une figure si honnête, une physionomie si douce. D'où lui venait donc cette férocité?

TCHANG-I.

(Il chante.)

La bienveillance et la vertu semblaient reposer sur son visage; il avait la douceur séduisante d'une jeune immortelle; mais ses sentiments étaient faux, ses affections changeantes; quant à la perversité de son cœur, elle était profonde comme l'enfer.

TCHAO-HING-SUN.

Et c'est cet homme que votre fils a reconnu pour son frère!

TCHANG-I.

(Il chante.)

Mon fils a écouté ses paroles..... écouté ses paroles; puis il s'est embarqué.

TCHAO-HING-SUN.

Mais il y a longtemps que votre fils est parti; avez-vous reçu de ses nouvelles?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Depuis dix-huit ans qu'il m'a quitté, je n'ai pas vu un seul caractère écrit de sa main.

TCHAO-HING-SUN.

Qui pouvait penser que Tchin-hou vous ferait tant de mal? cet homme, je m'en souviens, est originaire de l'arrondissement de Sou-tcheou. Or la vallée de Ouo-kong forme le territoire de cet arrondissement. J'ai mission d'arrêter les brigands qui y ont établi leur demeure. Soyez en paix; la puissance publique va laver vos injures. Mais je veux, avant toutes choses, vous donner une ligature de mille deniers de cuivre, pour acheter des provisions de voyage; continuez votre route, vous m'attendrez dans la pagode du Sable d'or.

SCÈNE V.

TCHANG-HIAO-YEOU, portant le costume des prêtres de Bouddha.

Je suis Tchang-hiao-yeou.— Un jour que je suivais Tchin-hou dans un voyage entrepris contre les conseils de mon père et de ma mère, cet infâme brigand me précipita tout à coup dans les eaux du fleuve Jaune. Je dus la vie aux généreux efforts d'un pêcheur qui me tira de l'abîme où j'étais tombé. — Il y a déjà dix-huit ans que cet événement a eu lieu. Comme le temps s'écoule avec rapidité ! Il faut qu'aujourd'hui je sorte de ma cellule, et que j'aille distribuer des aumônes dans la pagode du Sable d'or. Je songe aussi qu'un vieillard m'a remis, il y a plusieurs jours, quelques pièces d'argent pour offrir un sacrifice. (Se tournant vers les prêtres de Bouddha.) Mes frères, prenez les vases de la loi et venez dans le temple.

SCÈNE VI.

(La scène est dans la pagode du Sable d'or.)

LES MÊMES, TCHANG-I, TCHAO-CHI.

TCHANG-I.

Ma femme, maintenant que nous sommes dans

la pagode du Sable d'or, il faut offrir un sacrifice expiatoire; — plaçons un écriteau[1] pour notre fils.

(A Tchang-hiao-yeou qu'il aperçoit sans le reconnaître.)

Mon père, nous voudrions suspendre à la muraille un écriteau pour notre fils.

TCHANG-HIAO-YEOU, à part.

Ces mendiants ont tous les deux des physionomies qui annoncent la pratique de la vertu.

TCHANG-I.

Qui vous a dit que nous étions des mendiants?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Si vous n'êtes pas des mendiants, qu'êtes-vous donc?

TCHANG-I.

Nous sommes des vieillards qui venons dans cette enceinte pour y prendre notre repas.

[1] Je suppose que cet écriteau, comme la tablette appelée *chin-tchu* (Bas. 7,025 - 35), c'est-à-dire, demeure de l'esprit (parce que beaucoup de Chinois pensent que l'âme du défunt réside dans cette tablette), porte le nom, la qualité de la personne, le jour, le mois, l'année de sa naissance et de sa mort, et que par cette apposition le mort est invité à revenir dans sa famille. « Avant qu'on « eût imaginé ces tablettes, dit le P. Gaubil dans ses notes sur le « Chou-king, p. 349 et 350, on prenait un enfant; c'était à lui « qu'on adressait les offrandes, et il répondait, au nom du défunt, « *pao* (Bas. 12,342), c'est-à-dire, je suis rassasié. Alors le sacrifi- « cateur lui répliquait, *yeou* (Bas. 1,089), c'est-à-dire, buvez et « mangez encore. »

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mes frères, donnez-leur une portion de riz.

TCHANG-I.

Autrefois nous avons connu l'opulence et la félicité.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Comment! mes bons vieillards, vous étiez autrefois des personnes riches et opulentes?

TCHANG-I.

Mon père, écoutez-moi.

(Il chante.)

Et d'abord, s'il faut parler de mes ancêtres, ils avaient des biens immenses comme le ciel.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon bon vieillard, si vous parlez avec autant d'emphase, je ne connaîtrai jamais la vérité.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Mais si ma mémoire ouvre le livre qui est placé devant elle, il faut bien que je parle avec emphase.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon bon vieillard, dites-moi seulement quel est votre pays natal, dans quelle province il est situé.

TCHANG-I.

(Il chante.)

S'il faut parler de mon pays natal, il n'est pas éloigné de ces lieux; mes ancêtres.....

TCHANG-HIAO-YEOU.

Quelle était autrefois votre profession? vous exerciez quelque commerce?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je demeurais dans la rue de Ma-hing, où j'avais ouvert un magnifique établissement. — Mon père, je vous ai remis une somme d'argent; si elle ne suffisait pas, je pourrais y ajouter quelque chose.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Il demeurait dans la rue de Ma-hing! — Vénérable vieillard, quelles prières voulez-vous que nous récitions?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je veux que l'on récite avec pompe et dignité plusieurs chapitres de prières expiatoires.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Répétez encore, je n'ai pas entendu.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Je veux que vous récitiez toutes les prières de l'expiation, et que vous imploriez la miséricorde céleste. Mon père, je vous en supplie, ayez pitié..... ayez pitié de mes malheurs!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Pour qui voulez-vous que l'on récite ces prières?

TCHANG-I.

(Il chante.)

Pour l'âme de mon fils Tchang-hiao-yeou.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Pour qui, dites-vous?

TCHANG-I.

Pour que mon fils Tchang-hiao-yeou passe du purgatoire dans le séjour des immortels.

TCHANG-HIAO-YEOU.

(A part.)

Ces deux vieillards sont véritablement mon père et ma mère. Je vais encore les interroger.

(A Tchang-i.)

Pour qui voulez-vous que l'on récite les prières de l'expiation?

TCHANG-I.

Pour que mon fils Tchang-hiao-yeou monte bientôt dans les célestes demeures.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Pour quelle personne?

TCHANG-I.

Rendez-moi l'argent que je vous ai donné. Je vais ailleurs chercher un prêtre dont le cœur soit plus compatissant, la voix plus douce, et qui chante pour mon fils les prières de Fô.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Et quel est le prêtre de Fô dont le cœur ne soit

pas ouvert à la compassion! Je n'en doute plus maintenant, ces deux vieillards sont mon père et ma mère.

(Il fait un salut.)

Mon père, ma mère, c'est moi qui suis Tchang-hiao-yeou.

TCHAO-CHI.

Ciel! c'est une ombre! c'est une ombre!

TCHANG-I.

(Il chante.)

Garde-toi, démon malfaisant[1], de tendre vers moi tes mains suppliantes. Tu voudrais monter dans le séjour des immortels, et c'est pour cela que je te rencontre dans le temple du Sable d'or. Oh! prends pitié de ton père qui, chaque jour, pensait à toi!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ma mère, votre fils n'est point un spectre, c'est un homme.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Ce prêtre du dieu Fô est devenu tout à coup un immortel. J'ai vécu soixante-dix ans, et je n'ai ja-

[1] Tchang-i s'imagine ici que son fils est mort privé des honneurs funèbres; lui-même, à cause de ses infortunes et de sa grande détresse, n'a pas apaisé ses mânes par les cérémonies prescrites: c'est pourquoi Tchang-i suppose que l'âme de son fils, par ressentiment et par haine, a pu revêtir la forme d'un démon malfaisant.

mais été témoin d'un pareil prodige! — Ton corps, resté sans sépulture, où va-t-il retourner maintenant? — Non, non; c'est ton âme matérielle qui est devant mes yeux.

(Il parle.)

Je vais t'appeler par trois fois; si tu es un homme, tu répondras, et les sons qui sortiront de ta bouche seront clairs et retentissants; si tu es un spectre, tu répondras, mais ta voix sera plaintive, sourde et défaillante.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Appelez-moi, je vous répondrai.

TCHANG-I.

Tchang-hiao-yeou, mon fils!

TCHANG-HIAO-YEOU.

(A voix haute.)

C'est moi.

TCHANG-I.

C'est un homme! c'est un homme! — Tchang-hiao-yeou, mon fils!

TCHANG-HIAO-YEOU.

(Toujours à voix haute.)

C'est moi.

TCHANG-I.

C'est un homme! c'est un homme! — Tchang-hiao-yeou, mon fils!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Je vais faire renaître ses incertitudes et ses craintes.

(A voix basse.)

C'est moi.

TCHANG-I.

C'est un spectre!

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ma mère, je ne suis pas un spectre, je suis un homme.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Mon fils, objet de toutes nos pensées, nous désirons que tu nous apparaisses vivant; nous voudrions te garder près de nous, plein de vie et de santé. Viens mettre un terme à nos inquiétudes et à nos tourments.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ma mère, je suis un homme.

TCHANG-I.

Mon fils, d'où vient que je te retrouve dans cet endroit?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon père, ma mère, il faut que vous sachiez qu'après avoir abandonné la maison, je suivis Tchin-hou dans un voyage. Comme nous traversions ensemble le fleuve Jaune, cet infâme brigand

me précipita par-dessus le bateau dans le courant du fleuve. Je dus la conservation de mes jours aux généreux efforts d'un pêcheur qui me délivra du péril; après quoi je quittai la vie séculière pour embrasser la vie religieuse. Voilà pourquoi vous me retrouvez dans ce temple.

TCHANG-I.

Oh! maintenant je reconnais mon fils; quel retour de bonheur!

LI-YU-NGO, entrant dans le temple.

Me voici arrivée. — Oui, c'est bien la pagode du Sable d'or. Je vais offrir dans cette enceinte un holocauste expiatoire pour l'âme de mon époux Tchang-hiao yeou.

(Elle aperçoit Tchang-i et Tchao-chi.)

O ciel! mon beau-père et ma belle-mère!

TCHANG-I.

C'est ma bru Li-yu-ngo.

TCHAO-CHI.

Oh! ma bru, ma bru!

TCHANG-HIAO-YEOU.

O-mi-to-fo [1]! quelle est cette femme que j'aperçois?

[1] Syllabes mystérieuses et saintes, à la répétition desquelles les Chinois qui professent la religion de Bouddha, attribuent, dans certaines occasions, une puissance expiatoire.

TCHAO-CHI.

C'est ma bru.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Mon épouse!

TCHAO-CHI.

Ma bru, où avez-vous demeuré depuis dix-huit ans?

LI-YU-NGO.

Ma belle-mère, Tchin-hou m'avait emmenée dans ce pays.

TCHANG-I.

Votre fils est-il de retour?

LI-YU-NGO.

Il est allé arrêter cet infâme brigand; mais je pense que d'un moment à l'autre il ne tardera pas à venir.

SCÈNE VII.

(La scène est dans la vallée de Ouo-kong.)

TCHIN-HOU, TCHIN-PAO, TCHAO-HING-SUN, PLUSIEURS ARCHERS.

TCHIN-HOU.

Me voici arrivé dans la vallée de Ouo-kong. — D'où vient que ma paupière frémit? c'est un présage; mais j'ignore si ce présage m'annonce des richesses ou des malheurs. — Quels sont donc ces

hommes que j'aperçois par derrière, et qui accourent vers moi avec tant de précipitation?

TCHIN-PAO, apercevant Tchin-hou.

Arrête, brigand, meurtrier de mon père, garde-toi de prendre la fuite!

TCHIN-HOU.

Petit vaurien, où t'es-tu caché depuis si longtemps? qui est-ce qui a tué ton père?

TCHIN-PAO.

Scélérat! tu voudrais encore me tromper! — Vous n'êtes pas mon père; mon père était Tchang-hiao-yeou, que vous avez fait mourir en le précipitant d'une barque dans les eaux du fleuve Jaune. — Le vil imposteur! — Si je ne me saisis pas de ce cadavre, avant qu'on le place dans le cercueil, qui vengera la mort de mon père, et assouvira ma haine!

(Il le frappe.)

TCHIN-HOU.

Quand je le frapperais à mon tour, cela ne servirait de rien. Ma foi, sur trente-six stratagèmes que je pourrais imaginer, le meilleur et le plus sûr est encore de prendre la fuite. Sauvons-nous! sauvons-nous!

TCHIN-PAO.

Reste ici, brigand; où veux-tu aller?

(Tchao-hing-sun, suivi d'une troupe d'archers, arrive à l'improviste.)

TCHAO-HING-SUN.

O ciel! voilà Tchin-hou! Archers, qu'on m'arrête cet homme!

(Plusieurs archers saisissent Tchin-hou.)

TCHIN-HOU.

Mon malheur va toujours croissant; il fallait encore que je rencontrasse cet implacable adversaire!

TCHIN-PAO, à Tchao-hing-sun.

Oserais-je vous demander quel est votre noble nom?

TCHAO-HING-SUN.

Mon nom de famille est Tchao; mon surnom Hing-sun; j'exerce dans mon village natal les fonctions de Sun-kien, et je viens arrêter les brigands de la vallée de Ouo-kong. — J'ai dans ce monde un bienfaiteur et un ennemi; mon bienfaiteur est Tchang, le youen-waï, du Lion d'or; mon ennemi est Tchin-hou. Le bonheur a voulu que je rencontrasse tout à l'heure Tchang, le youen-waï; il m'attend dans la pagode du Sable d'or. Pouvais-je espérer que cette rencontre serait suivie de l'arrestation de Tchin-hou? Ainsi, monsieur, je vais le même jour reconnaître un bienfait et venger mes injures.

TCHIN-PAO.

Je dois alors vous annoncer que j'ai reçu de l'empereur l'ordre de juger tous les criminels de

ma province natale; vous apprendrez en même temps que je suis le petit-fils de Tchang, le youen-waï.

TCHAO-HING-SUN.

Seigneur, Tchao-hing-sun est prêt à recevoir les ordres de son chef.

TCHIN-PAO.

Eh bien, mettez le comble à votre joie, saisissez Tchin-hou; nous irons ensuite dans la pagode du Sable d'or.

SCÈNE VIII.

(La scène est dans la pagode du Sable d'or.)

TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU, LI-YU-NGO, TCHIN-PAO, TCHAO-HING-SUN.

TCHIN-PAO, apercevant sa mère.

Ciel! voilà ma mère!

LI-YU-NGO.

Mon fils, saluez votre grand-père et votre grand-mère.

TCHIN-PAO.

Mon grand-père, ma grand-mère, asseyez-vous, je vous prie, et recevez les salutations de votre petit-fils.

TCHANG-I.

Quoi ! je retrouve encore mon petit-fils ! Oh ! c'est trop de bonheur, c'est trop de bonheur.

LI-YU-NGO, montrant Tchang-hiao-yeou.

Mon fils, saluez maintenant votre père.

TCHIN-PAO.

Ma mère, qui est le père de votre fils?

LI-YU-NGO.

C'est ce vénérable prêtre de Fô.

TCHIN-PAO.

Ma mère, vous agissez d'une manière bien inconsidérée; tout à l'heure vous avez quitté un brigand, et maintenant vous reconnaissez un moine pour époux.

LI-YU-NGO.

Mon fils, ce religieux est votre père Tchang-hiao-yeou.

TCHIN-PAO.

Mon père, asseyez-vous, et recevez les salutations de votre fils.

TCHANG-I.

Mon petit-fils, avez-vous arrêté Tchin-hou?

TCHIN-PAO.

Le chef de ce village, Tchao-hing-sun, l'a arrêté pour votre petit-fils. Ce vénérable magistrat est devant la porte de la pagode.

TCHANG-I.

Puisque Tchao-hing-sun est devant la porte de la pagode, faites-le entrer sur-le-champ.

TCHAO-HING-SUN.

(Entrant et apercevant Tchang-i.)

Respectable youen-waï, et vous, madame, je vous ai vus tout à l'heure; mais j'ignore quel est ce religieux, quelle est cette dame.

TCHANG-I.

Eh bien, ce religieux qui est devant vous est mon fils Tchang-hiao-yeou; cette femme est ma bru Li-yu-ngo.

TCHAO-HING-SUN.

Mon bienfaiteur! (A Tchang-i.) Monsieur, asseyez-vous et recevez les salutations de Tchao-hing-sun.

TCHANG-I.

Mon petit-fils, approchez. Ce magistrat est celui qui a arrêté pour vous l'infâme Tchin-hou. Vous lui devez un salut de remercîment.

(Tchin-pao se dispose à saluer Tchao-hing-sun.)

TCHAO-HING-SUN, avec empressement.

Non, je n'oserai jamais..... je n'oserai recevoir votre salut. Votre Excellence est mon supérieur. — Mes sergents de police ont chargé de chaînes l'infâme Tchin-hou et l'ont amené dans ce pays. Il faut qu'on le mette à mort, en présence de Votre Excellence.

TCHANG-HIAO-YEOU.

Il n'est pas nécessaire qu'on le fasse mourir [1].

TCHANG-I.

Mon fils, pourquoi ne veux-tu pas qu'on le fasse mourir?

TCHANG-HIAO-YEOU.

Parce que j'éprouve toujours de l'affection pour cet homme [2].

TCHAO-HING-SUN.

Il n'y eut jamais une plus grande joie dans le monde; le père, l'épouse, le fils, la mère, se trouvent réunis. Il faut aujourd'hui même tuer une brebis, et préparer du vin. Je veux vous offrir un splendide banquet; que chacun de vous s'abandonne aux transports de la plus vive allégresse.

TCHANG-I.

(Il chante.)

Vous dites que tous les membres de ma famille se trouvent de nouveau réunis. Cependant quoique mon cœur s'épanouisse de joie, je ne suis pas insensible à la pitié. Je veux bien que l'on tue une brebis, que l'on prépare les liqueurs du festin, que l'on ouvre un banquet splendide; mais puisque le

[1] Suivant la loi bouddhique, il n'est jamais permis de verser le sang d'un homme.

[2] C'est encore un commandement bouddhique d'oublier les injures et d'aimer tous les hommes comme des frères.

ciel a eu compassion de moi; puisqu'il a été touché des vertus de Tchang, le youen-waï, je veux aussi soulager l'infortune, secourir les malheureux; je veux distribuer aux pauvres une somme considérable d'argent; je veux enfin que mon petit-fils fasse éclater par des bienfaits la magnificence de son rang.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR DE SOU-TCHEOU, SUIVI D'UN OFFICIER DE JUSTICE ET DE PLUSIEURS HUISSIERS.

LE GOUVERNEUR.

Mon nom de famille est Li, mon surnom Tchong, mon titre honorifique Koue-yong. Je suis le gouverneur de Sou-tcheou. L'empereur, en me conférant par un décret, le glaive de la puissance et l'enseigne dorée, me charge de visiter toutes les provinces de l'empire, de reviser les sentences iniques et de rendre justice aux opprimés. — Au nombre des criminels de cette province, figure le nommé Tchin-hou; c'est un brigand qui, séduit par l'appât des richesses, a précipité Tchang, le youen-waï, dans un abîme de malheurs. Comme je regarde les preuves du crime comme suffisamment établies, j'ai déjà fait mon rapport à l'empereur, et je vais aujourd'hui prononcer une sentence

équitable sur cette affaire. Je viens d'apprendre que toute la famille de Tchang est réunie dans la pagode du Sable d'or. Profitons de cette circonstance.

SCÈNE X.

(La scène est dans la pagode du Sable d'or.)

LE MÊME, TCHANG-I, TCHAO-CHI, TCHANG-HIAO-YEOU, LI-YU-NGO, TCHIN-PAO, TCHAO-HING-SUN, PLUSIEURS OFFICIERS DE LA SUITE DU GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Tchang-i, brûlez des parfums, et vous tous, qui êtes ici, mettez-vous à genoux du côté du palais impérial; écoutez ma sentence suprême :

(Il récite des vers.)

Conformément au mandat que j'ai reçu de l'empereur, j'ordonne des enquêtes et j'adresse des rapports. Je rends au peuple une justice impartiale, à l'innocence sa pureté primitive; je réforme les sentences des magistrats prévaricateurs. Tchang, le youen-waï, réjouissez-vous d'avoir retrouvé votre famille; Li-yu-ngo, la Providence a voulu qu'à cause de vos vertus, vous fussiez réunie à votre époux. J'ai fait arrêter le criminel auteur de tous vos maux,

le traître Tchin-hou; et demain, sur la place de l'exécution, on prononcera les mots terribles : *Coupez la tête !* Une proclamation annonce aux habitants des rues que le gouverneur Li rend aujourd'hui la justice. Honorez l'auguste bienfaiteur du peuple, et sachez reconnaître l'ineffable bonté de la Terre et la suprême autorité du Ciel.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

旦郎貨

HO-LANG-TAN,

OU

LA CHANTEUSE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

(SANS NOM D'AUTEUR.)

NOMS DES PERSONNAGES.

LI-YEN-HO, riche négociant.
LIEOU-CHI, femme légitime de Li-yen-ho.
TCHANG-IU-NGO, courtisane et seconde femme de Li-yen-ho.
TCHUN-LANG, fils de Li-yen-ho et de Lieou-chi.
TCHANG-SAN-KOU, nourrice de Tchun-lang.
WEI-PANG-YEN, amant de Tchang-iu-ngo.
YOUAN-YEN, officier, commandant d'une cohorte de mille hommes.
TCHANG-PIE-KOU, musicien ambulant.
Un Aubergiste.
Plusieurs Huissiers de la suite de Tchun-Lang.

貨郎旦

HO-LANG-TAN[1],

OU

LA CHANTEUSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TCHANG-IU-NGO, WEI-PANG-YEN.

TCHANG-IU-NGO.

Je suis originaire de la capitale[2]. Mon nom est Tchang-iu-ngo[3]. J'exerce la profession de courti-

[1] Ho-lang-tan (Bas. 10,424-11,219-3,865). Le titre chinois de la pièce présente quelques difficultés. L'expression *Ho-lang*, qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, se prend ordinairement en mauvaise part et signifie : *une musicienne, une femme d'une vertu équivoque, qui chante pour gagner sa vie. Tan* est un mot qui fait partie des dénominations consacrées par lesquelles les auteurs chinois indiquent le rôle des personnages féminins. C'est ainsi que Tchang-iu-ngo, dans le cours de la pièce, et toutes les fois qu'elle entre en scène, est désignée par l'expression *Waï-tan* (Bas. 1786-3,865), qui signifie : *Une actrice représentant une femme publique.*

[2] King-tchao-fou (Morr. part. II, 6,383-9,914-2,378), littéralement : « la ville de la résidence impériale. » C'était alors Tchang-ngan. Ces deux mots se trouvent dans le texte.

[3] Le surnom de la courtisane est significatif, comme tous ceux

sane [1]. — Pour le moment, je vis avec Li-yen-ho le youen-wai [2], riche négociant qui habite cette ville et qui a le plus grand désir de m'épouser. Mais comment faire? J'entretiens avec un autre amant, nommé Weï-pang-yen, des relations plus tendres et beaucoup plus agréables; c'est définitivement celui-ci que je veux avoir pour époux. On vient de m'apprendre qu'il a reçu de l'empereur une mission judiciaire et qu'il se propose de partir incessamment. Comme j'ai besoin d'avoir un entretien particulier avec lui, j'ai chargé quelqu'un de remettre à Weï-pang-yen un billet d'invitation. Je l'attends d'un instant à l'autre.

(Weï-pang-yen [3] entre et aperçoit Tchang-iu-ngo.)

des Chinois. Ces deux mots *Iu-ngo* (Bas. 96-1924) veulent dire: *une belle personne de jade.*

[1] Il y a en chinois *Chang-ting-hang-cheou* (Vulgo : haute-salle-rangée-tête. Morr. part. II, 9,100-10,242-3,221-9,358). M. Stanislas Julien a fait connaître le sens de cette expression qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. (Voyez ses notes sur le texte chinois du *Hoeï-lan-ki*, p. 101.)

[2] Titre honorifique des négociants et des propriétaires.

[3] J'ai cru devoir retrancher ici trois lignes du texte, dont voici la traduction :

« Je m'appelle Weï-pang-yen. — Il y a dans cette ville une cour-« tisane nommée Tchang-iu-ngo, avec laquelle j'entretiens depuis « longtemps les plus agréables relations. Tchang-iu-ngo, qui fait de « continuelles instances pour que je l'épouse, en qualité de seconde « femme, m'a prié d'aller la voir aujourd'hui. »

WEI-PANG-YEN.

Mademoiselle, quel est l'objet du message que j'ai reçu ?

TCHANG-IU-NGO.

Weï-pang-yen, je vais vous le dire. — J'ai appris que vous étiez à la veille de quitter Tchang-ngan pour aller remplir une mission du gouvernement. Vous savez que Li-yen-ho veut me prendre en qualité de seconde femme. Il faut donc que je vous parle avec sincérité. Si vous êtes ici dans un mois, je vous épouse; si dans un mois vous n'êtes pas de retour, j'en épouse un autre. J'espère que vous ne vous formaliserez pas de ma résolution.

WEI-PANG-YEN.

Mademoiselle, j'approuve votre franchise. Eh bien, je vais partir, et dans un mois, à pareil jour. je serai chez vous. — Sortons par cette porte.

TCHANG-IU-NGO.

Ah ! vous reviendrez avant un mois ?

WEÏ-PANG-YEN, se retournant.

Qu'est-ce que vous dites, petite friponne ?

(Il sort.)

TCHANG-IU-NGO.

Weï-pang-yen est parti. — Comment se fait-il que Li-yen-ho n'arrive pas ?

SCÈNE II.

La même, LI-YEN-HO.

LI-YEN-HO.

Je suis originaire de Tchang-ngan. Mon nom de famille est Li; mon surnom Yng et mon titre honorifique Yen-ho[1]. J'ai ouvert dans cette ville un bureau de prêt sur gages. Ma maison se compose de trois personnes, savoir : de moi, de ma femme Lieou-chi et de mon fils Tchun-lang, qui est âgé de sept ans. Sa nourrice, Tchang-san-kou, est native de Tan-tcheou. — Dans le voisinage demeure une jolie courtisane, nommée Tchang-iu-ngo, avec laquelle j'entretiens les plus agréables relations. Nous n'avons tous les deux qu'un désir[2], c'est de légitimer notre union par un mariage. Mais comment faire? Ma femme Lieou-chi s'y oppose de toutes ses forces. — Me voici devant sa maison.

(Il entre et aperçoit Tchang-iu-ngo.)

Mademoiselle, veuillez m'excuser si, depuis quelques jours, je ne vous ai pas fait mes visites accoutumées.

[1] Littéralement : « Sage concorde. »

[2] Littéralement : « Elle n'a qu'un désir, c'est de m'épouser; « je désire également de la prendre pour femme; mais comment « faire? »

TCHANG-IU-NGO.

Vous êtes un singulier homme. Eh quoi! je vous accepte pour époux, et vous ne venez pas me chercher!

LI-YEN-HO.

Attendez que je choisisse un jour heureux, une heure favorable; je viendrai vous prendre pour seconde femme.

TCHANG-IU-NGO.

Nous sommes précisément dans la septième heure [1], et ce jour est marqué par le calendrier comme un jour heureux. Allons, emmenez-moi tout de suite.

LI-YEN-HO.

Mademoiselle, souffrez au moins que je retourne chez moi pour arranger cette affaire avec ma femme légitime. Je reviendrai dans un instant.

(Il retourne chez lui.)

TCHANG-IU-NGO.

Il ne se souciait guère de me prendre pour seconde femme! — Aujourd'hui je vais arranger ma chambre, préparer mon lit; — aujourd'hui j'épouserai Li-yen-ho [2].

(Elle sort.)

[1] Le jour naturel se divise chez les Chinois en douze heures, qui en valent chacune deux des nôtres; la première commence à onze heures du soir.

[2] Littéralement: «Je vais aller trouver Li-yen-ho qui me prend «pour seconde femme.»

SCÈNE III.

(La scène est dans la maison de Li-yen-ho.)

LI-YEN-HO, LIEOU-CHI, TCHUN-LANG.

LIEOU-CHI, tenant son fils par la main.

Je suis Lieou-chi[1]. — Mon mari, qui a ouvert une maison de prêt sur gages, entretient une femme de mauvaise vie, nommée Tchang-iu-ngo. Quand il est avec sa maîtresse, il oublie souvent de revenir à la maison. — Voyons un peu sur le seuil de la porte, si nous l'apercevrons de loin. — Je suis curieuse de savoir ce qu'il me dira aujourd'hui.

LI-YEN-HO, apercevant Lieou-chi.

Madame, me voici de retour.

LIEOU-CHI.

Li-yen-ho, chaque jour vous ne songez qu'au vin et au plaisir, et vous oubliez tout à fait les intérêts de votre maison. Combien de temps encore tiendrez-vous une pareille conduite?

(Elle chante.)

Vous quittez votre maison pour vivre dans une chaumière[2] (avec une courtisane). Vous négligez vos

[1] Après cette phrase, on lit dans le texte : « Mon mari s'appelle « Li-yen-ho, et mon fils que voici porte le nom de Tchun-lang. »

[2] L'expression *tsao-tang* (Morr. part. II, 10,541-9,850) signifie *une chaumière*.

affaires, et chaque jour vous remettez au lendemain toutes vos opérations. Votre vie s'écoule dans l'oisiveté.

(Elle chante sur un autre air.)

Lorsque le soir viendra, rentrez (*bis*) de bonne heure; rentrez quand la clepsydre de jade marquera la deuxième veille.

LI-YEN-HO.

Madame, ayez de l'indulgence pour moi; car, s'il faut vous dire la vérité, cette femme veut absolument que je l'épouse.

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Vous voulez que je sois indulgente envers vous; vous êtes dans l'incertitude et vous ne savez quel parti prendre. Imitez donc Sié-ngan [1], qui vivait sous les Tsin orientaux, et qui, dans le calme de la retraite, cultiva la littérature; ou bien suivez l'exemple de cet intendant militaire de Kiang-tcheou, qui devint malade à force de pleurer [2]. Eh quoi! pour de folles jouissances, vous manquez à vos devoirs. Votre fils n'a devant les yeux que le spectacle de la démence abrutie par l'ivresse, et vous songez encore à prendre

[1] L'histoire rapporte que Sié-ngan, qui vivait sous les Tsin, résista longtemps aux invitations des princes qui l'appelaient auprès d'eux. Il bâtit une petite maison sur le mont Tong-chan, où il cultivait les lettres dans le calme de la retraite. Le mont Tong-chan est situé dans le district de Liu-ngan, de la province du Tché-kiang. (Voyez la préface du *Hoeï-lan-ki*, drame chinois, traduit par M. Stanislas Julien, p. xxv.)

[2] Allusion à un fait contemporain.

pour concubine une magicienne, dont les charmes vous ont ensorcelé !

LI-YEN-HO.

Eh bien, je veux l'épouser bon gré, mal gré [1].

LIEOU-CHI.

Si vous l'épousez, vous me ferez mourir de douleur !

(Elle chante.)

Mon indignation est si vive que je voudrais plonger son visage fardé dans les eaux de la rivière Mi-lo [2], où se noya Khio-youen [3].... Sa passion pour vous s'accroît de plus en plus; elle ne cherche qu'à me frustrer de mes plaisirs légitimes. Oh ! dirigez vos pas vers le temple du mont Ou-chan; allez brûler, à pleines cassolettes, des parfums délicieux; mais n'oubliez pas que les champs qui avoisinent la tour de Kao-yang [4] sont couverts de laboureurs ! Gardez-vous donc de

[1] Cette phrase offre dans le texte un exemple assez remarquable du dédoublement du mot *Hao-taï* (Bas. 1849-4674), qui signifie « bon gré, mal gré, à quelque prix que ce soit. » (Voyez Prémare, *Notit. ling. sin.* p. 73.)

[2] Rivière du royaume de Thsou, dans laquelle se noya le célèbre poëte Khio-youen.

[3] Il y a dans le texte : San-liu, pour San-liu-ta-fou; le *Ta-fou* de San-liu, titre par lequel les poëtes désignent Khio-youen.

[4] Tour élevée sur le mont Ou-chan. On lit dans l'ouvrage intitulé : *Fan-loui-tseu-kin*, liv. XXIV, fol. 13 : « Les déesses du mont *Ou-chan* forment les nuages le matin, et le soir elles envoient la pluie. « Tous les matins et tous les soirs, elles se tiennent au bas de la « tour appelée *Kao-yang-thaï*, ou *Yang-thaï*, ou *Yang-yun-thaï*. »

prêter l'oreille à ses propos insidieux. Les infortunes qui m'arrivent viennent de ses intrigues. C'est une femme qui fait des avances à tous les hommes pour les tromper, une vile créature qui trafique de ses charmes, et cependant vous voulez l'épouser !

(Elle chante sur un autre air.)

Quoi ! vous introduiriez cette louve dans l'intérieur de votre maison ! Mais quand vous l'aurez épousée, la bonne harmonie disparaîtra de votre ménage et fera place à une mésintelligence pénible et tracassière. Comment vous abaisserez-vous à quitter votre femme légitime et à prendre pour compagne de votre couche[1] une concubine avilie ? Lorsque nous aurons toutes les deux des contestations, si vous n'accourez pas à ma défense, je m'éloignerai de ces lieux ; lorsque, assise dans ma chambre, je penserai à votre retour[2], si je veux aller au-devant de vous, cette femme m'outragera de sa fenêtre et m'accablera d'injures !

(Elle parle.)

Nous serons continuellement en querelle toutes les deux.

(Elle chante.)

Mais, au fond, quels sont vos projets ?

[1] Lun-tché-eul (Bas. 10,920-10,840-588). Littéralement : « le « petit lit. »

[2] Idée qui semble empruntée du Chi-king, 1re partie, chap. VII, ode 16. *Mulier viri sui adventu gaudet.* Voyez les notes du P. Lacharme, p. 251.

LI-YEN-HO.

Madame, vous êtes dans l'erreur; elle est incapable, aussi bien que moi, d'avoir de pareils procédés.

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Gardez-vous d'écouter les paroles de cette courtisane, dont le cœur est rempli de fiel; à chaque occasion, elle abusera de votre crédulité; elle mettra la maison au pillage. — Gardez-vous de provoquer cette femme impudique, dont les appas[1] sont flétris; elle vous fera des scènes, vous débitera des paroles; elle ressemblera, dans son emportement, à la femelle du scorpion[2]. Pour satisfaire ses caprices, il vous faudrait tous les champs de Lo-yang, tous les fruits de Ping-yang, et des monceaux d'or et d'argent.

(Elle chante sur un autre air.)

Un temps viendra où vous mettrez en gage votre ferme et toutes vos terres; vous sacrifierez vos belles étoffes de soie, votre argent et tous vos effets mobiliers. Vous ressemblerez à un rameau mort qui a perdu ses feuilles. Vous finirez misérablement comme

[1] Tou-siao (Bas. 8,409-2,203), en latin *pudendum muliebre*.

[2] Le texte porte : Ssé-hie-tseu-ti-lao-po. (Bas. 147-9,502-2,059-6,488-8,281-19,461.) Il est très-remarquable que les poëtes se servent de l'expression *lao-po*, qui signifie *uxor, conjux*, pour désigner les femelles des animaux. Dans la pièce intitulée *Teou-ngo-youen*, p. 17 v°, l. 3, l'expression *pi-peï* (Bas. 984-11,282) que Basile traduit ainsi : *copulari loquendo de animalibus*, s'applique à l'union charnelle du mari et de la femme.

ce greffier libertin du royaume de Tching; vous tomberez entre les mains d'un juge sévère, et vous laisserez après vous une femme désolée!

LI-YEN-HO.

Eh madame, Tchang-iu-ngo a tant d'attraits, sa figure est si ravissante! comment voulez-vous que je ne sois pas amoureux d'elle?

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Vous aimez ces regards dans lesquels semblent se jouer les flots d'automne[1]; vous idolâtrez ces sourcils peints en noir et délicatement arqués. Mais ne savez-vous pas que vous compromettez votre mérite et votre réputation? Songez donc que ce front qui a l'éclat de la fleur Fou-yong[2] cause la ruine des maisons, que cette bouche qui a l'incarnat de la cerise et du pêcher dévore les âmes des hommes. Son haleine odorante exhale le doux parfum du giroflier; mais je crains bien que toutes ces fleurs ne se dispersent, et qu'un tourbillon de vent ne les emporte.

LI-YEN-HO.

Vos craintes n'ont pas de fondement; au reste, mon parti est pris, je veux absolument l'épouser.

[1] Image enpruntée des romanciers. Quand il est question d'une belle femme, l'éclat de ses yeux se compare à l'eau pure de la fontaine en automne, où surnage une feuille de saule.

[2] Fou-yong. *Quidam flos ad aquarum ripas in autumno nascens et tribus vicibus in eodem die colorem mutans.* (Bas. au mot *Fou*, 8,830.)

LIEOU-CHI.

Eh bien, puisque vous voulez l'épouser, épousez-la, épousez-la.

SCÈNE IV.

Les mêmes, TCHANG-IU-NGO.

TCHANG-IU-NGO [1].

Me voici arrivée sur le seuil de sa porte. — Comme je ne vois personne ici, je vais appeler Li-yen-ho par son nom. (Elle appelle.) Li-yen-ho ! Li-yen-ho !

LI-YEN-HO.

Il y a du monde à la porte. Allons voir qui est-ce qui m'appelle.

(Il sort et aperçoit Tchang-iu-ngo.)

Mademoiselle, vous voilà donc venue toute seule?

TCHANG-IU-NGO.

Il faut que vous ayez les oreilles bouchées. Je vous appelle depuis une heure, et vous ne m'entendez pas. Je veux maintenant présenter mes hommages à votre femme légitime; je lui témoignerai mon respect par quatre salutations; elle devra recevoir la première, se lever à la seconde, et me rendre la

[1] On lit dans le texte : « Je suis Tchang-iu-ngo. Puisque non mariage est conclu et arrêté, je m'en vais trouver Li-yen-ho, qui me « prend en qualité de seconde femme. »

troisième et la quatrième. Si elle se conforme aux bienséances, tant mieux; mais, je vous en préviens, si elle met de côté les devoirs prescrits par le cérémonial, je quitte votre maison sur l'heure.

LI-YEN-HO.

Allons, ne vous pressez pas si fort. Je vais aller lui parler. En attendant, restez ici.

(Il entre dans la maison.)

(A Lieou-chi.)

Madame, Tchang-iu-ngo est arrivée. Son intention est de vous présenter ses hommages et de vous témoigner sa soumission. Ne manquez pas surtout de lui rendre ses deux derniers saluts. Si vous n'observiez pas les rites prescrits par le cérémonial, elle vous chercherait querelle, et ce débat pourrait porter atteinte à votre considération.

LIEOU-CHI.

Eh bien, je lui rendrai ses salutations pour avoir la paix.

TCHANG-IU-NGO, entrant et apercevant Lieou-chi.

Madame, veuillez prendre un siége pour recevoir les hommages de votre sœur. — Li-yen-ho, à vous la première salutation.

LI-YEN-HO.

C'est bien; continuez.

TCHANG-IU-NGO.

Voici la seconde salutation.

LI-YEN-HO.

Maintenant ma femme légitime va se lever.

TCHANG-IU-NGO, faisant de suite plusieurs salutations et se mettant en colère.

Quel diable de clou l'attache à sa chaise! d'où vient qu'elle ne me rend pas mes salutations?

LI-YEN-HO.

Ma femme, vous ne connaissez pas les trois devoirs de dépendance[1], et vous ignorez quelles sont les quatre vertus[2] d'une épouse. Je viens de vous parler tout à l'heure; vous devez obéir à votre mari.

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

En foulant aux pieds tout sentiment d'amour conjugal, vous avez commis une grande faute. Cette servante me méprise et m'accable de ses dédains. Je suis bien malheureuse! Vous voulez que votre femme légitime obéisse, et tout à l'heure, dans votre aveugle partialité, vous n'avez pas ordonné à votre concubine de me saluer la première. Voyez-donc, quel orgueil! quelle ostentation! Pourquoi prend-elle des airs et

[1] La femme a trois devoirs de *dépendance*, suivant le *siao-hio*: fille, elle doit suivre (c'est-à-dire obéir à) son père; femme, elle doit suivre son mari; veuve, elle doit suivre son fils. — Remarquez que ces trois devoirs ne sauraient atteindre la courtisane chinoise qui n'est dans la dépendance d'aucun homme.

[2] *Les quatre vertus d'une épouse.* Elle doit, 1° honorer et servir sa belle-mère; 2° respecter son mari; 3° vivre en paix avec ses belles-sœurs; 4° avoir de la commisération pour les pauvres.

un ton qui ne conviennent point à son rang? Maintenant si je vais à ma fenêtre, il faut que je m'attende à recevoir les outrages de cette misérable. Elle viendra vous parler ensuite d'une voix tendre et caressante; cette friponne, elle s'approchera de vous, elle vous enveloppera dans ses bras; elle prendra le bord de sa robe pour essuyer ses joues; puis avec le bout de ses doigts, elle fera tomber les perles de ses larmes.

(Elle chante sur un autre air.)

Vous me direz : d'où lui vient cette profonde tristesse? C'est que ma nouvelle parente voulait que je lui offrisse du thé, du riz et des étoffes de soie.

(Elle parle.)

Li-yen-ho, ces parentes-là, je les connais parfaitement.

LI-YEN-HO.

Quelles sont ces parentes?

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Ce sont ces belles-mères décrépites, ces belles-sœurs fausses et orgueilleuses; ce sont ces femmes qui dans leurs salons vous comblent de faveurs, vous offrent des mets exquis, des breuvages délicieux. Ne sait-on pas que vous vous traitez mutuellement de frères et de sœurs?

LI-YEN-HO.

Que d'affectation! Madame, vous prenez les choses trop à cœur; comment n'avez-vous pas acquis les

bonnes qualités qui doivent distinguer une femme de votre rang ?

TCHANG-IU-NGO, à Lieou-chi.

Gardez-vous de me tourner en ridicule !

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Qu'est-ce que vous dites, avec vos couleurs empruntées ?

TCHANG-IU-NGO.

Je vais vous donner des coups.

LIEOU-CHI.

(Elle chante.)

Vous allez voir que je ne suis pas bonne.

(Elle la frappe.)

TCHANG-IU-NGO, d'un air courroucé.

Li-yen-ho, ce n'est pas pour m'épouser que vous m'avez conduite ici, c'est pour me faire assommer. Eh bien ! je vous le déclare une bonne fois : si vous l'aimez, renvoyez-moi; — mais si vous m'aimez, répudiez-la. Vous n'avez pas d'autre parti à prendre, ou je m'en retourne à la maison.

LI-YEN-HO.

C'est une femme qui m'a donné un fils et une fille. Comment voulez-vous que je l'abandonne ?

TCHANG-IU-NGO.

Eh quoi ! non-seulement vous n'écoutez pas mes

paroles, mais vous prenez encore sa défense ! C'en est fait, je me retire.

LI-YEN-HO.

Restez (*ter*); dites-moi, comment puis-je ouvrir la bouche sur ce sujet ?

(Apercevant sa femme.)

Madame, ma seconde femme vient de dire que si je vous aime, je n'ai qu'à la renvoyer; mais que si je l'aime, il faut absolument que je vous répudie.

LIEOU-CHI.

Oh ciel ! j'en mourrai de colère !

(Elle tombe en défaillance.)

LI-YEN-HO, tâchant de la tirer de son évanouissement.

Madame, reprenez vos esprits.

LIEOU-CHI, revenant à elle.

(Elle chante.)

Une colère subite vient de provoquer au fond de mon gosier des suffocations douloureuses; un flot de salive inonde ma bouche. — Les forces m'abandonnent; je suis paralysée !.... Qui réveillera mes esprits ? — Ciel ! comment pourrais-je ôter mes vêtements ? Si mon fils ne m'avait pas appelée tout à l'heure en prononçant le mot *Niang* (ma mère), mon indignation, montant jusqu'au ciel, m'aurait fait périr dans une affreuse convulsion. Vous m'avez, sans motif, rappelée à la vie; reconnaissez maintenant votre faute.

Gardez mes restes inanimés; imitez Tchouang-tseu[1], qui chanta en frappant sur des pots[2].

(Elle meurt.)

LI-YEN-HO, tout éploré.

O ma femme légitime !

TCHANG-IU-NGO.

Li-yen-ho, qu'est-ce que vous avez avec votre bouche béante et vos exclamations ? Si elle vit encore, répudiez-la; si elle est morte, qu'on emporte son cadavre.

LI-YEN-HO.

Quelles paroles se sont échappées de votre bouche ! Ma femme légitime vient de quitter la vie. Allons, sur ce plateau, choisir un terrain convenable; je veux que l'on creuse une fosse, que l'on

[1] Tchouang-tseu (Bas. 8,956-2,059), célèbre philosophe, fut le premier disciple de Lao-tseu. Il naquit à Meng, ville du royaume de Song, sur la fin de la dynastie des Tcheou.

[2] On trouve dans le dénoûment de la *Matrone de Song*, jolie nouvelle, traduite par le P. d'Entrecolles, imitée par Voltaire et publiée par Abel-Rémusat, un passage ridicule que je vais toutefois rappeler textuellement :

« La femme de Tchouang-tseu, au désespoir de voir ses intrigues « découvertes et ne pouvant plus survivre à sa honte, se retire à « l'écart. Là, elle dénoue sa ceinture de soie et se pend à une « poutre.....

« Tchouang-tseu l'ayant trouvée en cet état, la détache, et, sans « autre façon, va raccommoder un peu le cercueil brisé, où il en- « ferme le cadavre. Ensuite, faisant un carillon ridicule, en *frappant*

fende du bois pour construire un cercueil et qu'on enterre Lieou-chi. O ma femme légitime, votre mort me réduit au désespoir !

(Il sort.)

TCHANG-IU-NGO.

Voilà l'heureux effet de ma présence dans cette maison. A peine y ai-je mis le pied que je fais mourir de dépit sa femme légitime. Oh maintenant comme je vais prendre mes aises ! comme je vais me livrer à la joie. Ce Li-yen-ho m'a épousée, mais il ne sait pas qu'au fond du cœur, je n'ai pas le moindre attachement pour lui. — Tout à l'heure, j'ai chargé secrètement une personne de remettre à Weï-pang-yen un billet d'invitation, car je présume qu'il est maintenant de retour. Il faut que je l'entretienne de mes projets.

« *sur les pots*, sur les plats et sur les autres ustensiles qui avaient « servi au festin des noces, il entonna une chanson, appuyé sur un « côté du cercueil.

« Après quoi Tchouang-tseu fit de grands éclats de rire, et, don- « nant à droite et à gauche sur les ustensiles, il brisa tout. Il fit « plus, *il mit le feu à la maison*, qui n'était couverte que de chaume. « Ainsi, tout fut bientôt réduit en cendres; et ce fut là le bûcher « de la malheureuse Tian, dont il ne resta plus de vestige. On ne « sauva de l'incendie que le livre Tao-té-king. »

Telles sont les extravagances auxquelles le poëte fait allusion. On verra tout à l'heure que Li-yen-ho n'imite pas la conduite du philosophe; c'est la courtisane elle-même qui mettra le feu à la maison et qui saura très-bien s'échapper des flammes.

SCÈNE V.

TCHANG-IU-NGO, WEI-PANG-YEN[1].

TCHANG-IU-NGO, apercevant Weï-pang-yen.

Ah! vous voici de retour! entrez, entrez chez moi.

WEÏ-PANG-YEN.

Madame, je crains de blesser les convenances.

TCHANG-IU-NGO.

Bah! cela ne fait rien.

WEI-PANG-YEN.

Puisque vous êtes la femme de Li-yen-ho, dans quel but m'avez-vous fait appeler?

TCHANG-IU-NGO.

Pour avoir un entretien confidentiel avec vous.

WEÏ-PANG-YEN.

Qu'avez-vous à me dire?

TCHANG-IU-NGO, lui remettant un paquet.

Quoique je sois l'épouse d'un autre homme, je

[1] J'ai cru devoir passer ici trois lignes et demie, dont voici le sens littéral :

« Weï-pang-yen entre et dit : Je suis Weï-pang-yen; — le mois « dernier, j'ai été envoyé en mission; me voilà de retour aujourd'hui. « Je vois que Tchang-iu-ngo brave toutes les convenances. Avant que

n'aime que vous au monde. Voici un paquet renfermant une somme considérable d'argent et plusieurs objets d'une grande valeur. Je le confie à vos soins et à votre fidélité. Allez d'abord sur le rivage du fleuve Lo-ho[1], pour chercher un bateau, et attendez-moi. Pendant ce temps, je vais mettre le feu à la maison de Li-yen-ho; nous nous échapperons des flammes, et moi-même je dirigerai sa fuite du côté du fleuve. Vous prendrez le costume de marinier et vous nous inviterez à monter sur votre barque. Quand nous nous trouverons à quelque distance du rivage, vous jetterez à l'eau Li-yen-ho, puis vous étranglerez Tchun-lang et sa nourrice San-kou. Ne serons-nous pas heureux de jouir ensemble des plaisirs du mariage?

WEÏ-PANG-YEN.

Si vous ne devenez pas mon épouse, vous serez ma maîtresse. Je vais vous attendre au bord du fleuve. Venez demain matin de bonne heure.

(Il sort.)

« je fusse de retour dans ma maison, elle a épousé un autre homme! « Elle vient de m'envoyer chercher; j'ignore le motif de ce message. « Allons voir. »

[1] La rivière de Lo-ho est située à l'est du district de Kan-tsiouen (la source douce), dépendant du département de Hien-ngan-fou. Sa source sort du district de Lo-youen qui fait partie du département de King-yang-fou. (*Ping-tseu-loui-pien*, liv. LI.)

TCHANG-IU-NGO.

Weï-pang-yen est parti. Allons, je n'ai pas de temps à perdre. Voilà le moment d'incendier la maison. Je vais mettre le feu dans cette chambre de derrière.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LI-YEN-HO, TCHANG-IU-NGO.

LI-YEN-HO, courant d'un air effaré.

Quel affreux incendie! Tchang-iu-ngo! qu'allons-nous devenir? Le feu a consumé ma maison; mon or, mon argent, mon papier-monnaie, tout est perdu.

(Il regarde.)

Et encore, pour comble de malheur, l'incendie se propage, et déjà les flammes menacent l'hôtel du gouvernement. J'ignore où est la nourrice Tchang-san-kou et mon fils Tchun-lang!

(Il appelle.)

San-kou! San-kou!

TCHANG-SAN-KOU, portant sur son dos le jeune enfant et courant d'un air effrayé.

Courons (*ter*). Ce n'était pas assez de perdre ma maîtresse; il fallait qu'un mois après notre maison devînt la proie des flammes. Qu'il est pénible d'abandonner son pays natal! Me voici maintenant réduite à pénétrer dans les forêts, à traverser les

courants des vallées. La pluie tombe avec violence; un vent impétueux vient frapper sur ma tête; l'eau qui découle de toutes parts inonde mes vêtements; mes pieds s'enfoncent à chaque pas dans un terrain fangeux. Hélas! la montagne que j'aperçois devant moi m'offre une perspective immense, et les saules languissants qui bordent les côtés du chemin sont enveloppés des ombres du soir. Comment mon cœur ne serait-il pas brisé?

(Elle chante.)

Je vois que les nuages s'entrouvrent et se dissipent; que cette pluie glaciale s'arrête un instant.

(Elle parle.)

Hélas! hélas!

(Elle chante.)

Je suis comme une lampe exposée au grand air et que le moindre souffle peut éteindre. — Le vent, avec ses tourbillons fougueux, m'empêche de reprendre haleine; chaque goutte de cette pluie qui tombe m'arrache un cri de douleur. Oh! toutes ces choses pèsent sur mon cœur et m'accablent de tristesse.

LI-YEN-HO.

San-kou, viens vîte ici, approche un peu.

TCHANG-IU-NGO.

J'ai toujours vécu dans l'aisance et la prospérité. Comment pourrais-je supporter tant de fatigues?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

En m'éloignant des lieux qui m'ont vu naître, je suis tombée sous le joug de l'infortune; elle ose dire qu'elle m'a rendu des services; la misérable! elle ne peut donc fermer cette bouche qui a trompé son mari. Oh! toutes ces femmes sont des démons métamorphosés en renards et qui cherchent continuellement à manger[1].

TCHANG-IU-NGO.

Je n'ai jamais marché au milieu des ténèbres. Comment endurer tant de maux à la fois?

TCHANG-SAN-KOU, à Tchang-iu-ngo.

Vous dites que vous n'avez jamais marché dans les ténèbres;

(Elle chante.)

Heureusement que je ne puis pas voir, à cette heure de la nuit, la rougeur qui couvre votre front.

(Elle parle.)

Vous avez affiché publiquement vos noms sur un écriteau; vous avez fait un abominable trafic[2]; vous avez usé toutes les ressources de votre langue pour implorer le ciel et invoquer la terre; vous

[1] Allusion à la rapacité des courtisanes.

[2] Kao-tcho-fang-men (Morr. part. II, 5,129-1,202-2,273-7,816). Littéralement : « Vous avez tenu un mauvais lieu pour vivre. » L'expression *fang-men* (lupanar) manque dans les dictionnaires.

vous êtes couchée sur un tapis et vous avez levé la mèche de votre lampe !

(Elle chante.)

Au milieu de la nuit, vous avez prodigué vos charmes aux satellites de la police !

TCHANG-IU-NGO, d'un ton courroucé.

Impudente que vous êtes ! vous osez m'outrager en face !

LI-YEN-HO.

San-kou, fais-lui grâce de tes reproches. A quoi bon l'accabler d'injures ?

TCHANG-SAN-KOU, à Tchang-iu-ngo.

(Elle chante.)

Vous ne songez qu'à débiter des extravagances, vous ne retenez pas votre colère ; à tous moments vous cherchez l'ennemi pour le combattre. Qui est-ce qui ne vous condamnerait pas, en vous voyant joindre la menace aux injures ?

TCHANG-IU-NGO.

Eh quoi ! n'entendez-vous pas ? comment pouvez-vous souffrir que cette vieille misérable vomisse tant d'invectives contre moi ?

LI-YEN-HO.

Allons, San-kou, te tairas-tu ? — Iu-ngo, j'ai couru toute la nuit ; il faut que je prenne un peu de repos.

TCHANG-IU-NGO.

Vous avez raison. — Li-yen-ho, ordonnez à San-kou d'aller me faire sécher cette robe de laine.

LI-YEN-HO, appelant San-kou.

San-kou, prends cette robe et fais-la sécher.

TCHANG-SAN-KOU.

A quoi bon? — Dans le trouble où nous sommes, elle peut bien la mettre telle qu'elle est.

LI-YEN-HO.

San-kou, je t'ordonne de faire sécher cette robe. Mais..... on dirait que tu ne veux pas m'obéir?

TCHANG-IU-NGO, d'un ton de colère.

Scélérate que tu es! va faire sécher ma robe de laine. Pourquoi ne pas m'obéir?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Si la pluie vient à tomber, elle entraîne son mari; dans l'intérieur de la maison, elle ne songe qu'à faire parade de sa beauté. — Regardez donc le ciel; les nuages se sont ouverts; la pluie a cessé tout à coup. Nous pouvons aller maintenant chercher un asile et demander une tasse de riz.

(Elle chante sur un autre air.)

La pluie s'est arrêtée; qu'ai-je besoin de faire sécher la robe de laine de cette femme? Ah! je ne désire qu'une chose, c'est que la foudre, en tombant, écrase ta tête maudite!

TCHANG-IU-NGO.

Misérable ! je veux te briser de coups.

(Elle la frappe.)

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Je vois que son front se replie, que ses sourcils s'abaissent sur ses yeux hagards. Dans son impatience, elle ose me déchirer publiquement les joues avec ses ongles. Elle me pousse à droite et à gauche. Il vaut mieux que j'abandonne cette querelle; car je souffre dans ma chair pour l'époux et l'épouse.

LI-YEN-HO.

Nous voici arrivés sur les bords du fleuve Lo-ho. Je ne sais pas si l'eau est basse ou profonde; comment traverserons-nous cette rivière?

TCHANG-IU-NGO, poussant Li-yen-ho.

Je crois que l'eau est basse dans cet endroit.

LI-YEN-HO, effrayé.

Elle a manqué de me faire tomber dans le fleuve.

TCHANG-SAN-KOU.

Au secours ! au secours !

(Elle chante.)

Je marche précipitamment sur le rivage élevé du fleuve. Dans mon trouble je ne sais plus où poser mes mains. Ce vent impétueux, cette pluie qui tombe en abondance, vont amener un effroyable débordement. Je promène de tous côtés mes regards incertains; je renverse ma prunelle. Où trouverai-je un

batelier qui vienne à mon secours? Oh! je saisirais avec vivacité le collet de son vêtement.

(Tchang-iu-ngo pousse encore Li-yen-ho; Tchang-san-kou le retient.)

LI-YEN-HO.

Je m'en vais (*bis*). San-kou, retiens-moi.

TCHANG-SAN-KOU.

Je ne puis vous atteindre.

(Elle chante.)

L'eau est profonde; je n'aperçois pas une seule barque de pêcheur. Le vent souffle au milieu de cette plaine immense et déserte. Comment témoignerai-je à mon maître ma reconnaissance et ma fidélité? Je crains que le youen[1] et le yang, à la robe dorée, ne puissent se changer en ngeou[2]. Cette méchante femme profitant de ce que le vent de l'ouest n'est pas encore apaisé, vous a saisi par le corps et vous a jeté dans l'eau.

TCHANG-IU-NGO.

Comment! mais vous voyez bien qu'il est ivre. Est-ce ma faute à moi s'il a fait un faux pas en marchant? Vous dites que je l'ai poussé dans l'eau. Quel

[1] Le youen et le yang sont deux oiseaux considérés par les poëtes comme un symbole de l'amour conjugal. «Masculus, dit le P. Ba-«sile, est *youen;* femina *yang :* nunquam separantur; si alteruter «capiatur, alter conjux moritur.»

[2] Le *ngeou* (Bas. 12,988) est une sorte d'oiseau aquatique, très-léger. Il flotte sur l'eau comme une vapeur. (Kang-hi, au mot *ngeou*.)

mensonge! Vous devriez avaler votre langue plutôt que de débiter de pareilles sottises.

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Il faudrait beaucoup de vin pour tremper ainsi ses vêtements.

LI-YEN-HO.

L'eau est basse dans cet endroit; traversons le fleuve ici.

WEÏ-PANG-YEN, habillé en marinier.

Monsieur et mesdames, c'est moi qui conduis le bac que vous voyez; montez, montez vite sur mon bateau.

(Tchang-iu-ngo fait un signe d'intelligence à Weï-pang-yen.)

TCHANG-SAN-KOU, à Li-yen-ho.

Monsieur, gardez-vous de monter sur ce bateau. Aux regards furtifs de Tchang-iu-ngo, je vois qu'elle s'entend avec cet homme pour nous perdre.

(Elle retient Li-yen-ho.)

LI-YEN-HO.

Lâche-moi! lâche-moi! qu'avons-nous à craindre? Quand je serai sur ce bateau, crois-tu que je ne puisse pas me défendre?

(Weï-pang-yen jette Li-yen-ho dans le fleuve; San-kou retient le bras du faux marinier; celui-ci cherche à étrangler San-kou.)

UN SECOND MARINIER, accourant pour les défendre.

Saisissons-nous de ce brigand; c'est un assassin.

SAN-KOU, retenant le second marinier.

A l'assassin! à l'assassin!

(Weï-pang-yen et Tchang-iu-ngo prennent la fuite.)

LE SECOND MARINIER.

Madame, je ne suis pour rien dans votre malheur. C'est ce marinier qui voulait vous étrangler. Il a pris la fuite dans le moment où je suis arrivé pour vous défendre. Ne vous méprenez point, madame, je ne suis point un assassin.

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Je n'ai pas vu cette courtisane, cette vile prostituée, et dans mon trouble j'ai frappé une autre personne. Comment pourrais-je me séparer de Tchun-lang? Ce pauvre enfant ne viendra donc plus me tirer par ma robe et par mes manches; il ne saisira plus en jouant les tresses de mes cheveux.

LE SECOND MARINIER.

C'est moi qui suis accouru pour vous délivrer du péril.

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Lorsqu'à votre voix j'ai reconnu l'accent de mon village natal, ma haine s'est calmée peu à peu; les

larmes qui tombaient de mes yeux se sont séchées. Mon frère, allez-vous de ce pas à Nan-tcheou [1]?

SCÈNE II.

Les mêmes, YOUAN-YEN.

YOUAN-YEN.

Je suis Youan-yen, du pays des Niu-tchi. Je commande une cohorte de mille hommes. Les fonctions publiques attachées à mon grade m'ont amené sur les bords du fleuve Lo-ho, au moment où plusieurs personnes faisaient un vacarme étourdissant. Il me semble que j'aperçois des mariniers.

(Se tournant vers les mariniers.)

Holà, mariniers, d'où vient ce tapage? Pourquoi tous ces cris tumultueux?

LE SECOND MARINIER.

Seigneur, vous ne savez donc pas qu'un homme avait saisi tout à l'heure cette femme que vous voyez; il était sur le point de l'étrangler, quand (heureusement que je me trouvais sur ces bords) je m'élançai vers elle pour lui sauver la vie. Je pense que ce jeune enfant est son fils.

YOUAN-YEN.

Voudrait-elle vendre cet enfant? Si elle y con-

[1] La scène finit ici.

sent, je suis prêt à l'acheter. Interrogez-la donc à ce sujet.

LE MARINIER, s'adressant à Tchang-san-kou.

Madame! madame! le magistrat que je viens de rencontrer achèterait volontiers ce jeune enfant. Je viens, de sa part, vous demander si vous auriez intention de le vendre.

TCHANG-SAN-KOU, après avoir réfléchi quelques instants.

Pour le moment, je ne sais où donner de la tête, et j'ai bien peur que ce pauvre enfant ne vienne à mourir de faim. Il vaut mieux le vendre. Monsieur le marinier, dites au magistrat que je puis céder à son désir.

(Le marinier conduit Tchang-san-kou devant le magistrat.)

YOUAN-YEN.

Femme, de quel pays êtes-vous? Quel est votre nom de famille, votre surnom? Dites-moi l'année, le mois et le jour de la naissance de cet enfant. Parlez, je vous écoute.

TCHANG-SAN-KOU.

Je suis originaire de Tchang-ngan; je demeurais à l'ouest du tribunal de la ville principale du département. Mon nom est Tchang-san-kou; je suis la nourrice de cet enfant qui est maintenant âgé de sept ans et qui avait pour père Li-yen-ho. Quant à

lui, on l'appelle Tchun-lang; il a un signe rouge sur la poitrine.

YOUAN-YEN.

Quel prix en demandez-vous ?

TCHANG-SAN-KOU.

Vous me donnerez, seigneur, ce qu'il vous plaira.

YOUAN-YEN, parlant à un homme de sa suite.

Donne-lui une once d'argent[1].

(Le domestique remet à Tchang-san-kou la somme désignée.)

TCHANG-SAN-KOU, à Youan-yen.

Seigneur, je vous remercie. — Je voudrais maintenant trouver une personne capable de rédiger le contrat de vente.

TCHANG-PIE-KOU, s'approchant du marinier.

Le vieillard que vous voyez s'appelle Tchang-pie-kou. Je n'ai pour vivre d'autre ressource que le métier de chanteur. En arrivant sur les bords de ce fleuve, j'ai vu beaucoup de personnes s'assembler tumultueusement; j'ignore dans quel but. Regardons un peu.

LE MARINIER, apercevant le vieillard.

Brave homme, savez-vous écrire ? Il y a ici une femme qui veut vendre un enfant; mais nous ne trouvons personne pour rédiger le contrat de vente.

[1] 7 francs 50 centimes.

Si vous êtes en état de tracer les caractères, on vous chargera de cette commission.

TCHANG-PIE-KOU.

Je sais tracer les caractères, et je puis, si cela vous est agréable, écrire le contrat de vente pour cette femme.

YOUAN-YEN.

Très-bien, très-bien; vous m'obligerez.

TCHANG-PIE-KOU, appelant San-kou.

Femme, c'est vous qui voulez vendre ce jeune enfant. Déclarez vos intentions, je vais écrire sous votre dictée.

SAN-KOU.

(Elle chante.)

Nous sommes originaires de Tchang-ngan, et nous demeurions à l'ouest du tribunal de la ville. Les noms du père sont Li-yen-ho; ceux de la nourrice Tchang-san-kou. Ce dernier a maintenant sept ans accomplis; il porte un signe rouge sur la poitrine. Moi, San-kou, je déclare le vendre au seigneur Youan-yen, commandant d'une cohorte de mille hommes. Craignant que dans la suite le marché ne vienne à être contesté, j'ai fait rédiger le contrat de vente pour servir de témoignage.

TCHANG-PIE-KOU.

Voilà qui est entendu. Le contrat est rédigé con-

formément à votre désir. « Fait au nom de Tchang-san-kou, écrit par Tchang-pie-kou. »

(Il présente le contrat à Youan-yen.)

YOUAN-YEN.

Le contrat est rédigé en termes clairs et précis; mais vous avez encore tous les deux une petite formalité à remplir, il est nécessaire que vous y apposiez vos signatures. — Femme, à présent que vous m'avez vendu cet enfant, où allez-vous demeurer?

SAN-KOU.

Je l'ignore. Je suis sans asile.

TCHANG-PIE-KOU.

Puisque vous ne savez où diriger vos pas, écoutez-moi. Je n'ai point d'enfants; voulez-vous que je vous adopte pour ma fille? Quelles sont à cet égard vos dispositions?

SAN-KOU.

Je vous suivrai volontiers.

YOUAN-YEN.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.

SAN-KOU, parlant au jeune enfant.

Tchun-lang, écoute mes dernières paroles :

(Elle chante.)

Je te le demande, ne t'ai-je pas témoigné de la tendresse comme un père et une mère? Je t'ai soutenu, accompagné pendant que tu étais orphelin, et pour t'élever jusqu'à présent, j'ai éprouvé toute espèce

de fatigues, en voyageant avec toi sur les chemins et sur les routes. Je t'abandonne ici, mais je te dirai d'une voix émue : ton père est mort dans ces lieux; conserve au fond de ton cœur le souvenir de ce triste événement. Hélas! dans un an d'ici, lorsque le soleil aura, dans sa course, achevé une révolution nouvelle, te rappelleras-tu encore ce qui s'est passé? A cette époque, tourne les yeux vers le pavillon d'occident [1]; brûle pour ton père des feuilles de papier doré; récite un volume de prières, et ne manque pas surtout d'offrir aux esprits des libations de vin.

(Elle se retire avec le vieillard.)

YOUAN-YEN.

Maintenant que ce vieillard a emmené la nourrice avec lui, je vais prendre ce jeune enfant, le placer à côté de moi sur mon cheval et m'en retourner à la maison.

(Il sort.)

[1] Pavillon situé dans le temple de Pou-khieou (ou le temple du Secours universel), construit par les soins et aux frais de Tsouï, ministre d'état, durant les années Tching-youen de l'empereur Ti-tsong, de la dynastie des Thang. C'est là, disent les historiens, qu'est la magnifique chapelle, où l'on brûle des parfums en l'honneur de la déesse Kouan-in. Sa construction n'a rien de vulgaire. Son dôme en cristal touche la voûte du ciel; la pagode, où sont renfermées les reliques de Bouddha, s'élève jusqu'à la voie lactée. Les hommes des trois religions qui vont du midi au nord, les voyageurs qui se répandent dans toutes les parties de l'empire, ne manquent jamais d'y admirer la façade du clocher, la cour de la pagode, la salle de la doctrine, et celle des dix-huit disciples, le réfectoire, les galeries couvertes et les statues des Phou-sa. (Si-siang-ki.)

LE MARINIER, versant des larmes.

Pauvre enfant, que ton sort est à plaindre ! Cette femme qui était sur le point d'être étranglée par un brigand se trouve réduite à la nécessité de vendre son enfant ! Peut-on voir une situation plus triste et plus déchirante ! Qui est-ce qui ne verserait pas des larmes de pitié ?

(Il tombe évanoui.)

Mais, au fond, cela ne me fait rien à moi.

(Il récite des vers.)

Qu'elle vende cet enfant, que l'autre la reconnaisse pour sa fille, je ne dois pas m'en mettre en peine. Retournons à notre bateau, et bravons le vent et la pluie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

YOUAN-YEN (malade), suivi de TCHUN-LANG.

YOUAN-YEN.

Hélas ! les jours et les mois s'écoulent avec la rapidité de la flèche. Voici treize ans bientôt que j'ai acheté Tchun-lang sur les bords du fleuve Lo-ho. Ce jeune enfant était doué d'une intelligence remarquable et annonçait les plus heureuses dispositions. Il sait monter à cheval et manie l'arc avec dextérité. Mon intention est de lui transmettre l'héritage de ma charge. A présent, je suis accablé de vieillesse et d'infirmités ; je sens que ma maladie est sans remède et que bientôt je ne serai plus compté au nombre des vivants. — Il faut que je profite des courts instants qu'il me reste à vivre pour éclairer Tchun-lang sur son origine. Si je ne le fais pas aujourd'hui, dans quel siècle d'existence pourrai-je lui révéler ce secret si pénible : « Je n'ai pas de descen-« dants ! »

(Il appelle Tchun-lang.)

Tchun-lang, mon fils, approche; j'ai besoin de te parler.

TCHUN-LANG.

Mon père, quelles instructions voulez-vous donner à votre fils ? Avez-vous quelques craintes ?

YOUAN-YEN.

Écoute. Tu n'es pas originaire comme moi du pays des Niu-tchi; ton père était de Tchang-ngan; il avait pour nom de famille Li, pour surnom Yen-ho. Ta nourrice, qui s'appelait Tchang-san-kou, t'a vendu au vieillard qui te parle, afin que tu devinsses son fils adoptif. A cette époque, tu avais sept ans. Je t'ai élevé jusqu'à ce jour avec toute la tendresse d'un père, et maintenant que tu es en âge de porter le bonnet viril, que tu as des talents et de l'instruction, je désire que tu hérites de ma charge. O mon fils, tant que tu vivras, n'oublie pas les bienfaits dont je t'ai comblé.

TCHUN-LANG, les yeux baignés de larmes.

Mon père, comment aurais-je pu découvrir le secret de ma naissance, si vous ne me l'eussiez révélé vous-même ?

YOUAN-YEN.

Je vais t'en donner une preuve qui dissipera tous tes doutes. Voici le contrat de vente. Prends-le et garde-le avec soin; mais après ma mort cours à la

recherche de ton père, et poursuis les brigands qui lui ont enlevé tout ce qu'il possédait.

TCHUN-LANG.

J'exécuterai vos dernières volontés.

YOUAN-YEN.

Je me sens défaillir de plus en plus. Tchun-lang, soutiens-moi; je vais aller dans cette chambre de derrière.

TCHUN-LANG, lui donnant le bras.

Mon père, revenez à vous.

YOUAN-YEN.

La vie m'abandonne, et avec elle je perds mes revenus et mes charges. C'est l'inévitable effet de la prédestination. L'homme qui connaît son infortune ne doit point murmurer contre les décrets du ciel. Tchun-lang, mon heure suprême est arrivée; nous ne nous reverrons plus dans ce monde. O mon fils! ma vue s'éteint; mes yeux n'ont plus la force de te regarder.

(Il meurt.)

TCHUN-LANG, poussant de profonds soupirs.

Mon père a quitté la vie; je vais lui rendre les derniers devoirs[1]. O mon père! je n'ose différer d'un seul instant l'exécution de vos dernières volon-

[1] Il y a dans le texte : « Je vais choisir sur ce plateau un endroit pour creuser une fosse, — préparer le bois du cercueil, et rendre à mon père les derniers honneurs. »

tés. Je veux partir et poursuivre sans relâche les brigands qui ont dépouillé l'auteur de mes jours.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LI-YEN-HO, TCHANG-SAN-KOU.

LI-YEN-HO.

« Quand on n'écoute pas les conseils de la pru-« dence, on s'expose aux plus grands malheurs. » Je suis Li-yen-ho. Après que cette méchante femme et son amant adultère m'eurent précipité dans les eaux, devais-je espérer que je serais assez heureux pour saisir une planche apportée par le courant du fleuve, et qu'à l'aide de ce pont flottant, je pourrais échapper à la mort et gagner le rivage? Il y a bientôt treize ans que cet événement s'est accompli. J'ignore ce que sont devenus mon fils Tchun-lang et sa nourrice Tchang-san-kou. Ayant perdu toute ma fortune dans un affreux incendie et me trouvant sans ressources, je fais paître les troupeaux d'un homme riche, qui me donne pour subsister quelques assiettées de riz. Me voici maintenant sur la grande route.

(Il élève la voix.)

Conduisons les bœufs dans ce coin retiré; je vais

m'asseoir à l'ombre de ces saules et je verrai si quelqu'un passe ici.

TCHANG-SAN-KOU, portant sur son dos un coffre rempli d'ossements.

Je suis bien malheureuse ! Depuis le jour où j'ai vendu Tchun-lang à Youan-yen, commandant d'une cohorte de mille hommes, j'ignore ce qu'est devenu ce pauvre enfant; quant à moi, je me suis mise à la suite d'un musicien nommé Tchang-pie-kou; grâce aux leçons de cet excellent vieillard, j'ai appris à gagner ma vie en chantant, et j'ai perdu tout à fait l'accent de mon village. Mon bienfaiteur est mort il y a déjà quelques années. Quand il vit que sa fin approchait, il me dit : « San-kou, con-« servez toujours le souvenir de mes bienfaits, et « portez à Ho-nan-fou, dans le pays de Lo-yang, le « cercueil qui contiendra mes restes. » Comme il y a déjà plusieurs jours que je suis parti, je pense que je ne tarderai pas à déposer ces ossements.

(Elle chante.)

La faim a produit sur le bord de mes lèvres des tumeurs douloureuses; la fatigue enflamme la plante de mes pieds. Si je fais un pas, il me semble que je marche sur des charbons ardents, ou bien sur les bords du fleuve Lo-ho, semblable à un chien qui fuit ses maîtres, et qu'un homme me saisit et veut m'étrangler avec une corde de chanvre.

(Elle chante sur un autre air.)

Je vois qu'un tourbillon de vent agite les ormes et les saules du jardin qui borde cette route antique et fait voler jusqu'ici la cendre des monnaies de papier doré. Les génies et les esprits, les saints et les sages apparaissent devant moi. Hélas ! qu'est devenu le temps où vous aimiez à séjourner dans votre pagode pour y recevoir la fumée des parfums ? Mais l'impiété de notre siècle est à son comble; on sait que des magistrats avides ont enlevé et détruit les statues d'argile qui décoraient le vieux temple. Comment avec un tel amour de l'argent, les hommes pourraient-ils s'élever à la grande et sublime perfection du Tao et conquérir l'immortalité ?

(Elle chante sur un autre air.)

En poursuivant ma route, je marche avec courage et brave la fatigue. Cependant ce fardeau épuise mes forces. Je vais arriver bientôt devant le portail du temple, sans avoir brûlé une feuille de papier-monnaie. O mon maître, ayez pitié d'une pauvre femme qui ne cesse de faire des vœux et d'implorer le ciel pour vous.

(Elle parle.)

Cette route se divise en trois branches, je ne sais laquelle prendre. Interrogeons quelqu'un.

(Apercevant Li-yen-ho.)

Oserais-je vous demander, monsieur, si ce chemin est celui qui conduit à Ho-nan-fou ?

LI-YEN-HO.

Justement.

TCHANG-SAN-KOU.

Lequel de ces trois sentiers faut-il suivre ?

LI-YEN-HO.

Prenez celui du milieu.

TCHANG-SAN-KOU.

Monsieur, je vous remercie mille fois.

(Li-yen-ho reconnaissant San-kou, l'appelle d'une voix émue.)

San-kou ! San-kou !

TCHANG-SAN-KOU, se retournant.

Qui est-ce qui m'appelle ?

(Elle s'entend appeler trois fois.)

LI-YEN-HO.

San-kou, c'est moi qui vous appelle.

TCHANG-SAN-KOU.

Qui êtes-vous ?

LI-YEN-HO.

Je suis Li-yen-ho.

TCHANG-SAN-KOU, frappée d'étonnement et de crainte.

Une ombre ! une ombre !

LI-YEN-HO.

San-kou, je ne suis pas mort; regarde-moi, je suis vivant [1].

(Tchang-san-kou le reconnaît et verse des larmes.)

[1] (Texte.) San-kou dit : « Si vous êtes vivant, répondez-moi à

San-kou, qu'avez-vous fait de mon fils Tchun-lang?

TCHANG-SAN-KOU.

N'ayant rien pour le nourrir, je l'ai vendu.

LI-YEN-HO, poussant des gémissements.

Eh quoi! vous l'avez vendu! Savez-vous s'il existe encore ou s'il a cessé de vivre? Hélas! je mourrai de douleur! Mais vous, quelle profession exercez-vous aujourd'hui? Je vois que vous avez des vêtements neufs, élégants même; votre mise n'annonce pas la pauvreté.

TCHANG-SAN-KOU.

Je gagne ma vie en chantant.

LI-YEN-HO, d'un air courroucé.

Hélas! vous me ferez mourir de colère! Eh! qu'étais-je donc autrefois? Autrefois j'avais un rang, de la fortune. Qui est-ce qui ne connaissait pas Li-yen-ho? Qui est-ce qui ne se souvient pas encore de mon ancienne splendeur? Et vous maintenant vous faites le métier de chanteuse. Ah! San-kou, vous avez flétri ma bonne réputation!

(Il tombe.)

TCHANG-SAN-KOU, le relevant.

Allons, ne vous emportez pas de la sorte. Si vous

voix haute; si vous êtes une ombre, répondez-moi à voix basse. (Elle appelle Li-yen-ho trois fois; Li-yen-ho répond à voix basse.)

trouvez que je vous déshonore, je vous demanderai à mon tour quelle profession vous exercez.

LI-YEN-HO.

Je garde les troupeaux d'un homme riche. Ce n'est pas une profession vile et méprisée comme celle de chanteuse.

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Vous dites que ma profession est vile et méprisée, que mes ressources sont chétives. C'est la nécessité d'abord qui m'a jetée dans cette carrière; mais aujourd'hui l'amour de la réputation et de la fortune m'entraînent malgré moi. Vous dites qu'en exerçant l'ignoble métier de chanteuse, je vous déshonore, et que je flétris à jamais la mémoire de vos ancêtres. Il est vrai que je suis honteuse de me retrouver en présence d'un homme qui était autrefois si riche et si opulent.

(Elle chante sur un autre air.)

Vous labourez et vous ensemencez pour votre maître les champs de Lo-yang; mais, dites-moi, n'est-il pas plus agréable de chanter, en s'accompagnant de la guitare et d'introduire les hommes dans la salle peinte? Vous cultivez la terre dans un village obscur; mais n'est-il pas plus doux de s'enivrer délicieusement d'un vin aromatique[1] dans le pavillon de jade? Croyez-moi, imitez le bouvier du ciel, et tout à l'heure avec

[1] Litt. « d'un vin dans lequel on a jeté des fleurs d'amandier. »

votre fouet et votre aiguillon, vous ferez tomber des fleurs de pêcher.

(Elle parle.)

Mon cher maître, si vous voulez m'accompagner jusqu'à Ho-nan-fou, vous pourrez vous reposer sur cette chanteuse du soin de vous nourrir jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Quelles sont à cet égard vos dispositions ?

LI-YEN-HO.

C'en est fait, c'en est fait, je veux renoncer à ma profession de bouvier et vous suivre pour toujours.

TCHANG-SAN-KOU.

En ce cas, retournez à la ferme prendre congé de votre maître.

(Il retourne à la ferme.)

LI-YEN-HO, apercevant son maître.

Mon maître, je viens de retrouver une de mes parentes, et je m'en retourne avec elle dans ma famille. Je vous rends ces bœufs et ces moutons que vous m'avez confiés; il ne vous en manque pas un seul.

TCHANG-SAN-KOU, à Li-yen-ho.

Maintenant, venez et suivez-moi.

(Elle chante.)

Cette réunion était prédestinée, comme celle de ce prince et de sa nourrice qui mit le feu au temple

du ciel [1]. Comme Kien-nieou [2] et Chi-niu [3], nous avons réalisé le vœu de notre vie entière. Je vous réponds que cette femme méprisée va conduire Lieou-chin dans une île habitée par les dieux [4].

(Ils sortent ensemble.)

[1] Voyez la note à la page 94.

[2] Litt. *le bouvier du ciel.*

[3] Allusion aux constellations Chi-niu (la lyre), et Kien-nieou, ou Nieou-lang (le capricorne). A l'est de la voie lactée, dit une légende, se trouve la constellation Chi-niu. Chi-niu, petite-fille de Tien-ti, souverain des étoiles, aimait beaucoup la broderie, et dès l'âge le plus tendre, elle avait fait des tissus d'une rare délicatesse. Tel était son amour du travail, qu'elle négligeait le soin de sa personne. Tien-ti, touché de l'isolement dans lequel elle se trouvait, lui donna pour époux Kien-nieou (constellation au sud de la voie lactée). Quand elle fut mariée, elle abandonna sur le champ ses anciennes occupations. Le souverain mécontent lui ordonna de retourner dans sa première demeure, et lui permit seulement de visiter son mari une fois tous les ans. Cette visite a lieu dans la septième nuit du septième mois de l'année. Chi-niu est encore vénérée par les jeunes filles comme la déesse de la broderie. (Voyez le livre intitulé : *Tsien-tchu-yeou-yo*, page 2 *v*.)

[4] Voyez la note à la page 44.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TCHUN-LANG, UN AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Je suis le maître de cette hôtellerie. C'est dans ma maison que s'arrêtent les magistrats. — Allons voir sur le seuil de la porte, s'il nous arrive quelques voyageurs.

TCHUN-LANG, en grand costume, avec plusieurs personnes de sa suite.

Je suis Li-tchun-lang. Depuis que j'ai rendu les derniers devoirs à mon père adoptif, j'erre à l'aventure dans l'espérance de saisir les brigands qui ont dépouillé l'auteur de mes jours de toute sa fortune. Je vais bientôt arriver à Ho-nan-fou. — Domestique, prenez mon cheval. — Aubergiste, avez-vous une chambre propre et commode? je désire passer la nuit chez vous.

L'AUBERGISTE.

Entrez (*ter*), nous avons un appartement fort joli qui conviendra parfaitement à Votre Excellence.

TCHUN-LANG.

Y a-t-il quelques musiciennes, quelques-unes de ces femmes riantes et enjouées dont la présence fait naître le plaisir et la gaieté? Amenez-en plusieurs pour me tenir compagnie; je leur donnerai une bonne récompense.

L'AUBERGISTE.

Nous n'avons point ici de musiciennes. Il y a seulement un frère et une sœur qui exercent la profession de chanteurs. Si Votre Excellence le désire, je vais les appeler pour qu'ils vous tiennent compagnie.

TCHUN-LANG.

S'ils savent chanter, c'est bon; faites-les venir.

L'AUBERGISTE.

Je vais les chercher.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LI-YEN-HO, TCHANG-SAN-KOU.

L'AUBERGISTE, à Tchun-lang.

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que les chanteurs sont arrivés.

TCHUN-LANG.

Faites-les entrer.

(Li-yen-ho et Tchang-san-kou sont introduits.)

TCHUN-LANG, s'adressant aux chanteurs.

Je pense que vous êtes le frère et la sœur. — Restez à l'entrée de la porte, vous viendrez quand je vous appellerai.

TCHANG-SAN-KOU.

Vous êtes obéi.

(Ils sortent.)

TCHUN-LANG.

Aubergiste, vous avez du thé, du riz ou quelque autre chose; je voudrais dîner.

L'AUBERGISTE.

Je suis à vos ordres.

(Il apporte un plat de viande.)

Seigneur, voici un plat de rôti. — Veuillez vous servir.

TCHUN-LANG, coupant la viande.

Pendant que je coupe cette viande et que je trouve ici la joie et l'abondance, je ne puis m'empêcher de penser à mon père et à ma nourrice San-kou. Comment n'aurais-je pas le cœur navré de douleur? Je n'ai pas la force de manger.

LI-YEN-HO, éternuant.

Qui est-ce qui parle de moi?

TCHUN-LANG.

Aubergiste, faites venir ces deux chanteurs.

(L'aubergiste appelle Li-yen-ho et Tchang-san-kou; ces derniers entrent dans la salle.)

TCHUN-LANG, aux chanteurs.

Emportez ce plat de viande, et quand vous l'aurez mangé, vous viendrez me tenir compagnie.

(Tchang-san-kou prend le plat de viande et remercie Tchun-lang.)

LI-YEN-HO.

Ma sœur, gardons cette viande; nous la mangerons chez nous.

TCHUN-LANG.

En prenant ce plat, je me suis sali la main.

(Il prend un papier et essuie ses doigts.)

Chanteurs, prenez ce papier et jetez-le dehors.

(Li-yen-ho prend le papier et sort avec Tchang-san-kou.)

LI-YEN-HO.

Il y a des caractères tracés sur ce papier. Ma sœur, regardons un peu ce qui est écrit.

(Il lit.)

Le père de cet enfant est Li-yen-ho, natif de Tchang-ngan; il demeurait à l'ouest du tribunal. Sa nourrice est Tchang-san-kou. L'enfant s'appelle Tchun-lang; il est âgé de sept ans accomplis, et porte un signe

rouge sur la poitrine. Je désire le vendre au commandant Youan-yen, qui veut l'adopter pour son fils. Craignant que dans la suite cette vente ne soit contestée, j'ai fait rédiger ce billet pour servir de preuve authentique.

Délivré par Tchang-san-kou;
Rédigé par Tchang-pie-kou.

Ma sœur, je pense que ce contrat est celui que vous avez délivré vous-même en vendant mon fils.

TCHANG-SAN-KOU.

Justement.

LI-YEN-HO, poussant des soupirs.

Ma sœur, avez-vous bien regardé ce magistrat? A l'air de son visage et à son extérieur, je trouve qu'il ressemble beaucoup à mon fils Tchun-lang; mais, hélas! je n'ose le reconnaître. Comment faire?

TCHANG-SAN-KOU.

Mon frère, soyez tranquille. Le vieux Tchang-pie-kou a composé pour moi sur ce triste événement une complainte en vingt-quatre couplets, je vais la chanter. Si ce magistrat est réellement Tchun-lang, il est impossible qu'il ne me reconnaisse pas sur-le-champ.

LI-YEN-HO.

Voilà un heureux stratagème.

TCHUN-LANG.

Holà ! chanteurs, entrez; je suis prêt à vous entendre.

TCHANG-SAN-KOU.

Je ne vous raconterai pas comment, du temps de l'empereur Weï-ti, Tchou-ko-liang réduisit en cendres un camp élevé sur les bords du fleuve Yang-tsé-kiang, et qui contenait huit cent trente mille cuirasses; je vous chanterai seulement une aventure extraordinaire arrivée jadis dans la ville de Ho-nan-fou.

(Elle chante.)

Je ne vous chanterai pas comment le général Han-youen entra par surprise dans une tente et pilla tout ce qui s'y trouvait; je ne vous chanterai pas comment Sse-ma-tchin, qui vivait sous les Han, imagina un stratagème pour obtenir la paix; je ne vous chanterai pas comment une magicienne attira les nuages et la pluie sur la tour de Tsou-yang; je ne vous chanterai pas les exploits du prince du mont Liang; je ne vous chanterai pas la tour de Tcho-ing.

TCHUN-LANG.

Eh bien, que chanterez-vous donc ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Je chanterai seulement Li, bachelier de Tchang-ngan, qui épousa une seconde femme.

(Elle parle.)

Comment trouvez-vous Tchang-ngan ?

(Elle récite des vers.)

L'éclat des eaux, la verdure des montagnes y offrent partout un aspect enchanteur; cette contrée féconde en merveilles a produit une foule de princes et de grands hommes. Si l'on jette ses regards sur la carte de la Chine et des régions qui l'environnent, on reconnaît de suite que Tchang-ngan est le plus beau pays du monde.

TCHUN-LANG.

Ces paroles me font plaisir. Allons, chantez doucement; je vous écoute.

(Tchang-san-kou chante une complainte en vingt-quatre couplets qui retrace avec noblesse et simplicité les malheurs de la famille de Li-yen-ho; Tchun-lang l'écoute avec une émotion marquée.)

TCHUN-LANG.

Combien y a-t-il d'années que vous avez vendu cet enfant ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Treize ans. Depuis je n'ai point eu de ses nouvelles.

TCHUN-LANG.

Quel âge avait-il alors ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

A cette époque il pouvait avoir sept ans.

TCHUN-LANG.

Maintenant il est encore très-jeune ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Oui, il doit avoir bientôt vingt ans.

TCHUN-LANG.

Ne pourriez-vous pas savoir où il est ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Il est comme un caillou au fond de la mer.

TCHUN-LANG.

Dites-moi, dans quel endroit l'avez-vous quitté ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Nous nous sommes séparés sur le rivage du fleuve Lo-ho.

TCHUN-LANG.

Votre enfant avait-il quelque signe distinctif ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Mon enfant avait une physionomie heureuse.

TCHUN-LANG.

Avait-il quelque autre signe ?

TCHANG-SAN-KOU.

Oui, oui, oui.

(Elle chante.)

Il avait un signe rouge sur la poitrine.

TCHUN-LANG.

Où habitaient ses ancêtres ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Ses ancêtres habitaient Tchang-ngan, où ils avaient ouvert un bureau de prêt sur gages, à l'ouest du tribunal supérieur du département.

TCHUN-LANG.

Quel était son petit nom ?

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

Son petit nom était Tchun-lang; son nom de famille Li.

TCHUN-LANG.

Assez (*ter*). Ne serais-tu pas la nourrice Tchang-san-kou ?

TCHANG-SAN-KOU.

Je suis en effet la nourrice Tchang-san-kou. Comment savez-vous cela ?

TCHUN-LANG.

Tu ne me reconnais pas! je suis Li-tchun-lang.

TCHANG-SAN-KOU.

Seigneur, ne plaisantez pas; vous vous jouez d'une pauvre femme.

TCHUN-LANG.

San-kou, je ne plaisante pas; je suis le fils de Li-yen-ho; je suis Li-tchun-lang.

(Il découvre sa poitrine pour la lui faire voir.)

TCHANG-SAN-KOU.

Oui, c'est Tchun-lang; eh bien, cet homme que vous voyez est votre père Li-yen-ho.

LI-YEN-HO, le reconnaissant et poussant des soupirs.

Ah ! mon fils, j'ai cru que j'allais mourir de surprise; car je ne savais pas que ton mérite t'avait fait parvenir au faîte des honneurs et de la fortune.

TCHUN-LANG.

Mon père, votre fils a obtenu la faveur du prince; il est commandant d'une cohorte de mille hommes. — Qui aurait pu prévoir cette rencontre extraordinaire ! — Mon plus ardent désir est de me démettre de mes fonctions pour faire des recherches dans le monde entier. Je veux absolument saisir cet amant adultère et cette femme débauchée, pour tirer d'eux une éclatante vengeance. — Mon père, vous connaissez maintenant les intentions de votre fils.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TCHANG-IU-NGO, WEI-PANG-YEN.

(Des huissiers amènent Tchang-iu-ngo et Weï-pang-yen.)

UN HUISSIER.

Nous venons informer Votre Excellence que deux individus ont soustrait dans une maison du gouver *

nement une somme de plus de cent taels d'argent qui s'y trouvait déposée. Nous autres, huissiers, nous les avons interrogés et confrontés ; mais nous ne savons pas au juste le nombre de coups de bambou dont ils sont passibles. En conséquence, nous vous amenons les délinquants, afin que Votre Excellence les juge conformément à la loi. Nous attendrons votre décision.

TCHUN-LANG.

Vous n'avez pas besoin d'attendre. Un article du Code pénal porte que si la valeur de l'objet dérobé dans une maison du gouvernement excède cinquante onces d'argent, les coupables subiront la mort par strangulation; faites exécuter la loi.

LI-YEN-HO.

Eh ! mais n'est-ce pas le faux batelier qui m'a jeté dans le fleuve Lo-ho ?

TCHANG-SAN-KOU.

N'est-ce pas Tchang-iu-ngo, cette vile prostituée ?

WEÏ-PANG-YEN.

Des ombres ! des ombres ! Grand et sublime Lao-tseu, venez vite à mon secours, défendez-moi.

(Les huissiers murmurent.)

TCHANG-IU-NGO.

Je pense que ces hommes nous ont conduits dans le temple du dieu qui préside au mont sacré de

l'Orient, et que les âmes épouvantées nous environnent de toutes parts !

TCHUN-LANG.

L'amant adultère et cette femme débauchée sont donc en ma présence! Soldats, attachez-les ensemble; je vais les immoler de ma propre main : c'est un sacrifice que j'offre aux mânes de ma mère.

WEÏ-PANG-YEN.

(A part.)

Combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas étranglé la nourrice et l'enfant !

(Il se prosterne jusqu'à terre.)

Seigneur, ayez pitié de moi; pardonnez à un pauvre vieillard. Quand j'ai commis tous ces crimes, j'étais jeune et sans expérience; maintenant je suis accablé d'années; j'observe un jeûne rigoureux, et chaque jour je ne cesse d'invoquer le dieu Fo. Loin de vouloir tuer un homme, je n'oserais pas même écraser une mouche. Il est vrai que j'ai voulu ôter la vie à votre père; mais heureusement il jouit d'une parfaite santé. Je vous en supplie, pardonnez à un pauvre vieillard et accordez-lui la liberté !

TCHANG-IU-NGO.

Mendiant que tu es ! Pourquoi implorer ta grâce ? Mourons, mourons bien vite, pour fermer les yeux ensemble. Pendant la vie, nous partagions la même couche; une fois morts, nos corps reposeront dans

la même fosse. Quand nous serons au bas de la fontaine jaune (dans l'autre monde), quel bonheur n'éprouverons-nous pas d'être réunis pour toujours, comme deux époux !

(Tchun-lang poignarde Weï-pang-yen et Tchang-iu-ngo.)

TCHANG-SAN-KOU.

(Elle chante.)

La justice du ciel éclate devant mes yeux ; ma maîtresse est vengée !

LI-YEN-HO.

Oui, le ciel a voulu qu'aujourd'hui la vengeance eût son tour. Il faut tuer une brebis, faire des libations. Mon fils, allons préparer un grand festin d'actions de grâce.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

竇娥寃

TEOU-NGO-YOUEN,

OU

LE RESSENTIMENT DE TEOU-NGO,

DRAME EN QUATRE ACTES,

COMPOSÉ

PAR KOUAN-HAN-KING.

NOMS DES PERSONNAGES.

MADAME TSAI.
TEOU-TIEN-TCHANG.
TEOU-NGO ou TOUAN-YUN, fille de Teou-tien-tchang.
SAI-LOU, médecin.
LI-LAO.
TCHANG-LU-EUL, fils de Li-lao et amant de Teou-ngo.
TAO-OUO, gouverneur de Tsou-tcheou.
UN PROCUREUR criminel.
UN EXÉCUTEUR des sentences judiciaires.
PLUSIEURS OFFICIERS de justice.
PLUSIEURS ARCHERS.
HUISSIERS de la suite de Tao-ouo.
HUISSIERS de la suite de Teou-tien-tchang devenu juge suprême.
L'OMBRE de Teou-ngo.

竇娥寃

TEOU-NGO-YOUEN[1],

OU

LE RESSENTIMENT DE TEOU-NGO.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

MADAME TSAI.

(Elle récite des vers.)

On voit chaque jour les fleurs s'épanouir de nouveau; mais les hommes ne rajeunissent pas comme elles. Qu'est-il besoin de courir après la richesse et les honneurs? le repos et la joie sont le partage des immortels.

(Elle parle.)

Je suis madame Tsaï; Tsou-tcheou est mon pays natal. Ma famille se composait de trois personnes;

[1] Le *tching-ming* (titre correct) de la pièce est : *Kan-tien-tong-ti-teou-ngo-youen* (Bas. 2,971-1,798-899-1,557-7,351-1,934-2,144); mot à mot, « le Ressentiment de Teou-ngo qui touche le ciel et émeut « la terre. »

malheureusement mon mari est mort, et ne m'a laissé qu'un fils qui est âgé de huit ans. Nous vivons ensemble; j'ai de l'argent chez moi et je jouis d'une heureuse aisance. Dans le voisinage demeure un *Sieou-tsaï* (bachelier) nommé Teou, qui, l'année dernière, m'a demandé à emprunter vingt taels d'argent [1]. Aujourd'hui le capital et les intérêts réunis montent à la somme de quarante taels [2]. J'ai tenté plusieurs fois d'obtenir mon payement par voie de contrainte; mais le malheureux *Sieou-tsaï* répond toujours que dans sa détresse, il ne peut me rembourser. — Teou a une fille qui est maintenant âgée de huit ans. Son bon naturel et ses qualités morales

[1] Environ 150 francs.

[2] La section 149 du Code pénal des Mandchous (Ta-tsing-leou-li), fixe à trois pour cent par mois le taux de l'intérêt légal. « Le prêteur, « dit le Code, n'exigera et ne recevra, au jour du remboursement, « que le capital originairement prêté avec l'intérêt légal d'icelui. Tous « ceux qui transgresseront cette loi, recevront au moins quarante « coups de bambou, et cette peine sera plus sévère en proportion de « l'excédant de l'intérêt légalement dû, d'après la loi concernant les « malversations pécuniaires en général. »

Mais, sous la dynastie des Youen, à cause des malheurs du pays, de la détresse du commerce et de la rareté du numéraire, il fut permis de stipuler, dans les transactions pécuniaires, un intérêt excédant l'intérêt légal. On considéra qu'indépendamment de cet intérêt, le prêteur devait encore recevoir une compensation plus qu'ordinaire pour les risques auxquels il exposait son capital.

A Canton, le taux de l'intérêt de l'argent est aujourd'hui de douze à dix-huit pour cent par an.

inspirent la bienveillance; sa taille élégante et légère provoque l'amour. J'ai jeté mes vues sur cette jeune fille, et je voudrais en faire ma bru. Si, pour prix d'une alliance [1], objet de mes désirs, je libère le bachelier des quarante taels qu'il me doit, n'aurai-je pas, comme dit le proverbe, fait d'une pierre deux coups? Dès qu'au sentiment de Teou, nous nous trouverons dans un jour heureux [2], j'inviterai moi-même sa fille à venir dans ma maison. — En ce cas, qu'ai-je besoin de courir après mon argent? J'aime mieux attendre ici le bachelier, car d'un moment à l'autre, je pense qu'il ne tardera pas à venir.

SCÈNE II.

TEOU-TIEN-TCHANG, suivi de sa fille TOUAN-YUN.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Mon nom de famille est Teou, mon surnom Tien-tchang. Mes ancêtres demeuraient autrefois à

[1] On sait qu'à la Chine les filles n'apportent point de dot; *dotem non uxor marito, sed maritus uxori affert.* L'usage veut que les parents du futur époux conviennent avec les parents de l'épouse de la somme qui sera remise pour arrêter le mariage.

[2] L'Almanach officiel, revêtu du sceau impérial, indique les jours heureux et malheureux.

Tchang-ngan; moi-même je suis originaire de la capitale. Dès mes plus jeunes années, j'ai suivi la carrière des lettres; j'aimais à composer sur des sujets littéraires; mais hélas! les affaires de ce monde sont sujettes aux vicissitudes du sort; je n'ai pas encore obtenu d'emploi. Pour comble de malheur, mon épouse m'a été ravie par une mort prématurée. Elle m'a laissé une fille dont le nom d'enfance est Touan-yun. Ma fille avait quatre ans quand elle perdit sa mère; elle a maintenant sept ans accomplis. — Réduit à une misère extrême, dénué de tout, la nécessité m'a contraint de rester dans cette ville de Tsou-tcheou. — Près d'ici demeure madame Tsaï; c'est une femme avancée en âge qui possède de grands capitaux. Comme je n'avais rien pour subsister, je lui ai emprunté vingt taels d'argent. Aujourd'hui les intérêts, joints au capital, me rendent débiteur de quarante taels. Madame Tsaï a voulu plusieurs fois me contraindre au remboursement, mais avec quoi et comment aurais-je pu l'effectuer? — Dans ma détresse, devais-je espérer que madame Tsaï enverrait continuellement un exprès chez moi pour me témoigner son désir d'avoir ma fille Touan-yun pour bru? Ajoutez à ce retour de bonheur, que l'on doit publier bientôt les élections du printemps; les concours littéraires vont s'ouvrir. Je veux profiter de ce moment pour aller à la capi-

tale subir mon examen de licencié; et comme mes provisions commencent à s'épuiser, je n'ai qu'un parti à prendre, c'est d'offrir moi-même à madame Tsaï ma fille Touan-yun, pour qu'elle en fasse sa bru.

(Il pousse un soupir.)

Hélas! conduire ma fille chez madame Tsaï, c'est la lui vendre en quelque sorte! — Dès qu'au moyen de ce mariage et par forme de compensation, je me serai acquitté, envers ma créancière, de la somme que je lui ai précédemment empruntée, je tâcherai d'obtenir quelques bagatelles pour les frais de mon examen; puis je me mettrai en route. — Mais, au milieu de mes réflexions, me voici bientôt arrivé jusqu'au seuil de sa porte. — Madame Tsaï est-elle dans sa maison?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME TSAI.

MADAME TSAÏ, apercevant Teou-tien-tchang.

Monsieur le bachelier, entrez chez moi, je vous prie; veuillez vous asseoir. Je vous attendais avec impatience.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Madame, déférant à vos désirs, je vous amène aujourd'hui Touan-yun et vous la présente, je n'o-

serai pas dire comme votre future belle-fille, mais comme une jeune personne obéissante et soumise, qui, toute la journée, prendra soin du ménage et des affaires domestiques. Quant à moi, je vais partir à l'instant pour la capitale, dans l'espérance d'obtenir un emploi. En laissant ma fille dans votre maison, je ne forme qu'un vœu, c'est que vous ayez pour elle tous les égards convenables.

MADAME TSAÏ.

Puisque l'alliance est conclue, nous voici tous les deux unis par les liens de la parenté. Teou, vous me devez en capital et intérêts quarante taels d'argent; eh bien, je vous rends mon titre et vous offre en outre dix taels pour vos frais de voyage. Mon cher parent, ne rejetez pas cette offrande, quelque modique qu'elle soit.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Mille remercîments, madame, de toutes vos bontés. J'étais déjà votre débiteur d'une somme considérable, et je ne comptais pas m'acquitter envers vous; je voulais vous rendre intégralement cette somme. Aujourd'hui, vous m'offrez encore dix taels pour mes frais de voyage; en vérité, ma reconnaissance doit être sans bornes. Madame, Touan-yun est simple et naïve, sans déguisement comme sans malice; par considération pour moi, traitez ma fille avec indulgence, encouragez-la par vos bontés.

MADAME TSAÏ.

Mon cher parent, cette recommandation n'était pas nécessaire. Dès que Touan-yun sera dans ma maison, je la regarderai comme ma propre fille, et j'aurai pour elle toute la tendresse d'une mère. Bannissez de votre esprit l'inquiétude et le chagrin.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Madame, s'il arrivait que Touan-yun méritât d'être frappée, par égard pour moi, contentez-vous de lui adresser une réprimande sévère; dans le cas où sa faute n'entraînerait qu'une simple réprimande, bornez-vous à quelques observations douces et affectueuses. (à Touan-yun.) Ma fille, ce n'est plus comme lorsque vous étiez avec moi; je suis votre père, mais aujourd'hui c'est moi-même qui vous introduis dans une nouvelle maison. De temps à autre, si vous manquez à vos devoirs, supportez sans murmures les réprimandes, endurez patiemment les corrections, et souvenez-vous toujours que la misère seule m'a mis dans la nécessité de me séparer de ma fille.

(Il soupire et chante.)

Parce que je me trouve sans ressources, sans moyens d'existence, parce que je n'ai devant les yeux que le spectacle de la misère[1], il faut que j'abandonne ma propre fille. Hélas! elle habitera ce pays, et moi, je

[1] Litt. *ssé-pi* (Bas. 1511-1726), les quatre murs.

demeurerai dans un autre!.... Je vais bientôt diriger ma course à travers l'épaisse poussière des chemins de Lo-yang, sans savoir à quelle époque je pourrai revenir. Oh! la tristesse dévore mon cœur, elle m'accable à ce point que je n'ai plus la force de parler.

MADAME TSAÏ.

Teou, le bachelier, m'a laissé sa fille pour qu'elle devienne ma bru. Il est allé directement à la capitale subir son examen de licencié.

TOUAN-YUN, poussant un soupir.

O mon père, vous m'abandonnez, moi qui suis votre fille!

MADAME TSAÏ.

Mon enfant, vous voici dans ma maison. Quoique vous ne soyez que ma bru, je veux que vous me regardiez comme votre propre mère. Gardez-vous de vous livrer aux impressions de la douleur; suivez-moi et soyez sûre que je veillerai toujours sur vous.

(Elles sortent ensemble.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE DOCTEUR SAI-LOU.

Mon nom de famille est Lou; j'ai la réputation d'être un excellent médecin. Il n'est question dans le monde que du docteur Saï-lou. J'habite la ville de Chan-yang, et je viens d'ouvrir une pharmacie près de la porte méridionale. Dans le voisinage demeure madame Tsaï; c'est une femme avancée en âge, qui, sur ma demande, m'a prêté dix taels d'argent. Les intérêts courus depuis me rendent maintenant débiteur de vingt taels; ma créancière s'est présentée plusieurs fois pour recevoir cette somme, mais je n'ai pu jusqu'ici réaliser mes promesses. — Si madame Tsaï ne revient plus, tout finira là; dans le cas contraire, j'ai un projet arrêté. — Restons assis dans la pharmacie et attendons les visites.

SCÈNE II.

MADAME TSAI.

C'est moi qui suis madame Tsaï. Je demeurais autrefois dans le district de Chan-yang où je menais une vie calme et tranquille. Il y a maintenant treize

ans que le bachelier Teou-tien-tchang a conduit dans ma maison sa fille Touan-yun pour y devenir ma bru. Elle a changé son nom d'enfance en celui de Teou-ngo. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que son union fut rompue. Hélas ! je ne pensais pas que mon fils, quoique d'une constitution frêle et délicate, serait atteint inopinément d'une maladie qui devait le conduire au tombeau. Ma bru, restée fidèle à son vœu de mariage, depuis trois ans bientôt que cette catastrophe est arrivée, a rempli tous les devoirs de la piété conjugale. Je viens de m'entretenir avec elle; Teou-ngo sait que je vais hors de la ville, chez le docteur Saï-lou, lui demander mon argent.

(Elle part.)

SCÈNE III.

LA MÊME, LE DOCTEUR SAI-LOU.

MADAME TSAÏ, arrivant sur le seuil de la porte.

Le docteur Saï-lou est-il chez lui ?

SAÏ-LOU, se présentant pour la recevoir.

Madame, veuillez entrer.

MADAME TSAÏ.

Eh bien, docteur, il y a déjà longtemps que je vous ai prêté quelques taels d'argent. Rendez-les moi et qu'il n'en soit plus question.

SAÏ-LOU.

Madame, je n'ai pas d'argent dans cette pharmacie; mais si vous voulez m'accompagner jusqu'à ma ferme, je prendrai quelques taels pour vous rembourser.

MADAME TSAÏ.

Je vous suis.

(Ils se mettent en route.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LI-LAO, TCHANG-LU-EUL.

SAÏ-LOU.

Nous voici arrivés dans un endroit propice.

(Il jette ses regards autour de lui.)

Je ne vois âme qui vive d'aucun côté : qu'attendrai-je pour exécuter mon projet? J'ai une ceinture sur moi, faisons-en une corde. Holà, madame Tsaï, où êtes-vous?

MADAME TSAÏ.

Me voici.

(Il veut étrangler madame Tsaï; Li-lao vient à son secours. Tchang-lu-eul arrive à pas précipités; Saï-lou, saisi d'épouvante, prend la fuite. Li-lao délivre madame Tsaï.)

TCHANG-LU-EUL.

O mon père! c'est une femme âgée que l'on voulait étrangler!

LI-LAO.

Eh bien, ma bonne dame, de quel pays êtes-vous ? Quel est votre nom de famille, votre surnom ? D'où vient que cet homme voulait vous arracher la vie ?

MADAME TSAÏ, avec émotion.

Mon nom de famille est Tsaï. Je suis originaire de cette ville. Je n'ai plus avec moi qu'une jeune bru qui est veuve; nous passons nos jours ensemble, et comme le docteur Saï-lou me doit vingt taels d'argent, j'étais allée aujourd'hui les lui demander. Qui aurait cru que cet homme dénaturé, profitant du moment où je me trouvais avec lui dans un lieu désert, voudrait m'arracher la vie pour me dérober mon argent ! Si le hasard n'eût pas amené cette heureuse rencontre, c'en était fait de mes jours.

TCHANG-LU-EUL, bas à Li-lao.

Mon père, avez-vous entendu ce qu'elle vient de dire ? Elle a encore une bru qui habite avec elle ! Comme nous lui avons sauvé la vie, il est hors de doute qu'elle voudra nous récompenser; mais il vaut bien mieux que vous épousiez cette femme, moi je prendrai la bru. Quel avantage pour nous deux ? Parlez-lui-en.

LI-LAO.

Eh bien, madame Tsaï, vous n'avez pas de mari;

moi, de mon côté, je suis veuf: voulez-vous devenir mon épouse? Qu'en dites-vous?

MADAME TSAÏ.

Quelles paroles se sont échappées de votre bouche! Souffrez, messieurs, que je retourne chez moi; je vais prendre des billets de banque pour vous récompenser tous les deux.

TCHANG-LU-EUL.

Quoi, madame! vous osez refuser, et vous ne craignez pas d'employer la ruse, en nous offrant quelques billets de banque! Eh bien, n'en parlons plus. Je porte encore sur moi la corde de Saï-lou et je vais finir ce qu'il avait commencé.

(Il prend la corde pour étrangler madame Tsaï.)

MADAME TSAÏ.

Monsieur! monsieur! Attendez au moins que je fasse quelques réflexions.

TCHANG-LU-EUL.

Quelles réflexions voulez-vous faire? Cédez aux désirs de Li-lao. Quant à moi, mon parti est arrêté, j'épouse votre bru.

MADAME TSAÏ, à part.

Si je ne feins pas d'écouter leurs propositions, c'en est fait de ma vie. (Haut.) Eh bien! eh bien! c'est une affaire conclue. Messieurs, suivez-moi tous les deux, je retourne dans ma maison.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE V.

TEOU-NGO, seule.

Mon nom de famille est Teou, mon surnom Touan-yun. Mes ancêtres étaient originaires de Tsou-tcheou. Dès l'âge de trois ans, je perdis ma mère; quatre ans plus tard, une séparation douloureuse vint affliger mon cœur; mon père me laissa dans la maison de madame Tsaï pour y devenir sa bru. Je changeai mon nom d'enfance en celui de Teou-ngo. A l'âge de dix-sept ans mon mariage s'est accompli; mais hélas! la mort m'enleva bientôt mon époux. Aujourd'hui j'ai atteint ma vingtième année. — En dehors de la porte occidentale, demeure un médecin nommé Saï-lou qui doit de l'argent à ma belle-mère. La créance s'élève en principal et intérêts à une somme de vingt taels. Madame Tsaï a fait plusieurs tentatives pour obtenir son remboursement; mais comme elles ont été jusqu'à présent infructueuses, elle a pris le parti d'aller elle-même demander son argent.

(Elle chante.)

Mon cœur est rempli de tristesse; quelques années ont suffi pour me priver de tous les plaisirs et de toutes les consolations de la vie. Le ciel connaît-il l'origine de mes maux?... Oh! si le ciel le savait, il ne permettrait pas qu'un jeune femme se consumât ainsi d'affliction et de douleur!

(Elle parle.)

Combien de temps encore le destin prendra-t-il plaisir à me tourmenter ?

(Elle chante.)

Est-ce que les huit caractères[1] devaient m'apporter des chagrins pour toute ma vie ? Ne suis-je pas parvenue au comble des malheurs ? Il faut bien que l'on sache que le cœur de l'homme ne ressemble pas à l'eau du fleuve qui coule sans cesse. Dès l'âge de trois ans, je perdis ma mère; à sept ans, mon père se sépara de moi; quelque temps après, j'épousai un homme dans la famille duquel je demeurais. Mais la destinée qui m'était contraire trancha bientôt le fil de ses jours; je restai veuve avec ma belle-mère, et maintenant, qui est-ce qui s'informe de nous ? qui est-ce qui s'intéresse à notre situation ?

(Elle chante sur un autre air.)

Peut-être que dans ma vie précédente, je n'ai pas observé les rites et brûlé les parfums des sacrifices; voilà pourquoi, depuis que je suis sortie du sein de ma mère, j'ai appelé sur ma tête toutes les disgrâces. Il faut que l'on exhorte les hommes à faire le bien dans cette vie, pour être heureux dans l'autre. Je veux

[1] L'horoscope des *huit lettres*, c'est-à-dire deux caractères pour l'année, deux pour le mois, deux pour le jour et deux pour l'heure de la naissance. On tire des présages divers de la combinaison de ces caractères, et le premier soin des parents qui veulent marier leurs enfants est d'échanger leurs *huit lettres*, et de les comparer pour voir si, d'après les règles de l'astrologie, elles annoncent une parfaite compatibilité d'humeurs et de destinées.

honorer et servir ma belle-mère; je veux lui témoigner tous les sentiments de la piété filiale et répondre à ses reproches par des paroles affectueuses.

(Elle parle.)

Une chose m'étonne dans ce moment, c'est que ma belle-mère ne soit pas encore de retour.

SCÈNE VI.

LA MÊME, MADAME TSAI, LI-LAO, TCHANG-LU-EUL.

MADAME TSAÏ.

Attendez-moi tous les deux sur le seuil de la porte. Je vais entrer la première.

TCHANG-LU-EUL.

Madame, entrez la première; mais n'oubliez pas de dire que votre gendre vous attend sur le seuil de la porte.

(Madame Tsaï entre et aperçoit Teou-ngo.)

TEOU-NGO.

Ah! madame, vous voilà enfin de retour! Avez-vous mangé quelque chose[1]?

[1] Litt. *Ni-tchi-fan-mo* (Bas. 141-1352-12,329-13,102), *avez-vous mangé votre riz?* Les Chinois se servent quelquefois de cette locution pour s'informer de la santé d'une personne. Au lieu de : *Avez-vous mangé quelque chose?* on pourrait dire aussi bien : *Comment vous portez-vous?*

MADAME TSAÏ, versant des larmes.

Ma fille, pourrais-je vous exprimer ma douleur !

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Je vois que les larmes inondent votre visage. Auriez-vous eu quelques débats pénibles avec votre débiteur, au sujet de ce remboursement ? — Malgré la tristesse qui m'accable, je vais au-devant de vous pour vous témoigner mon respect. Madame, je désire connaître tous les détails de cette affaire.

(Elle parle.)

Ma belle-mère, d'où viennent tous vos chagrins ? Pourquoi versez-vous des larmes ?

MADAME TSAÏ.

Vous savez que j'étais allée chez le docteur Saï-lou, dans l'espérance d'obtenir mon remboursement. Quel fut mon effroi, quand je vis que cet homme dénaturé, profitant du moment où je me trouvais avec lui dans un lieu désert, loin de toute habitation, voulait m'arracher la vie ! Par un bonheur inespéré, deux hommes, Li-lao et son fils, que le hasard avait conduits sur mon chemin, vinrent à mon secours; mais à peine délivrée du péril qui me menaçait, Tchang-lao exigea qu'en signe de reconnaissance, je le prisse pour époux. Voilà la cause de mon trouble et de ma tristesse.

TEOU-NGO.

Madame, je crains que cette union ne soit pas

convenable. — Réfléchissez encore. On ne peut pas dire que nous manquions des choses nécessaires à la nourrriture, à l'habillement. Heureuses de vivre dans l'aisance, nous n'avons pas de créanciers qui nous harcèlent. Ajoutez à cela que vous avez atteint votre soixantième année. Qu'avez-vous besoin de prendre un époux?

MADAME TSAÏ.

Ma fille, vous avez parfaitement raison; mais songez donc que ces deux hommes sont réellement mes bienfaiteurs, que je leur dois la vie. Je n'ai pas manqué de leur dire : « Attendez que je retourne « dans ma maison prendre une somme d'argent; je « veux reconnaître vos bienfaits. » J'ignore en vérité comment ils ont su que vous demeuriez avec moi [1]; mais ils répliquèrent que nous étions veuves toutes les deux; qu'eux, de leur côté, n'avaient pas de femmes. Je ne puis voir dans cette rencontre qu'un décret du ciel. Si je ne me rends pas à leurs instances, ils voudront m'égorger. Depuis ce moment, chaque réflexion ne fait qu'augmenter l'amertume de mon âme. Ne me reprochez pas d'avoir volontairement promis votre main au fils de Li-lao, je voulais seulement me tirer d'embarras.

[1] Madame Tsaï, dans son trouble, ne se rappelle plus ce qu'elle a dit à ses libérateurs.

TEOU-NGO.

Permettez-moi de vous exprimer ma douleur.

(Elle chante.)

Pour se soustraire à l'influence des mauvais esprits, on choisit un jour heureux; pour exécuter les rites, dans la salle des ancêtres, on brûle des parfums; mais vous, pour orner cette belle et noble chevelure qui est plus blanche que la neige, qu'avez-vous besoin de ceindre votre front de bandelettes de soie rouges et éclatantes, comme les couronnes lumineuses qui entourent les astres? Il n'est pas étrange qu'une jeune fille, après avoir atteint l'âge nubile, songe au mariage, et ne juge pas convenable de garder sa virginité. Mais vous, vous avez atteint votre soixantième année. Est-ce que ceux qui vous entourent ne vous ont pas dit qu'une femme, à cet âge, devait rompre avec tous les plaisirs de la vie? que lorsqu'elle effaçait du livre de sa mémoire, comme d'un coup de pinceau, le souvenir écrit de son ancienne affection, elle se couvrait de ridicule et provoquait les sarcasmes du public?

MADAME TSAÏ.

Mais, encore une fois, Tchang-lao et son fils m'ont sauvé la vie. Au point où en est l'affaire, qu'ai-je besoin de m'embarrasser des sarcasmes du public?

TEOU-NGO.

Quand ils vous auraient sauvé la vie, vous n'êtes plus à cet âge où une jeune fille, tendre et délicate

comme les rejetons du bambou, peut peindre avec soin ses sourcils arqués pour recevoir son époux. Rappelez-vous que votre mari, quand il était encore de ce monde, se proposait d'acheter pour vous une propriété, des terres labourables; il voulait procurer à sa femme toutes les douceurs de la vie, des aliments pour ses repas, des vêtements d'hiver et d'été; et tout cela, dans la prévision qu'un jour vous pourriez rester veuve, seule, sans appui dans ce monde; il voulait que la belle-mère et la bru (si celle-ci avait le malheur de devenir veuve à son tour), trouvassent des ressources jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Hélas! mon beau-père est mort sans pouvoir réaliser ses espérances!

MADAME TSAÏ.

Ma fille, cet homme vient aujourd'hui, transporté de joie, pour vous épouser. Dites-moi, que voulez-vous que j'aille lui annoncer de votre part?

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Vous dites qu'il est transporté de joie. Moi, au contraire, je suis accablée de tristesse. La douleur a interrompu tous mes rêves de félicité; je ne pourrais boire le vin *de la joie mutuelle*[1]. La tristesse obs-

[1] Allusion à une cérémonie usitée dans les mariages. Quand l'époux est arrivé à la porte de sa maison, il descend de cheval ou sort de sa chaise et invite son épouse à y entrer. Il marche devant elle et entre dans la cour intérieure où le repas nuptial est préparé. Alors l'épouse lève son voile et salue son mari : celui-ci la salue à

curcit mes yeux; je ne pourrais m'associer à l'affection d'un tel époux. La tristesse trouble mon esprit; je ne pourrais dormir paisiblement sur la couche nuptiale. Vous vous attendez à me conduire dans la salle peinte, aux sons des flûtes et au bruit des chansons; mais moi, j'ose affirmer que ce mariage ne se réalisera pas, et que Tchang-lu-eul sera déçu dans ses espérances.

MADAME TSAÏ.

Ma belle-fille, cessez de m'accabler de reproches. Ces deux hommes nous attendent sur le seuil de la porte. L'affaire est maintenant trop avancée; il vaut mieux que vous consentiez au mariage.

TEOU-NGO.

Madame, si vous voulez prendre Li-lao pour

son tour; l'un et l'autre lavent ensuite leurs mains, l'époux à la partie septentrionale, et l'épouse à la partie méridionale du portique. Avant de se mettre à table, celle-ci fait quatre génuflexions devant son mari, qui, à son tour, en fait deux devant elle; après quoi ils se mettent à table tête à tête; mais, avant de boire et de manger, ils répandent un peu de vin en forme de libation et mettent des viandes à part pour les offrir aux esprits, coutume qui se pratique dans tous les repas de cérémonie.

Après avoir un peu mangé et gardé un profond silence, l'époux se lève, invite son épouse à boire et se remet incontinent à table. Celle-ci fait aussitôt la même cérémonie à l'égard de son mari : deux tasses pleines de vin sont ensuite apportées. *Ils en boivent une partie et versent ce qui reste dans une seule tasse, pour se le partager ensuite et achever de boire.* (Voyez Duhalde, *Description de la Chine.*)

époux, prenez-le; quant à moi, je ne contracterai jamais de nouveaux nœuds.

MADAME TSAÏ.

Je n'exige pas que vous preniez un époux; mais ces deux hommes sont sur le point d'entrer dans ma maison : comment voulez-vous que je me débarrasse d'eux ?

TCHANG-LU-EUL, à Li-lao.

Aujourd'hui nous allons former une heureuse union; j'ai sur ma tête un bonnet d'une étoffe éclatante; aujourd'hui je porte la robe étroite qui distingue les jeunes mariés. On peut dire avec raison que je suis devenu *un hôte élégant* [1].

(Li-lao et son fils entrent ensemble et saluent; Teou-ngo ne rend pas le salut.)

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Je pense que les femmes devraient se garder de croire légèrement aux promesses des hommes, et je crains bien que ma belle-mère n'ait pas assez de vertu pour rester dans le veuvage. Elle veut prendre aujourd'hui un vieux villageois; elle accepte pour époux un homme à demi-mort.....

TCHANG-LU-EUL, s'approchant pour embrasser Teou-ngo.

Madame, vous voyez que nous sommes doués l'un et l'autre de tous les avantages extérieurs. Vous

[1] En poésie, l'expression *Kiao-ké* (Bas. 2,030-2,121) littér. *un hôte élégant* veut dire : un jeune marié.

pouvez choisir un époux. Gardez-vous de laisser échapper cette heureuse occasion; il me tarde d'aller avec vous annoncer notre mariage à mes ancêtres.

(Il salue Teou-ngo.)

TEOU-NGO, sans rendre le salut.

(Elle chante.)

Je sais que vous avez voulu faire périr ma belle-mère.

(A madame Tsaï.)

Madame, comment ne rougissez-vous pas (de prendre un tel époux)? Mon beau-père aurait cherché pour moi une alliance distinguée. Il vous a laissé un riche mobilier et une fortune suffisante. Songez au choix qu'il aurait fait dans cette circonstance. Pourquoi engagez-vous Tchang-lu-eul à solliciter ma main?

(Tchang-lu-eul salue de nouveau Teou-ngo en la tirant par la main; cette dernière le repousse et le fait tomber.)

(Elle chante.)

O ciel! ne dirait-on pas que moi, qui suis la veuve d'un homme honorable, je me trouve réduite à la condition d'une vile prostituée!

(Elle sort.)

MADAME TSAÏ.

Li-lao, ne vous irritez pas. Est-ce que je ne fais pas tous mes efforts pour vous témoigner ma reconnaissance? Mais hélas! ma bru est d'un caractère emporté; il ne faut point provoquer sa colère. Puisqu'elle ne veut pas consentir à prendre votre fils pour mari, comment pourrais-je, à mon tour,

vous épouser? Je veux vous servir du bon vin et d'excellent riz. Messieurs, restez tous les deux dans ma maison, je vais tout doucement faire des représentations à ma bru; attendez qu'elle ait changé de résolution, et alors nous arrangerons cette affaire.

TCHANG-LU-EUL.

Cette petite entêtée n'est, au bout du compte, qu'une jeune femme dont la beauté est flétrie. Tout à l'heure elle m'a repoussé brusquement. Qu'avait-elle besoin d'user d'une pareille violence et de me jeter par terre? Mon parti est pris, je me débarrasse d'elle. Madame, écoutez le serment que je fais en votre présence : je ne veux pas que durant cette vie Teou-ngo devienne mon épouse. S'il en est autrement, qu'on ne me regarde plus comme un homme d'honneur.

(Il récite des vers.)

J'ai vu de belles femmes; j'en ai vu des milliers, mais elles n'étaient pas dédaigneuses et impertinentes comme cette petite prude. Quelle obstination! je vous ai sauvé la vie, ou plutôt je vous ai fait passer de la mort à l'existence : comment se fait-il qu'elle ose me refuser son amour?

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SAI-LOU, seul.

C'est moi qui suis le docteur Saï-lou. — Voulant dérober à madame Tsaï vingt taels d'argent, je profitai du moment où elle se trouvait avec moi, loin de toute habitation, dans un lieu désert. J'étais sur le point d'exécuter mon projet et de mettre fin à ses jours, quand je vis arriver tout à coup deux hommes que le hasard avait conduits sur mon chemin et qui délivrèrent madame Tsaï. Je ne m'attendais guère à un pareil contre-temps. Si cette femme vient de nouveau me demander son remboursement, quelle figure ferai-je devant elle, et comment pourrai-je soutenir ses regards? On dit communément et avec raison : « sur trente-six stra-« tagèmes que l'homme peut imaginer, le meilleur « et le plus sûr est de prendre la fuite. » Heureusement pour moi que je me trouve seul, et que je n'ai ni affection de famille, ni devoirs domestiques qui me retiennent. Il vaut mieux que je m'éloigne promptement de cette ville. Je vais faire mes préparatifs de départ, arranger mon bagage et prendre

tout ce qui m'est nécessaire. Fuyons en secret dans quelque endroit désert et inconnu. Ici je serais méprisé, honni; mon nom serait couvert d'opprobre. Pourquoi ne m'affranchirais-je pas de toutes ces perplexités !

(Il sort.)

SCÈNE II.

TCHANG-LU-EUL.

Je suis Tchang-lu-eul. Je cherche et ne puis deviner pourquoi Teou-ngo, éludant par mille détours toutes mes propositions, refuse obstinément de céder à mes désirs. Réfléchissons un peu... Sa belle-mère est malade. Je vais me procurer du poison que j'offrirai comme breuvage à madame Tsaï..... A quelque prix que ce soit, cette jeune fille deviendra mon épouse. (Il marche.) Mais les habitants de cette ville épient les actions des hommes et prêtent insidieusement l'oreille à tous les propos. Ils m'accuseront de quelque projet sinistre, s'ils me voient acheter du poison. Je ne pourrai jamais venir à bout de mon projet, sans appeler sur ma tête les plus violentes clameurs. Je me souviens d'un apothicaire qui demeure en dehors de la porte occidentale; j'ai remarqué dernièrement sa pharmacie, située dans un quartier tranquille, où règnent l'indifférence et le repos. Je n'ai qu'à lui demander

du poison. (Il entre dans la boutique et appelle l'apothicaire.) M. le docteur, je viens vous demander un médicament.

SAÏ-LOU.

Quel médicament désirez-vous ?

TCHANG-LU-EUL.

Je voudrais avoir du poison en breuvage.

SAÏ-LOU.

Du poison en breuvage ! et qui oserait vous en donner ? (A part.) Ce drôle est bien audacieux !

TCHANG-LU-EUL.

En vérité, je ne conçois pas le motif de votre refus.

SAÏ-LOU.

Si je ne vous en donne pas, que me ferez-vous donc ?

TCHANG-LU-EUL, reconnaissant Saï-lou.

Ciel ! n'est-ce pas vous qui avez dernièrement attenté aux jours de madame Tsaï ? Dites que je ne vous reconnais pas, et je vous traîne à l'instant devant le magistrat.

SAÏ-LOU, saisi d'épouvante.

Mon cher monsieur, laissez-moi ici ; voilà du poison ! voilà du poison !

TCHANG-LU-EUL.

A cause de votre soumission, je veux bien vous épargner. N'en parlons plus. Je sais à propos fléchir

mon courroux, et quand il faut exercer la miséricorde, je sais pardonner.

(Il sort.)

SAÏ-LOU, seul.

N'ai-je pas du malheur! cet homme qui vient avec tant d'audace me demander du poison est certainement celui qui a délivré madame Tsaï. Bien que j'aie satisfait à sa demande, la catastrophe qui pèse douloureusement sur ma mémoire va s'ébruiter de plus en plus. Il est temps que je songe à ma sûreté. Je vais fermer ma pharmacie et me retirer à Kia-tcheou. J'irai vendre de la mort aux rats[1].

(Il sort.)

SCÈNE III.

(La scène représente l'appartement de madame Tsaï.)

MADAME TSAI. (Elle paraît affaissée par la maladie.)
LI-LAO ET TCHANG-LU-EUL.

LI-LAO.

Depuis que je suis dans la maison de madame Tsaï, mon principal but est de réaliser mon mariage. Tous les obstacles viennent de sa bru qui persévère dans son obstination et refuse toujours son consentement. Il est vrai que, ces jours derniers, madame Tsaï, nous comblant d'attentions, a voulu

[1] Commerce très-lucratif à la Chine.

nous retenir chez elle; mais au bout du compte, elle nous a dit qu'il fallait, dans les choses sérieuses, éviter la précipitation, attendre avec sécurité; qu'elle ferait tous ses efforts pour changer les dispositions de sa bru. Pouvions-nous encore nous imaginer que madame Tsaï viendrait à tomber malade? Mon fils, faites tirer notre horoscope au moyen des huit caractères; interrogez les sorts; tâchez de découvrir, par la divination de l'oiseau Louan [1], à quelle époque une joie céleste nous est réservée.

TCHANG-LU-EUL.

Quelle joie céleste voulez-vous que je découvre? Si cette affaire doit réussir, elle réussira d'elle-même.

LI-LAO.

Mon fils, il y a déjà plusieurs jours que madame Tsaï est malade. Allons tous les deux nous informer de son état.

(Ils entrent dans la chambre de madame Tsaï.)

LI-LAO, apercevant madame Tsaï.

Madame, comment vous trouvez-vous aujourd'hui [2]?

MADAME TSAÏ.

Je suis extrêmement malade.

[1] Symbole de l'amour conjugal.

[2] Voyez les scènes XI, XII et XIII du *Hoeï-lan-ki*, drame chinois, traduit par M. St. Julien.

LI-LAO.

Désirez-vous prendre quelque chose ?

MADAME TSAÏ.

J'aurais envie de prendre un peu de bouillon.

LI-LAO.

Mon fils, dis à Teou-ngo de préparer une tasse de bouillon pour madame Tsaï.

TCHANG-LU-EUL, ouvrant la porte et s'adressant à Teou-ngo.

Teou-ngo, madame désire prendre un peu de bouillon. Vite, préparez-en une tasse et apportez-la.

TEOU-NGO, seule.

(Elle prépare le bouillon.)

Je suis Teou-ngo. Madame Tsaï, qui se trouve indisposée, désire prendre du bouillon. Je vais le préparer moi-même; j'irai ensuite le lui porter. Madame et moi, qui sommes des femmes veuves, nous devons, dans toutes les affaires, ménager les apparences, afin que le soupçon n'ait pas de prise sur notre conduite. Comment donc pourrions-nous retenir, par un accueil inconsidéré, Tchang-lu-eul et son père, dans cette maison, où ils n'ont ni parents ni alliés ! S'ils prolongent leur séjour chez madame Tsaï, c'en est fait, nous allons provoquer les railleries amères et insultantes du public. Ah, madame, gardez-vous de tourner le dos à la raison, en consentant au mariage. Si j'épouse cet homme, et qu'infi-

dèle à mes premiers vœux, je cesse d'observer la chasteté conjugale, ciel! je crois que mon cœur se brisera.

(Elle chante.)

L'une ressemble à Tcho-chi[1], qui servait dans un cabaret et lavait les verres; l'autre ressemble à Meng-kouang[2], qui fit élever le gobelet à la hauteur de ses sourcils. Vous employez la ruse; vous imaginez des stratagèmes artificieux. Quand vous parlez, on a de la peine à vous comprendre. Quand vous agissez, on reconnaît aussitôt que vous oubliez d'anciens bienfaits. Votre unique désir est de briser les liens qui vous attachaient à votre premier mari. Quoi! lorsque la terre de son tombeau est encore humide, vous

[1] Allusion à l'aventure galante de Tcho-chi ou Tcho-wen-kiun (voir la note à la page 51), qui, éprise de Ssé-ma-siang-jou, s'enfuit avec lui à Lin-khiong. Ssé-ma-siang-jou vendit son char et ses chevaux, acheta un cabaret et chargea Wen-kiun de le tenir et de vendre du vin. (Voyez le *Ssé-ki* de *Ssé-ma-tsien*, biographie de Ssé-ma-siang-jou.)

[2] Meng-kouang était une jeune fille si laide et si pauvre, qu'elle se servait d'une épine en guise d'épingle pour attacher ses cheveux, mais en même temps si forte et si vigoureuse, qu'elle pouvait soulever un mortier et piler du riz. Comme elle désirait d'avoir un mari beau et rempli d'attentions, elle méprisait tous les jeunes gens qui lui présentaient quelque chose, sans une marque particulière de respect. Mais voyant un jour Leang-hong lui offrir du vin, en élevant la tasse avec ses deux mains au niveau de ses sourcils, elle l'accepta pour époux et se maria avec lui. Ils vécurent heureux pendant quatre-vingts ans. (*Arte China, constante de alphabeto e grammatica, etc.* por J. A. Gonçalvez. Macao, 1829.)

songez à serrer dans votre armoire les habits d'un nouvel époux. N'avez-vous donc pas entendu parler de cette femme qui, dans l'endroit où elle s'était retirée pour garder le deuil, fit tomber, par ses cris de douleur, les longues murailles de la ville[1] ? Vous souvenez-vous de celle qu'un homme voulut séduire pendant qu'elle lavait de la gaze, et qui aima mieux se jeter dans la rivière que de céder à ses instances[2] ? Vous souvenez-vous encore de celle qui, sur la montagne, où elle regardait au loin son mari, fut métamorphosée en une pierre insensible[3] ? O douleur! ô honte! Comment une femme peut-elle outrager de la sorte la piété, la vertu ? Comment peut-elle manquer d'énergie, de persévérance, et s'abandonner sans retenue aux mouvements de la lubricité ? Ma-

[1] Tchoang-kong, roi de Thsi, s'empara par surprise de la ville capitale du royaume de Liu. Ki-liang périt en combattant. La femme de Ki-liang s'appuya sur son cadavre, au-dessous des murailles de la ville, et le pleura pendant dix jours. A cause de cela, les murailles s'écroulèrent. Quand son mari fut enterré, elle se dit à elle-même : Que devenir, maintenant que j'ai perdu mon unique appui ? Puis elle se jeta tout à coup dans la rivière de *Tsé*, et y trouva la mort. (*Histoire des femmes vertueuses de la Chine.*)

[2] Voyez l'*Histoire des femmes vertueuses.*

[3] On lit dans le livre intitulé : *Ki-ssé-tchu* : Il y avait autrefois une femme vertueuse dont le mari s'en alla pour prendre part à une expédition militaire. Elle accompagna son époux jusqu'au sommet d'une montagne. Quand celui-ci l'eut quittée, elle resta debout en regardant dans le lointain, et se changea en pierre. On l'appela Wang-fou-chi (Bas. 4,045-1,800-6,824), c'est-à-dire *la pierre qui regarde au loin le mari.*

dame, vous oubliez votre ancien époux. Ah! ne parlez plus maintenant de constance et de fidélité.

(Elle présente le bouillon à madame Tsaï.)

Madame, le bouillon est préparé; buvez-en un peu.

TCHANG-LU-EUL.

Attendez que je l'apprête. (Il prend le bouillon et le goûte.) Il y manque un peu de sel, courez en chercher.

(Teou-ngo sort; pendant ce temps, Tchang-lu-eul jette le poison dans le bouillon.)

TEOU-NGO, revenant.

Voici du sel.

TCHANG-LU-EUL.

Versez-en un peu.

LI-LAO.

Mon fils, avez-vous le bouillon?

TCHANG-LU-EUL.

Le voici; prenez-le.

LI-LAO, prenant le bouillon.

Madame, prenez un peu de bouillon.

MADAME TSAÏ.

Je vous suis obligée. (Elle vomit.) Voici des vomissements qui m'empêchent de boire. Vous, monsieur, prenez-le.

LI-LAO.

Madame, puisque ce bouillon a été préparé pour vous, je ne veux pas le prendre. Buvez-en une gorgée.

MADAME TSAÏ.

Non, je n'en boirai pas; mais vous, monsieur, buvez-le, je vous en prie.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

L'un dit : Madame, prenez ce bouillon; l'autre réplique : Monsieur, buvez-le, je vous en prie. Comment puis-je entendre ces paroles et contenir mon indignation? Madame, songez que votre famille est alliée à la mienne. Rappelez-vous l'affection que votre mari avait pour vous. Il répondait à tous vos vœux. Ne vous figurez pas que vous serez heureuse tant que vous vivrez, parce que vous avez beaucoup d'or. Comme on trouve rarement des amis qui aiment les cheveux blancs, vous mettez Li-lao au-dessus de votre ancien époux, qui vous a comblé de bienfaits. Vous espérez vivre avec lui pendant cent ans, reposer auprès de lui dans la même tombe. Croyez-vous qu'il daignera, comme votre premier mari, faire mille *lis* pour vous porter des habits d'hiver.

LI-LAO. (Il boit le bouillon.)

Eh bien! le voilà bu entièrement. Mais d'où vient que mes regards s'obscurcissent? cet affaissement...

(Il tombe à la renverse.)

MADAME TSAÏ, épouvantée.

Li-lao, reprenez vos esprits, relevez-vous un peu. (Elle pleure et pousse des gémissements.) O ciel! il est mort!

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

C'est en vain que vous déplorez votre malheur; il ne peut plus entendre vos gémissements. La vie et la mort? C'est une transmigration successive, c'est le cercle éternel que l'homme doit parcourir. Ici bas toutes les maladies peuvent l'atteindre. Voyez comme il est sans cesse à la merci des circonstances. Tantôt c'est le vent ou le froid, la chaleur ou l'humidité qui l'incommodent; tantôt c'est la faim ou la satiété, le travail ou le repos qui l'assiégent et le tourmentent. Chaque homme a ses douleurs et ses infirmités, et puisque la vie dépend de l'influence inévitable du Ciel et de la Terre, comment les autres hommes pourraient-ils prolonger notre existence d'un seul instant? Quand deux époux ont souffert ensemble, du matin au soir, diront-ils qu'ils ont vécu heureux?—Madame, il n'y a plus de fête pour vous; il n'y a plus de festin, plus de cérémonies, plus de présents de noces. Telle est l'instabilité des choses de ce monde; on se prend la main avec joie, puis l'heure de la séparation arrive, et l'on abandonne cette main que l'on croyait tenir pour toujours. Teou-ngo n'a pas manqué à ses devoirs; pour vous, madame, ne vous inquiétez pas des sarcasmes du public; supportez courageusement votre mauvaise fortune. Achetez un cercueil de bois et

quelques pièces de toile; ensevelissez Li-lao; ordonnez qu'on emporte son corps et qu'on le dépose dans le tombeau de sa famille. Li-lao ne vous était pas destiné, comme époux, depuis votre enfance; aucun lien de parenté ne m'attachait à cet homme; aussi, vous le voyez, je ne verse point une seule larme arrachée par la douleur ou la tristesse. Madame, mettez donc un terme à vos gémissements, à vos lamentations; gardez-vous de pleurer comme un homme ivre, et de pousser des cris comme un insensé.

TCHANG-LU-EUL, à Teou-ngo.

Malheureuse Teou-ngo, tu as tué mon père par le poison, et maintenant tu voudrais fuir pour échapper au juste châtiment qui va tomber sur ta tête.

MADAME TSAÏ.

Ma fille, expliquez-moi comment les choses se sont passées.

TEOU-NGO.

Où voulez-vous que je trouve du poison dans cette chambre? Quand il a voulu du sel, c'est moi-même qui l'ai jeté dans le bouillon.

TCHANG-LU-EUL.

Elle ose soutenir que j'ai empoisonné mon père. Madame, n'en croyez rien. (Il crie.) Vous tous qui êtes ici, apprenez que Teou-ngo a tué mon père par le poison.

MADAME TSAÏ.

A quoi bon ce courroux ? Voulez-vous, en excitant des troubles, me faire mourir d'effroi ?

TCHANG-LU-EUL.

Madame, vous paraissez épouvantée.

MADAME TSAÏ.

Il y a bien de quoi être épouvantée.

TCHANG-LU-EUL.

Est-ce que vous désirez que je lui pardonne son crime ?

MADAME TSAÏ.

Certainement que je le désire.

TCHANG-LU-EUL.

Eh bien ! engagez-la à céder à mes vœux; qu'elle prononce seulement ces mots : « Mon cher époux, » et je lui pardonne.

MADAME TSAÏ.

Ma fille, rendez-vous à ses instances; mettez un terme à ces débats.

TEOU-NGO.

Madame, comment avez-vous pu prononcer ces mots ?

(Elle chante.)

Une femme vertueuse ne convole jamais à de secondes noces. Quand je songe qu'il y a deux ans, je jouissais encore des chastes plaisirs que le ciel réserve aux époux, dites-moi, puis-je me décider à prendre un autre homme pour mari ?

TCHANG-LU-EUL.

Teou-ngo, vous avez tué mon père par le poison. Voulez-vous sortir de cette maison volontairement ou par autorité de justice ?

TEOU-NGO.

Qu'entendez-vous par ces mots : « Sortir volon-« tairement ou par autorité de justice ? »

TCHANG-LU-EUL.

Si vous ne vous retirez d'ici que par autorité de justice, je vous traînerai devant le magistrat. Vous subirez la question; vous endurerez l'un après l'autre tous les genres de torture. Alors tombant en défaillance, et vaincue par la douleur, je crains bien que vous ne fassiez l'aveu de votre crime. Mais, si vous vous retirez de bon gré, vous deviendrez sur-le-champ mon épouse; alors vous y trouverez votre avantage.

TEOU-NGO.

Comme ce n'est point moi qui ai empoisonné votre père, tout ce que je désire, c'est d'aller avec vous trouver le magistrat.

(Tchang-lu-eul entraîne Teou-ngo; madame Tsaï sort.)

SCÈNE IV.

(La scène se passe au tribunal de Tsou-tcheou.)

TAO-OUO, et plusieurs personnes de sa suite.

(Il récite des vers.)

J'entends mon métier bien mieux que les autres, et je ne dédaigne pas l'argent de ceux qui viennent se porter accusateurs. Quand le juge suprême veut examiner mes jugements, je feins toujours d'être retenu chez moi par une indisposition grave [1].

Je suis le gouverneur de Tsou-tcheou; mon nom est Tao-ouo; je vais ouvrir l'audience de ce jour et m'asseoir sur mon tribunal. Huissiers, faites l'appel sévèrement et à haute voix dans la salle des accusés.

(Un huissier fait l'appel d'un ton impérieux.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, TCHANG-LU-EUL, traînant après lui Teou-ngo, et MADAME TSAI.

MADAME TSAÏ.

Justice, justice, voici un accusateur !

[1] Il y a dans l'Histoire du cercle de craie, un juge du premier degré, nommé Sou-chun, qui joue un rôle analogue à celui de Tao-ouo. C'est, comme ce dernier, un magistrat prévaricateur, dont la conscience est horriblement souillée; un ignorant *qui ne connaît pas un seul article du Code*, et qui, suivant son intérêt, condamne à la bastonnade, à la déportation ou à la mort; un *coquin fieffé* qui ne demande qu'une chose, de l'argent et toujours de l'argent, dont il fait deux parts, l'une pour lui, et l'autre pour son greffier.

UN HUISSIER.

Qu'on l'amène devant le tribunal.

(Tchang-lu-eul et Teou-ngo s'agenouillent en apercevant le magistrat.)

TAO-OUO, s'agenouillant aussi.

Levez-vous, je vous prie.

L'HUISSIER.

Seigneur, cet homme est l'accusateur; pourquoi vous mettez-vous à genoux devant lui?

TAO-OUO.

Ne savez-vous pas que toutes les fois qu'un accusateur se présente, je dois honorer en lui le père et la mère qui me nourrissent[1]?

(L'huissier fait l'appel d'une voix retentissante.)

TAO-OUO.

Quel est l'accusateur? Quel est l'accusé? Dites la vérité.

TCHANG-LU-EUL.

Je suis l'accusateur. Moi, Tchang-lu-eul, j'accuse cette jeune femme, dont le nom de famille est Teou-ngo, d'avoir versé du poison dans une tasse de bouillon, et d'avoir ainsi causé la mort de mon père. Madame Tsaï, que vous voyez, est ma belle-mère. J'ose espérer que Votre Excellence me rendra justice.

[1] On vient de voir que Tao-ouo ne craint pas de recevoir l'argent des accusateurs.

TAO-OUO.

Qui est-ce qui a versé le poison ?

TEOU-NGO.

Ce fait m'est étranger.

MADAME TSAÏ.

Cela ne me concerne pas.

TCHANG-LU-EUL.

Ni moi non plus.

TAO-OUO.

Cela ne regarde personne. Vous verrez tout à l'heure que c'est moi qui ai versé le poison.

TEOU-NGO.

Cette dame qui comparaît devant vous est ma belle-mère. Le nom de famille de mon accusateur est Tchang; le mien est Tsaï. Un jour que madame était allée chez le docteur Sai-lou, pour un remboursement, ce dernier, profitant du moment où il se trouvait avec elle dans un endroit désert, situé hors de la ville, essaya d'attenter à ses jours. Li-lao, et Tchang-lu-eul son fils, la délivrèrent du péril qui la menaçait. A cause de leur généreuse conduite, madame Tsaï les retint dans sa maison pour les nourrir jusqu'à la fin de leurs jours, en témoignage de sa reconnaissance. Qui aurait pensé que ces deux hommes nourriraient dans leurs cœurs des intentions criminelles ? Li-lao jeta ses vues sur madame Tsaï; Tchang-lu-eul, à force d'obsessions, voulait

me mettre dans le cas de former de nouveaux nœuds; mais comme je n'avais pas encore accompli tous les devoirs de la piété conjugale, je persévérai dans mon refus. Sur ces entrefaites, madame Tsaï tomba malade. Désirant de prendre du bouillon, elle m'ordonna d'en préparer une tasse. Je ne saurais deviner dans quel endroit Tchang-lu-eul a pris du poison; il me dit seulement, quand j'apportai la tasse, que le bouillon n'était pas assez salé. Puis il m'envoya dans une autre pièce, afin de jeter furtivement le poison dans la tasse. Aussi est-ce par un bienfait du ciel que madame Tsaï, saisie tout à coup de vomissements, le refusa. Elle invita Li-lao à le boire à sa place. Ce dernier prit alors le bouillon, mais à peine l'avait-il goûté qu'il expira sur le champ [1]. Il n'y a rien dans tous les faits qui ont amené cette catastrophe qui puisse m'être imputé. — Votre Excellence est comme un brillant miroir qui réfléchit les objets placés au-dessous de lui. J'espère qu'elle daignera me rendre prompte justice.

TCHANG-LU-EUL.

Je vous supplie, Seigneur, de rechercher avec soin si mon nom de famille est Tchang, si le nom de cette jeune femme est réellement Tsaï. Madame que vous voyez a épousé Li-lao; autrement, pour-

[1] Littéral. « que son sang jaillit des sept orifices de sa tête. »

quoi nous aurait-elle nourris, mon père et moi, dans sa maison? Quoique jeune encore, Teou-ngo est opiniâtre et dissimulée; je connais sa perversité naturelle. Il ne faut pas craindre de la frapper.

TAO-OUO.

Oui, c'est une vile créature; elle n'avouera jamais, si on ne la frappe comme il faut. Holà! huissiers, choisissez-moi les verges les plus grosses, et donnez-lui une bonne correction.

(Un huissier frappe Teou-ngo à trois reprises différentes; sa bouche est inondée de salive.)

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Ces cruelles tortures me font éprouver d'intolérables douleurs. Ma belle-mère, si vous n'étiez pas coupable, contre qui pourrais-je murmurer? Mon infortune peut servir d'exemple aux femmes veuves qui voudraient redevenir épouses. Fasse le ciel qu'elles conservent le souvenir de mes malheurs!

(Elle chante sur un autre air.)

Quel est donc l'homme qui ordonne à ses agents de frapper sur mon corps à coups redoublés? Comment ne tomberais-je pas évanouie? S'ils s'arrêtent un instant, il me semble que je me réveille et que je reprends l'usage de mes sens. Dès qu'ils recommencent, mon âme s'abîme dans les ténèbres. Oh! j'endure à la fois tous les genres de tourment. Chaque coup de bâton fait couler de mon corps un ruisseau de sang, et dépouille une partie de mes reins.

(Elle chante sur un autre air.)

Comment supporter les coups et les tortures que ce magistrat m'inflige! Ma chair tombe en lambeaux; le sang qui ruissèle de mon corps inonde partout la terre comme une pluie d'automne. Qui ne voit clairement que je vais succomber sous le poids d'une accusation fausse, car dans quel endroit aurais-je pu trouver du poison? O ciel! d'où vient que mon innocence étouffée n'éclate pas comme la lumière du soleil!

TAO-OUO.

Avouez-vous votre crime?

TEOU-NGO.

Je proteste que ce n'est pas moi qui ai versé le poison.

TAO-OUO.

Puisque ce n'est pas vous, qu'on me frappe encore cette femme.

TEOU-NGO.

Arrêtez (*ter*), ne me frappez pas. Oui, c'en est fait, j'avoue mon crime; c'est moi qui ai tué Li-lao par le poison.

TAO-OUO.

Puisqu'elle a avoué son crime, qu'on lui fasse signer sa déclaration, et qu'après lui avoir mis la cangue, on la conduise dans la prison des criminels condamnés à mort. Demain on prononcera le mot

tsan (coupez la tête !) et on la traînera sur la place publique où elle subira le châtiment de son crime.

MADAME TSAÏ, pleurant.

Teou-ngo, ma fille, c'est moi qui ai causé ta perte. Hélas ! j'en mourrai de douleur.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Dans quelques heures, quand je ne serai plus qu'un démon sans tête, gardant au fond du cœur le ressentiment d'une injuste condamnation, comment pourrai-je lâcher ma proie, souffrir qu'une femme veuve oublie tous ses devoirs et s'abandonne à son insatiable lubricité! Malheureuse dont la figure trahit les intentions, songez qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire le mal avec impunité. Le ciel et la terre connaissent toutes les calomnies, toutes les iniquités, toutes les prévarications. — Les débats sont clos, la sentence est prononcée. Qu'attendez-vous maintenant? J'ai voulu reconnaître que j'avais empoisonné mon beau-père par le poison, et dans votre intérêt, j'ai fait l'aveu d'un crime imaginaire. Hélas ! madame, si je ne m'étais pas dévouée pour vous, jusqu'au point de subir une mort ignominieuse, comment aurais-je pu vous sauver?

(Elle sort, entraînée par les huissiers.)

TCHANG-LU-EUL, frappant la terre de son front.

Je remercie le ciel de ce que Son Excellence m'a rendu prompte justice. Si demain Teou-ngo subit la peine capitale, j'aurai vengé la mort de mon père.

MADAME TSAÏ, versant des larmes.

Oui, demain ma fille Teou-ngo doit être exécutée sur la place publique. Hélas ! la douleur me fera mourir.

TAO-OUO.

Tchang-lu-eul et vous, madame Tsaï, retirez une copie de la sentence [1]. J'ordonne aux officiers exécutifs d'attendre mes instructions. Huissiers, battez le tambour pour annoncer la levée de l'audience; je vais prendre mon cheval et retourner chez moi.

[1] La loi dit que, dans tous les cas où des accusations auront été dûment portées contre des coupables, devant les tribunaux du gouvernement, aussitôt que les faits allégués auront été pleinement justifiés et avoués par lesdits coupables eux-mêmes, les accusateurs *cesseront d'être sujets à la détention* ou *aux poursuites;* que le magistrat président *les mettra incontinent en liberté*, et les déclarera exempts de toute responsabilité ultérieure. Que s'il prolongeait au contraire, à dessein, la détention de ces personnes pendant trois jours, il encourrait la punition de vingt coups. (Code pénal de la Chine, sect. CCCCVII, 6e division.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE PROCUREUR CRIMINEL, L'EXÉCUTEUR DES SENTENCES JUDICIAIRES, TEOU-NGO, MADAME TSAI, PLUSIEURS OFFICIERS DE JUSTICE.

LE PROCUREUR CRIMINEL, seul.

Chargé de faire exécuter aujourd'hui une sentence capitale, je viens d'ordonner aux agens de la force publique de fermer l'entrée des rues et d'interdire la circulation.

(Un archer frappe, à trois reprises différentes, trois coups de tam-tam. L'exécuteur des sentences criminelles, tenant d'une main un drapeau, de l'autre une épée, escorte Teou-ngo, qui s'avance, portant une cangue.)

L'EXÉCUTEUR, à Teou-ngo.

Marchez plus vite, marchez plus vite. Il y a déjà longtemps que Son Excellence le procureur criminel est parti pour se rendre sur la place de l'exécution.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Sans avoir commis aucune faute, j'ai violé les lois de l'État; je suis tombée, sans défense, sous le joug des châtiments et de l'infamie; j'ébranle la terre de

mes plaintes; j'épouvante le ciel de mes imprécations. Dans un instant, mon âme errante entrera dans le palais du sombre empire. Comment n'accuserais-je pas publiquement le ciel et la terre ?

(Elle chante sur un autre air.)

Il y a au-dessus de nos têtes deux grands luminaires; il y a de mauvais esprits et des génies qui règlent la destinée des vivants et des morts. O ciel! ô terre! il vous suffisait de distinguer le vice d'avec la vertu, pourquoi donc confondez-vous ensemble Tao-tché et Yen-hoeï. Ceux qui font le bien reçoivent pour rétribution la souffrance et la misère, et encore leur vie est courte; ceux qui font le mal ont en partage la richesse et le bonheur, et encore leur vie est longue[1]. Hélas! je ne puis que gémir et laisser couler de mes yeux deux ruisseaux de larmes.

L'EXÉCUTEUR.

Marchez plus vite, avancez un peu; j'ai manqué l'heure.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Chargée de cette chaîne de fer, de cette lourde cangue, je risque de tomber à chaque pas. Ces hommes cruels me poussent et me traînent avec

[1] On lit le contraire dans le *Y-king* (livre des transformations) : « Tous ceux qui font le bien sont comblés de félicité, et tous ceux « qui font le mal sont accablés de misères. C'est la loi fixe et im- « muable du ciel. »

violence. (Se tournant vers l'exécuteur.) Monsieur, je désirerais vous adresser quelques paroles.

L'EXÉCUTEUR, s'approchant de Teou-ngo.

Qu'avez-vous à me dire ?

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Si vous me conduisez par le chemin direct, mon cœur sera rempli d'amertume et de tristesse ; si je vais au contraire par les rues détournées, je mourrai sans regret; ne dites pas pour prétexte que le chemin est trop long.

L'EXÉCUTEUR.

Maintenant que vous êtes arrivée sur la place de l'exécution, jetez les yeux autour de vous; apercevez-vous quelques parents ou alliés ? S'il en est quelques-uns que vous désiriez voir, je puis leur ordonner d'approcher. Il n'y a pas d'obstacle.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Ayez pitié d'une pauvre orpheline, d'une veuve infortunée. O ciel ! je suis réduite au point de réprimer les transports de ma colère et de pousser de vains gémissements.

L'EXÉCUTEUR.

Est-ce que vous n'avez plus votre mère ?

TEOU-NGO.

Ma mère, je l'ai perdue. Il y a treize ans que mon père est parti pour la capitale, dans l'espé-

rance d'obtenir un emploi. Depuis cette époque, je n'ai point eu de ses nouvelles.

(Elle chante.)

Il y a treize ans que je n'ai vu la figure de mon père.

L'EXÉCUTEUR.

Tout à l'heure vous vouliez que je vous conduisisse par les rues détournées, quelle était votre pensée?

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

En allant directement, je craignais d'être aperçue de madame Tsaï.

L'EXÉCUTEUR.

Pourquoi cette crainte! Votre vie touche maintenant à son terme.

TEOU-NGO.

Si madame me voyait, avec cette chaîne de fer et cette lourde cangue, marcher vers la place de l'exécuti , pour tendre la gorge au couteau,

(Elle chante.)

Oh! alors, déchirée par les angoisses du désespoir, elle succomberait à sa douleur (*bis*); je vous en supplie, monsieur, ayez pour elle cette bonté compatissante qui allége les souffrances des hommes.

MADAME TSAÏ, versant des larmes et apercevant Teou-ngo.

O ciel! c'est ma bru!

L'EXÉCUTEUR.

Madame, en arrière, s'il vous plaît.

TEOU-NGO.

Puisque ma belle-mère est arrivée, souffrez que je lui adresse quelques mots de recommandation.

L'EXÉCUTEUR, se tournant vers madame Tsaï.

Approchez, madame, votre bru a quelque chose à vous recommander.

MADAME TSAÏ.

O ma fille ! je succombe à ma douleur.

TEOU-NGO.

Madame, c'est Tchang-lu-eul qui a versé le poison dans la tasse. Il espérait, en vous donnant la mort, me contraindre plus facilement à devenir son épouse. Pouvais-je deviner que vous offririez à son père ce breuvage empoisonné ? Li-lao le prit et mourut sur-le-champ. Craignant alors de vous compromettre, et cédant à la violence des tortures, j'ai avoué que j'avais empoisonné Li-lao. Je suis venue aujourd'hui sur la place publique pour y subir la peine capitale. Madame, après cette exécution, lorsque vous pratiquerez les rites solennels qui s'observent le quinzième jour du dernier mois de l'année, s'il vous reste du riz liquide, versez-en une demi-tasse sur ma tombe; s'il vous reste quelques monnaies de papier doré, brûlez-en une centaine

pour moi; vous montrerez ainsi votre tendresse pour la fille que vous aurez perdue.

(Elle chante.)

Songez que Teou-ngo a subi volontairement une condamnation injuste; songez que la tête de Teou-ngo va être séparée de son corps; songez qu'autrefois Teou-ngo a dirigé avec zèle les affaires de votre maison; songez que Teou-ngo, qui a perdu son père, va être privée pour toujours de la vue de sa mère.

(Elle chante sur un autre air.)

Songez que Teou-ngo vous a servie avec dévouement pendant plusieurs années; aux époques accoutumées, offrez-lui une tasse de riz froid; brûlez sur son cadavre, qui aura subi une mutilation cruelle, quelques monnaies de papier doré; madame, tâchez de procurer la paix à l'âme de votre malheureuse fille.

MADAME TSAÏ, sanglotant.

Mon enfant, tranquillisez-vous. Votre vieille mère se souviendra de toutes ces choses. Hélas! hélas! je vais mourir de douleur!

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Madame, n'importunez pas le ciel par vos cris et vos pleurs, par l'amertume de vos plaintes et la violence de votre indignation. C'est moi qui ai tout fait. La malheureuse Teou-ngo conservera le ressentiment éternel de son injuste trépas.

L'EXÉCUTEUR, d'un ton sévère.

Holà ! madame, l'heure du supplice est arrivée.

(Teou-ngo s'agenouille; l'exécuteur ouvre la cangue.)

TEOU-NGO, se tournant vers le procureur criminel.

Seigneur, j'ai une grâce à demander à Votre Excellence; si elle daigne me l'accorder, je mourrai sans regret.

LE PROCUREUR CRIMINEL.

Quelle grâce avez-vous à me demander ?

TEOU-NGO.

Je demande que l'on étale une natte blanche et que l'on permette que je me tienne debout sur cette natte. Je demande en outre que l'on suspende à la lance du drapeau, deux morceaux de soie blanche de dix pieds chacun; si je meurs victime d'une fausse accusation, quand le glaive de l'exécuteur tranchera ma tête, quand mon sang bouillonnant s'élancera de mon corps, ne croyez pas qu'une seule goutte de ce sang tombe sur la terre; non, il ira rougir les morceaux de soie blanche.

LE PROCUREUR CRIMINEL.

Je puis vous accorder cette faveur; cela ne souffre pas de difficultés.

(L'exécuteur étend la natte; il suspend les morceaux de soie blanche à la lance de l'étendard.)

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Si je forme un vœu solennel, mais en apparence bizarre, extravagant, c'est que le sentiment d'une grande iniquité n'a pas légèrement affecté mon cœur; sans quelques prodiges capables de surprendre l'imagination, je ne ferais pas éclater la justice du ciel.

L'EXÉCUTEUR.

Avez-vous encore quelque chose à dire au procureur général? Quand parlerez-vous à Son Excellence, si ce n'est à cette heure?

TEOU-NGO, s'agenouillant de nouveau.

Seigneur, nous sommes maintenant dans cette saison de l'année où les hommes supportent avec peine le poids d'une chaleur excessive. Eh bien! si je suis innocente, le ciel fera tomber par flocons, dès que j'aurai cessé de vivre, une neige épaisse et froide qui couvrira le cadavre de Teou-ngo.

LE PROCUREUR CRIMINEL.

La saison est brûlante, et la véhémence de votre colère offense le ciel; comment pourriez-vous faire tomber un seul flocon de neige? Vraiment, vous débitez des extravagances.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Vous dites que la chaleur est brûlante et que le ciel enflammé ne saurait laisser tomber un seul

flocon ? Mais n'avez-vous pas entendu parler de la neige que Tseou-yen fit voler dans le sixième mois ? Si réellement je suis remplie d'une indignation qui bouillonne comme le feu, je veux qu'elle fasse voler dans l'air, comme de légers flocons, les fleurs de l'eau glacée; je veux que ces fleurs enveloppent mon cadavre, afin qu'on n'ait pas besoin d'un char couvert d'une étoffe unie, ni de chevaux blancs pour le transporter dans une sépulture déserte.

(Elle s'agenouille de nouveau.)

Seigneur, je vous jure que Teou-ngo meurt innocente. Dès ce jour, je vais appeler sur l'arrondissement de Tsou-tcheou une sécheresse extrême qui durera trois années.

LE PROCUREUR CRIMINEL.

Qu'on soufflette cette femme qui tient de tels discours.

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Vous dites que le ciel est juste, et que l'on ne peut pas le tromper; que le cœur de l'homme est insensible à la pitié. Ignorez-vous que le ciel daigne quelquefois exaucer les vœux des hommes ? Savez-vous pourquoi jadis la terre fut privée, pendant trois ans, d'une pluie bienfaisante ? C'est parce que le district de Tong-haï avait encouru le juste ressentiment d'une femme remplie de piété filiale. Maintenant c'est le tour de votre district de Chan-yang. Tout cela vient de ce que les

magistrats sont dépourvus de justice et d'humanité, et qu'en infligeant des peines, ils étouffent les plaintes des innocents.

L'EXÉCUTEUR, élevant l'étendard.

D'où vient donc cette étrange coïncidence ? Le ciel s'obscurcit. (On entend le vent qui souffle.) Voilà un vent glacial !

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Nuages, qui flottez dans l'air à cause de moi, obscurcissez le ciel ! Vents gémissants à cause de moi, descendez en tourbillons ! Oh ! fasse le ciel que mes trois prédictions s'accomplissent !

(Elle pleure.)

Ma belle-mère, soyez sûre que la neige tombera pendant six mois ; que la sécheresse affligera le pays pendant trois ans.

(Elle chante.)

Maintenant, Teou-ngo, tâchez que votre âme indignée fasse éclater au grand jour l'injustice qui vous arrache la vie !

(L'exécuteur frappe Teou-ngo ; cette dernière tombe à la renverse.)

LE PROCUREUR CRIMINEL, saisi d'épouvante.

O ciel ! la neige commence à tomber ! Voilà un événement bien extraordinaire.

L'EXÉCUTEUR.

Il m'arrive tous les jours d'exécuter des crimi-

nels; leur sang bouillonnant rougit la terre; celui de Teou-ngo a volé sur les deux morceaux de soie blanche; il n'en est pas tombé une goutte. Il y a dans cette catastrophe quelque chose de surnaturel.

LE PROCUREUR CRIMINEL.

Cette femme était vraiment innocente; des trois prédictions qu'elle a faites, déjà les deux premières se sont accomplies. Quant à la sécheresse qui doit affliger le pays pendant trois années, j'ignore si cet événement fatal arrivera ou n'arrivera pas. Comment l'homme pourrait-il prévoir l'avenir? Vous tous qui m'entourez, vous n'avez pas besoin d'attendre que la neige ait entièrement couvert le sol. Qu'on emporte le cadavre de Teou-ngo et qu'on le remette à sa belle-mère.

(Les aides de l'exécuteur obéissent et emportent le cadavre de Teou-ngo.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(La scène est dans le palais de justice de Tsou-tcheou.)

TEOU-TIEN-TCHANG, suivi de plusieurs officiers de justice.

Je suis Teou-tien-tchang. Il y a bientôt seize ans que j'ai quitté ma fille Touan-yun. Dès mon arrivée dans la capitale, j'ai subi mon examen de licencié; j'ai été honoré d'une charge éminente, avec voix délibérative dans les conseils du gouvernement. Sa Majesté, qui connaissait mon désintéressement, la pureté de mes principes, et qui savait d'ailleurs que j'accomplissais tous mes devoirs avec une sévérité inflexible, m'a comblé de nouveaux bienfaits; elle a daigné me charger d'examiner les sentences judiciaires, d'ordonner des enquêtes et de prononcer en dernier ressort. Elle m'a envoyé dans cette ville pour entendre les plaintes des prisonniers, et scruter la conduite des magistrats prévaricateurs et des employés infidèles à leurs devoirs. Sa Majesté m'a permis de faire d'abord décapiter les coupables et de lui annoncer ensuite leur exécution [1]. — Mes jours sont mêlés de joie et de

[1] Aujourd'hui, dans tous les cas d'une punition capitale, l'ins-

tristesse : de joie, parce que j'occupe la charge de Taï-seng et que je révise les arrêts, parce que Sa Majesté m'a décerné l'enseigne dorée et le glaive, symbole de ma puissance qui s'étend à dix mille lis [1] ;

truction du procès doit être renouvelée, si c'est à Péking, par les cours de judicature, et si c'est dans les provinces, par les vice-rois ou sous-vice-rois respectifs, afin qu'il puisse être reconnu, avec un soin plus qu'ordinaire, qu'on n'a commis envers les condamnés, ni erreur, ni injustice. — Quand les sentences sont confirmées, Sa Majesté impériale en est informée par un rapport définitif qu'on lui adresse, sur les circonstances des cas et les jugements qui s'en sont suivis.

Si les ordres impériaux relatifs à ces jugements prescrivent l'exécution des coupables, conformément à leurs sentences, un officier est nommé spécialement pour l'accomplissement de ces ordres. (*Code pénal de la Chine*, sect. CCCCXI, 6e division.)

[1] Dans l'Histoire du cercle de craie, Pao-tching, gouverneur de Kaï-fong-fou, prononce un monologue, dont la première partie ne diffère, sous aucun rapport, du discours de Teou-tien-tchang ; puis il décrit de la manière suivante l'intérieur de son tribunal :

Au delà de mon enseigne, règne une balustrade formée de cordes nouées, et près des murs de cette enceinte, j'ai fait construire une prison. Voilà ce qui impose aux fonctionnaires publics et les contient dans le devoir. Sur la table de pierre, où sont énumérées les défenses légales, j'ai fait graver les mots IU-TCHI (*par ordre de l'empereur*), et tout le monde, en la voyant, est saisi d'une crainte respectueuse. Au bas des degrés de mon tribunal, j'ai fait écrire les mots TI-CHING (*parlez à voix basse*). A l'ombre des acacias, qui en ombragent le chemin, j'ai fait ranger vingt-quatre cangues de la plus grande dimension, et devant la salle où je rends mes arrêts, plusieurs centaines de massues hérissées de dents de loup.

(Il récite des vers.)

Pendant tout le jour, pas un atome de poussière n'arrive à la salle du

de tristesse, quand je pense que j'ai laissé ma fille Touan-yun, à l'âge de 7 ans, dans la maison de madame Tsaï. Depuis ma première promotion, j'ai chargé un exprès de se rendre à Tsou-tcheou; le messager a pris des informations dans le voisinage, dans la rue; partout on lui a dit que madame Tsaï avait changé de demeure, qu'on ignorait le lieu de sa retraite, et que, jusqu'à présent, personne n'avait eu de ses nouvelles. Comme ma fille pleure sans cesse mon absence, ses yeux troublés par les larmes, n'apercevront pas distinctement ma barbe et mes cheveux blanchis par le chagrin. Aujourd'hui que je suis arrivé dans la partie méridionale de la province de Hoaï, je ne sais pas encore la cause de cette sécheresse qui, depuis trois années, afflige l'arrondissement de Tsou-tcheou. Je vais me reposer dans cette salle du palais.

Officier de justice, faites savoir aux magistrats de la province, à tous les mandarins, grands ou petits, qu'aujourd'hui je me repose de mes fatigues, mais que demain matin, de bonne heure, je pourrai les recevoir; vous direz ensuite aux employés des six bureaux, que s'il existe des sentences judiciaires

gouverneur; seulement les acacias couvrent de leur ombre le chemin qui y conduit; les hommes du dehors n'osent pousser aucune clameur, et en passant, les oiseaux mêmes suspendent leurs cris bruyants. (Voyez le *Hoeï-lan-ki*, traduit par M. Stanislas Julien, pages 76 et 77.)

à réviser, on vous remette les pièces officielles; je les examinerai toutes à la lueur d'une lampe.

(L'officier exécute les ordres du juge suprême, et rapporte une liasse de pièces officielles.)

Tchang-tsien, allumez-moi une lampe. — (Aux officiers de justice.) Vous devez être accablés de fatigue; allez vous reposer, mais ne manquez pas de venir, si je vous apppelle.

(Les officiers de justice se retirent.)

SCÈNE II.

TEOU-TIEN-TCHANG, L'OMBRE DE TEOU-NGO.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Je vais examiner quelques pièces. (Il lit.) « Dans la foule des criminels se trouve une jeune femme nommée Teou-ngo, qui a empoisonné son beau-père. » Je vois par les pièces du procès, que cette femme porte le même nom que le mien. Cette action atroce d'avoir tué son beau-père par le poison est au nombre des dix crimes[1] qu'on ne pardonne

[1] Ces dix crimes sont la rébellion, la déloyauté, la désertion, le parricide, le massacre, le sacrilége, l'impiété, la discorde, l'insubordination et l'inceste :

I. La *rébellion*, meou-fan (Morr. part. II, 7,795-2,185), tend à

jamais. Après tout, Teou-ngo n'a pas craint de violer les lois de l'État. C'est une affaire consommée ; je n'ai rien à y voir. Mettons cette pièce officielle sous les autres et continuons. (Il bâille.) Malgré mes efforts, je me sens défaillir de lassitude. Les fatigues d'une

violer l'ordre que Dieu a établi dans les choses d'ici bas, comme de nuire aux productions de la terre, qui se succèdent régulièrement, sous l'influence de l'esprit qui y préside, ou d'empêcher la distribution que le souverain, qui a succédé au trône sacré de ses ancêtres, en a réglée parmi le peuple : de là, résister à son pouvoir et conspirer contre lui, c'est troubler la paix générale et commettre les plus grands forfaits.

II. La *déloyauté*, meou-ta-ni (Morr. part. II, 7,795-9,685-8,007), consiste à tenter de détruire les temples, les tombeaux, les palais impériaux, parce que ces temples et ces tombeaux ont été élevés pour perpétuer la mémoire et contenir les restes des souverains précédents, et que les palais servant de demeures au monarque régnant, ne sont pas moins sacrés et inviolables.

III. La *désertion*, meou-pouan (Morr. part. II, 7,795-8,746), peut s'appliquer au crime de sortir de l'empire ou d'en trahir les intérêts, pour se soumettre à un pouvoir étranger ou en favoriser les desseins ; comme à ceux d'abandonner un poste militaire ou d'exciter le peuple à émigrer.

IV. Le *parricide*, ngo-ni (Morr. part. II, 3,025-8,007), est commis par le meurtrier de son père ou de sa mère, de son oncle ou de sa tante, de son grand-père ou de sa grand'mère, et c'est un crime des plus énormes : il est une preuve du cœur le plus corrompu, puisqu'il brise les liens de la nature, formés par la volonté divine.

V. Le *massacre*, pou-tao (Morr. part. II, 8,701-9,945), est le crime du meurtrier de trois personnes ou plus d'une même famille : sous ce nom, on comprend aussi tous les autres assassinats.

VI. Le *sacrilège*, ta-pou-king (Morr. part. II, 7,685-8,701-6,408), se commet en volant, dans les temples, un objet consacré au ser-

course longue et pénible, dans un âge aussi avancé que le mien, ont épuisé mes forces. Je vais appuyer ma tête sur cette table et prendre un peu de repos.

(Il s'endort.)

L'OMBRE DE TEOU-NGO, approchant.

(Elle chante.)

Chaque jour je reste sur cette tour de Wang-hiang-taï[1], où je pleure, où j'exhale mes gémisse-

vice divin, ou à l'usage particulier de l'empereur : on s'en rend coupable encore, en contrefaisant le sceau impérial, en administrant au souverain des remèdes impropres, et généralement en commettant une erreur ou une négligence, qui peuvent compromettre la sûreté de sa personne sacrée.

VII. L'*impiété*, pou-hiao (Morr. part. II, 8,701-3,530), est le manque de respect et de soins pour ceux à qui l'on doit l'être, de qui l'on tient l'éducation et dont on est protégé. C'est être encore impie que d'intenter procès à ses proches parents, de les insulter, de ne pas porter leur deuil et de ne pas en respecter la mémoire.

VIII. La *discorde*, pou-mou (Morr. part. II, 8,701-7,895), dans les familles, est la rupture des liens naturels ou légaux qui les unissent par le sang ou par le mariage. Sous cette dénomination sont compris les crimes de maltraiter, blesser ou tuer ceux des parents ou alliés dont on porterait le deuil, s'ils venaient à mourir.

IX. L'*insubordination*, pou-i (Morr. part. II, 8,701-3,018), est encourue par un magistrat inférieur qui attaque ou tue son supérieur, et par le peuple qui se révolte contre tout magistrat.

X. L'*inceste*, ncï-louan (Morr. part. II, 8,074-7,455), se constate par la cohabitation ou les liaisons trop intimes que se permettent entre elles des personnes qui ne peuvent se marier à raison de la parenté. (Code pénal de la Chine, p. 21 et suivantes.)

[1] Litt. « la tour qui regarde le pays natal. »

ments. J'attends mon ennemi avec une impatience mêlée de fureur. Peu à peu mon âme se trouble; je cours, entraînée par un tourbillon de vent, mais un nuage m'enveloppe aussitôt; il me tarde cependant d'arriver dans la maison de mon père.

(Elle parle.)

Génies qui veillez à la garde des portes, laissez-moi entrer! Je suis la fille du juge suprême Teou-tien-tchang. Comme mon père ignore la sanglante catastrophe qui a mis fin à mes jours, je vais la lui faire connaître en lui envoyant un songe.

(Elle chante.)

Puisque je suis la fille d'un juge criminel, mon rang m'élève au-dessus de ces fantômes et de ces ombres qui habitent dans l'air. Pourquoi donc ne me serait-il pas permis de me placer devant la flamme de cette lampe? pourquoi ne pourrais-je pas franchir le seuil de la porte?

(Elle parle à haute voix.)

O mon père!

(Elle chante.)

C'est donc en vain que l'empereur vous a décerné le glaive et l'enseigne dorée; voyez mon corps livré depuis trois ans à une hideuse décomposition! voyez mes ossements desséchés! Oh! comment permettez-vous que mon âme, qui souffre des mutilations de corps, s'abîme dans un océan d'amertume!

(Elle entre, regarde et pleure.)

TEOU-TIEN-TCHANG, pleurant aussi.

Touan-yun, ma fille, est-ce toi ?

(L'ombre s'évanouit.)

TEOU-TIEN-TCHANG, se réveillant.

Voilà qui est bien extraordinaire. Il m'a semblé tout à l'heure, durant mon sommeil, que je voyais en songe ma fille Touan-yun. Elle est véritablement apparue devant mes yeux. Je vais continuer l'examen des pièces officielles.

(L'ombre de Teou-ngo voltige autour de la lampe.)

TEOU-TIEN-TCHANG.

O chose bizarre ! maintenant que je veux examiner les pièces officielles, d'où vient que cette lampe jette par moments un éclat très-vif, puis s'obscurcit tout à coup ? Comme l'officier de justice dort, je vais moi-même moucher ma lampe.

(Il mouche la lampe. — L'ombre retourne les pièces officielles.)

TEOU-TIEN-TCHANG.

Procédons de nouveau à l'examen de quelques pièces. (Il lit.) « Au nombre des criminels est une jeune femme, nommée Teou-ngo, qui a empoisonné son beau-père. » (Il est saisi de crainte et d'étonnement.) Cette pièce officielle que j'ai déjà vue, je l'avais placée sous les autres ; comment se fait-il qu'elle se trouve maintenant la première ? J'ai cherché

pendant quelques temps le mandat d'exécution. Replaçons-la au-dessous et passons à une autre.

(L'ombre de Teou-ngo voltige autour de la lampe.)

TEOU-TIEN-TCHANG.

Voilà encore ma lampe qui tantôt brille et tantôt semble s'éteindre. Il faut que je la mouche.

(Il mouche la lampe. L'ombre de Teou-ngo retourne encore une fois les pièces officielles.)

TEOU-TIEN-TCHANG.

Ma lampe éclaire enfin. Je vais choisir une autre pièce pour l'examiner. (Il lit.) « Dans la foule des criminels, se trouve une jeune femme, nommée Teou-ngo, qui a empoisonné son beau-père. » Voilà qui est bien extraordinaire; je viens de placer dans l'instant même cette pièce officielle sous les autres, comment donc se fait-il qu'elle se trouve encore la première? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des démons dans ce palais de Tsou-tcheou? Je crains bien que cette affaire ne soit le résultat d'une imputation calomnieuse. Continuons. (L'ombre de Teou-ngo voltige de nouveau autour de la lampe.) D'où vient que cette lampe n'éclaire plus? Il faut qu'il y ait un démon qui joue avec cette lampe. Mouchons-la encore une fois. (Il mouche la lampe; l'ombre apparaît et bondit autour. Teou-tien-tchang, tirant son épée, se précipite sur elle.) Il y a un

démon, j'en suis certain. O ciel! démon ou esprit malfaisant, sais-tu que je remplis une mission de l'empereur, et que je tiens à la fois l'enseigne dorée et le glaive, symbole de la puissance? Partout j'examine les plaintes des prisonniers et je révise les arrêts. Si tu viens devant moi, je t'assène deux coups avec cette épée. Officier de justice, réveillez-vous; hâtez-vous de vous lever. Il y a des démons! il y a des démons! O ciel! je vais mourir de frayeur!

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Je vois que son cœur, plein de méfiance, est en proie au soupçon et à la haine. Écoutez cette voix plaintive qui va détruire vos incertitudes et vos craintes. Si vous êtes véritablement Teou-tien-tchang, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté, recevez les salutations de votre fille Teou-ngo.

TEOU-TIEN-TCHANG.

O ombre! vous dites que Teou-tien-tchang est votre père; recevez, avez-vous ajouté, les salutations de votre fille Teou-ngo. Osez-vous proférer un semblable mensonge? Ma fille s'appelle Touan-yun. Il y a sept ans que je l'ai laissée dans la maison de madame Tsaï, après l'avoir fiancée. Vous, vous appelez Teou-ngo; votre nom diffère beaucoup du sien; comment pourriez-vous être ma fille?

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Mon père, quand vous m'avez fiancée dans la famille de madame Tsaï, j'ai changé mon nom en celui de Teou-ngo.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Eh bien ! si vous êtes ma fille Touan-yun, je ne vous demande qu'une chose, est-ce vous qui avez empoisonné votre beau-père ?

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

C'est votre fille.

YEOU-TIEN-TCHANG.

Arrêtez, malheureuse ! Dans ma douleur d'être séparée de vous, j'ai versé tant de larmes que ma vue s'est troublée. Voyez ma tête blanchie par le chagrin ! Pour avoir commis un des dix crimes que la loi punit de mort, vous avez reçu votre châtiment. Aujourd'hui j'occupe la charge de Taï-seng; j'examine partout les plaintes des prisonniers, et je révise les arrêts; Sa Majesté m'a chargé en outre de scruter la conduite des magistrats prévaricateurs et des employés infidèles à leurs devoirs. Si vous êtes véritablement ma fille, et que je ne puisse pas vous juger, comment jugerai-je les autres ? En vous introduisant pour la première fois dans la maison de madame Tsaï, je vous avais recommandé d'observer les trois devoirs de dépendance et de pratiquer les quatre vertus spéciales; la femme a trois sortes de

dépendance, vous ai-je dit : fille, elle doit suivre son père; femme, elle doit suivre son mari; veuve, elle doit suivre son fils. Elle a quatre vertus spéciales à pratiquer : elle doit honorer et servir sa belle-mère, respecter son mari, vivre en paix avec ses belles-sœurs, avoir de la commisération pour les pauvres. Maintenant, toutes ces saintes obligations, les avez-vous respectées? Loin de là, vous avez commis un de ces dix crimes épouvantables que la loi punit de mort. Savez-vous que dans notre famille, durant le cours de trois générations, il n'y a pas eu d'exemple d'un homme qui ait violé les lois de l'État? que, pendant cinq générations, on n'a pas vu une femme veuve contracter de nouveaux nœuds? Aujourd'hui vous flétrissez les vertus héréditaires de vos ancêtres, vous compromettez ma réputation honorable et pure; hâtez-vous de confesser la vérité jusque dans les détails les plus minutieux. Point de réticences, point de réponses évasives; car si je découvre dans vos paroles l'indice de quelque mensonge, je vous avertis que vous subirez tous les supplices de l'enfer; vous ne pourrez jamais transmigrer dans un corps humain; attachée sur une montagne obscure, vous serez éternellement un démon affamé!

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Mon père, suspendez votre courroux; adoucis-

sez cet aspect plus redoutable que celui du loup et du tigre. Daignez écouter jusqu'au bout l'histoire des malheurs qui ont affligé votre fille. Dès l'âge de quatre ans, je perdis ma mère; à sept ans, mon père m'abandonna. Vous m'introduisîtes alors dans la maison de madame Tsaï, où je fus fiancée; à dix-sept ans, mon mariage s'est accompli. Mais à peine deux années s'étaient-elles écoulées, que la mort m'enleva mon époux. Je restai veuve avec madame Tsaï. — Dans le district de Chan-yang, derrière la porte orientale, demeurait alors un médecin nommé Saï-lou. C'était un homme à qui ma belle-mère avait prêté vingt taels d'argent. Un jour qu'elle était allée les lui demander, Saï-lou, profitant du moment où il se trouvait seul avec elle, loin de toute habitation, dans un endroit désert, conçut l'horrible dessein d'attenter à ses jours. Heureusement le hasard (qui pouvait s'y attendre?) voulut qu'elle rencontrât Tchang-lu-eul et son père, qui tous deux lui sauvèrent la vie. Tchang-lu-eul savait que ma belle-mère avait une bru qui demeurait avec elle, et qui, comme elle, était veuve. Il dit alors: Puisque vous vivez vous et votre bru, dans le veuvage, que ne nous prenez-vous mon père et moi pour maris? Sur le refus positif de madame Tsaï, Tchang-lu-eul répliqua: « Vous ne voulez pas? eh bien, je vais achever l'œuvre de Saï-lou. » Ma belle-mère, saisie d'épou-

vante, n'eut plus la force de résister à leurs desseins. Consternée d'effroi, elle céda en apparence, mais les conduisit seulement dans sa maison pour les nourrir jusqu'à la fin de leurs jours. Ce fut alors que Tchang-lu-eul voulut prendre avec votre fille des libertés criminelles. Je rejetai constamment et énergiquement toutes ses propositions; mais un jour, madame Tsaï fut atteinte d'une indisposition subite. Elle voulut prendre du bouillon; votre fille le prépara. Tchang-lu-eul et son père, qui étaient revenus s'informer de son état, me dirent de l'apporter. Après l'avoir goûté plusieurs fois, je trouvai que ce bouillon était bon, qu'il y manquait seulement un peu de sel. Tchang-lu-eul, profitant de mon absence, versa du poison dans la tasse. Il espérait donner la mort à madame Tsaï, et me contraindre ensuite à devenir son épouse. Mais tout à coup et sans qu'on s'y attendît, ma belle-mère fut atteinte de vomissements. Elle refusa de prendre le bouillon et l'offrit à Li-lao. A peine ce dernier l'avait-il goûté que son sang jaillit des sept orifices de sa tête; il mourut sur-le-champ. Tchang-lu-eul me dit alors : Teou-ngo, vous avez empoisonné mon père. Voulez-vous vous retirer de bon gré ou par autorité de justice? Je lui répondis : Qu'entendez-vous par ces mots : Se retirer par autorité de justice, ou se retirer de bon gré? Si vous vous retirez par autorité de

justice, répliqua Tchang-lu-eul, je vous traînerai devant le magistrat, vous subirez la peine du talion; si vous vous retirez de bon gré, vous deviendrez mon épouse. « Une femme vertueuse, m'écriai-je alors, ne peut pas violer la foi jurée; non, jamais je ne serai votre épouse; j'aime mieux aller avec vous trouver le magistrat. » Amenée devant le gouverneur de la province et mise à la question, j'endurai l'une après l'autre toutes les rigueurs de la torture; je fus cruellement battue de verges; malgré mes souffrances, je persistai dans mes dénégations. Le gouverneur de la province, voyant alors ma fermeté inflexible, voulut mettre ma belle-mère à la torture; dans mon appréhension qu'à cause de son âge avancé [1], ma belle-mère ne pût supporter les rigueurs de la question, je m'avouai coupable. Bientôt après je fus traînée sur la place de l'exécution pour y subir la peine capitale. Alors j'adressai au ciel trois imprécations. D'abord, je de-

[1] On se souvient que madame Tsaï n'était âgée que de soixante ans lors du procès de Teou-ngo; car la loi défend à tout tribunal du gouvernement de mettre à la question ceux qui appartiennent à l'une des huit classes privilégiées, en considération du respect qu'on doit à leurs titres; *ceux qui ont atteint leur soixante-dixième année*, par commisération pour leur âge avancé; ceux qui n'ont que quinze ans, par indulgence pour leur jeunesse; et enfin ceux qui ont une infirmité permanente, par pitié pour leurs souffrances. (Code pénal de la Chine, section CCCCIV, 6e division, lois criminelles.)

mandai que l'exécuteur étendît sur la lance du drapeau deux morceaux de soie blanche. « Si l'accusation portée contre moi est fausse, m'écriai-je, ne croyez pas que mon sang bouillonnant inondera la terre ; il ira rougir les morceaux de soie blanche : ce fut ma première imprécation. Maintenant, m'écriai-je encore, à cette époque de l'été où nous succombons sous le poids d'une chaleur excessive, le ciel fera tomber par flocons une neige épaisse et froide qui couvrira le cadavre de Teou-ngo : ce fut ma seconde imprécation. Enfin, continuai-je, si je meurs innocente, il y aura dans ce pays de Tsou-tcheou une sécheresse extrême qui durera trois années. » Mon père, tous ces prodiges se sont opérés à la voix de votre fille.

TEOU-TIEN-TCHANG, versant des larmes.

Si vous êtes le spectre de ma fille, vous me ferez mourir de douleur. Je ne vous demande plus qu'une chose : est-ce vous qui êtes la cause de cette sécheresse qui, depuis trois années, afflige l'arrondissement de Tsou-tcheou ?

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Cette sécheresse est le signe de mon innocence.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Puisqu'il en est ainsi, je vous rendrai justice. (L'ombre se retire.) Ah ! le jour revient. (A l'officier de justice.) Tchang-tsien, cette nuit, pendant que j'exa-

minais plusieurs sentences judiciaires, une ombre m'est apparue pour me révéler une accusation fausse. Je vous ai appelé plusieurs fois, vous n'avez pas répondu. Véritablement vous dormiez d'un profond sommeil.

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Je n'ai point fermé les yeux de la nuit, et je puis attester qu'aucune ombre n'est venue dénoncer une accusation fausse. Je n'ai pas entendu la voix de Son Excellence.

TEOU-TIEN-TCHANG, d'un ton courroucé.

Ce matin, je vais m'asseoir sur mon tribunal; allez faire l'appel dans la salle d'audience.

SCÈNE III.

(La scène est dans la salle d'audience du palais.)

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR DE TSOU-TCHEOU, LES EMPLOYÉS DU TRIBUNAL.

L'OFFICIER DE JUSTICE, faisant l'appel d'une voix retentissante.

Le gouverneur de Tsou-tcheou !

(Le gouverneur de Tsou-tcheou entre dans la salle.)

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Les employés du tribunal!

(Les employés du tribunal entrent dans la salle.)

TEOU-TIEN-TCHANG, interrogeant le gouverneur.

Voici bientôt trois ans que la pluie a cessé de tomber dans l'arrondissement de Tsou-tcheou. Quelle est la cause de cet événement ?

LE GOUVERNEUR DE TSOU-TCHEOU.

J'ai recherché la cause de cette calamité qui afflige les habitants de Tsou-tcheou. La sécheresse de la saison est certainement un signe de la colère du ciel, mais je ne sais à quelle cause l'attribuer.

TEOU-TIEN-TCHANG, transporté de colère.

Vous ne savez à quel crime l'attribuer ! Il y a dans le district de Chan-yang une femme criminelle qui a empoisonné son beau-père. C'est Teou-ngo. Sur le point de subir la peine capitale, elle a prononcé des imprécations. Elle a dit : « Si je meurs victime d'une fausse accusation, il y aura dans ce pays de Tsou-tcheou une sécheresse extrême qui durera trois années. Les plantes ne croîtront plus. » Quelle est cette étrange affaire ?

LE GOUVERNEUR DE TSOU-TCHEOU.

La sentence a été rendue par mon prédécesseur Tao-ouo, gouverneur de Tsou-tcheou, qui depuis a été promu à des fonctions éminentes. Les pièces officielles du procès subsistent.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Ainsi, brusquement et sans motifs, on a élevé cet homme en dignité ! Mais vous, comment se

fait-il que depuis trois ans, vous n'ayez pas sacrifié aux mânes de Teou-ngo, pour apaiser sa colère?

LE GOUVERNEUR DE TSOU-TCHEOU.

Cette action est au nombre des dix crimes que la loi punit de mort, et d'ailleurs il n'y avait pas de temple où je pusse sacrifier à ses mânes.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Il existait autrefois, sous la dynastie des Han, une jeune veuve d'une grande piété. Sa belle-mère, voulant mettre fin à ses jours, se pendit. La fille de cette dernière accusa la femme vertueuse d'avoir empoisonné sa belle-mère. Le gouverneur de Tong-haï la fit décapiter; mais comme elle avait été victime d'une fausse accusation, le ciel affligea le pays d'une sécheresse qui dura trois années. Dans la suite, quand Iu-kong jugeait un procès criminel, il lui semblait toujours qu'il voyait venir cette femme devant le tribunal, tenant à la main sa sentence et répandant des pleurs. Iu-kong, après avoir révisé le procès, proclama son innocence et sacrifia lui-même aux mânes de la femme vertueuse. Alors une pluie abondante tomba du ciel. Aujourd'hui vous éprouvez dans Tsou-tcheou une grande sécheresse. N'y a-t-il pas entre ces deux événements quelque analogie? Officier de justice, que l'on fasse des perquisitions dans le district de Chan-yang et que l'on amène Tchang-lu eul, le médecin Saï-lou, ma-

dame Tsaï. Je veux les juger avec la rapidité de l'éclair. N'abusez pas de ma confiance, et exécutez mes ordres avec célérité.

L'OFFICIER DE JUSTICE.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TCHANG-LU-EUL, MADAME TSAI ET SAI-LOU.

(Un sergent amène Tchang-lu-eul et madame Tsaï.)

L'OFFICIER DE JUSTICE ET LE SERGENT.

Nous vous amenons les prisonniers du district de Chan-yang.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Tchang-lu-eul ?

TCHANG-LU-EUL.

Présent.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Madame Tsaï ?

MADAME TSAÏ.

Présente.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Pourquoi le docteur Saï-lou, qui figure au nombre des accusés, n'est-il pas ici ?

LE SERGENT.

Il y trois ans passés que le docteur Saï-lou a pris la fuite. Je viens de transmettre des ordres pour qu'on aille à sa recherche; dès qu'il sera arrêté on l'amènera devant vous pour être jugé.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Tchang-lu-eul, madame Tsaï est-elle votre belle mère ?

TCHANG-LU-EUL.

Madame l'a déclaré elle-même dans son interrogatoire. Elle a dit la vérité.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Dans les pièces officielles du procès relatif à l'empoisonnement de votre père, je n'ai pas vu figurer la personne qui a préparé le poison ? D'où provenait-il ?

TCHANG-LU-EUL.

C'est Teou-ngo elle-même qui a préparé le poison.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Mais il y a nécessairement un pharmacien qui l'a vendu. J'ai peine à me persuader que Teou-ngo, qui est une jeune femme, soit allée elle-même demander un médicament empoisonné; Tchang-lu-eul, je crois bien que c'est vous qui avez préparé le poison.

TCHANG-LU-EUL.

Eh bien ! si c'est moi qui ai préparé le poison, j'avoue que j'ai empoisonné mon père.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Celle qui a subi la peine capitale est ma fille; jugez de l'importance que j'attache à la révision de cette affaire. Mais si vous employez un langage artificieux et trompeur, comment pourrai-je discerner la vérité ? Aujourd'hui vous êtes poursuivi par une ombre vengeresse qui est dans ces lieux.

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Tchang-lu-eul, qui a préparé le poison, si ce n'est vous ?

TCHANG-LU-EUL, frappé d'épouvante.

Il y a un démon ! Il y a un démon ! Prenons une pincée de sel et jetons-la dans l'eau. O très-haut et très-sublime Lao-tseu ! accourez promptement comme le dieu du tonnerre !

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Tchang-lu-eul, c'est vous qui versâtes autrefois du poison dans une tasse de bouillon. Votre dessein était d'empoisonner ma belle-mère et de me contraindre plus facilement à devenir votre épouse. Vous ne pensiez pas que madame Tsaï refuserait de prendre ce breuvage. Elle l'offrit à votre père, qui le but et expira sur-le-champ; maintenant oserez-vous encore nier la vérité ?

(Elle chante.)

Je vous ai vu, scélérat qui méritez les tortures! et maintenant je ne vous ferai plus qu'une seule question : d'où venait le poison dont vous vous êtes servi? Vous aviez formé secrètement un complot contre moi; vous vouliez m'arracher par force un consentement que je refusais, et vous avez empoisonné votre père. Pourquoi m'avez-vous forcée à subir le châtiment de votre crime?

(L'ombre de Teou-ngo frappe Tchang-lu-eul; ce dernier veut prendre la fuite.)

TCHANG-LU-EUL.

Très-haut prince Lao-tseu! venez à mon secours, accourez promptement comme le dieu Liu-ling. Votre Excellence vient de dire qu'un pharmacien avait nécessairement vendu le poison. Que l'on cherche cet homme, et si on le trouve, qu'on le confronte avec moi; alors je mourrai sans regret.

(Un sergent amène le docteur Saï-lou.)

LE SERGENT.

On a arrêté dans le district de Chan-yang un criminel dont le nom est Saï-lou.

L'OFFICIER DE JUSTICE, d'un ton sévère.

Qu'on le fasse paraître devant le tribunal.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Il y a trois ans, vous avez attenté aux jours de madame Tsaï; votre but était de lui dérober son argent : qu'avez-vous à répondre?

SAÏ-LOU, se prosternant jusqu'à terre.

Que j'aie conçu le dessein de dérober à madame Tsaï son argent, cela est vrai; mais dans le moment où je me disposais à réaliser mon projet, deux hommes vinrent à son secours et la délivrèrent. Je proteste que je n'avais pas le moins du monde l'intention d'attenter à ses jours.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Vous rappelez-vous les noms de ces deux hommes que vous avez dû reconnaître?

LE DOCTEUR SAÏ-LOU.

Que je les connusse ou que je ne les connusse pas, j'étais dans la plus grande obscurité, et je ne pouvais pas leur demander leurs noms.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Il y en a un qui est au bas des degrés. Allez voir si vous le reconnaîtrez.

(Le docteur Saï-lou aperçoit madame Tsaï en descendant.)

LE DOCTEUR SAI-LOU.

Voici madame Tsaï! (Il reconnaît Tchang-lu-eul.) — (A part.) Il n'y a pas de doute maintenant que le crime est découvert! (Il remonte.) Puisqu'il en est ainsi, permettez à votre serviteur de vous raconter en détail l'origine de cette affaire. Il est bien vrai qu'autrefois j'ai voulu attenter aux jours de madame

Tsaï. Le hasard conduisit sur mon chemin deux étrangers qui la délivrèrent du péril. A quelque temps de là, l'un d'eux vint dans ma pharmacie me demander du poison. Votre serviteur est un homme pieux qui jeûne en l'honneur du dieu Fo; il aurait craint de commettre un crime en écoutant une pareille demande. Je dis alors à cet homme : « Il n'y a dans ma pharmacie que des plantes médicinales dont la vente est autorisée par la loi; je n'ai aucune espèce de poison. » L'étranger arrêtant tout à coup ses regards sur moi, répliqua brusquement : « Je vous reconnais; c'est vous qui, ces jours derniers, vous trouvant dans un endroit désert, avez attenté aux jours de madame Tsaï; je vais vous traîner devant le magistrat. » A ces paroles, mon âme fut saisie de terreur; j'obéis et lui donnai du poison. Mais voyant que cet homme avait une mauvaise physionomie, qu'il prenait ce médicament empoisonné pour commettre un crime, et n'ayant plus devant les yeux que l'opprobre et la misère, je songeai à ma propre sûreté, et me retirai dans le pays de Kia-tcheou, ou j'ai vécu jusqu'à ce jour en vendant de la mort aux rats.

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

(Elle chante.)

Parce que vous vouliez dérober des richesses, vous vous êtes attiré les plus grands malheurs.

(Elle parle.)

Ce poison,

(Elle chante.)

Saï-lou, c'est vous qui l'avez vendu; Tchang-lu-eul l'a acheté; et, sans motif, vous avez rejeté le crime sur moi. Aujourd'hui nous sommes dans le tribunal; nous voici devant le magistrat.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Que l'on fasse venir madame Tsaï. Madame, je vois que vous avez atteint votre soixantième année; vous jouissez en outre d'une heureuse aisance : comment se fait-il que vous ayez épousé le père de Tchang-lu-eul ?

MADAME TSAÏ.

Comme Li-lao et son fils m'avaient sauvé la vie, j'ai voulu les garder tous les deux dans ma maison pour les nourrir jusqu'à la fin de leurs jours. Tchang-lu-eul me disait à tous moments qu'il voulait que je prisse Li-lao pour époux; je n'ai jamais consenti à ce mariage.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Alors expliquez pourquoi votre bru a confessé qu'elle avait empoisonné votre beau-père.

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

Autrefois, quand je me trouvai en présence du magistrat, on voulut frapper ma belle-mère. Craignant qu'à cause de son grand âge, elle ne pût supporter les rigueurs de la question, j'avouai

que j'avais empoisonné mon beau-père. Voilà la vérité.

(Elle chante.)

Vous disiez que je ne devais pas signer lisiblement cette déclaration. Au fond, mes sentiments de piété filiale et d'obéissance ont tourné contre moi et sont devenus une source de malheurs. Je m'imaginais que les magistrats réviseraient la sentence. Pourquoi m'ont-ils fait décapiter sur la place publique ? J'ai voulu d'abord que l'étendard blanc fût arrosé de mon sang vermeil; en second lieu, j'ai voulu qu'une neige épaisse couvrît mon cadavre; enfin, j'ai voulu qu'une sécheresse de trois années fît éclater les châtiments célestes. Assurément mes imprécations ont été bien redoutables.

(Elle chante sur un autre air.)

Hélas! depuis longtemps ce tribunal est ouvert du côté du midi; mais on ne trouverait pas un seul homme qni n'ait eu à se plaindre de condamnations injustes. La douleur m'accable; mon corps, qui était autrefois si beau et si délicat, est maintenant emprisonné au pied de la tour des neuf fontaines. Pendant plus de trois ans, j'ai déployé ma haine et ma vengeance qui se sont répandues sur le pays comme un torrent furieux.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Touan-yun, je reconnais maintenant la fausseté de l'accusation dont tu as été victime. Tu peux te retirer. Je vais condamner tous ces criminels les

uns après les autres, et faire exécuter leurs sentences par des officiers de justice. Je t'offrirai un service sur la terre et sur l'eau; alors tu passeras d'un lieu de souffrance dans le séjour de la félicité.

(L'ombre de Teou-ngo salue son père.)

L'OMBRE DE TEOU-NGO.

(Elle chante.)

C'est maintenant que vous montrez au grand jour votre enseigne dorée et votre glaive, symbole de la force. Vous tuez, vous exterminez les magistrats iniques, les officiers corrompus. Vous partagez les douleurs et les chagrins de l'empereur, et vous délivrez le peuple des maux qui l'accablent.

(Elle parle.)

J'oubliais une chose. Mon père, madame Tsaï est avancée en âge, elle n'a personne pour la servir et préparer ses repas. Recevez-la chez vous; prenez pitié d'elle, et, par égard pour votre fille, observez les rites qui commandent de nourrir les vivants et de rendre aux morts les derniers devoirs. Alors je pourrai reposer paisiblement au bord des neuf fontaines.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Comme cet enfant a de la piété filiale et du dévouement pour sa famille!

TEOU-NGO.

(Elle chante.)

O mon père, je vous recommande de recevoir

dans votre maison et de nourrir ma belle-mère. Ayez pitié d'une pauvre femme qui n'a plus ni belle-fille ni enfants. Qui est-ce qui aurait soin de sa vieillesse défaillante? Je vais de nouveau parcourir les pièces officielles.

(Elle parle.)

Mon père, ce nom de Teou-ngo,

(Elle chante.)

Qui a subi une condamnation injuste, daignez l'effacer!

(Elle disparaît.)

TEOU-TIEN-TCHANG.

Que l'on fasse approcher madame Tsaï. (A madame Tsaï.) Madame, me reconnaissez-vous?

MADAME TSAÏ.

Seigneur, j'ai la vue troublée; je ne vous reconnais pas.

TEOU-TIEN-TCHANG.

Eh bien, je suis Teou-tien-tchang. L'ombre qui était ici tout à l'heure est celle de ma fille Touan-yun. — Vous tous qui assistez à cette audience, écoutez ma sentence suprême. Tchang-lu-eul, qui a tué son père par le poison, afin d'obtenir une jeune veuve en mariage, sera conduit sur la place publique pour être ignominieusement cloué à l'âne de bois; il sera ensuite coupé en cent vingt morceaux. Le gouverneur de la province et les employés du tribunal, pour avoir dégradé leurs fonctions et

avoir transgressé les lois, seront exilés aux frontières et ne pourront, jusqu'à la fin de leurs jours, obtenir aucun emploi. Le docteur Saï-lou, pour avoir dérobé l'argent, commis une tentative d'assassinat, vendu le poison, sera exilé dans un pays aride et inhabité. Quant à vous, madame Tsaï, vous viendrez dans ma maison, où vous recevrez tout ce qui sera nécessaire à vos besoins. Maintenant je proclame à haute voix l'innocence de Teou-ngo.

FIN DU DRAME.

TABLE.

Introduction..... Page 1
Tchao-meï-hiang, ou les Intrigues d'une soubrette, comédie..... 1
Ho-han-chan, ou la Tunique confrontée, drame..... 135
Ho-lang-tan, ou la Chanteuse, drame..... 257
Teou-ngo-youen, ou le Ressentiment de Teou-ngo, drame..... 321

3 2044 020 0

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
DEC 1 2 1996
BOOK DUE
CANCELLED

BK 2004